This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

~~UNS. 104 T 4~~

Vet. Fr. III. B. 537

L. DE LA PAUMELIÈRE, aide-de-camp.

LEGRAY, ancien chef de sub-division.

CHARLES DE LA CHEVALLERIE, premier aide-de-camp.

COSSIN DE MAURIVET, ancien chef de subdivision.

OGER DELISLE, ancien chef de division de Champtoceaux, chevalier de Saint-Louis.

DESMELLIERS, ancien chef de subdivision, chevalier de Saint-Louis.

N. B. Les signatures ci-dessus sont celles de MM. les Chefs de divisions et de subdivisions, ainsi que de plusieurs Officiers de l'Etat-major général.

14. 5. 1

ARCHIVES
LITTÉRAIRES
DE L'EUROPE,
OU
MÉLANGES DE LITTÉRATURE,
D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

Par une Société de Gens de Lettres.

SUIVIS

D'UNE GAZETTE LITTÉRAIRE UNIVERSELLE.

TOME SIXIÈME.

A PARIS, chez HENRICHS, rue de la Loi, n°. 1231.
A TUBINGUE, chez COTTA.

1805.

UNS. 104 J. 4

INSTITUTE
UNIVERSITY
OF OXFORD
LIBRARY

MÉLANGES
DE LITTÉRATURE,
D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

EXTRAIT
D'UN MÉMOIRE SUR L'ORIGINE
DU BOSPHORE DE THRACE,

Lu à la séance publique de l'Institut national, le 1er. germinal an 13, *par M. de* CHOISEUL-GOUFFIER.

Ces recherches ont pour objet de reconvrer un fait entrevu par les anciens à travers une antique et vague tradition. Guidés par la science qui nous dévoile les richesses de la nature, et qui tient registre de ses fréquentes mutations, nous retrouverons, sur les lieux mêmes, des preuves incontestables de ce grand évènement, si obscurément transmis aux premiers historiens de la Grèce.

Tournefort, à l'aide de quelques passages de ces auteurs, avait bien reconnu que le Pont-Euxin, ainsi qu'ils le rapportent, s'était ouvert

un passage par le Bosphore; mais il attribue, avec eux, cette irruption aux lents et continuels efforts de cette mer, accrue successivement par les eaux des fleuves immenses qui s'y jettent; et il crut en voir naître la Méditerranée, laquelle, suivant lui, s'ouvrant ensuite une route par le détroit de Gadès, était allée submerger dans l'Océan la fameuse Atlantide. Buffon a prouvé contre Tournefort que la Méditerranée ne dut point son origine à une pareille cause; qu'elle fut formée, ou du moins très-aggrandie en sens contraire, par l'irruption de l'Océan à travers le détroit de Gadès, et que même elle ne put recevoir par la suite qu'un faible accroissement des eaux du Pont-Euxin. Mais Buffon paraît consentir à croire que ces eaux, par leurs efforts répétés, et sans le concours d'une cause plus violente, ont pu se faire une issue vers la mer Egée.

Si l'éloquent interprète de la nature avait pu porter sur ces rivages lointains ses regards observateurs, ou s'il eût reçu des renseignemens plus fidèles, il se fût aisément convaincu que ce long déchirement, qui forme aujourd'hui le canal du Bosphore, n'a pu être produit par une cause si lente et si uniforme, et qu'il est dû à l'action terrible de ces feux souterrains, qui ont si souvent bouleversé la surface du globe.

Cependant M. Pallas, un des hommes qui ont été le plus doués du génie de l'observation,

avait déja compris qu'un affaissement subit des montagnes, à la suite d'un tremblement de terre, avait pu seul, en ouvrant tout-à-coup des issues nouvelles, mettre à découvert les vastes plaines jadis inondées, que ce savant parcourait au nord du Pont-Euxin, autour de la mer Caspienne et du lac Aral, jadis réunis. C'est dans l'ouvrage de ce judicieux naturaliste qu'il faut voir les anciennes limites qu'il assigne à cette mer primitive, et combien l'aspect et les accidens qu'offrent ces vastes contrées délaissées par les eaux, confirment mes propres observations et les récits des anciens. Dans plusieurs de leurs ouvrages, on retrouve le souvenir, plus ou moins indiqué de ce cataclysme, qui vint grossir tout-à-coup la Méditerranée. J'omets ici tous les passages de Platon, d'Aristote, de Strabon, de Pline, qui établissent l'opinion de l'antiquité sur cet évènement. Diodore, de tous ces auteurs, celui qui a le mieux su poser les limites entre le domaine de l'histoire et les usurpations de la fable, assure qu'antérieurement aux autres déluges, le Pont-Euxin franchit ses anciens rivages, sépara les isles Cyanées, et submergea une grande partie de la Samothrace.

A ces témoignages, qu'il serait trop long de rapporter, se lient des faits, qui sont la suite nécessaire de cette violente inondation. Des traditions nombreuses apprenaient aux anciens, que plusieurs des isles de la mer Égée avaient

vu diminuer leur étendue par la brusque élévation des eaux, et que d'autres avaient totalement disparu, pour reparaître ensuite. Historiens, naturalistes, poètes, tous sont également convaincus que ces isles avaient reçu une seconde origine, en ressortant du sein des eaux; et leurs noms même étaient destinés à la rappeler.

Averti par ces souvenirs, éclairé par ces antiques documens, le voyageur vient demander sur les lieux à la nature la cause jusqu'alors inconnue de ce grand évènement, et la preuve complète des traditions qui nous en ont transmis la mémoire. A peine est-il entré dans les mers de la Grèce, que, s'il longe l'isle d'Eubée, il éprouve déja la résistance des courans qui frappent sur la pointe nord de cette grande isle, parallèle à l'Attique, et qui en fit autrefois partie; il ne refoule qu'avec peine le même courant en passant devant Skyros, qui lui présente l'aspect de ses cratères et de ses sommets brûlés par des feux dès longtems éteints : il cherche vainement à Lemnos les forges de Vulcain; cette partie volcanique de l'isle, affaissée sous les flots, ne forme plus que des ressifs dangereux. C'est, la sonde à la main, qu'il a fallu y rechercher cette isle Chryzès, qui s'était dérobée à la géographie, et qui méconnue sous les flots avant mes recherches, n'était qu'un sujet d'effroi pour les navigateurs.

Bientôt on arrive à l'embouchure de l'Hellespont, qu'on remonte, et qui semble un grand fleuve. Son courant rapide confirme la chûte des eaux du Pont-Euxin dans la Méditerranée. Si l'on remarque la correspondance des angles que forment les collines; si l'on a quelque habitude d'observer, on ne doute plus qu'il n'y ait eu une époque où le volume beaucoup plus fort des eaux descendantes, n'ait rempli, recouvert, débordé, élargi et creusé ce grand ravin, dont les bords inclinés offrent aujourd'hui les plus beaux aspects et les plus riches cultures.

On reconnaît, à de grandes hauteurs, des coquilles charriées par les eaux; mais je n'ai point remarqué, sur les rives de l'Hellespont des traces de feux souterrains. Tout annonce que cette vallée sinueuse dans laquelle il coule, existait avant l'époque que nous cherchons à déterminer. Probablement elle n'était alors arrosée que par une rivière, faible produit du lac appelé depuis la *Propontide*, lequel, d'après la configuration de son bassin,, a dû toujours exister.

Ce n'est qu'en approchant des murs de Constantinople, que l'on commence à pressentir la violente commotion, dont on ne tardera pas à reconnaître la cause. Le plateau triangulaire sur lequel repose cette superbe ville, et qui ne tient au continent que par sa base, forme un soubassement dont les deux flancs sont taillés

presqu'à pic : l'un a été ainsi travaillé par les longs efforts d'un courant, souvent impétueux et toujours très-actif; l'autre côté, séparé du continent par ce déchirement qui forme aujourd'hui le plus beau port de l'univers, offre presque par-tout une côte perpendiculaire, parce que le renversement n'a pas été égal sur les deux rives; et ce sont les collines sur lesquelles s'élèvent Péra et Galata, qui manquant par leurs fondemens, se sont seules renversées, pour ouvrir le magnifique ravin, où mouilleraient à l'aise toutes les escadres de l'Europe.

Le courant du Bosphore frappe sur la pointe du Sérail, qui le fend et le divise, mais inégalement. La plus grande partie de ces eaux descendantes prolonge directement son cours rapide vers la Propontide, entre Scutari et les murs de Constantinople. L'autre partie des eaux entre avec force dans le port, en serrant la côte de Galata, prolonge son cours pour tournoyer ensuite dans ce même port, et revenir en sens opposé le long de l'autre rive. Il semble que la nature ait voulu favoriser également l'entrée et la sortie des navires, et assurer, par ce mécanisme des eaux, la conservation et la propreté du port.

A mesure que l'on remonte le Bosphore, on s'aperçoit que son lit se resserre, et l'on juge mieux la correspondance parfaite des angles des deux rives. La solidité des rochers qui

presque par-tout les composent, a conservé en quelque sorte la fraîcheur de leurs cassures; et ces rives rentreraient l'une dans l'autre avec une incroyable justesse, si une main assez puissante, ou une nouvelle secousse en sens contraire, pouvait les rapprocher et les rejoindre.

Je ne décrirai point ici ce courant qu'on ne refoule jamais sans efforts, dont la rapidité s'accroît ou s'affaiblit avec les vents; qui varie sa direction suivant la forme des masses contre lesquelles il vient se heurter; qui quelquefois même retourne en arrière; moins encore ces courans inférieurs roulans en sens contraire de la surface du courant supérieur qui les presse; ou ces vents, qui s'engageant en même tems par le Nord et par le Midi dans cette longue gorge, s'y rencontrent, s'y combattent, et finissent quelquefois par s'en partager l'empire; chacun de ces vents prenant, par une marche parallèle, son cours le long des rives opposées.

Les observations curieuses sur les vents et sur les eaux, que huit années de séjour sur le Bosphore m'ont si souvent permis de répéter, seraient étrangères à l'objet de ce mémoire, et je me hâte d'approcher de l'ouverture du détroit.

J'ai déja laissé sur ma droite la montagne que couronnait le temple de Jupiter Urius. C'est en face de cet antique monument, remplacé depuis par une forteresse Génoise, que com-

mencent à se montrer, sur la côte d'Europe, les traces de l'agent terrible, dont le foyer n'est plus éloigné. Derrière le village d'*Yeni Malé*, est un véritable champ phlégréen, dont le sol brûlé offre les traces d'un grand nombre de bouches ou de petits cratères, soupiraux des feux souterrains qui ont calciné tout cet espace, et réduit la plus grande partie du sol en une vraie Pozzolane.

A mesure que l'on avance, les deux côtes deviennent plus escarpées, et les rochers qui les soutiennent et les couronnent, sillonnés par la flamme, indiquent au voyageur qu'il entre dans ce vaste cratère, dont il ne tardera pas à reconnaître l'enceinte imposante. Sa felouque, des navires, des escadres traversent ce bassin, dans lequel les flots remplacent et ne font peut-être encore que recouvrir ces effrayantes gerbes de flammes que jadis vomissait cet abîme.

De tous côtés le naturaliste trouve de nouvelles observations à multiplier; le peintre, des tableaux à saisir, que la plus féconde imagination ne saurait créer. Ici un riche filon de cuivre, attaqué, minéralisé par les vapeurs qu'exhalait le volcan, se présente sous l'aspect d'une roche verte, semée de points d'or; et plus loin s'aperçoit une longue veine de jaspe qui commence en Europe, passe sous les eaux, et se retrouve sur le continent opposé. Elle offre, dans sa prolongation, des variétés et des cou-

leurs dues aux degrés de chaleur plus ou moins forts dont ce jaspe a été atteint, autant qu'à la diversité des matières qui, par la fusion, se sont combinées avec sa primitive substance. Là, sous ces roches enfumées, sont des antres profonds, des cavernes de fer et de laves. L'air tout-à-coup dilaté les a soulevées du sein de ces masses alors liquides et bouillantes. Ces vastes soufflures, ces sombres retraites furent longtems l'asyle des nombreux troupeaux de phoques que nourrissait le Pont-Euxin, et dont on rencontre encore quelques individus, errans sur ces bords désormais trop habités par les hommes, pour que ces paisibles animaux puissent y exister. L'artiste se hâte de crayonner des accidens si nouveaux pour lui, et qu'il doit au choc de tous les élémens en fureur; il croit voir encore le vieux Protée et ses troupeaux marins, sous ces voûtes que remplissent, en mugissant, les flots écumeux.

C'est ainsi que se présente et se reconnaît, des deux côtés de l'embouchure du Bosphore, la moitié du vaste cratère dont l'autre partie, n'ayant pas l'appui du continent, a cédé à la fureur des flots. Les constans efforts d'un courant rapide et soulevé par les tempêtes, ont rompu, divisé les rochers qui s'opposaient à son passage. Les sommets les plus élevés, ceux qui offraient quelque résistance, formèrent ces isles *Cyanées*, dont le nombre augmentait ou

diminuait réellement. L'action des feux souterrains, des secousses sans cesse renouvelées, recouvraient ces isles pour les reproduire ensuite dans de nouvelles explosions, qui se répétèrent avec violence durant plusieurs siècles, et qui depuis n'ont cessé de menacer Constantinople tant de fois renversée.

Quel dut être l'effroi des navigateurs qui essayèrent de pénétrer dans le Pont-Euxin, lorsqu'ils aperçurent les feux qui en défendaient l'entrée ! et quelle fut l'audace de ceux qui, les premiers saisissant les courts momens où le volcan suspendait ses fureurs, osèrent traverser son foyer, s'engager au milieu de ces isles mouvantes, et se hasarder avec leurs frêles esquifs sur une mer toujours menaçante !.... Aujourd'hui même, nos vaisseaux n'osent la braver que dans la saison la plus favorable : on n'en sort jamais sans danger ; les vents en défendent presque toujours l'entrée, et souvent les éclairs semblent y renouveler les feux du volcan. Tous les nuages qui s'élèvent du Pont-Euxin, ou que les vents amènent des régions du Nord, attirés par le courant d'air qui domine et suit toujours les grands courans d'eau, viennent se présenter à l'entrée du Bosphore, se pressent, s'accumulent, et éclatent en orages terribles. Tous les feux du ciel semblent concentrés dans ce même bassin, entre ces mêmes montagnes, d'où s'élancèrent jadis du sein de

la terre des feux plus redoutables; et la frayeur, ou la crédulité, pourraient se représenter encore un dieu lançant ses foudres, ou des monstres vomissant des flammes sur les téméraires navigateurs.

L'époque d'un si grand évènement semblerait devoir échapper à toute fixation précise. Il n'est cependant pas impossible de la saisir avec quelque vraisemblance.

L'irruption du Pont-Euxin ayant opéré la submersion de plusieurs isles de la mer Egée, qui reparurent lorsque le niveau des eaux se fut rabaissé, rien n'est plus naturel que de rapporter cette irruption à l'époque de l'un de ces déluges si célèbres dans la Grèce, celui d'Ogygès ou celui de Deucalion; mais ce dernier ne fut, comme l'inspection des lieux le démontre, qu'une inondation locale ; et c'est au déluge d'Ogygès qu'il faut rapporter l'évènement qui nous occupe.

Il résulte des preuves réunies dans le Mémoire dont ce morceau n'est qu'un extrait, que, très-probablement, ce fut vers l'an 1759 avant notre ère, qu'un volcan ouvrit un passage aux eaux du Pont-Euxin, et produisit le déluge d'Ogygès.

Si les vestiges les moins équivoques de ce volcan se sont offerts à mes recherches, il ne restera plus qu'à recueillir dans les voyages fameux, entrepris après cette catastrophe, les

impressions de terreur qui attesteront que cette cause, longtems encore après sa première explosion, conserva une énergie redoutable: et si un grand nombre d'années après, on retrouve encore sur ces mêmes parages des tempêtes de feux, des rochers qui s'elèvent, se heurtent et retombent; des gouffres d'où les flots ressortent en mugissant; y eût-il dans les écrits qui nous ont transmis ces tableaux quelques détails fabuleux, il sera difficile de ne pas voir là des témoignages nouveaux de ce cataclysme et de ses terribles effets.

Le plus ancien des voyages qu'entreprirent les Grecs dans le Pont-Euxin, est sans doute celui de *Phryxus;* mais il reste si peu de notions de ce premier voyage, que je n'ai garde d'en faire un titre en faveur de mon opinion, et surtout d'appuyer cette opinion sur une indication si légère.

Je me hâte d'arriver au voyage dont retentissent presque tous les poètes et les anciens historiens, celui des Argonautes.

L'époque de ce voyage est fixée, d'après la chronique de Paros, à l'an 1350 avant notre ère. Les cinquante-deux guerriers commandés par Jason, et dont les noms nous ont été conservés, entrèrent dans le détroit de l'Hellespont, pénétrèrent dans le Bosphore de Thrace, de là dans le Pont-Euxin, et après bien des traverses, ils abordèrent dans la Colchide. Dio-

dore se borne à leur faire essuyer une tempête dans le Pont-Euxin; mais *Apollonius* de *Rhodes* et les autres écrivains entrent dans bien d'autres détails.

Apollonius, liv. 2, peint, dans le rapide détroit du Bosphore, les flots semblables à des montagnes, et prêts à fondre sur les Argonautes, et ceux-ci abordant avec effroi sur les côtes de Bythinie. Là il leur fait annoncer, par le devin *Phinée*, qu'ils vont rencontrer, à l'extrémité du détroit, des rochers que jusqu'alors nul mortel n'a pu franchir; que ces rochers sont mobiles; qu'ils se séparent et se rejoignent; que l'onde agitée s'élève alors au dessus de leurs cimes; que le rivage retentit au loin du bruit des chocs répétés de ces masses brûlantes; et qu'enfin les Argonautes ne doivent tenter de poursuivre leur route, qu'autant qu'une colombe lâchée vers le Pont-Euxin, aura pu traverser ce dangereux passage.

Le même poète ajoute, qu'en effet les Argonautes virent les rochers se heurter et se séparer; que la mer se précipitait en mugissant; que la mort fut longtems suspendue sur leurs têtes, et qu'ils allaient être engloutis sans l'aide puissante de Minerve, etc.; et, ce qu'il y a de plus positif, il fait dire à Thétis par Junon, « qu'elle a sauvé les Argonautes à travers ces rochers errans où frémissent d'horribles tempêtes de feu. »

Ces convulsions des flots soulevés, ces tempêtes de feu et ce choc terrible des élémens, que Pline présume, sans aucun fondement, pouvoir être attribués à des illusions d'optique, n'annoncent-ils, ne dépeignent-ils pas un volcan que tant d'années n'avaient pu encore éteindre, et qui présentait mille dangers aux téméraires navigateurs ! Homère nous dit que près de ces isles, *les flots impétueux et les tourbillons d'un feu dévorant entraînaient les débris des navires brisés.*

Apollonius peint les vents impétueux déplaçant, poussant les rochers les uns contre les autres; et il ajoute qu'on voyait s'élever de leurs sommets un *nuage obscur;* qu'on entendait un *fracas* épouvantable.

Valerius Flaccus, dans ses *Argonautiques*, offre d'une manière plus sensible encore l'image complète d'une explosion volcanique au milieu de ces isles Cyanées, lorsqu'il dit « que les rochers s'entremêlèrent; que les sommets de ces isles se précipitèrent l'un sur l'autre; que deux fois la flamme brilla au milieu de la tempête. »

Miscentur rupes : jamque æquore toto
Cyaneæ juga præcipites illisa remittunt.
Bis fragor infestas cautes adversaque saxis,
Saxa dedit : flamma expresso bis fulsit in imbri.

Enfin le nom même de Cyanées devient ici un surcroît de témoignages. Ce mot signifie en

grec *bleu foncé*, tirant sur le noir; et le *scholiaste d'Apollonius* ne manque pas de faire remarquer que c'est à leur couleur que ces rochers doivent cette dénomination. Il est évident que cette couleur est celle des rochers calcinés, enfumés par les feux du volcan, et qu'ils étaient alors tels qu'ils sont encore aujourd'hui.

Tous ces traits, tous ces caractères que l'antiquité nous a transmis, indiqueraient seuls, avec la plus grande vraisemblance, l'ancienne explosion d'un volcan à l'entrée du Bosphore; mais de tels témoignages paraîtront sans doute se changer en preuves complètes, puisque les deux tiers du cratère de cet immense volcan existent encore, puisque tous les terrains voisins portent l'empreinte des feux qui les ont longtems brûlés; surtout lorsque cette irruption explique si bien, et peut seule expliquer, et le célèbre déluge d'Ogygès, dont rien jusqu'ici n'avait pu rendre raison, et les divers phénomènes des isles de la mer Egée qui en furent un résultat immédiat.

Ainsi se révèlent à nous, de loin en loin, des faits dont la mémoire s'était obscurcie, ou semblait même perdue pour jamais. Cependant le tems, sous l'emblême de Saturne, dévore ce qu'il produit. Dans le cours rapide des âges, les traditions périssent ou s'altèrent; l'art sublime qui a fixé la parole fugitive, n'a sauvé que des débris; l'art étonnant qui la multiplie,

n'a pu rendre ce qui avait été englouti sans retour; et la raison, s'élevant par la pensée seule à ces tems antiques et déserts, où rien ne l'arrête et ne la soutient, se fatigue en impuissans efforts.

Mais la nature, cet immense composé de ruines, recèle, jusques dans ces moindres ruines, des moyens de tromper le tems et de résister à ses outrages. Le génie pressent ces moyens; la science plus lente et plus sûre les découvre. L'histoire naturelle, par la profondeur de ses recherches; la chimie, par ses savantes analyses; l'astronomie, par l'audace et la certitude de ses calculs; la physique, par l'extrême variété de ses expériences; la botanique elle-même par l'étonnante finesse de ses observations; toutes ces sciences se font jour jusques dans l'antiquité la plus reculée, y restituent des témoignages à l'histoire, en dissipent les obscurités, en remplissent quelques lacunes; et la critique, riche de ces secours inespérés, les employant toutefois avec sagesse, n'en forçant point l'application, n'en exagérant jamais les conséquences; y voyant toujours des indicateurs, rarement des témoins, aggrandit ainsi et féconde son domaine; elle n'est plus désormais étrangère à aucun effort de l'esprit humain, et peut même prendre sa part dans toutes les conquêtes du génie.

DE LA PHILOSOPHIE D'EURIPIDE.

SECONDE SECTION.

Métaphysique.

J'AI parlé, dans la première, des opinions d'Euripide sur la philosophie naturelle. Il s'agit dans celle-ci de tout ce qu'on comprend ordinairement sous le nom de *métaphysique*, c'est-à-dire, de philosophie générale, de théologie, de psychologie, et de tous les principes qui peuvent être employés comme servant de fondement à la morale.

Quoique les sceptiques rangeassent Euripide au nombre des membres anticipés de leur secte, à la suite d'Archiloque, d'Homère et des sept Sages, les vers dont ils s'autorisent, cités par Diogène-Laërce (1), sont moins propres à prouver cela, qu'à confirmer l'observation d'un illustre pyrrhonien. « Les poètes, disait SEXTUS, cherchent plus à toucher qu'à

(1) *Pyrrhon*, S. 71.

instruire, et ceux qui s'autorisent de leurs opinions ne sont pas de vrais philosophes, mais plutôt des charlatans qui veulent en imposer à la multitude; et il n'est pas difficile de les combattre avec leurs propres armes (1). » En effet, il suffit de faire attention aux circonstances dans lesquelles ces vers sont prononcés, pour s'assurer qu'ils n'ont qu'un rapport très-vague avec la doctrine des sceptiques. Ils sont tirés des *suppliantes* (2). C'est un soupir d'Adraste sur son ancienne fortune, et un hommage que ce prince rend à la providence du grand Jupiter qui vient de confondre l'orgueil de ses ennemis. Ce n'est pas qu'on ne pût alléguer d'autres expressions d'Euripide, plus propres à caractériser le scepticisme. L'éditeur anglais des *Opuscules mythologiques, physiques et moraux* (3), se croit fondé à attribuer à Euripide quatre vers cités par un auteur pythagoricien, lesquels ne se trouvent point ailleurs, et dont voici le sens. « Examinez la loi qui gouverne les mortels, vous verrez que rien en soi n'est honnête ou honteux. C'est le tems et l'occasion qui a rendu les mêmes actions ou belles ou malhonnêtes. »

Euripide, en qualité de poète, ne fut attaché à aucune secte d'une manière exclusive, et

(1) *Adv. Mathem. p. 56.*
(2) *Suppl. v. 736; 7.*
(3) *Opusc. myth. phys. ethica.* Amst. 1688.

ses principes sur la philosophie générale furent ceux d'un sage *eclectisme*, en donnant à ce mot l'acception favorable qu'un philosophe moderne lui attribue (1).

Si nous admettions l'authenticité d'un fragment assez long de Sisyphe, quoique ce passage fût mis dans la bouche d'un impie, il serait difficile d'absoudre son auteur d'un penchant secret à la doctrine qu'il étale avec tant de faste. « Il fut un tems où les hommes menaient une vie sauvage et indisciplinée ; la force *faisait* la loi. Nulle récompense à la vertu, nulle peine imposée au crime. Bientôt les lois furent établies pour réprimer l'audace et faire régner la justice. L'insolence subit le joug, et les forfaits ne restèrent plus impunis ; mais les méchans, forcés de s'abstenir des actes publics de violence, s'en dédommagèrent en secret. C'est alors, selon moi, que quelque homme de génie conçut l'idée de les contenir par la terreur jusques dans leurs actions secrètes, dans leurs paroles, dans leurs pensées. Il leur peignit la Divinité comme un génie doué d'une existence immortelle, d'une intelligence qui pénètre toutes choses, qui entend, qui voit tout, sans cesse en activité, d'une nature excellente : elle prête l'oreille aux discours des mortels, elle veille sur leurs actions ; et lorsqu'ils gardent le silence, si dans le fond de leur cœur ils forment

(1) *Encyclop.* art. *Eclectisme*.

quelque projet sinistre, leur cœur est à découvert aux dieux (1).... C'est ainsi qu'un sage proposa ses utiles leçons, et enveloppa la vérité sous le voile du mensonge. Ensuite il plaça les dieux dans le lieu le plus propre à frapper l'esprit des mortels : celui d'où vient l'épouvante, et d'où descendent les secours propices qui soutiennent leur triste existence. C'est là, c'est au milieu de cette voûte qui les environne et qui domine sur leurs têtes, qu'il leur fit voir la Divinité au travers des feux de l'éclair et des éclats menaçans du tonnerre; dans cet orbe d'azur parsemé d'étoiles lumineuses, ouvrage merveilleux du tems (2), le plus industrieux architecte; dans ce globe embrâsé dont la clarté fait disparaître les astres; enfin dans ces vastes nuées d'où tombe sur la terre la pluie qui la féconde. Tels sont les murs de terreur dont ce mortel environna l'homme. Après avoir exalté le pouvoir de l'Être suprême, il lui choisit le séjour qui pouvait le rendre formidable. » Ce passage est cité dans le traité des *Opinions des Philosophes* (3), communément attribué à Plutarque. « Quelques philosophes, dit cet auteur, ont nié l'existence des dieux. Euripide, le tragique, ne voulant pas manifester ses sentimens par la crainte de l'Aréopage, s'y prit de cette manière.

(1) J'omets quelques mots où le texte est altéré.

(2) Ou bien : *de Saturne.*

(3) *Placit. phil. I*, 7.

Il introduisit Sisyphe sur la scène soutenant cette opinion, et il parla ainsi par sa bouche. » Ici l'auteur cite les deux premiers vers du passage dont on vient de lire la traduction, et donne le reste en substance. Cependant un habile critique (1) attribue ces vers au poète Critias, l'un des trente tyrans d'Athènes; un autre (2) s'abstient de prononcer. C'est Sextus-Empiricus qui nous a conservé en entier ce long et singulier fragment.

Les anciens philosophes ont eu rarement des idées saines sur la nature de la Divinité, et sur ce qui constitue son essence. Ils sont rarement arrivés à l'idée d'un être immatériel. Plutarque cite ce passage d'Euripide, qui ne s'élève pas jusqu'à cette conception. « Vois cet éther immense qui domine sur nos têtes, et qui presse la terre entre ses bras. Reconnais en lui Jupiter; fais de lui ta divinité. » On a, il est vrai, supposé que cette substance matérielle n'était en quelque sorte que l'enveloppe ou le corps de la substance immatérielle. « Euripide, ayant été disciple d'Anaxagore, a cru, dit un savant, que dans cet éther corporel habitait une intelligence immatérielle, que ce philosophe nommait proprement Dieu. S'il donna ce nom à l'éther, c'est peut-être parce qu'il le regardait

(1) Wakkenaer.

(2) Musgrave.

comme le corps de cette intelligence (1). » Quoiqu'il en soit, il y a plus de noblesse, et, à quelques égards, plus de vérité dans cette invocation d'Hécube (2) : « Puissant mobile de l'univers, toi dont le trône est sur la terre, ô Jupiter! quelle que soit ta divine essence, impénétrable aux yeux des mortels, nécessité de la nature ou intelligence des hommes! reçois mes humbles hommages. C'est toi qui, par des voies secrètes et invisibles, diriges avec justice toutes les choses humaines. » Cependant Plutarque y a fait remarquer une inexactitude. « Mais Euripide n'a pas bien usé de disjonctive au lieu qu'il devait user de conjonctive, là où il dit :

« Jupiter, soit nécessité forcée
De la nature, ou l'humaine pensée. »

« Car, à la vérité, cette puissance qui pénètre et domine par-tout l'univers, est entendement et nécessité (3). » La doctrine des deux principes était un des mystères égyptiens, et Plutarque le rappelle ici. Mais Euripide ignora peut-être, ou du moins ne professa pas ces augustes mystères, et se contenta sans doute des deux principes d'Anaxagore, dont l'un paraît avoir été, comme on sait, l'intelligence pure (4).

(1) Le Clerc, *Bibl. choisie*, t. VII, p. 248.

(2) *Troyennes*, v. 890. *Th. des Gr. de mon édit.* chez Cussac, t. VIII, p. 76.

(3) Plutarque, *de la Création de l'ame*, ch. 37, trad. d'Amyot.

(4) Voyez entr'autres la *Diatribe* de Walkenaer.

Diodore de Sicile prétend que cette doctrine se laisse voir dans le début de la Mélanippe d'Euripide, début dont voici le sens : « Le ciel et la terre n'étaient qu'une même forme. Dès qu'ils furent séparés l'un de l'autre, ils enfantèrent toutes choses, et les produisirent à la lumière : les arbres, les oiseaux, les animaux des champs, ceux que nourrit l'océan, et la race des mortels. » Mais il me semble que si la philosophie d'Anaxagore se trouve là, elle y est fort enveloppée. L'union de ces deux principes, ou leurs chastes amours, sont célébrés avec beaucoup de grace et d'élégance dans cet autre fragment cité par Athénée, Stobée et d'autres auteurs (1). « La terre aride et desséchée est amoureuse des eaux du ciel, et le ciel amoureux se plaît à répandre sur la terre les eaux dont il abonde. En s'unissant par ce mélange, ces deux êtres produisent toutes choses, et après avoir donné la vie ils la conservent et l'entretiennent; c'est ainsi que l'espèce humaine vit et fleurit d'âge en âge. »

Terminons ce tableau de la doctrine d'Euripide, touchant la Divinité, par une invocation sublime, à laquelle Cudworth ne trouvait rien de comparable en ce genre (2). « O roi de l'univers, quel que soit le nom sous lequel tu te

(1) Walkenaer, *Diatr. p.* 51. — Musgrave, *Frag. OEdip.* 17.

(2) *Syst. intell. ch. IV, parag.* 19, cité par Walkenaer. *Diatr. p.* 44.

plaises à recevoir nos hommages, Jupiter dans les cieux, Pluton dans les enfers ! reçois ces libations, ces gâteaux sacrés et ces prémices des fruits de la terre, que j'offre sur tes autels d'une main pure et respectueuse.

« Car tu tiens dans tes mains le sceptre du maître des dieux ; l'empire des ombres est à toi. Fais descendre quelques rayons de ta céleste lumière au cœur des faibles mortels qui s'efforcent de pénétrer l'obscurité de notre nature (1). Dis-nous quelle est notre origine ? et d'où viennent les maux qui nous affligent ? Auquel des immortels faut-il adresser nos prières pour obtenir quelque soulagement à nos peines ? »

Les malheureux ont les yeux tournés vers le ciel, et comme dit Hécube (2) : « Il sied aux mortels d'invoquer les dieux dans l'infortune. » Aussi les tragédies sont elles remplies d'hommages rendus à la Providence : quelquefois aussi de blasphêmes, car la prospérité des méchans et l'infortune des gens de bien irritent les cœurs sensibles. Le héraut Talthybius se répand en invectives contre les dieux quand il voit Hécube dans la poussière (3). C'est sans doute l'excès du désespoir qui arrachait ces imprécations à quelque personnage de la tragédie de Bellérophon : « Et qui osera soutenir qu'il

(1) *What is dark.... Illumine.*
(2) *Troyennes, v.* 473.
(3) *Hécube, v.* 488. *Th. des Gr. de mon édit. t. IV, p.* 426.

est au ciel des dieux ? Il n'en est point. Si quelque homme encore les révère, l'insensé ! qu'il cesse d'ajouter foi à ces antiques fables : et n'en croyez pas mes paroles, mais voyez ce qui se passe sous vos yeux. Pour moi, je vois les tyrans se jouer impunément de nos fortunes et de nos vies. Je vois triompher le parjure, et les cités devenir sa proie. Les auteurs de ces attentats sont plus heureux que les hommes religieux et paisibles. Qu'un état faible honore les dieux : il n'en est pas moins sous le joug du peuple impie, mais puissant, qui peut lui opposer de plus nombreuses armées. Et je pense que si quelqu'un de vous, content de prier les dieux, restait oisif et ne pourvoyait pas à sa subsistance, ... » Ici le texte est interrompu, mais le sens n'est pas difficile à suppléer.

Ces libertés que prennent fréquemment les personnages d'Euripide, ne permettent pas de douter que celui qui les fait parler n'envisageât d'un œil philosophique les fausses divinités de son siècle. Ion, religieux et néocore, traite avec assez de mépris la divinité de Neptune et celle même de Jupiter. Il leur déclare fort nettement que si l'on usait de justice envers de tels ravisseurs, les hommes déserteraient leurs temples (1).

Aussi l'on sait qu'Aristophane lui reproche

(1) *Ion. v.* 455.

son impiété. Et comme il faisait dire à Socrate : « O roi suprême ! air immense qui soutiens la terre suspendue ! Ether brillant ! et vous, nuées vénérables, qui portez la foudre dans vos flancs, paraissez aux yeux de votre adorateur (1). » Ainsi il introduisait Euripide, qui, dédaignant de jurer par Cérès et par ses mystères, à l'exemple d'Eschyle, déclarait à Bacchus qu'il avait ses dieux particuliers, et les invoquait de cette manière : « O éther ma subsistance ! volubilité de la langue ! finesse de l'intelligence ! et vous, organe de l'odorat ! inspirez-moi des paroles sublimes (2). » Il faudrait copier Aristophane pour recueillir tous les traits qu'il lance contre Socrate et contre Euripide, et qui peuvent jeter du jour sur leurs opinions morales et religieuses. Mais c'est dans Euripide que j'étudie Euripide.

Ses écrits peuvent offrir aux scrutateurs de l'ancienne mythologie des observations précieuses. On lit dans Rhésus qu'Orphée fut l'auteur des sacrés mystères (3). On trouve dans les Troyennes l'expression physique d'un phénomène pareil à celui qui, selon de Mairan (4), a produit les dieux de l'Olympe (5).

Mais en voilà assez sur ce qui regarde la

(1) *Nuées*, *v.* 262.

(2) *Grenouille*, *v.* 919.

(3) *Rhésus*, *v.* 946. Voyez *Alceste*, *v.* 969.

(4) *Acad. des Sc. de Paris*, *pour...*

(5) *Troyennes*, *v.* 1077. Voyez Musgrave sur ce vers, et la note qui est jointe à ma traduction.

philosophie religieuse d'Euripide ; passons à ses opinions sur quelques points de métaphysique, en insistant plus particulièrement sur les principes de la morale et de la politique qui doivent terminer nos recherches.

L'ame, suivant Héraclite, était une substance de la nature du feu, qui est ardent, mais qui s'éteint. De là vient que ce philosophe pensait qu'il n'y a point de mort plus funeste que celle des noyés. L'évêque Synésius qui, en embrassant le christianisme, n'avait pas tout-à-fait renoncé aux dogmes que la belle Hypatia lui avait enseignés dans sa jeunesse, avoue (1) que cette idée le poursuivit dans un naufrage qu'il fit sur les côtes de la Lybie, et lui rendit affreuse l'image de la mort par la frayeur de l'anéantissement. Il se compare à Achille qui tremblait en combattant sur l'eau. Il remarque que, suivant Homère, l'ame d'Ajax, qui avait péri dans les flots, ne se trouve point dans les enfers. Nous savons qu'Euripide faisait un cas singulier du ténébreux Héraclite (2), et l'on retrouve quelques vers de lui qui ne s'expliquent bien que par l'opinion singulière que je viens d'exposer (3). Ce n'est pas la seule opinion qu'il eût empruntée à ce philosophe dont il admirait la profondeur,

(1) Synes. *epist.* 4.

(2) Voyez mon *Essai sur la vie et les ouvrages d'Euripide*, *Th. des Gr.* chez Cussac, t. IV, p. 324.

(3) *Hélène*, v. 1227.

En voici une autre qui, quoiqu'exprimée d'une manière enveloppée, me paraît digne de remarque. « Qui sait, disait Euripide, si vivre n'est pas mourir, si mourir n'est pas vivre (1) ? ». Héraclite avait dit : « Les dieux sont des hommes immortels, les hommes sont des dieux mortels. Ils vivent de leur mort, et meurent de leur vie (2). » (Si du moins je traduis correctement cette expression embarrassée.) Il paraît donc que l'immortalité de l'ame était un dogme de la philosophie que j'analyse. Et comment le disciple d'Anaxagore, dont le ciel était la patrie, comment l'ami de Socrate, qui s'exprimait sur cet objet avec tant de force et de vérité (3), n'aurait-il pas cherché comme eux à étendre au-delà de cette courte vie les bornes de son existence? Ses écrits nous offrent des preuves fréquentes du sentiment qu'il avait embrassé, et des allusions à ce dogme de l'immortalité, qu'il serait long de recueillir (4).

J'ai traduit, dans la première section, un chœur de la tragédie de Chrysippe, qui contient une phrase relative à la dissolution du corps et à l'immortalité de l'ame. « Bientôt les choses créées

(1) Laert. IX, 73. Coel. Rhodig. *Ant. Lect. XXIV*, 10. Aristophane a parodié ce vers dans ses Grenouilles, v. 1525 et 1114.

(2) Heracliti *junioris Allegor. Homer. citat. à* Bruckero. *Hist. phil. t. I, p.* 1222.

(3) Plato *conviv.* Xenoph. *Memor. passim.*

(4) *Suppl. v.* 532. *Helen. v.* 1029. Voyez Walkenaer, *Diatr. p.* 57.

retournent à leur source première; celles que la terre a produites, rentrent dans le sein de la terre, et celles dont l'origine est céleste, s'élèvent au pôle éthéré.» Grotius, qui savait orner la théologie des grâces de la littérature, avait mis ces vers en parallèle avec ce passage de l'Ecclésiaste : *La poudre retourne à la terre, et l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné. Bossuet* lui en fit un crime, et ce fut un des argumens dont il se servit pour prouver l'accusation qu'il intentait à ce grand critique de faire *dans le dogme autant de chûtes que de pas.* « Il était, *disait-il*, ébloui du bon sens des Sociniens, lorsqu'il expliquait ce passage de l'Ecclésiaste par un vers d'Euripide, comme si l'Ether était Dieu à Salomon même, etc. » *Le Clerc* réfute cette assertion, et s'efforce de prouver qu'Euripide, ainsi que Socrate, croyait l'ame immortelle. Il faut pourtant convenir, même en lisant Platon, que les espérances qu'avait Socrate d'une vie future, n'étaient que de faibles lueurs. En effet, voyez comment il guérissait l'homme de la frayeur de la mort. « Il comparait, dit Plutarque, la mort à une de ces trois choses: le sommeil, un voyage, une dissolution. « Plutarque allègue à ce propos deux vers iambes, sans en nommer l'auteur. Il faut peut-être les attribuer à Euripide de qui il vient d'en citer d'autres. Voici le sens de ces vers anonymes: « Le sommeil emblême de la mort. Que nul ne

craigne la mort : elle termine nos peines (1). » Cela est assez conforme au discours d'Andromaque dans les Troyennes (2), qui veut que nous jugions de l'état qui suivra cette vie par l'état qui l'a précédée ; et à ce fragment de l'Antigone du même poète (3) : « La mort est la fin de nos peines. Quel présent plus précieux la nature a-t-elle fait à l'homme ? En frappant d'une lance un rocher immobile, causez-vous quelque douleur ? et vos ouvrages affecteront-ils un corps privé de vie et de sentiment ? » Aussi faut-il avouer que la doctrine de l'immortalité était envisagée par Socrate plutôt comme une source de consolations précieuses, que comme le fondement de la morale, qu'il cherchait à établir sur des motifs d'un autre genre.

Il ne faut pas imaginer pour cela qu'il confondit ce dogme respectable avec les inventions ridicules de la superstition populaire. Plutarque, sous le nom de Galaxidore (4), observe que les chefs des peuples, les politiques, ont pu employer la superstition comme un frein pour diriger ceux qui leur étaient soumis ; mais que cet artifice est indigne de la philosophie, laquelle

(1) Que nul jamais n'ait plus de la mort doubte,
Elle met hors l'homme de peine toute.
Consol. à Apoll. trad. d'Amyot.

(2) *V.* 637. Voyez aussi *Alceste*, *v.* 782, cité par Plutarque, *ibid.*

(3) Musgr. *Fragm.*

(4) *De Gen. Socr. ch. XIV et XV.*

faisant profession d'instruire par la raison, semblerait l'abandonner et manquer à sa promesse, en recourant aux dieux et aux songes. « C'est ainsi, ajoute-t-il, que Socrate a rendu la philosophie respectable. Dédaignant les vaines fictions, il embrassa une méthode plus libérale et plus vraie, et dissipa, comme de la fumée, l'orgueil et le faste des sophistes. » Il y avait probablement beaucoup de rapport entre cette manière de penser et celle du poète, ami de Socrate. C'était une opinion reçue chez le peuple d'Athènes, que certains génies errent parmi les *mortels* sous une forme invisible, et qu'ils instruisent Jupiter des crimes dont ils sont témoins. Jupiter inscrit ces crimes sur un livre immortel, mais il ne se presse pas de punir. La Mélanippe d'Euripide ne respecte pas ce préjugé (1). « Croyez-vous que les crimes des hommes puissent prendre l'essor et voler jusqu'aux cieux? que là quelqu'un prenne soin de les inscrire sur le livre du grand Jupiter, et que ce maître du monde daigne y jeter les yeux afin de juger les mortels? Si ce dieu voulait tenir compte de tous les forfaits des humains, le ciel entier ne les contiendrait pas, et lui-même ne pourrait suffire à les voir et à les punir. Mais, prenez-y garde, la justice est là près de vous. »

C'est dans la même tragédie qu'on trouve

(1) Musgr. *Frag.*

cette sentence, qui est un principe utile de morale : « Un crime ne reste point secret ; le tems, de ses yeux perçans, découvre les choses cachées (1). »

La conscience est un tribunal plus sûr et plus redoutable. Socrate (2) attribuait à Dieu cette loi puissante et non-écrite, que Cicéron a si bien caractérisée, et qu'Euripide a en vue dans ce passage d'Hécube (3) : « Je suis à la fois esclave et sans force ; mais la force est aux dieux et à la loi qui règne sur leurs volontés. Car c'est par la loi que nous connaissons les dieux, et que nous distinguons, dans le cours de la vie, les choses injustes de celles que la justice autorise. » Je remarquerai qu'ici le mot *loi* pourrait signifier l'ordre des choses, dans le sens que lui donnait Démocrite (4).

---

(1) *Ibid.*

(2) Xénoph. *Mémor. liv. I, p.* 807, *cit.* Br[illegible]er. *Hist. phil. t. I, p.* 561.

(3) *Hécube, v.* 800. *Th. des Gr. de mon édit. p.* 447.

(4) Sext. Empir. *adv. math. p.* 163. — Laert. *IX*, 72. — Ménag. *ad* Laert. *IX*, 44. — Bruckeb, *Hist. phil. t. I, p.* 1191. — *Coll.*

P. Prévost.

TROISIÈME ET DERNIER

FRAGMENT

SUR

LES KALMOUKS.

(Extrait de la Relation de M. Bergmann, qui a voyagé dans leur pays en 1802 et 1803.)

Si les peuples idolâtres les plus policés n'ont pas été exempts des croyances les plus bisarres, si leur système religieux n'a souvent offert qu'un ramas d'incohérences, de contradictions, de rêveries, les unes inintelligibles, les autres scandaleuses, que ne doit-on pas attendre d'un peuple ignorant et encore à demi-barbare comme les Kalmouks? ...

Encore leur religion (celle des Mongols) serait-elle bien plus absurde s'ils n'avaient pas emprunté presque tous leurs dogmes et presque toutes leurs pratiques religieuses de celle qui règne dans la plus grande partie de l'Inde. Elle a toutefois été défigurée chez eux par la gros-

sièreté et l'ignorance. Les Brachmanes, ceux du moins qui n'ont pas dévié de la foi de leurs sages aïeux, reconnaissent un Dieu, créateur unique. Les Mongols en admettent une foule. Avant le commencement des choses, les vastes espaces du ciel étaient, selon eux, peuplés d'êtres divins. *Tægæri*, l'un des plus puissans, fit sortir le monde du chaos. Le monde subira six révolutions, pendant lesquelles la durée de la vie des hommes aura passé successivement de 80,000 à 10 ans, et remontera ensuite dans la même progression. Enfin les mers et les fleuves seront desséchés; la terre brûlera avec les six cieux inférieurs et l'enfer; l'univers rentrera dans le chaos. Car par-tout les hommes, qui ont cependant une idée vague de l'infini, dont la faible intelligence ne peut même concevoir autre chose quand elle n'est pas aidée par la révélation, veulent que l'univers ait eu un commencement, et doive avoir une fin.

Les Kalmouks vont plus loin. Ils décrivent presque géométriquement l'immense étendue du chaos. Pour que l'univers en sortit, il fallut qu'un vent rassemblât une masse longue de 80 mille verstes, et profonde de 12,800,000 verstes. Au-dessus de cette masse se sont amoncelés des nuages couleur d'or qui, se dissolvant en gouttes d'eau de la largeur d'une roue de charriot, ont formé la mer universelle; et la terre à son tour s'est formée de l'écume épaissie que le même

vent créateur a élevée sur la surface de l'Océan.

Ils expliquent d'une manière aussi ingénieuse la formation des diverses parties de l'univers. Ils en indiquent quatre qui ont chacune la forme d'une isle. L'une d'elles, qui est au Midi, est la terre que nous habitons. Celle de l'Orient est d'or; ses habitans vivent CENT CINQUANTE ANS, et sont hauts de huit coudées. Celle de l'Occident est de rubis; ses habitans ont une taille double de ceux-ci, et vivent CINQ CENTS ANS. Enfin celle du Nord est d'argent; et pour ses habitans la nature a été encore plus prodigue en leur accordant une vie de MILLE ANS, et DEUX CENT TRENTE coudées de hauteur.

Mais c'était surtout la terre qui fut privilégiée dans ce premier ordre de choses. Ses habitans ne formaient pas de desirs qui ne fussent accomplis à l'instant. Leurs yeux étaient des rayons de lumière. Ils portaient des ailes. Ils n'avaient pas besoin de se nourrir. Ils se multipliaient sans les moyens employés plus tard. Ils vivaient QUATRE-VINGT MILLE ANS. Mais tout dégénère. Les hommes essayèrent de goûter d'une écume blanche et sucrée qui couvrait la superficie de la terre. Dès-lors ils connurent le besoin des alimens. Ils perdirent leurs rayons et leurs ailes. Ils ne vécurent plus que QUARANTE MILLE ANS.

Les rayons lumineux ayant disparu, voilà la terre plongée dans les ténèbres. Comment y remédier? Quatre dieux, aussi puissans sans

doute que bienfaisans, se groupent autour d'une montagne fameuse chez les Kalmouks (le *Summœr*), la pressent de leurs bras vigoureux, l'ébranlent jusques dans ses fondemens, et en font jaillir deux grandes lumières; l'une de feu et de verre, c'est le soleil; l'autre d'eau et de verre, c'est la lune; enfin une foule innombrable de petits flambeaux, ce sont les étoiles.

Nous épargnons à nos lecteurs les détails plus qu'extravagans du système des Mongols ou Kalmouks, relativement au cours du soleil, de la lune et des étoiles, à la cause des éclipses, des éclairs et du tonnerre. Il suffira de dire que, suivant eux, le soleil a environ 1200 werstes de circuit, et que les plus grandes étoiles ont 3000 coudées de diamètre; mais qu'ils en comptent, tout compris, grandes, moyennes et petites, 285 millions.

Le genre humain s'étant dépravé au moral comme au physique, il connut les desirs sensuels et les désordres de tout genre. Pour les réprimer il lui fallut des lois, et bientôt après des despotes. Sa longévité fut successivement abrégée. Les hommes ne vécurent plus que 30 mille, 20 mille, 10 mille, mille, et enfin cent ans, le plus long terme que leur vie puisse atteindre aujourd'hui; mais les progrès de la dégénération ne s'arrêteront pas là. Les hommes ne vivront plus que dix ans, et n'au-

ront pas plus d'une coudée de hauteur. Enfin ces nains eux-mêmes disparaîtront tout-à-fait, hormis un petit nombre. La terre sera couverte de cadavres et de sang, puis balayée par de fortes pluies, après lesquelles son sein enfantera de nouvelles plantes. La famille des nains privilégiés sortira alors des cavernes où elle se sera réfugiée. Des habits, des alimens, et jusqu'à des bijoux, lui tomberont du ciel; les vertus reviendront sur la terre. La vie des hommes recouvrera successivement sa longue durée. Il y aura ainsi plusieurs alternatives d'amélioration et de dégénération pour le genre humain. Chacune de ces périodes s'appelle *Gallap*. Sur huit de ces gallaps, une se termine par l'eau; toutes les autres par le feu.

Il n'y a pas moins de délire dans le système religieux des Kalmouks, quant au nombre de leurs dieux et leur hiérarchie. Ils en comptent trois classes principales : les *Tængœri* se divisent en bons et mauvais; ils existaient avant la création. Ils ne sont pas immortels, mais ils vivent des millions d'années, et renaissent dans d'autres corps. Les *Burchane* primitifs ont concouru à la création du monde; mais les hommes, par la sainteté de leur vie, peuvent être admis parmi eux: ainsi l'apothéose et la canonisation sont connus même des Kalmouks. Les *Ragini* sont des divinités femelles qui habitent le séjour de la joie, d'où elles

s'échappent quelquefois pour venir au secours des malheureux. Dans les invocations, elles sont confondues sous le nom général de *Burchane*. Elles ne sont pas toutes bonnes; l'une d'elles surtout est une des huit divinités terribles. Les Kalmouks, on pouvait s'en douter, ont leurs *furies;* mais ils n'ont pas imaginé les grâces. Ils ont aussi leurs mauvais génies subalternes, qui applaudissent aux désordres.

Ils croient, comme les sectateurs de la religion qui domine dans l'Inde, à la transmigration des ames, et ne connaissent pas d'autre immortalité; mais ils renchérissent sur ce dogme par la plus étrange rêverie. L'ame, suivant eux, fixe successivement son siège dans diverses parties du corps qu'elle anime. Le coup qui atteint la place où elle se trouve, est immanquablement mortel. Quand elle quitte un corps, elle comparaît devant un tribunal souterrain, escortée d'un bon et d'un mauvais génie; elle est jugée d'après ses œuvres. Si les bonnes l'emportent, elles passent dans l'un des trois empires destinés aux ames vertueuses. Si ce sont les mauvaises, elle est reléguée dans un des trois séjours préparés pour les méchans. C'est surtout dans l'organisation de leur enfer, que la grossière imagination des Mongols ou Kalmouks s'est évertuée. Ils paraissent avoir mis à contribution toutes les rêveries anciennes et modernes. Qu'on en juge par les traits suivans.

Leurs damnés ressemblent à des tisons ardens, et souffrent surtout de la faim et de la soif. Veulent-ils boire, à l'instant ils se voient environnés de sabres, de lances et de couteaux. A l'aspect des alimens, leur bouche se rétrécit comme un trou d'aiguille, leur gosier n'a que le diamètre d'un fil, et leur ventre s'élargit et se déploie sur leurs cuisses comme un paquet d'allumettes. Leur nourriture ordinaire se compose d'étincelles et d'ordures. Quelquefois des arbres chargés de beaux fruits s'approchent de ces nouveaux Tantales. Ils veulent les atteindre, les arbres s'éloignent ; ou s'ils saisissent quelques fruits, ils ne trouvent sous leur séduisante enveloppe que de la cendre et de la poussière. Ils ont encore d'autres enfers plus affreux s'il est possible. Dans l'un, ce sont des diables à têtes de chèvres, de serpens, de lions, etc., qui tourmentent les damnés de toutes les manières. Dans l'autre ils sont sans cesse coupés par morceaux, ou sciés, ou rôtis, ou brisés sous des meules de moulin; puis rendus à la vie pour subir encore le même supplice. Dans un troisième, ils sont exposés à des vents glacés qui leur font éprouver tous les tourmens du froid. Mais ce qui comble la mesure des extravagances de ce système, c'est qu'il a créé un enfer, même pour les animaux ; que les bêtes de somme, par exemple, y expieront leurs fautes en gémissant sans interruption sous

les plus pesans fardeaux ; ce qui rappelle la plaisanterie un peu impie d'un philosophe moderne, qui, pour exprimer gaîment les maux auxquels les animaux aussi sont assujettis, leur prêtait un péché originel, et disait que sans doute ils avaient mangé *du foin défendu.*

Le génie inventif des Kalmouks se sera-t-il au moins distingué en imaginant un paradis séduisant? hélas! leur mythologie ressemble à toutes les autres. Horriblement féconde dans l'invention des tourmens, elle n'a que de froids et insipides plaisirs à offrir aux bienheureux. Ce sont de vastes palais tout resplendissans d'or et de pierreries. Ce sont des arbres à tronc d'argent, à rameaux d'or, dont les fruits sont des diamans. Ce sont des jardins *délicieux* où l'on respire un air embaumé. C'est une stupide admiration pour quelques instans, et bientôt après de la satiété et de l'ennui pour toujours.

Tous ces dogmes ; toute cette croyance, tout cet échafaudage de dieux supérieurs et inférieurs, de bons et de mauvais génies, sont développés et longuement commentés dans une foule de volumes dont les prêtres sont les gardiens et les interprètes. Comme chef actuel, mais invisible, de la religion des Mongols ou Kalmouks, se présente le *Dschagdschamuni*, l'un des dieux supérieurs, qui est regardé comme le fondateur de celle de Lama. Nous faisons grace à nos lecteurs du fatigant détail de ses

transformations, de ses diverses aparitions sur la terre, où chaque fois il est venu pour racheter les péchés de l'homme. On pense bien qu'il a fait une quantité innombrable de miracles, consignés dans de volumineuses légendes. Sa toute-puissance est cependant bornée quant à la durée ; elle ne doit embrasser que la période présente. Après lui régnera sur l'univers un autre Burchan, qui a déja son nom, ses images et ses autels, et qui, à l'expiration d'une nouvelle période, fera place à un troisième.

Concurremment à cette divinité suprême, les Kalmoucks en ont plusieurs autres qu'ils semblent avoir empruntées aux Grecs, aux Romains, aux Hébreux. Ils ont, sous d'autres noms, leur Satan, leur Minos, leur Eole, leur Mars et leur Esculape, et peut-être bien d'autres qui ont échappé aux recherches du savant et infatigable observateur (M. Bergmann), dont nous avons très-succinctement analysé l'ouvrage.

Mais c'en est assez, peut-être trop, des rêveries religieuses des Kalmoucks. Terminons ce troisième fragment en donnant une idée de leur talent pour l'invention dans un autre genre ; et complétons ainsi l'esquisse de ce peuple si peu connu jusqu'ici.

Les Kalmouks, outre leurs théologiens, leurs médecins, leurs astronomes ou astrologues, ont aussi leurs romanciers ; mais quels romanciers, ou plutôt quels faiseurs de contes ! Assurément

les *Mille et une Nuits* sont des chef-d'œuvres de délicatesse et de génie auprès de leurs grossières ébauches. Qu'on en juge par les deux échantillons suivans, pris parmi les treize historiettes que M. Bergmann a prises à leur source, sous le nom de Contes mogols.

Ils sont enchâssés dans un cadre aussi bisarre que les tableaux. C'est un jeune fils de Chan, qui, voulant s'initier dans les mystères de la magie, reçoit le conseil d'aller trouver un homme miraculeux, mais très-revêche, nommé *Ssidi-Kur*. Il entreprend en conséquence un long voyage; il emporte des provisions et un sac immense qui peut renfermer cent hommes. Il rencontre *Ssidi* sur un arbre, le force d'en descendre en prononçant certains mots magiques, l'enferme dans son grand sac, et le porte sur ses épaules pendant plusieurs jours. *Ssidi*, las de cette manière de voyager, lui propose un moyen de se reposer quelque tems et de le désennuyer : *Racontes-moi quelque chose*, lui dit-il, *ou si tu l'aimes mieux, ce sera moi qui te ferai un récit; apprends-moi par un signe de tête ce que tu préfères*. Chaque fois le jeune Chan donne à entendre par un signe, qu'il aime mieux écouter que raconter, et *Ssidi* commence. Tel est l'incident treize fois répété, qui amène treize narrations. A chacune d'elles, *Ssidi* s'échappe du sac; mais dès qu'elle est finie, les paroles magiques du Chan le

forcent d'y rentrer, jusqu'à ce qu'il plaise au Chan d'entendre une nouvelle histoire, et que *Ssidi-Kur* en ait une autre à raconter. Voici deux des moins insipides, d'après lesquelles on pourra juger des autres, et apprécier la brillante imagination des Kalmouks.

Le Peintre et le Sculpteur en bois.

Conte mogol.

Un jeune Chan régnait autrefois dans le royaume de Gujasmun après la mort de son père. Il comptait parmi ses sujets deux hommes, l'un peintre, l'autre sculpteur en bois, qui s'appelaient l'un et l'autre *Gunga*, mais qui se détestaient.

Un jour le peintre s'approcha du jeune Chan et lui dit : « Ton père est dans le royaume de Tængæri (un des paradis des Kalmouks), et m'a dit : *viens me voir.* J'ai été à lui, et je l'ai trouvé environné d'une grande pompe. Il m'a remis cette lettre pour toi. »

Le peintre présente cette lettre : elle était fausse et contenait ce qui suit.

« En quittant la vie, j'en ai repris une nouvelle dans le royaume de Tængæri. Il y règne une grande abondance en toutes choses ; mais je voudrais y bâtir une pagode, et comme il

n'y a point ici de sculpteur en bois, envoyez-moi le sculpteur *Gunga*. Le peintre lui enseignera le moyen de parvenir à moi. »

Le Chan, après s'être félicité de l'heureux sort de son père, fait venir le sculpteur *Gunga*. « Mon père, lui dit-il, est dans le royaume de Tængæri. Il veut y bâtir une pagode; mais comme il n'y a point là de sculpteur, il te demande à moi. »

Le sculpteur reconnaît la fausseté de la lettre, et se dit en lui-même : c'est un tour que le peintre *Gunga* veut me jouer; mais je saurai y remédier.

Dans cette idée il va dire au peintre : Comment puis-je donc arriver au royaume de Tængæri? A quoi le peintre répond : rassembles tous tes outils; puis places-toi sur un bûcher, et en chantant des paroles solemnelles, mets-y le feu; ainsi tu t'éleveras vers le royaume de Tængæri. — Après sept nuits (1) de réflexions, le voyage est arrêté.

Le sculpteur rentrant chez lui, dit à sa femme : « Le peintre a quelque mauvais dessein contre moi, mais j'ai de quoi y remédier. »

Et voilà que le sculpteur creuse sous la terre un conduit secret qui a son issue au milieu de la plaine. A cette issue il place une pierre, et la recouvre de terre. Après sept nuits, le Chan

(1) Les Kalmouks comptent le tems, non par jours, mais par nuits.

se dit : « *Aujourd'hui le sculpteur s'approche de mon père.* » Il donne ses ordres pour que chacun de ses sujets apporte des matières inflammables. Un grand feu s'allume. Le sculpteur chante les paroles solemnelles ; puis s'évade et rentre chez lui par le conduit souterrain.

Le peintre ne se sent pas de joie et montrant de son doigt les airs : *Voilà*, dit-il, *le sculpteur qui monte au ciel;* et chacun, en retournant dans sa maison, se dit tout bas : *Le pauvre sculpteur est mort ; il s'élève vers le Chan.*

Cependant le sculpteur reste un mois entier chez lui sans se laisser voir de personne. Il se lave tous les jours la tête avec du lait, et se tient constamment à l'ombre. Il revêt ensuite une robe de soie blanche, et forge une lettre qui portait ces mots :

« Que cette lettre soit remise à mon fils *Chamuk Sakikschi.* Il est très-bien que tu gouvernes ton royaume en paix. Le sculpteur ayant convenablement terminé son ouvrage, il faut le récompenser ; mais comme la pagode a besoin d'être ornée de diverses peintures, envoyes moi aussi le peintre par la même voie. »

Cette lettre à la main, le sculpteur va trouver le Chan : *Ah! ah!* s'écrie le Chan en le voyant, *te voilà donc de retour du royaume de Tœngœri. Le Chan, mon père, est-il bien portant!* Le sculpteur lui présente la lettre, et lui dit :

J'ai été dans le royaume de Tængœri, et m'en voilà de retour.

Le Chan plein de joie lui fait de magnifiques présens, et dit : *Puisque la pagode a besoin de peinture, appelles le peintre.* — Le peintre arrive. Il voit le sculpteur, couvert d'un vêtement éclatant de blancheur et comblé de présens. — *Bon*, dit-il en lui-même, *bon, il n'est donc pas mort?* — Sur quoi le Chan lui remet la fausse lettre, et lui dit : *Il faut partir.*

Le peintre fait ses réflexions : *Tout le monde a vu*, se dit-il, *que le sculpteur a perdu la vie. Pourquoi n'irais-je pas là-haut, puisqu'il y a été lui?* Il promet donc qu'après un intervalle de sept nuits, il entreprendra le voyage.

Le terme expiré, on apporte des matières inflammables. On allume un grand bûcher au milieu de la plaine. Le peintre s'y place avec les instrumens de son art, la lettre et des présens pour le père du jeune Chan, et il entonne les paroles solemnelles. Cependant le feu l'atteint; il jette des cris violens; mais le bruit des instrumens étouffe sa voix; il est consumé par les flammes.

Le récit de Ssidi est fini. Le Chan qui l'a écouté, en fait la morale en ces mots : *On lui a bien donné sa revanche.* Après quoi Ssidi s'échappe du grand sac comme à l'ordinaire. Le Chan l'y fait rentrer par le même moyen que les autres fois, jusqu'à ce que Ssidi lui raconte

une nouvelle histoire. C'est la neuvième; mais nous l'omettons pour passer à la dixième, intitulée :

Le Mari et la Femme.

Au tems jadis vivaient deux frères dans le royaume d'*Odmilsong*. Ils se marièrent tous deux. Le frère aîné et sa femme étaient avares et acariâtres. Le plus jeune frère était d'un caractère tout différent.

L'aîné, qui avait amassé beaucoup de trésors, prépara un grand festin auquel il invita un grand nombre de personnes. Le jeune frère se disait en lui-même : *Quoique mon frère ne se conduise pas d'ailleurs très-bien avec moi, il pourrait cependant bien, en cette occasion qu'il invite tant de monde, nous inviter aussi, ma femme et moi.* C'est ainsi qu'il pensait; il ne fut pourtant pas invité. *Il ne m'a pas invité hier; mais il pourrait bien le faire demain.* — C'est ainsi qu'il pensait, et pourtant il ne fut pas invité. — *Peut-être*, se dit-il ensuite, *que mon frère m'appellera du moins demain pour boire de l'eau-de-vie.* — Mais comme il ne se vit pas non plus invité à boire l'eau-de-vie, il se mit fort en colère. *Cette nuit*, dit-il en lui-même, *tandis que la femme de mon frère sera prise de vin, j'irai et je volerai quelque chose dans sa maison.*

S'étant ensuite glissé, de nuit, dans la chambre

où était l'argent de son frère, sa belle-sœur se place à côté de son mari, ensuite se relève, va dans sa cuisine, fait cuire de la viande et des alimens sacrés et sort de chez elle. L'homme caché n'osa cependant pas encore rien voler, mais dit en lui même : *Avant de voler quelque chose, je veux voir ce que veut faire celle-ci.*

En achevant ces mots, il sort et suit la femme sur une montagne où les morts étaient déposés. Tout en haut sur une verte colline, il y avait une couverture artistement travaillée et placée au-dessus d'un cadavre. C'était celui de l'homme qui avait été l'amant de cette femme. Par attachement pour lui, elle continuait à le garantir des oiseaux et des renards. Déja de loin elle avait appelé le mort par son nom; s'étant ensuite approchée de lui, elle lui passa le bras autour du cou. Le jeune frère était tout proche et vit tout ce qui arrivait. La femme présenta les mêts au mort, et comme ses dents restaient serrées, elle les ouvrit avec une pince d'airain et lui fit entrer les mêts dans la bouche, après les avoir mâchés. Mais tout-à-coup la pince s'échappe avec effort des dents du mort, et la femme a le bout de la langue coupé. La femme cependant remporte le plat et les alimens, et s'en retourne chez elle.

Le jeune frère la suivit et se cacha dans la chambre où était l'argent; la femme se coucha sur le lit de son mari. Celui-ci s'étant remué,

la femme s'écrie : *Aye, aye, y a-til de pareils maris au monde?* Le mari demande ce qu'il y a. La femme réplique : *On m'a mordu le bout de la langue et le bout du nez. Je n'en ai plus. Que peut faire une femme sans ces deux choses-là? Dès demain le Chan sera informé de tout?* Elle parla ainsi, et le jeune frère s'éloigna sans avoir rien volé.

Le lendemain, la femme alla trouver le Chan et lui dit. *Mon mari a commis la nuit passée une action bien mal-honnête; je veux voir par moi-même quelle est la peine qu'on peut lui infliger.*

Le mari répliqua : *il est vrai, je ne sais rien de tout cela;* mais comme le propos de la femme paraissait fondé, et que le mari ne pouvait pas se justifier, le Chan prononça ainsi : *A cause de son action mal-honnête, que l'on brûle cet homme.*

Le jeune frère, informé de ce qui allait arriver à son aîné, fut le voir. Après avoir tout appris, il alla trouver le Chan et lui dit ces mots : *Pour que vous sentiez toute l'injustice du procédé, faites appeler la femme et le mari; je veux expliquer la chose.*

Tous les deux étant venus, le jeune frère raconta ce qui s'était passé avec le mort; et le Chan ne voulant pas le croire, il ajouta : *Le bout de la langue de la femme est resté dans la bouche du mort; et dans la pince d'airain le*

bout sanglant du nez. Envoyez-le voir pour vous en assurer.

On envoya des gens sur le lieu, et le fait fut constaté. Sur quoi le Chan dit: « *Puisque la chose est ainsi, que l'on place la femme sur le bûcher et qu'on la brûle;* » et la femme fut mise sur le bûcher et brûlée.

A la fin de ce récit, le jeune Chan voyageur ajoute ces paroles sententieuses : *Elle l'avait bien mérité,* et le conte est fini.

Ces deux contes ne sont assurément ni agréables ni ingénieux; mais de pareils échantillons de la littérature d'un peuple sont peut-être plus propres à donner des idées exactes de ses mœurs, du degré de sa culture et de la nature de son esprit, que toutes les conjectures et toutes les assertions d'un voyageur, fût-il même un observateur plus minutieusement attentif que M. Bergmann; et malgré tout ce qu'il dit pour son apologie, le peuple des Kalmouks est jugé.

B.

SUR LA CONNAISSANCE

QUE LES ANCIENS AVAIENT DU VERRE.

Traduit de l'anglais du docteur FALCONER.

On regarde, je crois, Aristophane comme le plus ancien écrivain grec qui fasse mention du verre; dans sa comédie des *Nuées* il introduit Socrate, qui enseigne à Strepsiades à payer ses dettes, en plaçant entre le soleil et ses billets une substance transparente qui les consume. Mais il n'est pas positif qu'il soit ici question de verre artificiel, le mot *yalos* signifiant aussi du cristal, ou, selon quelques-uns, de l'ambre transparent. S'il s'agit de verre, il fallait qu'il eût été porté alors à une grande perfection, tant pour la pureté que pour l'art de lui donner une forme convexe qui pût rassembler et faire passer les rayons du soleil de manière à brûler. Aristote propose deux problèmes sur le verre. Il voudrait pouvoir expliquer sa transparence et son manque de malléabilité; mais les savans regardent ces deux problèmes comme supposés. Alexandre Aphrodisius, autre écrivain grec ancien, parle particulièrement du verre et de sa transparence,

Galien fait mention du verre en différens endroits. Il paraît l'avoir très-bien connu, ainsi que la manière de le faire. Il nous dit qu'on le faisait avec du sable fondu dans des fourneaux; qu'il fallait que ce sable fût très-fin, et que s'il se trouvait mêlé à quelque substance métallique, le verre devenait terne; mais que les ouvriers, en regardant le sable, voyaient d'abord s'il pouvait leur servir. Dans d'autres endroits, il parle de médicamens de nature corrosive conservés dans des vases de verre, qui n'en étaient point altérés, et ne communiquaient aux drogues aucune mauvaise qualité.

Le verre était aussi employé du tems de Galien à faire des ventouses, de la même manière qu'à présent.

Dion Cassius rapporte que, sous Tibère, un homme porta une coupe de verre à l'empereur; qu'il la jeta, devant lui, par terre avec force sans la casser; et que, pour redresser l'enfoncement qui s'y était fait, il frappa la coupe en dedans et en dehors à coups de marteau, en présence de tous les spectateurs. Dion ajoute même que cette découverte coûta la vie à son auteur (1).

Plutarque paraît aussi avoir connu le verre, puisqu'il nous apprend que le bois du tamarisque

(1) Pline rapporte le même fait d'une manière différente. (Voyez lib. VI, cap. 26.)

est le plus propre à entretenir les fourneaux de fusion.

Les auteurs latins entrent dans plus de détails. Ils est certain que Lucrèce connaissait le verre et ses qualités. Dans son quatrième livre, il fait des remarques sur la différence des sons et des images des objets. Les premiers passent à travers les ouvertures des corps, malgré leurs courbures et leurs détours ; mais les images des objets sont rompues et confondues, si les ouvertures par où elles arrivent ne sont pas droites et directes. Il donne pour exemple le verre, dont il suppose les pores directs ou en droite ligne. Quoique cette démonstration ne soit vraie qu'avec des restrictions, cependant elle prouve que Lucrèce avait des connaissances assez étendues sur l'objet en question.

Horace parle aussi de la transparence et de l'éclat du verre, de manière à faire voir que l'art de le faire était arrivé à un grand point de perfection. Ce que Martial en dit montre qu'il n'était pas rare alors d'employer cette matière à faire des vases à boire, assez transparens pour laisser voir la liqueur qu'ils contenaient.

Sénèque comprenait très-bien la vertu qu'a le verre de grossir les objets, lorsqu'on lui donne une forme convexe. Un globe de verre rempli d'eau, dit-il, fait paraître plus grandes et plus brillantes les lettres qu'on regarde à travers. Ce philosophe n'ignorait pas ce pou-

voir qu'a le verre de grossir les objets à la vue, comme formant un milieu plus dense et par conséquent plus réfrangible que l'air. Les fruits, dit-il, vus à travers un verre, paraissent plus grands, et il augmente à l'œil l'intervalle qui se trouve entre des colonnes. Les étoiles semblent s'agrandir par une atmosphère humide. Si l'on place une bague dans une cuvette pleine d'eau, elle paraît se rapprocher de l'œil, ou, ce qui revient au même, s'agrandir; et le même auteur observe que ce même effet se fait remarquer pour tous les corps vus à travers un fluide. Sénèque dit expressément que l'eau, comme milieu, produit le même effet que le verre.

Il y a dans cet auteur un passage remarquable sur l'effet du verre coupé angulairement ou d'une forme prismatique, qui sépare les rayons de lumière lorsqu'il est exposé transversalement aux rayons du soleil. D'après les expressions qu'emploie Sénèque, on peut croire que ces instrumens n'étaient pas rares. Pline est celui qui paraît avoir le mieux connu le verre. Il dit qu'il doit, ainsi que beaucoup d'autres découvertes, son origine aux Phéniciens. On le fit d'abord avec du sable tiré de la petite rivière Belus ou Belcus, qui coule en Galilée, au pied du mont Carmel, comme l'attestent plusieurs auteurs. Au tems de Pline, on attribuait l'invention du verre à des marchands

qui, arrivant sur les bords de cette rivière avec un vaisseau chargé de nitre ou d'alkali minéral, se servirent de quelques morceaux de cette substance pour soutenir sur le sable la chaudière où ils préparaient leur repas. Le feu produisit une espèce de vitrification, et l'on dut à ce hasard l'idée de faire du verre.

On employa aussi des cailloux transparens, des coquilles et toutes sortes de sables fossiles. On se servait aux Indes, de cristal de roche; ce qui faisait préférer le verre de ce pays à tous les autres. On commençait par le fondre dans des fourneaux avec de l'alkali minéral, dans la proportion de trois parties de cette dernière substance et d'une partie de cristal. Ce premier travail donnait des masses d'un noir terne. (L'alkali minéral, ou la soude, a toujours continué jusqu'à présent à être le flux (1) du verre.) Ce verre était refondu par les raffineurs, qui en faisaient un verre sans couleur, ou lui donnaient celles qu'ils voulaient. Il paraît qu'on appelait *ammonitrum* ou sel ammoniac les premières grosses masses, et qu'elles ne différaient pas beaucoup de la pierre obsidienne qu'on dit avoir été d'origine éthiopienne ou égyptienne. Cette pierre était, à ce que l'on prétend, une espèce de substance vitrée,

(1) On appelle flux une matière qui, se fondant facilement, entraîne dans la fusion une autre substance qui sans ce secours serait infusible.

noire, mais cependant transparente, et que l'on enchâssait dans de grands ouvrages. Pline dit avoir vu des statues d'Auguste faites de cette matière, et entièrement massives; et le même empereur consacra, dans le capitole, quatre éléphans de la même substance. Il paraît qu'elle a été connue dès l'antiquité la plus reculée, puisque Tibère, lorsqu'il commandait en Égypte, y trouva une statue de Ménélas de cette composition. Xénocrate, selon Pline, parle de cette même composition comme étant en usage de son tems dans l'Inde, en Italie et en Espagne. Sidon en Phénicie était très-anciennement renommée pour le verre. Du tems de Pline, on préférait celui de Naples.

Les Romains possédaient l'art de graver sur le verre et de le tailler; ce qui est rapporté expressément par Pline, et confirmé par les antiques trouvés en grande quantité. Le verre parfaitement pur et transparent était le plus estimé. Néron donna, pour deux coupes à deux anses et d'une grandeur ordinaire (1), six millions de sesterces ou plus de douze cent mille francs. Mais, quoique le verre le plus beau fût estimé et très-rare, je crois cependant, d'après ce qu'en dit Pline, et d'après Martial qui en parle fréquemment, que l'usage des vases

(1) Pline ne parle que d'un seul vase que Néron acheta cent talents, ou 425,000 liv. selon l'évaluation de M. l'abbé Brottier; car en général on évalue le talent mille écus. (Note du Traducteur.)

à boire en verre avait presque remplacé celui des vases d'or et d'argent; de sorte que le verre de qualité inférieure devait être assez commun.

Pline parle aussi des globes de verre remplis d'eau, dont on se servait pour concentrer les rayons du soleil, et enflammer les substances combustibles sur lesquelles on dirigeait le foyer. Il rapporte aussi que quelques chirurgiens de son tems en faisaient usage comme d'un caustique pour les ulcères et les plaies. Le naturaliste n'ignorait pas non plus la différence de dureté qui se trouve entre les pierres précieuses et le verre, puisqu'il observe que la pierre obsidienne ne rayait pas les pierres précieuses; et il dit que l'art de contrefaire les pierres par le moyen du verre était un métier très-lucratif, et que, de son tems, on avait porté cet art à une grande perfection. Trebellius Pollio paraît confirmer le même fait. Vopiscus dit que Firmus meubla sa maison de grands morceaux de verre, unis l'un à l'autre avec du bitume et d'autres substances; mais il n'indique pas si ce verre était employé aux fenêtres, ou s'il servait à réfléchir la lumière et les objets (1).

---

(1) *Il est bon de remarquer que Pline indique pour raccommoder le verre, le même mastic dont on se sert aujourd'hui; savoir, un mélange de blanc d'œuf et de chaux vive. Il cite aussi un fait que l'expérience a prouvé vrai, c'est que l'on peut sans crainte verser de l'eau bouillante dans un vase de verre, pourvu qu'on l'ait auparavant humecté d'eau froide.* (Note de l'auteur.)

Comme les miroirs ou réflecteurs de métal ont aujourd'hui quelque rapport au verre, et qu'ils étaient très en usage chez les anciens, j'en dirai ici quelques mots. Les miroirs ou réflecteurs métalliques remontent, selon Plutarque, à une haute antiquité. Il nous dit, dans la vie de Numa, qu'une des institutions de ce prince était que, dans le cas où le feu sacré confié aux soins des vestales s'éteindrait, on le rallumât par le moyen des rayons du soleil, rassemblés dans un miroir convexe de métal poli.

Aulugelle cite quelques vers de Labérius, contemporain de Jules-César, qui fait mention d'un miroir ardent de métal, fait par Démocrite d'Abdère, contemporain d'Hippocrate, qui vivait deux cent cinquante ans après Numa (1). Les miroirs de métal étaient très-connus du tems de Plaute, comme il paraît par différens passages. Il semble qu'ils étaient faits d'argent allié à beaucoup de cuivre, car ils laissaient une odeur désagréable aux mains :

Ut speculum tenuisti metuo ne oleant argentum manus,

Comme tu as tenu un miroir, je crains que tes mains ne sentent l'argent.

PLAUT. MOST. act. I, sc. 3.

---

(1) Archimède qui vivait environ deux cents ans après Démocrite, connaissait parfaitement les miroirs ardents, ainsi qu'il le paraît par un ouvrage qui nous reste de lui, où il demontre que la forme parabolique est celle qui convient le mieux à cet effet. (Note de l'auteur.)

Vitruve semble s'être très-bien entendu à la manière de faire des miroirs. Il observe qu'il est nécessaire qu'ils soient d'une épaisseur assez considérable, sans quoi ils sont sujets à se déjeter et à réfléchir les objets d'une manière confuse.

Sénèque avait encore de plus grandes connaissances sur ce sujet. Il connaissait la propriété d'agrandir les objets qu'ont les miroirs concaves; et il parle d'autres miroirs qui diminuent les objets, ou font paraître contrefaites en *différentes* manières les figures qu'ils réfléchissent. Sénèque savait aussi qu'une portion de sphère concave était la figure propre pour les miroirs qui grossissent. Il connaissait aussi les multiplians dont il fait une mention particulière. Pline entre dans plus de détails. Il parle de la composition, qu'il dit être d'étain et de cuivre, la même dont on se sert généralement aujourd'hui. Il prétend cependant que les miroirs en argent étaient préférés, et que l'usage en avait été introduit par Praxitèle du tems de Pompée. Je suppose qu'il veut parler des miroirs d'argent pur; car il paraît, par le passage cité de Plaute, que l'argent faisait une partie de la composition des miroirs dès les premiers tems. L'argent étant un métal blanc, on s'en servait probablement alors pour durcir et blanchir le cuivre, ce que l'on fait aujourd'hui par l'étain et le zinc. Les miroirs d'ar-

gent étaient d'un usage assez général, au rapport de Pline, pour que les servantes s'en servissent habituellement. Il donne la proportion de l'étain avec le cuivre de deux à un ; il paraît que c'était le mélange le plus estimé. Les autres proportions étaient parties égales de cuivre, d'étain et de plomb. On mêlait aussi deux parties de cuivre, deux de plomb et une d'étain ; mais ce mélange était très-inférieur, et le plomb diminuait beaucoup le prix de la composition. Pline cite plusieurs espèces de miroirs concaves, convexes, multiplians, et il parle aussi de leur propriété de brûler lorsqu'on les oppose aux rayons du soleil.

Aulugelle cite différentes propriétés des miroirs, et montre que l'on en connaissait bien alors la nature et la construction, telles que la non-inversion des objets, l'aparition au centre des objets réfléchis par les miroirs concaves, et différentes autres propriétés.

DES DIFFÉRENS RÉGIMES

QU'A SUIVI

LE GENRE HUMAIN,

Selon qu'il s'est trouvé dans l'abondance ou dans la disette, et de leur influence sur sa moralité.

Mémoire lu à la troisième classe de l'Institut national, dans sa séance du 22 fructidor an XI.

Ce que nous allons dire relativement aux divers régimes de l'homme, et aux différences qui en résultent dans sa moralité, est appuyé par de beaux monumens, moins erronnés que les livres, moins trompeurs que les inscriptions gravées sur le marbre et que les médailles frappées sur l'airain.

Ces monumens, aussi curieux qu'incontestables, sont des nations entières, qui subsistent à tous les degrés de morale et de civilisation que leur régime comporte.

Nous trouverons en les observant une consolante vérité; c'est que l'homme est né bon, qu'il n'a pas cessé de l'être, et qu'en général

il ne s'est jamais porté à une action cruelle que dans le desir et l'espoir d'en éviter une plus mauvaise et plus cruelle encore. Des individus, en trop grand nombre certainement, se sont dépravés et sont devenus coupables. Tous les peuples ont conservé de tout tems un principe de vertu, qui a guidé avec plus ou moins de lumières, mais avec beaucoup de sentiment, leurs résolutions économiques et politiques, les actions habituelles, la conduite de la majorité de leurs citoyens.

Il n'y a aucun doute que la compassion qui tient à l'essence de notre ame, ou du véritable *nous*, du Νοος, Νοῦς des Grecs, de ce qui sent, de ce qui pense en *nous*, n'ait d'abord été plus puissante que l'influence de nos quatre dents canines et de notre duodenum peu volumineux; que les hommes n'aient eu pour l'effusion du sang une horreur naturelle dont le reste heureux n'est nulle part entièrement effacé, et qu'ils n'aient commencé par vivre de végétaux.

La preuve qu'ils le pouvaient, et que leur organisation physique n'y opposait pas un obstacle invincible, est dans le fait positif que plusieurs millions d'entre eux ont continué ce régime depuis les premiers siècles jusqu'à nos jours, sans autre addition aux nourritures végétales que le lait et ses principales préparations.

Cet état de douceur, de bienveillance universelle, d'abstinence du meurtre hors le cas

de défense légitime, n'a pu être ainsi prolongé que dans les pays très-fertiles, où les productions de la terre, toujours abondantes, coûtent peu de travail. Il existe encore aux *Indes*, chez les descendans du peuple originaire. Il y a été maintenu par un sentiment religieux fondé sur une philosophie respectable, par la force des habitudes d'une nation à-la-fois grave et sensible, qui a toujours trop méprisé ses féroces conquérans, Macédoniens, Persans, Arabes, Tartares, Portugais, Hollandais, Français et Anglais, pour qu'ils pussent la corrompre au point de lui endurcir le cœur. Cet excellent peuple conserve de l'indulgence, même pour ceux dont il est la victime et qu'il n'estime pas. Il regarde leurs crimes comme un malheur, auquel il ne faut opposer que la résignation.

Les autres nations dont les besoins ont été plus impérieux, et qui habitaient une terre moins féconde, ont vu assez promptement le terme où les productions végétales, nourricières et spontanées, ne suffisant plus à la subsistance de notre espèce devenue trop nombreuse, les hommes allaient être obligés de se les disputer afin de soutenir leurs familles. Nous avons alors, avec raison, préféré la guerre contre les animaux des autres espèces à la guerre contre nos semblables, et restreint notre sentiment de bonté au genre humain.

C'était une iniquité relative aux animaux,

qui a rendu pour un tems notre moralité meilleure entre nous. — Mais cette époque n'a pas été longue : les querelles d'homme à homme ont bientôt reparu avec la disette.

Avant que nous eussions appris à élever des troupeaux, et lorsque notre répugnance à verser le sang a été vaincue, la destruction des animaux est demeurée assez longtems notre principal moyen de subsistance. Ce moyen étant très-borné, la plupart des hordes ont été entraînées par le lien plus intime qui unissait leurs associés, à rompre la morale à l'égard des autres hordes. On s'est battu pour la chasse avec le peuple voisin, de peur de se battre entre amis, pour le partage d'une trop faible pitance, ou dans la crainte de voir souffrir les femmes et les enfans. — Presque toutes les nations sauvages et chasseresses sont en guerre. C'est l'état où nous avons trouvé, et où sont encore, la plus grande partie des peuples de l'Amérique, et tous ceux de la Nouvelle-Hollande et de la Nouvelle-Zélande : humanité parfaite entre les membres de la même nation, fraternité complète avec ceux qui, par un mariage ou un service éclatant, obtiennent l'honneur d'y être admis : guerre atroce par la violence ou par la ruse contre toutes les autres nations, jusqu'à ce qu'on ait terminé les hostilités par un traité formel.

Cette grande et très-générale immoralité en-

vers les étrangers, a pris sa source dans une affection tendre et *morale*, qui depuis a fait naître la vertu qu'on appelle *Patriotisme*. — Pour demeurer frère de ses concitoyens, *l'homme* est devenu *loup à l'homme*.

On aurait pu mieux concilier les droits, les devoirs, les obligations réciproques; on s'en est rapproché dans la suite; on y parviendra quelque jour, mais ce desirable avenir est loin encore.

L'institution de la vie pastorale, née de la galanterie de quelques guerriers qui ont offert à leurs compagnes les petits des animaux qu'ils avaient tués, et du soin que les femmes ont pris de ces jeunes bêtes dont la race ensuite a formé les troupeaux, a véritablement perfectionné les mœurs, parce qu'elle a ramené l'abondance. — Les hommes ne se sont plus battus; ils ont chanté, dansé, et raisonné ensemble, tant que les animaux qu'ils élevaient ont aisément trouvé à paître. Au lieu d'assassiner alors ces pauvres animaux à la première vue, on les a défendus, on s'est intéressé à leurs amours; on leur a donné assistance pour l'éducation de leurs petits; on s'est accoutumé à leur société : l'horreur du sang a repris une partie de son empire, on est revenu à des habitudes plus douces; on a vécu de lait, de beurre, de fromage, et mangé très-peu de viande. Ce n'était qu'à l'ar-

rivée d'un étranger illustre, qu'on se permettait dé rôtir *un chevreau*, et il fallait un mariage, une fête de famille, pour tuer le *veau gras*. Telles étaient les mœurs d'Abraham. Telles sont, dans les hautes montagnes, celles des respectables et paisibles Helvétiens.

Ce genre de vie si heureux, où les hommes ont pu se livrer à l'observation d'une manière plus suivie, et cultiver davantage leur esprit, parce qu'ils n'étaient pas obligés de fatiguer sans cesse leur corps; ce tems où sont nées les sciences, l'astronomie, la botanique, les premiers élémens de la médecine, et les arts d'agrément, la musique, la poésie, offrira toujours une des plus belles et des plus *morales* époques de l'histoire des nations.

Il n'a pas pu être généralement durable. La protection même qu'on a donnée aux troupeaux, les a multipliés au point que l'herbe n'a plus été suffisante; car on ne savait pas encore l'arroser, ni la cultiver. On a commencé à manger habituellement les jeunes animaux trop pénibles à élever, et qui nous privaient du lait de leurs mères; et, ce qui a été bien plus triste, on a, pour les pâturages, recommencé des guerres de tribu à tribu. C'est l'état des Arabes, celui des Bérébères, et celui des Tartares : hospitaliers chez eux, brigands sur les voyageurs, faisant des incursions pillardes et des esclaves

chez leurs voisins agricoles, et ne s'unissant jamais entre deux tribus, que pour en opprimer une troisième, ou pour lui résister.

Au reste, il faut encore remarquer que leurs guerres, toujours si fâcheuses, sont fondées sur une disposition qui n'est pas mauvaise en soi, sur le choix d'un moindre mal, sur la préférence d'un combat contre une autre tribu, aux querelles et aux animosités dans la sienne.

L'agriculture seule a fait revenir à de meilleures idées, à une conduite plus louable; elle a permis et prescrit la morale envers tout le monde; elle a démontré combien est utile et nécessaire le respect pour la *propriété*, qui peut seul multiplier et conserver les récoltes.

Elle a, au dehors, fait regarder la paix entre les nations comme leur état naturel; la guerre comme l'exception, contre laquelle chacun se récrie, et où personne ne veut avouer le rôle d'agresseur. Au dedans, elle a fertilisé la terre par les animaux et pour eux. Les plantes nées de leurs labours et de leurs engrais nourrissent, outre les hommes, beaucoup plus de bestiaux que le pâturage non cultivé. L'art de conserver les fourrages, leur garantit l'abondance en hiver. Les bâtimens plus solides que fait élever une vie stable, leur donnent un abri contre les insectes, et leur procurent un sommeil plus profond, plus tranquille, avec plus de propreté, sur de meilleures et de plus épaisses litières,

dont l'homme ensuite enrichit et rajeunit ses champs et ses prairies.

Voilà où nous en sommes, et quand on considère que la terre d'où l'on tire tous ces biens est immense; que les progrès des lumières, pour la rendre plus productive, peuvent être étendus presqu'à l'infini; que le commerce s'occupera toujours à égaliser de plus en plus la distribution des moyens de vivre, on aperçoit comment, d'une part, la cultivation constamment éclairée par l'étude des sciences, et de l'autre, un bon système colonial qui mettra au rang des besoins publics et des dépenses régulières, la formation, l'entretien d'un capital destiné sans cesse à établir dans les parties inhabitées du globe, *le trop plein* de la population, peuvent, et pourront encore mieux un jour, adoucir et perfectionner la morale entre les familles, entre les nations, et même, à beaucoup d'égards, de nous aux animaux; car c'est principalement, c'est à-peu-près uniquement *la faim* qui démoralise, et nous, et nos compagnons de sensibilité.

Ceux que nous appelons cruels, et qui se repaissent de chair, sont des *affamés;* et ce sont encore des *affamés* qui ravagent les végétaux que nous avons cultivés, les fruits précieux de notre travail. Quand nous les combattons et les mettons à mort pour conserver notre pâture, que sommes-nous? d'autres *affamés*, ou qui avons peur de le devenir. Craignons de trop blâmer les ani-

maux qui, sous tant d'aspects, sont nos semblables, lorsque plus pauvres que nous, ils nous paraissent plus avides, et agissent comme nous le faisons nous-mêmes dans la pauvreté. Défendons-nous contre les espèces carnassières. Protégeons contre elles les herbivores et les granivores, nos commensaux; et puisque nous nous sommes emparés du gouvernement de ceux-ci, tâchons d'y porter un esprit de bienfaisance; assurons, améliorons leur dîner, sans compromettre le nôtre, qui peut même en devenir moins hasardeux, plus riche et plus délicat. Tel est le miracle de Cérès; et c'est par lui que nous consolidons, que nous légitimons, que nous *amabilisons* la puissance que nous avons acquise sur la terre.

D. P. D. N.

SUR LA RESTITUTION DU TEMPLE DE JUPITER OLYMPIEN A AGRIGENTE.

Extrait d'un Mémoire destiné à être lu dans la séance publique de la troisième classe de l'Institut national, le 1er. vendredi de germinal an 1805.

Plus on a acquis de notions sur l'art de bâtir de toutes les nations antiques et modernes, plus on s'est confirmé dans l'opinion, que sentie entre tous les peuples de la terre, les Grecs parvinrent à faire de l'architecture un art vraiment régulier, vraiment imitateur. Ce n'est pas qu'ils aient su lui trouver, dans les choses créées, ni modèle positif, ni objet d'imitation direct ou matériel. Non, le véritable secret de leur imitation fut d'avoir transporté, dans leur ouvrage, cet esprit d'intelligence et d'harmonie qui nous fait admirer ceux du grand architecte de l'univers.

Cet esprit d'harmonie se manifeste surtout

dans l'invention des ordres, invention particulière aux Grecs, et dont l'effet est de fixer des rapports nécessaires entre les formes, les proportions, les ornemens des édifices, et les qualités principales que l'art peut exprimer; d'établir une échelle de moyens propres à exciter en nous des impressions déterminées, de constituer enfin un système de proportions, tellement régulier, que dans cette architecture, comme dans l'œuvre de la nature, une seule partie fasse connaître le tout, et le tout fasse connaître la moindre partie.

Cette vertu de l'architecture grecque est ce qui en a perpétué l'empire et en assure la supériorité sur toutes les autres. Aussi, dès sa renaissance en Europe, les plus grands maîtres firent-ils de la restauration des ordres l'objet constant de leurs études et de leurs efforts.

Malheureusement ce ne fut que dans les débris de l'antique Rome qu'il leur fut donné d'abord de rechercher les traditions du génie des Grecs. C'était, sur beaucoup de points, s'adresser à une copie inférieure, et souvent très-infidelle à son original. Les Romains avaient imprimé le caractère de leur goût à l'architecture grecque. L'expression de la magnificence fut surtout celle qu'ils commandèrent à cet art. L'ionique et le corinthien se modifiant et se multipliant à leur gré, servirent mieux leur génie fastueux. L'or-

dre par excellence, le dorique, qui est le véritable *canon* de l'architecture, se trouva, par sa sévérité même, trop peu flexible aux caprices du luxe. Il eut peu de vogue à Rome, où lorsqu'il y fut employé, il paraît que la tendance naturelle qu'ont les productions de l'art à se mettre d'accord entr'elles, contribua encore à énerver son style en amaigrissant ses formes, et en alongeant ses proportions.

Un petit nombre de fragmens romains et des ouvrages d'ailleurs équivoques, servirent de modèle aux restaurateurs de l'architecture, pour fixer les caractères et les proportions de leur dorique, ainsi que la nouvelle échelle proportionnelle de ce qu'on a appelé les cinq ordres, déja, depuis quelque tems, réduits à trois, par les lumières de la critique et du goût.

Cependant la découverte des monumens originaux de la Grèce, dans leur terre natale, devait encore déranger tout le système d'harmonique des ordres, et surtout celui de l'ordre dorique dont les Romains avaient dénaturé le caractère, et presque doublé la proportion.

Les premiers monumens de l'ordonnance native des Grecs, qui parvinrent, avec la certitude de leurs mesures, à la connaissance du monde artiste et savant, furent ceux de la ville de Pæstum. Tel fut toutefois l'effet de la prévention et de l'habitude, que lorsque reparut ce

vrai dorique, l'aîné de la famille, non-seulement on ne le reçut point, mais on ne voulut pas même le reconnaître. Les uns le renvoyèrent comme un étranger chercher fortune en Étrurie; les autres ne voyant en lui qu'un mode d'exception, le traitèrent d'aventurier furtivement introduit dans l'architecture; d'autres crurent devoir à l'importunité de ses titres, de lui accorder d'être l'ébauche de l'art, et le reléguèrent au premier âge de son histoire.

Cependant, de toute part, et jusques dans la Grèce proprement dite, les voyageurs faisaient revivre des monumens semblables à ceux de Pæstum. Mais les découvertes étaient incohérentes, et les critiques ne s'exerçaient que partiellement sur elles. Jaloux de concilier avec la méthode moderne le style et les proportions du dorique grec, ne pouvant méconnaître la légitimité de cet ordre, dans des monumens que l'histoire avait désignés, ni contester la date de ceux d'Athènes, M. le Roy, comme l'on sait, avait imaginé une échelle de proportion, une chronologie d'époques de l'ordonnance dorique, graduée sur le plus ou le moins de légèreté ou de pesanteur de ses proportions.

C'était une sorte d'accommodement entre les monumens de Pæstum et de Corinthe, ceux d'Athènes, la doctrine de Vitruve et celle des modernes. Par ce moyen, tout dorique inférieur ou supérieur à telle ou telle proportion, se

reculait ou s'avançait méthodiquement dans l'espace des tems anciens. On assignait commodément à chacun son âge et son époque. Un compas faisait les dates et tenait lieu d'histoire. Dans le désordre de cette révolution architectonique, tout le monde parut satisfait de cette théorie. Tous les écrivains de la fin de ce siècle en ont, l'un après l'autre, répété les résultats. On l'embrassa sans trop l'examiner; car ce que les hommes veulent, avant tout, c'est de sortir promptement d'embarras, sauf à tomber ensuite dans un embarras plus grand.

La théorie en question n'était qu'un moyen d'éluder la difficulté. Elle manquait d'exactitude dans ses élémens connus, et d'autorité à l'égard des monumens dont la date était ignorée. Elle péchait surtout par le manque de rapprochement entre un nombre suffisant d'édifices du même genre. Elle n'accusait ni ne justifiait Vitruve.

Plus les nouvelles découvertes semblaient rendre suspectes les notions de Vitruve, à l'égard du dorique des Grecs, plus on vit d'écrivains s'armer pour sa défense. On ne soupçonna point que les connaissances et les leçons de cet architecte pouvaient fort bien avoir eu pour bornes celles de l'Italie romaine. On ne se permit pas de penser que, malgré nos dix-huit siècles de plus que lui, nous pouvions, par les découvertes des ruines de la Grèce, en savoir

plus sur l'architecture originelle de ce pays, qu'un contemporain d'Auguste, resté sédentaire dans sa patrie, et qui s'était borné à rendre compte de l'état de l'architecture de son tems.

De ce besoin de justifier Vitruve, naquit celui de donner aux proportions d'une ordonnance qu'il n'avait point décrite, ou une origine étrangère à la Grèce, ou une date antérieure au perfectionnement de l'architecture.

De là toutes sortes d'opinions discordantes. De là celle qu'a accrédité Winckelmann lui-même, en parlant sur la foi du baron de Riedesel, des temples doriques d'Agrigente, comme d'ouvrages qui pouvaient tout au plus faire la nuance entre les essais grossiers, et les œuvres perfectionnés de l'art.

Effet singulier de ce désordre de notions. On créait entre des monumens tout-à-fait semblables, des différences imaginaires; de sorte que, dans le même écrit, les résultats du système contredisant l'autorité de l'histoire et des faits, les monumens de Périclès se trouvaient être à-la-fois l'ébauche et le chef-d'œuvre de l'architecture.

J'ai pensé que toutes ces disparates étant nées de l'incertitude des renseignemens, du défaut de liaison entre les découvertes, et de parallèle entre les monumens, et aussi du manque de dates, il ne faudrait, pour les faire disparaître, que réunir toutes les découvertes sous un seul

point de vue critique et comparatif. En effet, les matériaux de ce parallèle sont en grand nombre; je veux parler des ouvrages d'antiquité que les savans et les artistes ont multipliés de nos jours, et s'il nous manque encore un travail classique sur les temples de la Sicile, on sait que M. Dufourny peut et doit bientôt compléter nos moyens à cet égard.

Ayant eu moi-même l'avantage de visiter les nombreuses et importantes ruines que conserve cette isle célèbre, je ne tardai point à apercevoir la cause et le préservatif des méprises dont je parle. A la vue de ce grand nombre de monumens doriques qui présentent entr'eux, et dans la même ville, des mêmes variétés de proportion qu'on retrouve, et qu'on avait jugé être des différences élémentaires entre les temples de Pæstum et ceux d'Athènes, frappé de leur parfaite conformité d'ailleurs, il me sembla qu'une puissance d'affinité irrésistible en dépit des systèmes, et à défaut d'inscriptions, classait tous ces monumens dans une même famille, et que le goût n'avait besoin ni de dates, ni d'autorités pour leur assigner une origine et une époque communes.

Le goût, on le sait, peut quelquefois, dans ces matières, suppléer les dates, et remplacer l'autorité historique. Il y a sans doute dans les monumens, pour l'œil exercé à en distinguer les nuances, d'infaillibles diagnostiques qui en

dénoncent l'âge et en accusent les auteurs. Mais cette science n'est qu'un instinct isolé : ses lumières ne sont que les lueurs fugitives d'un sentiment intransmissible. On peut avoir raison, mais on a le tort de ne l'avoir que pour soi seul. Avouons-le aussi ; cet art de vérifier les dates par le sentiment, est bien arbitraire, ses décisions sont bien souvent hasardées ; et, quoique puisse dire le goût, avec son ton un peu avantageux, contre les pesantes recherches des antiquaires, il n'est jamais fâché qu'ils aillent en avant à la découverte, et lui sauvent le risque de s'aventurer le premier.

Plus d'une de ses erreurs le prouve. Et que d'opinions inconsistantes, que de méprises, et de méprises *in-folio* n'auraient point épargnées la plus petite inscription sur les temples de Pæstum, ou le moindre document historique sur leur construction ! Mais on en chercherait en vain.

Plusieurs villes de la Sicile ont moins à se plaindre de l'oubli ou des lacunes de l'histoire. On peut, sur Agrigente entr'autres, la ville la plus riche en monumens doriques, recueillir des notions propres à déterminer l'âge où ils furent élevés. L'année de sa destruction nous est connue, et cette époque à laquelle, quelques-uns de ses édifices n'étaient point achevés, correspond à la quatrième année de la quatre-vingt-treizième Olympiade. Ainsi, trente ou quarante

ans après que le Parthénon d'Athènes fut terminé, des monumens en tout point semblables s'élevaient à Agrigente. Si, en effet, on compare la proportion des colonnes des temples, soit de Junon, soit de la Concorde, dans cette dernière ville, à celle des temples, soit de Minerve, soit de Thésée à Athènes, on trouve que l'ordre de ceux-ci, quoiqu'antérieurs d'un demi-siècle, a un demi-diamètre de plus en hauteur que les colonnes d'Agrigente, et l'on trouve que celles-ci n'excèdent que d'un quart de diamètre celles de Pœstum. Que deviendrait donc le système de l'alongement progressif de l'ordre dorique en Grèce? Que deviendrait l'opinion de cette antiquité fabuleuse des monumens de Pœstum, opinion fondée sur la courte proportion de leurs colonnes?

On voit bien qu'en développant (ce que je ne ferai point ici) toutes les conséquences de cette époque si bien assignée par l'histoire aux monumens d'Agrigente, il y aurait de quoi détruire un préjugé ordinaire. Mais quand une prévention scientifique s'est retranchée dans un système, elle ne se laisse pas sitôt forcer. On vous répondra que les temples de Junon et de la Concorde à Agrigente n'offrent point d'inscriptions, et n'ont point de date précise; que le récit de Diodore sur l'accroissement de cette ville, et l'érection de ses monumens, ne présente point la désignation spéciale de ceux qui sub-

sistent encore; que le seul qui y soit véritablement spécifié n'existe plus; que tel de ces temples, épargné dans les hasards des différentes destructions de cette ville, peut avoir été, de beaucoup de siècles, antérieur à l'époque dont on argumente. Et ici certains critiques ne manquent pas de moyens ou d'expédiens pour opérer, à point nommé, dans notre isle des descentes de Sicules, dérivés des Aborigènes, qui dérivaient des Pélasges, etc. Voilà qu'on s'enfonce dans les antiquités de l'antiquité; on se réfugie dans les landes des tems anti-historiques; on devient inattaquable parce qu'on reste inaccessible, et la querelle demeure indécise non faute de combattans, mais faute d'un champ de bataille.

Heureusement Diodore de Sicile a décrit très-exactement le plus grand temple d'Agrigente, un des plus vastes de la Grèce, celui de Jupiter Olympien. Ce temple, dit notre écrivain, n'était pas achevé, et il était sur le point de recevoir son comble lors de l'irruption des Carthaginois, et du siège qui amena la destruction d'Agrigente.

Ces destructions que l'on trouve à chaque page de l'histoire, ne doivent pas s'entendre toujours à la lettre, surtout quant au matériel des villes. La république consistant dans la cité, et celle-ci dans un petit nombre de citoyens, tuer, disperser et enlever les citoyens, c'était ce qu'on appelait souvent alors détruire une ville ou une

république. Le vainqueur d'Agrigente, Imilcar, paraît ne s'être pas tout-à-fait borné là. Le pillage amena bien quelques destructions; mais les principaux monumens en furent quittes pour quelques outrages, et le temple de Jupiter Olympien fut épargné. Trois ou quatre siècles après, Diodore de Sicile le vit avec admiration; mais toujours dans le même état d'inachèvement; car depuis lors, dit-il, les Agrigentins n'ont plus eu le moyen de faire les frais de sa couverture. Rien ne prouve mieux sa conservation, que la description de tous ses détails, des deux bas-reliefs de ses frontons, de l'étendue des cannelures de ses colonnes où un homme pouvait tenir. Diodore a de plus rendu compte de la demi-circonférence de ses colonnes, qui était de vingt pieds, de la hauteur du temple, de sa largeur, qui avait 150 pieds, de sa longueur, comprenant 340 pieds grecs. Pourquoi faut-il que ce monument dorique, dont la date est si fixe, n'existe plus?

Le voyageur qui parcourt aujourd'hui les champs où fut Agrigente, cherche en vain ce colosse d'architecture, que des causes étrangères à celles du tems ont fait disparaître; mais bientôt une plaine de décombres frappe ses yeux et arrête ses pas. D'énormes blocs, semblables à ces grands ossemens qui révèlent au naturaliste l'existence antique d'une race perdue, annoncent ici un de ces produits gigantesques de l'ancienne puis-

tance de l'art de bâtir, et sembleraient justifier ce nom de *Temple des Géants*, qu'une tradition populaire a conservé à ses ruines. Il ne doute point que ce soient celles du temple de Diodore.

Sa description à la main, il aperçoit enfin le haut d'un chapiteau dorique, engagé dans la pierre qui formait le mur du temple. Cette particularité lui apprend ce que l'historien lui avait fait soupçonner dans un passage que sa diffusion rend obscur, savoir, que le temple était un pseudopériptère. Tout près gît un fragment d'entablement, qui porte un triglyphe de dix pieds de haut. Voilà donc le genre, de l'ordre constaté. Le haut du fût de la colonne a conservé des restes de cannelures. Il les mesure, et il leur trouve 17 pouces de large. En faut-il plus pour conclure, avec toute certitude, que c'est là le temple de Jupiter Olympien.

Pour multiplier les témoignages, il lui reste à confronter aux dimensions données par Diodore, celles que présentent encore aujourd'hui ce champ de ruines. Il lui trouve 140 pieds français de large et 320 de long, rapport exact avec le nombre de pieds grecs. Maintenant, serait-il possible de faire ressortir le plan et l'élévation du temple de ce chaos de débris, où deux seuls membres de son ordonnance sont demeurés reconnaissables?

C'est bien ici que se découvre et brille cette vertu proportionnelle de l'architecture grecque

dont j'ai parlé, et surtout celle de l'ordre dorique; vertu magique de l'harmonie, et dont aucune autre architecture ne peut fornir l'exemple.

Oui, ce seul triglyphe, ce seul quart d'un tronçon de fût et de chapiteau mutilé, confrontés aux dimensions données par Diodore, et avérées par nous, ont suffi pour opérer, d'une manière incontestable, l'entière reconstruction de notre temple, du moins quant à l'objet principal de nos recherches. En effet, les rapports de toutes les parties de l'ordonnance dorique étant, à de légères variétés près, toujours les mêmes et toujours constans entr'eux, ce triglyphe que nous connaissons, et qui fait la hauteur de la frise, va nous dire la hauteur de l'architrave qui lui est toujours égal; et la corniche ayant la moitié ou tout au plus les trois cinquièmes de la hauteur de la frise, nous apprenons de ce seul triglyphe, que l'entablement de notre temple est de 26 pieds de haut.

Ce quart de tronçon de colonne et de chapiteau qui existe, nous fait connaître le diamètre de la colonne entière. En supputant sa diminution, elle eût dans le bas un peu plus de 12 pieds, mesure conforme aux 20 pieds grecs de la demi-circonférence.

Si donc, sur une longueur de 320 pieds, je laisse de côté les fractions, on distribue selon le système du dorique grec, c'est-à-dire, à entre-colonnemens égaux entr'eux, comme aux

diamètres, les colonnes de 12 pieds de diamètre dont j'ai parlé, on trouvera en longueur la place de 14 colonnes. Effectivement, 14 colonnes de 12 pieds de diamètre font 168 pieds, 13 entre-colonnemens de même dimension donnent 156 pieds, qui, additionnés avec 168, font 324 pieds, mesure égale à celle de Diodore, et à celle que nous avons vérifiée. Le nombre de 14 colonnes aux flancs, que l'on pourrait aussi réduire à 13, selon un autre système qui consiste à accorder aux entre-colonnemens un petit excédant de largeur sur les diamètres, donne nécessairement 6 colonnes dans les fronts du temple. Ce qui le prouve, c'est l'epace même de 140 pieds qu'avaient ses frontispices en largeur. En effet, le débat ne peut être ici qu'entre le nombre 6 et le nombre 8. Mais 8 diamètres de colonnes à 20 pieds produiraient 96 pieds, et 7 entre-colonnemens 84 pieds, ce qui ferait 180 pieds. Au contraire, 6 diamètres de nos colonnes font 72 pieds, 5 entre-colonnemens font 60; et pour peu qu'on accorde à l'excédant des entre-colonnemens sur les diamètres, on a les 140 pieds de large avec 6 colonnes.

Nous avons vu que la hauteur du temple était de 112 pieds français. En donnant au fronton, sans compter sa base comprise dans l'entablement, la hauteur de celui-ci, ou ce qui est conforme à l'usage du dorique entre le quart et

le cinquième de l'élévation totale, il aura eu 27 à 28 pieds de haut. Nous avons eu la preuve que l'entablement avait 26 pieds. Il restera donc moins de 60 pieds pour la hauteur des colonnes qui, à 12 pieds de diamètre, n'auront pas eu tout-à-fait 5 diamètres de proportion.

Les proportions de ce temple ont donc été les mêmes que celles du temple de la Concorde à Agrigente. J'ai donné de cette ressemblance une autre preuve, qu'il serait trop long de reproduire ici. Et il résulte de là que quarante ans après que le temple de Minerve fut terminé à Athènes, et soixante-dix ans après l'érection de celui de Thésée, on bâtissait des temples doriques dont les colonnes avaient un demi-diamètre de moins en hauteur que celles d'Athènes, et seulement un quart de diamètre de plus que celles de Pæstum.

Or c'est ce qu'il fallait démontrer pour prouver, 1°. que cette courte proportion et ce caractère de l'ordonnance de Pæstum se retrouvent, à de légères variétés près, dans tous les autres temples doriques de la Grèce; 2°. que cette proportion et ce caractère appartiennent au dorique, l'ordre véritablement indigène des Grecs; 3°. que ce caractère et ces proportions n'ont eu en Grèce aucune progression méthodique; 4°. qu'au lieu d'annoncer une antiquité très-reculée, et les premiers pas de l'art encore enfant, ce caractère et ces proportions s'an-

noncent, soit par la période de tems qui les vit régner, et qui fut celle du beau siècle de la Grèce, soit par l'espèce de monumens qui en ont conservé l'empreinte, pour avoir appartenu au style de l'art perfectionné.

J'ai à peine eu le tems de faire pressentir les conséquences qui peuvent résulter de ceci dans l'histoire des monumens de la Grèce; mais on les prévoit facilement. La restitution de ce temple donne une date certaine aux monumens du même genre. Or une date certaine est une lumière dont le moindre effet doit être de faire évanouir cette multitude de fantômes, enfans de l'esprit de système, cet esprit qu'on peut appeler l'esprit de ténèbres, qui n'est jamais fécond que dans la nuit, dont l'empire n'a de force que par les faiblesses de notre intelligence, et dont le règne ne se fonde que sur le néant de l'inconnu, que sur les obscurités du passé et les incertitudes de l'avenir.

QUATREMÈRE DE QUINCY.

DE L'ETAT DES SCIENCES DANS LE MOYEN AGE.

Il existe en général une grande prévention contre les siècles qui se sont écoulés en Europe, depuis la chûte de l'empire romain jusqu'aux tems qui ont suivi l'époque, qu'on regarde comme celle de la renaissance des lettres. On a l'air de croire que tout n'a été, dans cet intervalle, que ténèbres, désordre, confusion, ignorance, fanatisme, superstition. Il ne reste plus rien à dire contre quelqu'un, quand on lui a reproché de vouloir ramener les hommes aux idées du dixième ou du douzième siècle. Mon dessein est d'examiner jusqu'à quel point ce préjugé est fondé, et de tacher de fixer en quoi consiste la différence entre ces siècles réputés ténébreux, et ceux qui se qualifient si pompeusement de siècles de lumières.

Il y aurait sur cela un point préliminaire à éclaircir, et sur lequel il me semble qu'on n'a rien dit jusqu'à présent que de vague et d'insi-

gnifiant; ce point serait de bien déterminer ce qu'on doit entendre par ténèbres ou par lumières.

Un tel sujet demanderait de plus longs détails que ceux dans lesquels il m'est permis d'entrer. Il faut se contenter de donner quelques aperçus.

Relativement aux hommes réunis en société, les lumières consistent surtout dans le juste discernement de ce qui peut assurer leur bonheur et leur prospérité. Un peuple éclairé, en ce sens, est celui qui a su se donner des lois équitables qu'il aime et qu'il observe; chez lequel les mœurs sont bonnes, les habitudes bien réglées, la vertu est en honneur et le vice voué au mépris.

Mais cette espèce de lumières, qui est douce et tempérée, n'éblouit point par son éclat. On y fait ordinairement peu d'attention, et l'on ne met au rang des peuples éclairés, que ceux qui se sont fait un nom brillant, par leurs progrès dans la culture des sciences et des arts.

L'utilité de ce dernier genre de lumières dépend essentiellement de leur réunion avec les premières dont nous avons parlé. *Toute science*, dit Montaigne, *est dommageable à celui qui n'a la science de la bonté.* Les arts sont d'ailleurs les enfans du loisir et du repos, ils fuyent le trouble et le tumulte; et si on les retrouve par hasard au milieu de l'anarchie, ce ne peut être que chez un peuple civilisé, qui y

a été précipité par un évènement subit et inopiné ; ils sont alors un instrument de plus pour satisfaire les passions déchaînées.

Les lumières, dans quelque sens qu'on prenne ce mot, sont susceptibles d'une infinité de variations. On peut dire, en général, qu'elles sont faibles et imparfaites chez les peuples barbares ; fausses et trompeuses chez les peuples corrompus. L'état de barbarie n'est pas le pire des deux. On perfectionne aisément ce qui est imparfait ; on rectifie rarement ce qui est perverti.

La lumière a de la peine à pénétrer chez les peuples barbares, parce que leurs organes, quoique sains, ne sont pas encore exercés à en faire usage. Leur conscience, enchaînée par des habitudes féroces, n'en conserve pas moins toute son énergie ; et pour peu que les mœurs s'adoucissent, elle reçoit avec avidité les règles d'ordre et de justice qu'on lui présente.

Les organes dépravés des peuples corrompus dénaturent la lumière qu'ils reçoivent. Le sens moral est en quelque sorte blasé chez eux : l'intérêt personnel est la seule chose qui soit capable de l'émouvoir ; tout le reste ne saurait le toucher.

La barbarie des peuples qui s'établirent en Europe, à la chûte de l'empire romain, n'était donc point un mal incurable. Ils étaient grossiers, brutaux, ignorans, mais francs et loyaux. Les écrivains du tems font quelquefois remarquer le contraste de leur probité sauvage avec les

vices plus raffinés des Romains. Ils ne cachaient pas une perversité profonde sous les dehors séduisans d'une civilité perfide.

Tous les élémens de la sociabilité se trouvaient en eux, et lorsque les circonstances permirent qu'ils se développassent, comme parmi les Goths en Italie, on vit renaître l'ancienne politesse romaine, et des princes retracer par leurs grandes qualités, les règnes les plus glorieux de l'antiquité (1).

Il en eût été sans doute de même des Francs et des autres nations, qui eurent la Gaule en partage; mais ils en furent empêchés par l'agitation continuelle où ils vécurent : les discordes de leurs princes, leur faiblesse, leur nullité entretinrent chez eux des habitudes féroces, et ne leur permirent jamais de se donner un gouvernement régulier.

La religion conserva, parmi eux, quelques principes de morale ; mais l'influence n'en était pas bien grande. Il ne restait des sciences et des arts que des idées vagues et confuses, que la tradition avait conservées. Charlemagne en ranima le goût, et les écoles qu'il établit commencèrent une chaîne d'enseignement, qui n'a jamais été interrompue jusqu'à nos jours.

Mais les sciences n'eurent longtems d'asyle que chez les ecclésiastiques, et principalement

(1) Théodoric, par exemple.

dans les monastères. Resserrées dans cette étroite enceinte, elles refluèrent peu à peu à l'extérieur, et s'y propagèrent à mesure que les esprits furent disposés à les recevoir.

Mais pendant bien des siècles, il y eut comme deux peuples dans le sein de la même nation. L'un était composé du clergé et du petit nombre des laïques qui fréquentaient les écoles des cathédrales ou des monastères, et qui s'occupaient des sciences qu'on y cultivait; et l'autre du gros de la nation, que des habitudes guerrières et brutales éloignaient de toute espèce d'étude.

Le régime féodal, qui acquit sa plus grande force dans la décadence de la maison de Charlemagne, ne fut pas favorable au progrès des lumières. Chaque ville était une citadelle; chaque hameau un château fort; ceux qui les habitaient n'étaient occupés qu'à épier du haut de leurs donjons, le moment favorable d'aller piller les terres de leurs voisins. On se battait sans cesse et sous les plus légers prétextes. Les communications entre les diverses parties de la France étaient difficiles et dangereuses.

Le clergé ne sauva, au milieu de ces désordres, quelques-uns des principes de la civilisation, qu'au moyen de l'indépendance qu'il avait eu l'adresse de se procurer, et de l'autorité et de l'influence que ses lumières devaient nécessairement lui donner, dans un tel état de choses.

Quoique l'instruction religieuse fut le principal objet de l'enseignement des écoles monastiques, on ne laissait pas d'y cultiver les sciences profanes. C'était même là une suite nécessaire de la nature de l'esprit humain. Les vérités religieuses sont d'un ordre extrêmement relevé; elles sortent en quelque sorte du cercle étroit où les efforts des hommes semblent devoir être renfermés. Ils ne sauraient y arriver sans intermédiaire, et sans s'être exercés auparavant dans des sciences plus vulgaires; et c'est là sans doute la raison pour laquelle la religion a constamment favorisé la culture des connaissances, qui semblent lui être les plus étrangères.

Les sciences étaient divisées en deux classes: on rangeait dans la première, qui portait le nom de *trivium*, la grammaire, la dialectique et la rhétorique; la seconde formait le *quadrivium*, et comprenait l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la musique.

Cette division des sciences et les noms même qu'on y donnait, remontent au cinquième siècle. On les retrouve dans Boëce, et surtout dans l'institution que Cassiodore composa pour les moines du monastère, où cet homme illustre fut terminer sa glorieuse vie.

Cette réunion des sept arts, qu'on appelait libéraux, et qui formait l'universalité de la science, prit le nom de *clergé* dans le treizième siècle. Clercs et lettrés devinrent syno-

nymes. Le plus grand effort de l'esprit humain était de posséder à-la-fois le *trivium* et le *quadrivium*. C'était l'encyclopédie de nos jours. Quand on eût dit d'Abeilard qu'il était plein du *trivium* et du *quatrivium*, on crut qu'il n'y avait plus rien à ajouter à son éloge.

Quoiqu'on connut, dès le tems même de Charlemagne, la plupart des ouvrages des anciens, les exemplaires en étaient rares. Ceux qui avaient la curiosité de les consulter, étaient obligés de les emprunter souvent de très-loin. On devait donc manquer de secours, surtout pour les objets qui exigeaient une grande variété d'érudition. Aussi la critique languit jusqu'au tems, où, par le zèle des moines à copier les livres, le nombre s'en fut multiplié.

On préférait, le plus souvent, de s'adonner aux parties de la littérature, pour lesquelles on n'avait pas besoin d'une grande quantité de livres. La poésie, par exemple, était déja en grand honneur sous Charlemagne. On faisait jusqu'à des énigmes et des logogriphes, dont le goût ne s'est pas perdu depuis lors. On ne voit pas cependant qu'on eût poussé jusqu'à la charade et aux calembourgs; ces inventions étaient réservées pour des siècles plus brillans.

Les vers de ces tems anciens, comme ceux des tems modernes, n'étaient pas également bons. Les auteurs se trouvaient obligés d'em-

ployer la langue latine, totalement dégénérée, et les talens les plus heureux ne pouvaient souvent tirer que des sons inexacts d'un instrument si peu harmonieux.

La poésie gagna beaucoup, lorsque le français commença à se former. Le génie se trouva plus à l'aise, parce qu'une langue naissante lui laissait le choix des expressions dont il voulait se parer.

L'esprit français brille dans tout son éclat, en une infinité de productions de nos premiers poètes. Quelques-unes ont joui longtems d'une réputation méritée; on n'a pas dédaigné de les copier dans des siècles plus cultivés; et des traits empruntés de nos anciens romans ou de nos anciens fabliaux, ont fait l'ornement et la fortune de plus d'un ouvrage moderne. Les écrivains de ces tems se donnaient bien des licences, et l'on a lieu de s'apercevoir quelquefois combien le reproche de crédulité, qu'on leur a fait, est mal fondé. Les prêtres et les moines étaient l'objet constant de leurs railleries; on se vengeait ainsi de l'ascendant qu'ils avaient pris; et quoique la plaisanterie fut souvent très-indiscrette, il ne paraît pas que personne se soit jamais formalisé de ce dédommagement, que les faibles prenaient sur les puissans.

La culture de la langue française ne fit pas négliger l'étude des langues savantes. Dans les douzième et treizième siècles, on connaissait

et on lisait les plus célèbres auteurs de l'antiquité; les femmes mêmes apprenaient le grec, le latin, et quelquefois l'hébreu, comme on le voit par les religieuses du monastère d'Argenteuil, où Héloïse s'était retirée.

Si les écrits des auteurs, des tems dont nous parlons, ne jouissent plus de la célébrité qu'ils eurent autrefois ; s'ils n'ont plus pour nous ni le même agrément, ni le même intérêt, ce n'est point à un défaut de goût et d'intelligence de la part de nos ancêtres que nous devons nous en prendre, mais plutôt aux révolutions arrivées dans le langage et dans les mœurs. Tout change sans cesse, et nos jouissances varient avec les tems qui les produisent. Peut-être un jour cette langue, dont nous sommes si orgueilleux et dont la déchéance est cependant si sensible, aura éprouvé de telles vicissitudes, que tant d'écrivains que nous croyons destinés à l'immortalité, tomberont dans l'oubli, faute de pouvoir être entendus.

On nous fera alors les mêmes reproches que nous adressons aux siècles qui nous ont précédés, et ces reproches seraient bien mieux fondés.

Quelle différence, en effet, entre leurs moyens et les nôtres ! Nos anciens auteurs avaient à manier ou une langue dégénérée en un idiôme barbare, ou une langue naissante, dépourvue de modèle et où tout était à créer.

Nous avons, au contraire, trouvé une langue enrichie des productions les plus rares dans tous les genres, et portée au plus haut degré de perfection, dans un des siècles les plus brillans que les lettres aient illustrés. Ce superbe héritage dépérit cependant chaque jour dans nos mains, et les symptômes d'une décadence prochaine se manifestent de toute part.

Ceux qu'on remarquait, chez nos ancêtres, étaient bien opposés. L'amour de l'étude et le desir de s'instruire se montraient chez eux dans toute leur ferveur; nul obstacle n'était capable de les rebuter. Lorsqu'Abeilard se fut retiré dans la solitude du Paraclet, ses disciples l'y suivirent, pour que sa retraite ne les privât pas d'entendre ses leçons : faute de logement, ils construisirent des cabanes de jonc sur le bord d'un ruisseau ; leur lit n'était qu'un peu de paille ; leur table quelques gazons élevés les uns sur les autres; leur nourriture, du pain bis et des herbes, telles qu'on les trouve à la campagne ; leur boisson, de l'eau pure (1).

L'instruction, qu'on achetait par de si pénibles sacrifices, n'était cependant que ce périptétisme, devenu si ridicule dans la suite; mais avant qu'on connût ou qu'on pût comprendre les livres d'Aristote, on était borné dans un cercle d'idées très-resserré; l'esprit

(1) Vie d'Abeilard, liv. II.

humain languissait faute d'alimens, et ses facultés, dans l'inertie, manquaient d'objets sur lesquels elles pussent s'exercer.

La découverte des livres d'Aristote vint tout-à-coup faire succéder l'abondance à la pénurie, et donner à l'intelligence le moyen de sortir d'un repos qui la fatiguait. On s'y jeta avec avidité.

On a cru que les ouvrages d'Aristote, loin de favoriser les progrès de l'esprit humain, n'avaient fait que les entraver, en le soumettant servilement à l'autorité d'un maître. Mais les hommes n'ont marché sans guide en aucun tems; et tout ce qu'ils ont pu faire, c'est d'en quitter un pour en prendre un autre. Le pire qu'ils aient pu choisir est celui qu'ils appellent leur raison. Ce sont leurs passions qui les dirigent alors sous ce déguisement. Il n'y a plus que ténèbres et que confusion, parce que chacun se fait des règles au gré de ses desirs, et que, sans rien inventer, il ne prend dans les doctrines reçues que ce qui convient à ses intérêts, ou à ses goûts souvent dépravés. D'ailleurs, peu d'hommes sont capables de voir d'un coup-d'œil le système général des connaissances humaines, d'en saisir les rapports, d'en former un ensemble, et d'en hâter ainsi le développement; et quand il s'en trouve quelqu'un doué d'un génie si extraordinaire, il doit nécessairement captiver tous les autres. Tel était celui d'Aristote.

Lorsque ses ouvrages parurent en Occident, l'esprit humain se trouvait dans l'impuissance de dissiper, par lui-même, les ténèbres qui l'environnaient. Il fallait nécessairement qu'une lumière étrangère vînt éclairer son intelligence, et en mettre les ressorts en mouvement. L'essentiel était de donner la première impulsion.

L'on suivit aveuglément tout ce que l'on trouvait dans Aristote, parce qu'il n'y avait d'autre science que celle que ses écrits renfermaient. Quel avantage du moins si on les eût possédés dans leur pureté primitive ! Mais on ne les connaissait que par des traductions faites par les Arabes, qui les avaient remplis de conceptions et de questions subtiles et abstraites, que les termes barbares avec lesquels on les exprimait, rendaient encore plus difficiles à entendre.

Les scholastiques qui puisèrent leur science dans cette source corrompue, y prirent cet esprit pointilleux qui les caractérisait, et qui n'était que l'art d'obscurcir les choses les plus claires. Ils agitaient les questions les plus étranges ; leur curiosité se portait sur les objets les plus minutieux et les plus indifférens. C'était la curiosité des enfans.

Cependant leurs disputes, toutes puériles qu'elles paraissent, ne laissaient pas d'avoir leur utilité. C'étaient des luttes où l'esprit humain essayait ses forces et développait ses ressources. La subtilité avec laquelle on traitait les ques-

tions qu'on agitait, et où l'on voulait souvent donner de la réalité aux abstractions les plus chimériques, prouve que l'esprit humain tendait à s'élever et à secouer le joug de la matière sous lequel il avait été comprimé jusqu'alors. En général, quand les hommes marchent vers la perfection, leurs connaissances se spiritualisent; elles se matérialisent au contraire quand ils sont en décadence.

Parmi ces hommes dont on ne parle aujourd'hui qu'avec un ton si dédaigneux, il y en eut qui montrèrent un génie prodigieux, et dont le tems n'a pu effacer la mémoire.

Tel fut ce Gerbert qui, né en Auvergne, dans la classe la plus obscure, s'éleva, par son seul mérite, au rang le plus distingué. Il ressuscita les études sur une infinité de sujets; et ses travaux servirent à donner une grande impulsion à son siècle. Versé dans toutes les parties de la littérature, il excella surtout en mécanique et en géométrie; il en avait étudié les principes chez les Arabes d'Espagne. Dans des tems où nulle vertu n'était sans récompense, et nul mérite sans gloire, tous les honneurs lui furent ouverts. Il fut successivement précepteur du roi Robert, archevêque de Rheims, ensuite de Ravenne, enfin pape sous le nom de Silvestre II. C'est le premier Français qui monta sur le Saint-Siège.

On prétend que cet extrême habileté le fit

accuser de sortilège ; on en a pris prétexte pour ridiculiser le siècle qui sut si bien récompenser ses talens. Mais si cette imputation est vraie, ce dont quelques-uns ont douté, les honneurs qu'il obtint prouvent qu'elle n'était point alors ni dangereuse, ni flétrissante. On regardait, sans doute, comme sorciers, tous ceux qui sortaient de la sphère commune des hommes ; de même qu'en une infinité de pays, on attribue aux génies ou au diable les ouvrages qui paraissent excéder les forces ordinaires de l'espèce humaine. Il n'est pas étonnant, d'après cela, que les sorciers aient été rares de tous les tems, et qu'ils aient même à la fin disparu.

Cependant la passion dont on se prit pour les mathématiques, fut une des causes qui retardèrent pendant longtems le développement des facultés humaines. Ces sciences sont, en quelque sorte, placées sur les confins de la barbarie ; il faut passer par elles, soit qu'on en sorte, soit qu'on y rentre. On s'était garanti, jusqu'à un certain point, de leur influence pendant le cours du onzième siècle ; mais on l'éprouva d'une manière très-sensible dans le douzième et dans le treizième.

« Les scholastiques, dit Fleury, en imitant la méthode des géomètres, copièrent encore mieux leur style sec et uniforme. Mais ils n'avaient pas considéré que dans l'étude de la géométrie, l'imagination est soutenue par les figures, au

lieu qu'elle n'a point d'appui dans les matières philosophiques, surtout en morale, si ce n'est par des exemples et des peintures vives des passions, des vices ou des vertus. Ce style sec a encore un autre défaut, c'est de ne point montrer les mœurs de celui qui enseigne. Un scélérat peut parler ainsi de morale (1). »

A la sécheresse de la méthode géométrique se joignit un vice encore plus essentiel. Les scholastiques et tous ceux qui écrivaient sur quelque sujet que ce fût, affectaient de se faire un langage particulier, distingué du langage vulgaire, et composé à dessein de termes techniques et empruntés des langues étrangères.

Ce nouveau genre de barbarie, ajouté à ce qui restait de l'ancienne, devait nécessairement nuire aux arts de l'esprit et de l'imagination.

Mais ce qui leur fit encore plus de tort, ce furent les troubles, l'anarchie, les guerres intestines et extérieures, qui éclatèrent avec tant de fureur dans le quatorzième siècle.

Pétrarque, qui vint à Paris sous le roi Jean, après la funeste bataille de Poitiers, en fait

(1) Discours cinquième sur l'Histoire ecclésiastique, n°. 16. L'abbé le Bœuf, dans sa dissertation sur l'état des sciences en France, depuis le roi Robert jusqu'à Philippe-le-Bel, observe aussi que, dans ce style géométrique, ce n'était plus la citation d'Aristote qui frappait, mais c'était la manière qui était devenue singulière; et plus, ajoute-t-il, on voulut devenir méthodique dans l'arrangement des mots, plus aussi on parla séchement et dans un style trivial.

la remarque. « Qu'est devenu, dit-il, dans une lettre à l'archevêque de Gènes, ce Paris, qui, quoique au-dessous de sa réputation et trop vanté par le charlatanisme de ses habitans, était cependant encore une chose si merveilleuse? Où est ce concours d'écoliers, cette ferveur pour l'étude, cette opulence, cette gaîté générale qu'on y voyait auparavant? Le fracas des camps a remplacé celui des écoles: on amasse des armes et non des livres; on n'entend plus ni discours, ni syllogismes; on n'y est occupé que de préparatifs militaires. L'ancienne sécurité a disparu. On ne vit plus qu'au milieu des dangers et des angoisses. »

Il ne faut pas s'étonner, après cela, si dans les quatorzième et quinzième siècles, l'on avait perdu les connaissances que l'on avait acquises dans les siècles antérieurs. C'est une observation du comte de Caylus dans un Mémoire sur les anciens Fabliaux, qui est dans le Recueil de l'académie des inscriptions. Ce mouvement rétrograde des lettres, parmi nous, a été remarqué plusieurs fois. Ainsi, par exemple, on s'est aperçu que les traductions, faites sous le règne de Philippe-Auguste, sont beaucoup mieux écrites que l'histoire de la prise de Constantinople par Ville-Hardouin. (1)

(1) L'abbé le Bœuf, qui fait cette remarque, attribue la cause de cette différence, à ce que Ville-Hardouin avait passé la plus grande partie de sa vie, loin de la capitale, dans un pays étranger.

Cependant une impulsion irrésistible entraînait les hommes vers la perfection. Leur ardeur et leur zèle vinrent à bout de surmonter tous les obstacles. Je ne sais, dit l'abbé Dubos, s'il n'y avait pas pour lors une fierté dans l'esprit des hommes, et un degré de chaleur dans leur sang, qui ne s'y trouvent plus (1).

Aussi autant les conceptions modernes sont quelquefois niaises, mesquines ou puériles, autant les leurs sont élevées et quelquefois sublimes. Quoi de plus grand et de plus noble que cette chevalerie, objet de l'admiration de tous les siècles; que cette institution, tout à-la-fois religieuse et militaire, dont la destination était d'éclairer l'esprit par le savoir, d'élever les ames par des sentimens généreux, et de donner aux faibles et aux malheureux l'appui dont ils avaient tant besoin! (2)

Ce caractère d'élévation se remarque encore dans les monumens des tems dont nous parlons. Si leurs édifices ne brillent point par un goût sévère, ils étonnent par une grandeur imposante. On ne saurait disconvenir que les découvertes qui ont le plus influé sur les progrès des arts, ou sur le sort de l'espèce humaine, ne soient dues à ces siècles si injustement décriés. Ce sont eux qui ont introduit les chiffres arabes et les notes

(1) Histoire de la ligue de Cambray, liv. III.

(2) On peut se rappeler avec quel enthousiasme Jean-Jacques Rousseau en parle en divers endroits.

de la musique. Il ont trouvé la poudre à canon, la boussole, l'imprimerie; ils ont découvert l'Amérique et le vrai système du monde; et comme si aucun prodige ne devait leur être étranger, ils ont aboli l'esclavage, cette maladie incurable de l'humanité, et que l'Europe réputée barbare a eu la gloire exclusive de faire disparaître. On ne connaît au juste ni la cause, ni l'époque de ces grandes opérations. Elles se sont faites, comme celles de la nature, par le laps du tems, dans le calme et le silence.

Enfin le bonheur de la postérité ne leur fut point indifférent. Pour pouvoir lui transmettre leurs connaissances et en perpétuer le souvenir, ils formèrent de grands établissemens d'instruction publique; ils créèrent ces universités qu'on a appelées, à si juste titre, les mères des sciences et des arts. C'étaient les remparts qu'ils opposaient au retour de la barbarie; et si jamais elle s'affermit parmi nous, son époque datera du jour où ces remparts ont été renversés.

Mais la plus grande obligation que l'on ait à ces tems anciens, celle qu'on a le plus méconnue, est d'avoir posé les bases de l'ordre social, d'avoir fondé la constitution politique de l'état, que les siècles postérieurs n'avaient fait qu'affermir et développer. Leur ouvrage était d'autant plus solide, qu'il était celui de l'expérience et non le produit de vaines spéculations.

Ce n'est pas qu'ils n'eussent aussi médité et écrit sur la politique. Les ouvrages d'Aristote, alors si à la mode, leur fournissaient pour cela des textes nombreux. Leurs idées, sur ces matières, étaient en général justes et saines. On ne trouve chez eux aucune de ces maximes ou absurdes ou exagérées, qui, après avoir fait tant de bruit et de fracas parmi nous, se sont évanouies comme des songes, ne laissant après elles que de tristes vestiges de leur funeste apparition.

Le livre intitulé : *Du gouvernement des princes*, qui parut dans le quatorzième siècle, eut, dans son tems, une réputation égale, et peut-être supérieure à celle dont l'Esprit des Lois a joui parmi nous; elle fut surtout moins contestée. L'auteur de cet ouvrage était Gilles, archevêque de Bourges, disciple de St. Thomas, qu'on appela Gilles de Rome, parce qu'il était natif de cette ville, et de l'illustre famille des Colonnes. Il avait été précepteur de Philippe-le-Bel, et ce fut pour l'instruction de son élève, qu'il composa l'ouvrage dont nous parlons.

Lorsque, deux cents ans après, Bodin donna son Traité de la république, on s'aperçut que ce qu'il contenait de meilleur, était tiré de la troisième partie du livre de Gilles de Rome. « Deux cents ans encore après, un troisième ouvrage (l'Esprit des Lois) a fait le plus grand bruit, et a excité l'admiration la plus générale;

et on a reconnu que Bodin avait rendu autant de services au dernier auteur, qu'il en avait reçu lui-même de Gilles de Rome (1). »

Ainsi les lumières se sont transmises d'âge en âge, et les tems modernes, si fiers de leur prétendu savoir, n'ont fait que présenter, sous une nouvelle forme, celui qu'on leur avait transmis. Quand ils ont voulu le modifier ou le changer, ils ont dû nécessairement se tromper; car toute nouveauté en politique et en morale est une erreur. Depuis qu'il y a des sociétés humaines, c'est-à-dire, depuis qu'il existe des hommes, tous leurs rapports son connus et examinés, toutes les combinaisons sont épuisées.

Nos premiers écrivains sur la politique, étaient plus près que nous de la vérité, parce qu'ils existaient dans des tems où ils voyaient l'ordre social se former; ils en apercevaient par conséquent mieux le mécanisme. La principale cause de nos erreurs a été d'avoir trouvé une société toute formée, et d'avoir oublié ou ignoré comment elle était arrivée à l'état où elle se trouvait. L'on a dû prendre pour des abus ou des difformités, ce qui en était souvent un accessoire nécessaire.

Nos anciens connaissaient surtout la fragilité des ouvrages des hommes; ils auraient craint de les manier trop rudement, de peur de les

(1) Mélanges tirés d'une grande bibliothèque. D. part II, pag. 83.

voir se briser entre leurs mains. Ils ne se sont jamais donné le ridicule d'assurer l'immortalité à des institutions qui n'auraient pas vécu *l'espace d'un matin.* Ils éprouvaient, au contraire, des alarmes sur celles dont des siècles d'existence semblaient garantir la durée.

Quelques-uns ont raisonné là-dessus avec une si grande prévoyance, qu'on les croirait mus par une inspiration prophétique. Tel fut, par exemple, Claude de Seissel, qui composa, vers le commencement du seizième siècle, un livre *de la Monarchie française*, ouvrage qui ne le cède en rien à celui de l'archevêque de Bourges. Lauteur, après avoir montré l'excellence de cette monarchie, prévoit que, comme tous les autres établissemens humains, elle aura un jour son terme. Il fait seulement des vœux pour que cela n'arrive point, tant qu'il y aura des prince de la race qui régnait alors. Il est possible, dit-il, que cette ruine arrive sans aucune faute, et sans que la raison et la prudence humaine puissent l'empêcher, lorsque le moment, déterminé par l'ordonnance et la volonté de Dieu pour exercer sa vengeance sur la France, sera avenu ; et ce moment, ajoute-t-il, *reviendra peu-être à l'heure qu'il y aura plus d'apparence de prospérité et moins de changement et d'adversité* (1).

(1) Liv. 1, chap. 8. Claude de Seissel était originaire de Savoie,

En voilà, sans doute, assez pour prouver que nos anciens n'étaient pas aussi dépourvus de lumières que bien des gens voudraient nous le faire croire, et pour être forcé de convenir que s'ils n'avaient pas autant d'esprit et de gentillesse que nous, ils avaient du moins autant de sagesse et de prévoyance.

L'on a fait, dans notre siècle, l'inverse de ce qui arrive ordinairement. Les hommes sont, en général, disposés à vanter les âges qui les ont devancés, et à les louer même au détriment de celui où ils vivent. Nous avons été plus fiers que tout cela; et nous n'avons pas balancé de nous donner la préférence sur tous ceux qui nous ont précédés.

Il y avait une disposition semblable dans les esprits à Rome, vers les derniers jours de la république. Tous les cœurs étaient alors pervertis; la corruption la plus profonde avait remplacé l'austérité des anciennes mœurs. L'amour de la patrie, source autrefois de tant de

---

et bâtard d'une famille noble de ce pays. Il professa d'abord le droit en Piémont. Louis XII, qui avait une prédilection pour les bons jurisconsultes, l'appela en France, le fit maître des requêtes et évêque de Marseille. Le duc de Savoie, son souverain naturel, voulut le ravoir. *On se disputait* alors un habile homme, comme, dans d'autres tems, une ville ou une province. Seissel, de retour en Piémont, fut nommé archevêque de Turin. Il était également expert en théologie, en jurisprudence et en littérature. Il a traduit le premier en français, Thucydide, Xénophon, Appien, Justin. Il a fait une histoire de Louis XII, qui est celle où ce bon prince est le mieux représenté.

grandes actions, avait disparu; il n'y avait plus ni justice, ni bonne foi; l'on ne faisait plus aucun cas des talens et de la vertu; l'ambition et la cupidité, après avoir bouleversé la république, s'en disputaient les lambeaux sanglans. Une infinité de gens n'en avaient pas moins la prétention de se croire plus éclairés qu'on ne l'avait été dans les tems antérieurs. Il me semble cependant, leur dit un jour Cicéron, que ceux qui ont fondé la république, et qui l'ont portée à ce dégré de prospérité où nous l'avons vue dans notre jeunesse, devaient en savoir davantage que ceux qui l'ont troublée et anéantie. L'histoire n'a pas conservé la réponse que l'on fit à cet argument.

BERNARDI.

HANN ET GULPENHÉ

OU

QUI PROUVE TROP NE PROUVE RIEN,

CONTE ORIENTAL,

Traduit de l'allemand de Wieland.

Il y avait, à Samarcande, un jeune tailleur nommé Hann, qui s'était approprié, pour son usage, une jeune et belle personne nommée Gulpenhé; il en avait fait sa femme, et l'aimait comme ses yeux. Ceux de Gulpenhé étaient noirs et bien fendus; sa taille svelte et légère; ses cheveux, doux comme de la soie; ses bras et son sein sans défauts : elle avait à peine vingt ans, et l'honnête Hann concluait de tout cela que sa femme était un ange.

Beaucoup de gens s'écrieront que c'est là raisonner en jeune tailleur; mais ils ne font pas attention qu'il est certaines minutes où le sage Salomon lui-même n'aurait pas mieux raisonné.

Ce fut dans un de ces momens que Hann dit à sa bien-aimée : Ma chère petite femme!

que deviendrais-je, s'il me fallait voir un jour ton beau corps glacé dans mes bras; s'il me fallait te voir sans haleine et sans vie ! l'idée seule m'en fait frissonner jusques dans la moëlle des os. Oui, je te le jure ! s'il faut que j'éprouve ce malheur, je veux passer neuf jours sur ta tombe; j'y veux pleurer tant qu'il me restera des pleurs.

Et moi, mon doux ami, répondit la jeune épouse, si jamais j'ai le malheur de te perdre.... mon cher Hann.... oui, je veux être enterrée vivante avec toi.

Voilà ce qui s'appelle une femme ! disait en lui-même l'heureux tailleur ; et il la pressait contre son sein, ne s'imaginant pas de douter de ses paroles ; elle le disait ; il fallait bien que cela fût.

Une année environ s'était écoulée depuis leur traité, lorsqu'un soir qu'ils mangeaient leur *pilau* et se délassaient des peines de la journée, en songeant aux plaisirs de la nuit, il arriva que la belle tailleuse, plus occupée à regarder son mari que ce qu'elle mangeait, eut le malheur d'avaler un petit os. La voilà qui étouffe. Hann s'empresse de la secourir. Il lui frappe sur le dos, il veut retirer l'os de la gorge, il veut le lui faire avaler ; tout est inutile. Gulpenhé expire entre ses bras.

Le pauvre Hann est au désespoir ; mais il n'y a plus de ressource. Gulpenhé est déjà

revêtue de son dernier vêtement; son teint est un peu livide; cependant elle est belle encore: Hann ne peut soutenir cet aspect.

On enterre Gulpenhé. Hann se roule en furieux sur sa tombe. Ses sanglots s'entendent de mille pas; il est bien résolu à passer neuf jours entiers de cette manière, ainsi qu'il l'a promis par serment.

Or il arriva qu'Aïssa, le prophète, passa près de ce tombeau. Les hurlemens du tailleur l'ayant troublé dans ses prières, il s'approcha, et lui demanda ce qu'il avait à hurler et à se rouler ainsi.

Ah! seigneur, répondit le pauvre époux; je possédais un trésor qui est à présent renfermé dans cette tombe! Une femme! quelle femme! elle m'aimait comme jamais femme n'aima son mari; et ce matin, je l'ai enterrée.

Puisque tu regrettes si fort ta femme, dit le prophète, il faut te rendre ce que tu es si digne de posséder. A ces mots, il frappe la tombe de sa baguette; la tombe s'ouvre; Gulpenhé en sort fraîche et vermeille, et se jette dans les bras de son époux. Quelle réunion! quelle joie! quels embrassemens! à les voir, on aurait pu craindre qu'ils ne s'étouffassent de baisers. Le couple ivre d'amour veut enfin remercier l'homme aux miracles qui vient de faire leur bonheur. Ils le cherchent des yeux; il n'y était plus.

Hann s'aperçut alors que Gulpenhé, couverte à peine d'une toile légère, n'était point assez habillée pour entrer en ville, quoiqu'il commençât à faire nuit. Lumière de mes yeux! lui dit le bon homme, cache-toi derrière ces pierres. Je cours à la maison, et te rapporte des habits. La lune commence à luire; ne crains rien; je suis à toi dans un moment.

Hann part, léger comme le vent. Cependant le fils du roi vint à passer, précédé d'un grand nombre de torches, dont la lueur éclatante dissipait les ombres de la nuit; à cette lueur, les gens de sa suite aperçoivent une femme échevelée qui se retirait contre un mur, et cherchait, dans les broussailles, un voile pour sa nudité, que le jour incertain des torches faisait paraître dix fois plus nue et plus blanche encore qu'elle ne l'était réellement.

Le fils du roi s'arrête, et s'approche seul de la belle qui, en cherchant à dérober aux regards une partie de ses charmes, était obligée de livrer l'autre sans défense. Le fils du roi n'avait pas mis sa main devant ses yeux. Eh quoi! dit-il à Gulpenhé, tant de beauté dans ce lieu, à cette heure et dans cet état!

Seigneur! répondit l'épouse du tailleur, le négligé dans lequel je me trouve, ne souffre pas les longs discours.

Le prince reconnut la justice de son refus dans une situation semblable, et s'empressa de

lui présenter son propre manteau. Un seul mot, madame ! lui dit-il ensuite ; êtes-vous mariée ? si vous ne l'êtes pas, venez ; paraissez dans mon harem comme le soleil levant ; faites le bonheur d'un prince, et des plaisirs sans bornes vous attendent dans le royaume qui vous est acquis.

Dans un clin-d'œil, la belle Gulpenhé eut reconnu et mesuré l'étendue du bonheur qui s'offrait à elle, et sa distance au métier de tailleur du pauvre Hann. Dans un clin-d'œil, époux, amour, fidélité, serment, tombeau même, tout fut oublié. Seigneur ! dit-elle, je suis libre ; qu'il soit fait à votre esclave dévouée, ainsi que vous l'avez dit ! Le fils du roi ne se le fit pas redire ; on donne à la belle un cheval de main, et la voilà qui suit le prince plein de joie, à la lueur des torches, jusqu'à son harem.

A peine était-elle partie, que le tailleur arrive aussi transporté, et muni de tout ce qu'il faut pour habiller sa femme. Hélas ! il ne la trouve point. Il cherche, il appelle ; il est prêt à devenir fou. Il pense qu'un brigand l'a enlevée, et ne se trompe pas tout-à-fait ; mais qu'elle ait pu y consentir ! c'est un soupçon qui n'entre pas dans son ame. Oh ! pourquoi ne l'ai-je pas emmenée sur-le-champ toute nue qu'elle était ! Malheureux que je suis, quelle doit être la désolation de cette épouse fidelle, à qui la vie paraissait si

horrible sans moi, qu'elle aurait mieux aimé me suivre vivante dans la tombe! Perle des femmes, tu serais pressée par d'autres bras! Hélas! dans ce moment, sans doute elle se déchire le visage; elle arrache ses beaux cheveux. Que dis-je? elle s'est dérobée à sa honte par quelque coup de poignard!

Pauvre Hann! dans ce moment-là ta fidelle épouse n'était rien moins qu'en péril de se traiter elle-même avec tant de barbarie. Mollement couchée dans le lit du beau prince, enivrée de nouvelles voluptés, elle ne songeait ni à toi ni à ton chagrin.

Cependant le tailleur parcourt Samarcande; il va, il vient; il n'épargne ni soins ni peines; il cherche sa femme soir et matin; il en perd la faim et le sommeil; il espère encore que le prophète Aïssa finira par la lui ramener. Il rencontre enfin un des gens de la suite du prince, et apprend de lui tout ce qui s'est passé, combien Gulpenhé à fait peu de résistance, et comment elle est aujourd'hui l'ornement du harem du fils du roi.

Hann, toujours persuadé au fond de son cœur de la fidélité de sa femme, ne perd point de tems; il court au palais, passe comme un fou au milieu des gardes et des pages, demande sa femme à tout le monde, arrive au prince même, et le conjure à genoux de lui rendre ce modèle de vertu.

Le fils du roi était bon prince ; peut-être aussi commençait-il à se lasser de la belle Gulpenhé, dont les charmes avaient perdu pour lui leur premier attrait. A peine a-t-il bien compris la demande du tailleur, qu'il lui raconte toute l'histoire avec bonté et de l'air le plus gracieux. Hann cherche encore à se faire illusion ; il se persuade que, dans son premier moment de frayeur et à peine revenue de l'autre monde, Gulpenhé a pu commettre une méprise qu'il doit excuser. Faites-la venir, dit-il au prince. C'est ma femme ; vous verrez, oui vous verrez avec quelle ardeur elle volera dans mes bras.

A la bonne heure, dit le fils du roi ; vous allez vous revoir, et je me tiendrai moi-même à quelque distance.

La dame paraît. Le bon tailleur ébloui de l'éclat de ses bijoux et de ses habits magnifiques, reconnaît à peine sa femme ; il croit rêver. Gulpenhé, au contraire, ne le reconnaît d'abord que trop bien ; elle recule, rougit et pâlit tour-à-tour ; mais la présence d'esprit naturelle à son sexe ne l'abandonne pas au besoin. Le prince qui l'a vue pâlir, s'approche. Connais-tu cet homme ? lui demande-t-il. Si je le connais ! répond cette tendre épouse. C'est ce brigand qui m'ayant rencontrée sur la route, m'a cruellement battue, m'a traînée au milieu des tombeaux, et venait de m'y laisser nue lorsque votre hautesse m'y trouva.

A ces mots, le pauvre Hann sentit un frisson courir dans ses veines. Son sang se glace, ses yeux se fixent, ses genoux chancèlent, ses cheveux se hérissent, sa bouche ouverte reste sans voix.

Toute la cour reconnut unanimement, dans ses regards et dans son silence, les preuves complettes de son crime. Qu'on le mène au Cadi, dit le prince. Hann y est conduit chargé de fers. Le juge informe, la dame dépose; Hann ne la contredit point. Que lui fait à présent la vie? Il est déclaré coupable, et selon l'usage, on le conduit aussitôt du tribunal au gibet.

Qui protégera le malheureux, déja tremblant au pied de l'échelle? qui lui sauvera l'honneur et la vie? C'en était fait de l'un et de l'autre, si par bonheur Aïssa, le prophète, n'eût encore passé par-là. Sa présence a un éclat angélique. Il est innocent, s'écrie-t-il, cet homme à qui l'on veut ôter la vie; c'est moi qui m'offre à le prouver. Les bourreaux s'arrêtent. Tout le peuple est stupéfait d'entendre ces mots sortir d'une bouche que le mensonge ne souilla jamais; et tout le peuple avec Hann et le prophète retournent au palais. On ouvre la porte d'or. Le Sultan s'avance et son fils avec lui. Aïssa parle avec empire. On mande Gulpenhé. On fait un cercle autour d'elle et du prophète. Accablée du poids de son crime, Gulpenhé lève les yeux, reconnaît Aïssa, et tombe à ses pieds sans vie.

Hann fut comblé d'honneurs et de richesses; sa femme fut remise au tombeau. Elle peut y rester jusqu'à la fin du monde. Son cher époux ne sent plus dans son cœur la moindre envie d'aller pleurer et jeûner sur sa cendre neuf secondes seulement.

SUR LA TRADUCTION

DU PARADIS PERDU,

PAR M. DELILLE.

Lorsque, dans un siècle dépourvu de goût et de lumières, un écrivain s'élève au-dessus de ses contemporains par des beautés dignes d'être admirées dans les siècles éclairés, cet écrivain est à coup sûr un homme de génie; mais quel que puisse être son génie, il est impossible que ce soit un homme de goût. Le génie est l'ouvrage de la nature; mais le goût est l'ouvrage de la société. Le bon goût est une bonne habitude, une faculté de bien voir et de bien juger, que nous contractons dans le commerce familier des bons ouvrages et des bons esprits. Un homme d'un esprit droit, né dans le siècle du bon goût,

y reçoit, pour ainsi dire, en respirant les notions du beau et du vrai. Dans les siècles où le goût n'existe pas encore, la connaissance du beau et du vrai n'appartient qu'au génie; il faut qu'il les découvre, qu'il les invente. C'est dans la nature qu'il les trouve; mais pour employer les matériaux qu'elle lui fournit, il n'a d'autres notions que celles de son siècle. Ce sont des pierres précieuses dont il a trouvé la mine, mais qu'il ne sait tailler et enchâsser qu'à la mode de son tems.

Des plans défectueux, preuves de l'enfance de l'art; mais relevés par la beauté des sentimens, des caractères, et le mérite des détails qui appartiennent à l'imitation de la nature, voilà ce qu'on remarque dans tous ceux des poètes modernes qui ont eu du génie, avant que leur siècle leur permit d'avoir du goût.

Milton plus sublime qu'eux tous,

a dit Voltaire, est aussi celui dans les ouvrages duquel il est le plus aisé de marquer cette disparité entre le goût du siècle et le génie du poète.

C'est le goût du siècle qui a fourni à Milton le sujet de son poëme, l'a jeté dans toutes les inconvenances qui en sont la suite.

Car quel objet enfin à présenter aux yeux,
Que le diable toujours heurlant contre les cieux,
Qui de votre héros veut rabaisser la gloire,
Et même contre Dieu balança la victoire,

Et qui même l'emporte; car il reste maître du champ de bataille. Comment supporter ces éternelles discussions du Très-Haut et de son Fils, pour expliquer ce que la religion nous ordonne de regarder comme des mystères? Quel misérable divertissement pour un être si sage, de laisser ses anges se battre pendant deux jours contre les anges rebelles, quand il sait bien qu'il suffit d'un coup de foudre pour lui en faire justice, et qu'il faudra finir par en venir là? Ailleurs, tremblant qu'on ne le prenne en faute, il envoie Raphaël avertir Adam des ruses du démon, *de peur qu'en trangressant volontairement, il ne prétende avoir été surpris :*

> Averti par ta voix il sera sans excuse,
> Lui seul il aura fait ses crimes et ses maux.

N'est-ce pas là un soin bien digne de l'être infiniment bon et infiniment puissant, et ne reconnaît-on pas, dans de pareilles idées, l'abus des subtilités théologiques qui se mêlèrent aux guerres civiles du tems de Cromwel?

Mais ces mêmes guerres civiles avaient échauffé, exalté le génie de Milton; son imagination nourrie du spectacle des malheurs et des crimes, conçut le caractère de ce Satan, si imposant dans son malheur; mais si malheureux malgré son orgueil, toujours puni, toujours criminel, même au sein des remords, et cependant toujours intéressant au milieu de

son crime. La singulière beauté de ce caractère tient à des nuances ménagées avec art, et que l'habile traducteur aurait dû excepter du système de traduction libre qu'il semble avoir suivi.

Telle est l'adresse du poète, que dans tout le courant de l'ouvrage, soit que Satan succombe, soit qu'il se relève, errant, fugitif, caché, surpris en fraude, il n'est jamais dégradé ni par son caractère, ni par sa position. Les anges mêmes ses vainqueurs, semblent conserver, jusques dans les reproches qu'ils lui adressent, les ménagemens dus à un noble adversaire; et je ne crois pas que Milton eût approuvé ces vers de M. Delille :

Pour la première fois connaissant la souffrance,
L'affreux Satan l'endure avec impatience.

Il s'agit ici d'une blessure que reçoit Satan dans le premier combat que livrèrent aux anges fidèles les anges rebelles, encore dans tout l'éclat de leur gloire. Aussi Milton, dit-il simplement, *alors Satan connut la douleur pour la première fois*. Ce n'est pas non plus de son modèle que M. Delille a imité ces expressions qu'il met dans la bouche de l'ange Zéphon, s'adressant à ce même Satan :

Brigand insidieux. . . . . .
Esclave révolté. . . . . .
Non, je ne connais point *ta hideuse figure*;
Mon œil y cherche un ange, et n'y voit qu'un parjure.

Te crois-tu tel encor que te virent mes yeux,
Lorsque fidèle et pur tu siégeais dans les cieux.

Zéphon, dans l'anglais, ne s'emporte pas en injures : *Crois-tu esprit révolté*, dit-il à Satan, *que ta figure soit la même pour qu'on puisse y reconnaître, et qu'elle n'ait rien perdu de cet éclat dont tu brillais, lorsque etc.* Cet éclat terni, mais non pas effacé, fait le caractère d'une sorte de beauté que Milton conserve à Satan malgré sa chûte. Gabriel, l'instant d'après, le remarque lui-même, en voyant venir Satan entre les deux anges qui l'ont surpris dans le Paradis terrestre : *Avec eux*, dit-il, *vient un troisième à la démarche royale, mais portant la pâleur d'une splendeur flétrie. A son port, à ses gestes menaçans, je crois reconnaître le prince de l'enfer.*

..... Le troisième, à son air
Noble, mais abattu, semble un roi de l'enfer,
Son front est menaçant, ses yeux brûlent de rage.

C'est ainsi que Milton a pris soin de le montrer dès le commencement du poëme,

Et si c'est un débris, c'est celui d'un archange.

On reconnaît toujours, dans ses peintures, ce que l'ange déchu conserve encore de son origine céleste; mais M. Delille, plus séduit peut-être par d'autres détails plus analogues à la nature de son talent, ne paraît pas s'être beaucoup attaché à rendre fidélement cette teinte géné-

rale de force, et de dignité répandue sur tout le personnage du prince des ténèbres.

Un des premiers caractères de la force, celui sans lequel il n'existe pas de dignité, c'est une certaine mesure dans l'expression même des affections les plus vives, une gravité extérieure sous laquelle l'être fort et maître de lui-même, comprime les mouvemens orageux de son ame. Aussi, lorsqu'à l'ouverture du poëme, Satan, se réveillant au bout de neuf jours de l'engourdissement que lui a causé sa chûte, relève la tête, et s'adresse à Belzébuth, plongé près de lui dans la mer de feu où les a précipités la main du Tout-Puissant. Ses paroles, préparées par le recueillement et par un silence terrible, annoncent déja cet esprit hautain qui ne veut pas accorder au Très-Haut la gloire de l'avoir abattu, et de tous les sentimens qui le déchirent intérieurement ne laisse parler que la haine et le desir de la vengeance. Milton prend soin de le faire remarquer: *Ainsi parla*, dit-il, *l'ange infidèle* (The apostate Angel), *quoiqu'au milieu des tourmens, se glorifiant à haute voix, mais torturé par un profond désespoir*: ce que M. Delille traduit ainsi:

La terreur dans le sein, et l'orgueil dans la bouche,
Tel Satan exhalait son désespoir farouche.

Certainement un désespoir qui s'exhale ne doit pas s'exprimer comme un *désespoir profond*,

qui le déguise sous des paroles hautaines : aussi le discours de Satan, conçu par M. Delille, autrement que par Milton, ne conserve-t-il pas, dans la traduction, la couleur de l'original. Satan y laisse beaucoup plus voir le sentiment de ses souffrances, et beaucoup moins de la hauteur de son orgueil ; il suffira de quelques vers pour faire juger de la différence.

Est-ce toi Belzébuth? est-ce toi? mais que dis-je!
De ta grandeur première où trouver un vestige?
Qu'est devenu l'éclat de ce front radieux,
Dont la gloire éclipsait les habitans des cieux?
Si c'est toi qui jadis dans cette horrible guerre,
Que livra notre audace au maître du tonnerre,
Partageais de mon cœur les fiers ressentimens,
Mon égal en pouvoir, mon égal en tourmens.
De quel comble de gloire, en quel gouffre effroyable
Nous a précipité ce maître impitoyable,
Tant son foudre vengeur fut terrible pour nous!

Je ne parle pas du commencement de ce morceau où l'étonnement de Satan, à la vue du changement qui s'est opéré dans Belzébuth, me paraît marqué d'une manière moins vive que dans Milton. *Si c'est toi.... mais oh combien tu es déchu! combien tu es changé!* Mais en examinant ces vers, et surtout les trois derniers paraissent-ils bien dignes de l'orgueilleux et indomptable Satan? *Tu vois*, dit le Satan de Milton, *dans quel abyme nous sommes tombés, et de quelle hauteur! tant il s'est trouvé le plus fort au moyen de son tonnerre....*

Satan ne parle point ici de *foudre vengeur*, ni de *gouffre effroyable*, encore moins de *maître impitoyable*. Satan ne reconnaît pas de maître, mais un vainqueur ; et pour reprocher à ce vainqueur de s'être montré impitoyable, aurait-il donc voulu de sa pitié ? Ce n'est pas lui non plus qui appelera la guerre qu'il a élevée contre Dieu, une *horrible guerre ;* il l'appelle une *entreprise glorieuse* (Glorious enterprise) ; il ne dira pas davantage en se préparant, dans un autre discours, à ranimer le courage de ses soldats :

Contre un bonheur *barbare* excitons leur malheur.

Il ne dira pas,

Puisque de l'oppresseur dont nos maux sont l'ouvrage,
La force fait les droits ; *grace à ses droits affreux*,
Heureux qui loin de lui sait être malheureux.

Passons sur l'espèce de jeu de mots renfermés dans ce dernier vers : le bonheur de Dieu peut-il être aux yeux de Satan un *bonheur barbare?* Pour que Dieu parut barbare en punissant, il faudrait que le pardon eût été possible, et Satan desire-t-il qu'on lui pardonne ? Les *droits de la force* sont-ils des *droits affreux* pour celui n'a jamais pu espérer de triompher que par la force ? Satan peut-il en reconnaître d'autres sans avouer ceux de l'Etre souverain qu'il a voulu détrôner ? Peut-il réclamer sa justice sans se soumettre à sa puissance ? Se plaindre d'un

autre, c'est consentir à en attendre quelque chose, et Satan ne veut rien attendre que de lui-même.

Cependant, content de braver la vengeance du Très-Haut, de défier son pouvoir et sa colère, il ne l'insulte pas. Aussi est-on étonné de cette expression, que M. Delille met dans la bouche de Satan :

> Attaquons le tyran dont l'insolente ivresse
> Triomphe dans les cieux, etc.

L'insolente ivresse ! Ne pourrait-on pas observer à M. Delille, que la haine même la plus injuste, mesure ses expressions sur l'ennemi qu'elle attaque, et qu'il y a des convenances à garder jusques dans les injures. *Poursuivons*, dit Milton, *par la force ou par la ruse, une guerre éternelle, irréconciliable contre notre grand ennemi, qui triomphe maintenant, et au comble de la joie, unique souverain, exerce la tyrannie dans le ciel.* Il me semble que cette expression, *notre grand ennemi*, relève bien, et l'entreprise de Satan et l'idée qu'on se fait de son courage, de ce courage calme et réfléchi qui n'ignore pas les dangers et qui s'y expose. Celles que M. Delille lui a prêtées paraissent appartenir plutôt à une fureur aveugle et sans frein.

Le brillant traducteur de Milton paraît en tout s'être laissé aller trop souvent au penchant

qui le porte à transformer en mouvemens impétueux et désordonnés, les sentimens forts et profonds si nécessaires à la peinture d'un grand caractère ou d'une grande passion, et que Milton s'est plu à donner de préférence à ses personnages. Ainsi, dans ce premier moment où Satan élève sa tête au-dessus des vagues de feu qui l'enveloppent, *il jette autour de lui*, dit Milton, *ses regards sinistres, où se peignait une immense affliction, et l'abattement mêlé d'un orgueil endurci et d'une haine inflexible.* Voici la traduction de M. Delille :

> Il se soulève enfin, et dans l'abyme immense,
> Jette un coup-d'œil sinistre où sont peints la *vengeance*,
> L'effroi, *le désespoir sur lui-même acharné*,
> Et la haine inflexible et l'orgueil obstiné.
> *De regrets sans remords*, indomptable victime,
> *Expiant à la fois et méditant* le crime.

Comment voir tant de choses dans un seul regard, et surtout la *vengeance*, *le désespoir sur soi-même acharné*, *ces regrets sans remords*, etc. Milton n'a donné à Satan, dans ce premier moment, que des sentimens qu'il peut lui-même n'avoir pas encore débrouillés. M. Delille lui donne des mouvemens, des idées, même des projets, car déja il *médite le crime*. Cet inconvénient de renfermer dans la peinture d'un seul moment ce qui doit nécessairement en occuper plusieurs, donne du vague au

tableau, et contraste sensiblement avec l'aspect morne et silencieux de

Cet océan de feux,
Qui brûlant tristement sous ces voûtes funèbres,
Sans répandre le jour laisse voir les ténèbres.

Cet océan de feux brûlant tristement, expression qui appartient à M. Delille, est peut-être une des plus frappantes, des plus pittoresques qu'on puisse employer; mais combien le tableau tout entier serait d'un plus bel effet, si au milieu de ce calme de mort, le regard de Satan peignait l'accablement de la tristesse, plutôt que l'agitation du désespoir!

Dans le sixième Chant, l'ange Raphaël raconte à nos premiers parens la chûte des anges rebelles. Il peint le Fils de Dieu s'élançant sur eux pour les foudroyer; ce moment, dans la traduction de même que dans l'original, est de la plus grande beauté. M. Delille s'écarte pourtant encore ici du texte plus qu'il ne le faudrait. L'ange dit que le Fils de Dieu, s'environnant de terreur, rendit *sa contenance trop sévère pour être regardée* (*too severe to be beheld*), et plein de colère courut sur ses ennemis. M. Delille dit seulement:

Lui, pareil à la nuit dans sa plus sombre horreur,
Part, sur ses ennemis s'élance avec *fureur*,
Comme un feu dévorant sa colère s'irrite.

Il me semble que c'est beaucoup hasarder que

de changer ici la *sécurité* en *fureur*, et que cette contenance *trop sévère pour être regardée*, pour être regardée même des anges fidèles, donne une idée bien plus forte de l'effroi qu'inspire la colère de Dieu, et bien plus convenable en même tems à la Toute-Puissance.

Ailleurs Moloch :

> ... Grince des dents, fronce un sourcil farouche,
> Un sourire effroyable a paru sur sa bouche.

Dans Milton, Moloch fronce simplement le sourcil, et cette expression contenue, de son ressentiment, me paraît bien aussi imposante que l'effroyable grimace que lui prête la trop vive imagination du traducteur.

Cette vivacité brillante, qui porte souvent M. Delille à donner plus de violence aux mouvemens extérieurs des passions que d'énergie aux passions elles-mêmes, le jette dans un abus de l'exclamation d'autant plus frappant, que Milton est extrêmement sobre de cette figure, surtout dans les discours d'Adam et d'Eve, dont les émotions douces, calmes et pures doivent se manifester sans secousse et sans violence. Il y a peut-être un endroit cependant où cette figure, employée dans la traduction, produit un effet heureux, et auquel Milton semble n'avoir pas pensé. Eve, séduite par le serpent, vient de goûter le fruit fatal; Adam, étonné de sa longue absence, la cherche et

arrive près d'elle. Inquiète sans vouloir se l'avouer de la réception qu'il va lui faire, elle l'aborde avec des paroles caressantes, qui ont pour but de préparer et de retarder l'embarrassant aveu de sa témérité.

Cher époux, que te voir, dit-elle, me rassure!
Mes délais n'ont-ils pas affligé ton amour?
Ah! que le mien vers toi devançait ton retour!
Que le tems paraît long à la tendresse absente!
Que mon ame a souffert loin de toi languissante!

Dans ce discours, qui a bien moins de simplicité, bien moins de tendresse véritable que celui de l'original, dans ces exclamations, qui se répètent en s'accumulant, on voit déja, ce me semble, l'affectation de sentiment, l'embarras d'une personne qui, occupée à capter, sinon à tromper son juge, lui parle de toute autre chose que de ce qu'elle voudrait lui dire, et qu'elle ne sait par où commencer. Mais par le genre même de mérite qu'on peut trouver dans l'occasion présente à cette forme de discours, on doit sentir combien elle convient peu à la simplicité d'un sentiment vrai, toujours sûr d'inspirer la confiance, et s'exprimant sans embarras comme sans réserve. M. Delille ne s'est pas assez renfermé dans les limites de cette gravité simple et touchante, à laquelle tiennent en partie les couleurs locales, qui font dans Milton le charme des amours d'Adam et d'Eve. On peut aussi lui reprocher, comme une légère

inconvenance, d'avoir fait commencer presque tous les discours d'Adam et d'Eve par l'interjection *o!*, ce qui produit d'ailleurs une répétition désagréable...

Adam prend la parole :

O ma chère compagne.....

Eve alors lui répond :

O charme de mon cœur,
O source de ma vie!.....

A quoi Adam réplique :

Ô fille incomparable et de l'homme et de Dieu....

Après le discours, dont ceci n'est que le commencement, et après leur prière, ils s'endorment. Le lendemain, à peine éveillé, Adam recommence :

O charme de mon cœur, ô moitié de ma vie.

Eve s'éveille aussi en sursaut, et répond :

O toi, qui de mon cœur est l'unique repos...

Adam répond :

O ma plus douce image, ô ma chère moitié.

Ce qui n'empêche pas Eve de recommencer l'instant d'après,

O toi, que Dieu forma du limon le plus pur.

Raphaël arrive et apostrophe Adam : *ô Fils de la terre et du ciel?* Puis il commence ainsi le récit qu'il est chargé de lui faire : *ô Père des humains*, etc. Cet *ô* vocatif, lorsqu'il n'est pas

l'expression d'un mouvement soudain, a quelque chose de préparé et d'oratoire, qui ne s'accorde pas plus avec la naïveté de nos premiers parens, que les exclamations, avec la tranquille simplicité de leurs sentimens.

Cette forme d'exclamation paraîtrait devoir mieux convenir aux passions violentes des anges rebelles; cependant Milton ne l'a pas beaucoup plus employée pour eux que pour les autres personnages de son poëme, et la raison en est facile à concevoir. *Comme il n'y a pas d'exemple d'un pareil amour*, a dit Voltaire en parlant des amours d'Adam et d'Eve, *il n'y en a pas d'une pareille poésie*; mais on n'a pas non plus beaucoup de modèles authentiques des tableaux du paradis et de l'enfer, tels que Milton nous les présente. La plénitude du bonheur des cieux, l'excès des maux de l'enfer, ne seraient pas des choses faciles à rendre: il a donc fallu les voiler encore sous une sorte de gravité mystérieuse, qui permet à l'imagination d'aller plus loin que la peinture.

Mais comment te parler du monarque des cieux,

dit l'ange Raphaël à Adam qui l'interroge? Mais comment faire comprendre, dans toute son horreur, le tumulte des passions qui agitent les esprits pervers au fond de l'abyme infernal? Milton n'a eu d'autre ressource que de les envelopper d'une sorte de dignité farouche,

qui imposât silence à la violence de leurs mouvemens. Leur conseil infernal où se prépare la perte de l'univers, a la forme d'un conseil d'état, les sentimens les plus diaboliques s'y expriment avec des tournures posées et réfléchies.

Ce ton de délibération est un peu dérangé dans la traduction de M. Delille, par l'impétueux Moloch.

Vengeance! guerre ouverte à l'auteur de nos maux!
Je déteste la feinte et connais peu la ruse,
Dans un pressant danger le lâche seul en use.
Quoi! tandis que le tems se perd en vains complots,
Faut-il que tout un peuple, indigné du repos,
Attendant le signal, dévore ici l'outrage,
Trop heureux d'obtenir un tranquille esclavage;
Et captif résigné dans un coin des enfers,
De boire en paix la honte, et de traîner ses fers;
Tandis que triomphant de notre ignominie,
Par nos honteux délais règne la tyrannie?
Loin cette lâcheté! partons, volons, brisons
Cette voûte infernale et ces noires prisons:
Armons-nous de ces fers forgés pour nos souffrances,
Instrumens des douleurs qu'ils le soient des vengeances.
Ces torrens sulfureux qu'alluma son courroux,
Contre leur propre auteur qu'ils marchent devant nous.
Renvoyons-lui ses traits qu'il lança sur nos têtes,
Aux tempêtes du ciel opposons nos tempêtes;
Qu'il tonne, les éclairs répondront aux éclairs,
Nos foudres heurteront ses foudres dans les airs,
Ebranleront son trône, et dans sa cour suprême,
Parmi ses chérubins, l'iront chercher lui-même.

Ce commencement du discours de Moloch renferme de si grandes beautés, qu'on n'ose

presque reprocher à M. Delille de n'y avoir pas exactement suivi l'original.

Milton, remarque Addisson, a représenté ici Moloch enflammé de fureur, selon le caractère qu'il lui a donné dans le reste du poëme. Addisson appelle Moloch un *furieux enragé*, un *esprit violent et impétueux*; et il faut observer que cependant, malgré cette violence de passions, non-seulement Milton ne lui fait pas commencer son discours par une exclamation, mais qu'il n'en emploie pas une seule dans tout le courant du discours, où ses *sentimens diaboliques*, comme dit Addisson, sa haine, son besoin de vengeance s'expriment toujours sous la forme du raisonnement, et d'une argumentation rapide, pressée, qui, sans peindre, aussi bien que la version de M. Delille, la rage impétueuse d'un guerrier, a peut-être autant le caractère effrayant de la haine d'un démon.

Cette manière, composée d'exprimer les sentimens les plus violens, est si naturelle à Milton, qu'il ne l'abandonne presque jamais. On trouve une preuve de son goût pour ce genre d'expression, dans l'apostrophe de Satan au soleil, où elle me paraît moins bien placée que dans les discours du *Pandemonium*. Ici, il ne s'agit pas d'exhaler des mouvemens plus ou moins impétueux, mais d'énoncer une opinion, de la faire adopter; l'attention sur soi-même n'a donc rien que de naturel et de convenable; mais

quand Satan adresse au soleil l'expression de sa haine, cette apostrophe à un être inanimé, ne peut être que l'éclat involontaire d'un mouvement violent, et il n'est pas naturel alors que Satan se serve de cette tournure prolongée et ménagée : *Je t'appelle, mais ce n'est pas d'une voix amie ; je prononce ton nom, ô soleil, pour te dire combien je hais tes rayons.* Le mouvement de la traduction me paraît beaucoup plus beau.

Globe resplendissant, majestueux flambeau,
Toi, qui sembles le Dieu de ce monde nouveau,
Toi, dont le seul aspect fait pâlir les étoiles,
Et commande à la nuit de replier ses voiles;
Bienfait de mon tyran, chef-d'œuvre de ton roi,
Toi qui charmes le monde et n'affliges que moi :
Soleil, que je te hais!... .

Rien ne me paraît au-dessus de ces premiers vers, celui-ci,

Toi qui charmes le monde et n'affliges que moi,

est d'un sentiment bien profond et d'autant mieux placé, que Satan, déchiré de l'aspect d'un bonheur qu'il a voulu perdre, va s'abandonner ici, pour la première fois, au sentiment de son malheur, va se livrer aux remords, au repentir, enfin demander grace. *Misérable! où fuir une colère infinie, un désespoir sans bornes ; quelque part que je fuie, je trouve l'enfer, l'enfer est en moi. Dans le fond du*

plus profond abyme, un abyme plus profond encore s'ouvre, sans cesse menaçant de me dévorer; et près de ce nouveau supplice, l'enfer où je souffre, me paraît un ciel. O, du moins un instant de relâche! N'est-il plus de place laissée au repentir? n'est-il plus aucun moyen de pardon? aucun que la soumission.

M. Delille ne me paraît pas avoir été aussi heureux à rendre ce passage si touchant, que les beaux vers du commencement de ce même discours:

Où me cacher, ou fuir son pouvoir souverain,
Son œil inévitable et sa terrible main?
Sa puissance est sans borne, et mon malheur l'égale;
Vainement j'ai brisé ma prison infernale;
Ah! l'enfer véritable est au fond de mon cœur,
Lui-même est un enfer creusé par ma fureur;
Gouffre plus effrayant, plus dévorant abyme,
Que l'antre épouvantable où m'a plongé le crime.
Près de lui, je le sens, l'enfer même est un ciel;
Eh bien! sois repentant, si tu fus criminel:
N'est-il plus de remords? ou n'est-il plus de grace?
Devant le Dieu vengeur fais plier ton audace.
Moi plier! . . . .

Je ne vois rien là qui me rende l'effet déchirant du *me miserable!* ni de ces derniers vers: *O then at last relent, etc.* Cette différence ne porte sans doute que sur des mots, comme la plupart de celles qu'on a déjà relevées; mais ces mots sont d'ordinaire tellement

essentiels, ils influent tellement sur le caractère, le sens et l'effet du discours, qu'en relevant les différentes infidélités de M. Delille, on a du moins la consolation de penser qu'il ne vous accusera ni d'injustice, ni de malveillance, puisqu'il est impossible qu'il n'ait pas aperçu les nuances qu'on lui reproche d'avoir laissé échapper.

Mais M. Delille, qui se sentait aparemment trop capable de bien traduire Milton, pour imaginer qu'un pareil travail exigeât toute la puissance de son talent, a cru pouvoir se reposer ici des efforts qui ont commencé sa réputation et affermi sa gloire. Trop facilement frappé de quelques beautés faites pour saisir l'imagination d'un homme tel que lui, il a cru que, pour les sentir toutes également, il lui suffisait de les entrevoir, ou plutôt il a semblé penser qu'incapables de les démêler, nous nous en rapporterions à ce qu'il voudrait bien nous en faire connaître d'après un aperçu rapide, et si rapide que, pour le croire suffisant, il fallait toute l'habitude qu'a M. Delille des succès extraordinaires. On assure que la traduction du Paradis perdu a été l'ouvrage d'une seule année. Si quelquefois on s'en étonne, quelquefois aussi on est tenté de répondre comme un fameux peintre, *je le vois bien.* La précipitation s'y fait sentir à un tel excès, les négligences qu'on y observe sont tellement singulières, qu'on a

honte, pour ainsi dire, de les remarquer, et que cet ouvrage d'une année, prodige du talent et de la facilité de M. Delille, pour être quelquefois un de ses plus beaux ouvrages, n'en est pas moins, s'il faut l'avouer, le plus défectueux.

Je ne parle pas des contre-sens bien qu'assez nombreux. M. Delille, affligé d'une infirmité qui ne lui a pas permis de lire Milton par lui-même, se trouvait dans l'impossibilité de l'entendre toujours. Pour comprendre Milton, on n'a pas trop de toutes les facultés qui peuvent aider l'intelligence ; mais du moins M. Delille était maître de sa traduction, il pouvait la revoir, la corriger, et des contradictions qui frappent le lecteur au premier coup-d'œil, n'auraient pas sans doute échappé à l'attention qu'il aurait voulu y mettre. L'ange Raphaël dit à Adam, à la fin du septième chant, que lui-même l'a porté, sitôt qu'il fut créé, dans le Paradis terrestre :

> Adam, tu t'en souviens, de mes mains bienfaitrices,
> Moi-même te portai dans ces lieux de délices.

Dans le huitième chant, ce même ange prie Adam de lui raconter ce qui s'est passé immédiatement après sa création ; car, dit-il,

> .... Quand tu vis la lumière du jour,
> Adam j'étais bien loin du céleste séjour;

il était allé visiter les portes de l'enfer ; la mission finie,

Nous repartons en hâte et rentrons au saint lieu,
Le soir qui termina le grand repos de Dieu.

Lorsque, voulant s'expliquer cette contradiction, on a recours à l'original ; on y voit, ce qui rend la chose plus simple, que ce n'est pas l'ange Raphaël, mais Dieu lui-même qui a porté Adam au milieu d'Eden ; et quand on se demande la raison de ce changement sans but, sans aucun avantage, on n'en découvre pas d'autre, si ce n'est que M. Delille n'y a pas pris garde.

Dans le onzième chant, Dieu commence un discours qu'il adresse à son Fils,

Mon Fils, vous le voyez, etc.

Il continue ; puis tout d'un coup passant de la seconde personne du pluriel à la seconde personne du singulier :

De mes fiers chérubins, prends avec toi l'élite,

dit-il, et aussitôt qu'il a fini son discours,

..... Le brillant chérubin
Range, prêt à partir, son cortège divin.

Etonné de voir le Fils de Dieu transformé en chérubin, on a encore recours à l'original, et l'on n'aperçoit ce que M. Delille a oublié de nous indiquer, qu'après avoir dit seulement douze

vers à son Fils, Dieu cesse de lui parler, et adresse à l'archange Michel le reste de son discours. Il est, sans doute, bien peu important que M. Delille ait pensé ou non à nous apprendre, que Dieu s'adresse à l'archange Michel ; mais de pareils oublis démontrent combien M. Delille a mis peu de soin à revoir sa traduction, et peu de prix à la perfectionner. Ils consolent des reproches qu'on aurait sans cela quelque peine à lui adresser, et l'on voit du moins par là qu'il n'a pu les mériter que de sa propre volonté. Certainement, si M. Delille eût mis quelqu'intérêt à rendre fidélement les paroles, le sens de son original, il n'eût pas sacrifié, comme il le fait souvent à quelques facilités de rime ou de mesure, les traits les plus forts de Milton, qu'il remplace par des idées absolument différentes, comme dans ce vers que Satan adresse à ses compagnons encore engourdis sur le lac de feu, après leur avoir représenté les traits de la foudre prêts à venir les clouer au fond de l'abyme. *Eveillez-vous*, dit Milton, *levez-vous, où vous êtes tombés pour toujours* ; M. Delille traduit :

Levez-vous, armez-vous, ou servez en esclaves.

Après le terrible tableau de l'enfer, tel qu'il vient de se présenter, pour la première fois, aux yeux de Satan, dont il est désormais l'éternelle demeure, M. Delille reprend :

Ce spectacle a frappé l'archange criminel.

soit pareilles, soit d'un autre genre; elles n'instruiraient personne, et feraient disparaître, sous une critique déja trop détaillée, la juste part de louanges, que dans aucun de ses ouvrages M. Delille ne peut s'empêcher de mériter. J'ai déja fait remarquer une partie des beautés par lesquelles M. Delille se relève, à chaque pas, de ses propres négligences, et quelquefois de la faiblesse de son original. Il en resterait beaucoup d'autres à faire valoir : qu'il suffise de dire que partout où des difficultés, insurmontables pour tout autre, ont piqué le courage et réveillé la gloire de M. Delille, soutenu de toute l'ancienne vigueur de son talent, il s'est montré égal à lui-même. Ce n'est que lorsqu'endormi dans une fausse sécurité, il a cru pouvoir se reposer de la beauté de ses vers sur la sublimité des pensées de Milton, que trop peu soigneux même de les rendre, il a négligé d'étudier la langue dont il se chargeait de devenir l'interprète. Ce qu'il a fait prouve ce qu'il aurait pu faire. On citera toujours de sa traduction du *Paradis perdu*, de bien beaux vers; mais on pourrait en citer davantage encore, et pour en augmenter le nombre, il n'a qu'à relire simplement son ouvrage, avec la volonté de le rendre plus digne de son talent et de sa renommée.

E. H.

DE L'EXPRESSION EN MUSIQUE.

Etiam quædam nunc artes expoliuntur, nunc etiam auquescunt.

LUCRET. lib. v.

La musique a sa poétique qui mérite sans doute d'être recherchée. Il est bon de reconnaître toutes les sources de nos plaisirs; on parviendra peut-être à les rendre plus abondantes, ou du moins plus pures, en perfectionnant le goût qui n'est que le sentiment éclairé des beaux-arts.

La carrière est trop longue pour que j'ose me proposer de la parcourir toute entière : je tenterai seulement d'y faire quelques pas. Je ne veux traiter ici que de l'expression qu'on attribue à la musique.

La musique est une succession ou un ensemble de sons mesurés dans leur durée; succession dans la simple mélodie; ensemble dans l'harmonie.

Je regarde comme synonymes, au moins dans la question présente, les termes *exprimer* et *peindre* (qui peut-être le sont toujours); et comme toute peinture est une imitation, demander si la musique a de l'expression, et en quoi cette expression consiste, c'est demander si la musique imite et comment.

On peut distinguer deux sortes d'objets que la musique entreprend de peindre et d'exprimer: les objets physiques, leurs diverses actions, leurs mouvemens, leurs effets; et les passions ou plus généralement toutes les affections du cœur humain.

Recherchons les moyens qu'elle a pour ces deux espèces d'imitations, en commençant par la première.

La musique s'exécutant par le même organe que la langue parlée, et affectant le même sens, devient elle-même une langue. Il peut donc être utile de rechercher d'abord si les langues expriment et imitent les objets physiques, et par quels moyens elles exécutent cette imitation.

L'imitation des objets physiques, par l'organe de la parole, paraît avoir guidé les hommes dans la formation de toutes les langues. Presque tous les mots qui signifient les objets sensibles et leurs diverses actions, les peignent en même tems, en imitant ou le bruit qu'ils font entendre, ou le mouvement qu'ils ont, ou la figure qu'ils affectent, ou les effets qu'ils produisent, etc.; tels sont

les noms donnés aux objets qui font du bruit ou qui ont du mouvement, au tonnerre, au vent, aux fleuves, aux animaux, aux actions de *piquer*, de *percer*, de *creuser*, de *voler*, de *glisser*, de *briser*, *etc.* Les termes qui expriment ces idées sont imitatifs dans toutes les langues du monde, et cette imitation se reconnaît au travers de toutes les altérations que les langues ont subies dans les progrès des sociétés.

Cette vérité est trop connue pour que nous soyons obligés de la prouver par des exemples qui se présentent d'eux-mêmes; mais ce qu'il est important de remarquer ici, c'est la force des analogies et des rapports qui ont conduit à cette imitation. On peut les croire faibles au premier aspect; mais on voit que leur influence sur la formation des langues a été bien puissante, puisqu'elle a guidé en même tems et dans la même route tous les hommes de toutes les nations. C'est, si l'on veut, une ressemblance bien légère que celle du mot *fragor* avec le bruit d'un arbre qui éclate; des noms du *tonnerre*, de la *foudre*, du *vent*, avec ces divers objets physiques; des mots ακμή, *acuere*, *aiguille*, *hache*, *etc.* et généralement de la syllabe *ac*, avec les actions de percer, de piquer, de couper, etc.; des mots *fleuve*, *flatus*, *souffle*, *etc.* où l'articulation *fl* exprime la fluidité, avec l'écoulement d'un fluide, etc.; mais cette ressemblance, ou, si l'on veut, cette analogie, est réelle et vraie.

Elle rappelle l'idée de l'objet; elle retrace, au moins en partie, les sensations que sa présence a causées; elle fournit donc aux langues un premier moyen d'imitation qui tient, pour ainsi dire, aux mots, même isolés les uns des autres, et avant qu'on les réunisse pour en former la phrase et le discours.

Mais bientôt s'ouvre une autre source infiniment plus abondante où l'imitation pourra puiser; c'est l'assemblage, la combinaison de ces mêmes sons dans la phrase et dans le discours. Là ces premières analogies faibles, au moins en apparence, entre les *mots* et les *choses*, se trouvant rassemblées, se prêtent mutuellement une force nouvelle. L'imitation devient plus vraie en nous offrant plus de traits à la fois. Il est certain que cette partie de phrase, *le murmure d'un ruisseau qui roule ses flots argentés, etc.* forme une imitation dont la vérité ne peut être méconnue; la ressemblance du tableau augmente même en beaucoup plus grande raison que le nombre des traits qu'on y fait entrer; comme lorsque je dessine un visage, si un ou deux coups de crayon, quoique vrais, sont encore équivoques, trois ou quatre ne le sont plus.

Dans cette imitation des objets, par la phrase et le discours, le mouvement est déja sensible; le mouvement dont l'emploi est la grande richesse et la grande puissance des arts; mais c'est dans la poésie qu'il commence à produire

de grands effets. Le nombre et la mesure y viennent au secours de l'imitation, et lui donnent une toute autre énergie.

Tœnarias etiam fauces, alta ostia, ditis,
Et caligantem nigrâ formidine lucum, etc.

Chiama gli abitator dell'ombre eterne
Il rauco suon della tartarea tromba, etc.

Dans le sein de la mort, ses noirs enchantemens, etc.

Vade age nate; voca zephyros et labere pennis.

Quand on prétendrait que chaque mot de ces admirables vers n'imite et ne peint rien en le considérant comme isolé, qui peut se refuser à sentir avec quelle vérité leur assemblage, leur mouvement, leur mètre, peignent et imitent les sombres horreurs du royaume de Pluton, le vol rapide et léger de Mercure et des Zéphyrs, etc.?

Maintenant il est facile de voir que les moyens d'imitation qu'a l'organe de la voix pour peindre les objets physiques, leur action, leurs mouvemens, etc. la musique peut s'en servir et les employer avec bien plus d'avantages pour exécuter l'imitation à laquelle elle travaille.

Comme les langues, comme la poésie, elle choisira, dans les objets sensibles, les sons, les actions, les mouvemens, les effets, et en général toutes les circonstances qui peuvent s'imiter par les sons et le mouvement de la voix, et des

diverses espèces d'instrumens ; elle peindra les bruits et les sons, par les sons les plus analogues ; le mouvement par les mouvemens ; l'élévation d'un objet par des sons élevés, et sa profondeur par des sons graves ; la distance par l'opposition de ces deux sortes de sons ; la fuite par des sons soutenus, et s'affaiblissant par degrés comme les impressions que fait sur nos sens un objet qui s'éloigne et fuit ; son approchement par une marche contraire ; la violence d'un torrent, qui entraîne tout sur son passage, par une succession rapide de sons fortement prononcés et liés ensemble, qui représentent le mouvement de cette masse d'eau agissant comme un corps solide ; le nuage flottant qui s'élève par un chant promené sur un fonds d'harmonie égal ; la mer agitée, par un mouvement rapide de sons liés, comme les flots qui se succèdent en se poussant ; le bruit du tonnerre qui roule, par une suite diatonique de sons détachés allant de l'aigu au grave, et du grave à l'aigu ; l'éclair qui brille, par des traits de chants élevés et légers ; la foudre, qui éclate par des sons plus graves et plus frappés, les uns et les autres sortant tout-à-coup d'une harmonie pleine et soutenue ; la pluie, par des sons détachés et descendant de l'aigu au grave à des intervalles peu distans, et dont le mouvement peindra ce que les latins ont appelé *stillicidium*, d'un nom assurément bien imitatif ; le cours paisible d'un ruisseau, par la répétition

d'une phrase courte et diatonique confiée aux instrumens les plus doux, et soutenue par une basse continue et très-simple; le fleuve qui roule ses eaux avec plus de rapidité et de majesté, par une imitation à-peu-près semblable, mais avec des sons plus graves, des instrumens plus forts, plus pleins, et une basse plus travaillée; le lever du soleil, par un gasouillement d'instrumens aigus, semblable au chant des oiseaux; la fraîcheur du matin, par la légèreté des mouvemens et la délicatesse des sons, par une harmonie simple et facile qu'on saisira sans effort, et qui mettra l'ame dans cet état de douce émotion que cause le spectacle du réveil de la nature; le phénomène de l'accroissement successif de la lumière pourra être imité par l'accroissement successif de la force de l'harmonie; l'éclat du jour, par l'éclat des sons; la lenteur majestueuse du soleil, par la gravité du mouvement; et la force de ses rayons, par une harmonie pleine et forte; son coucher, par des dégradations et un affaiblissement successif des sons; le retour des troupeaux, par des chants imités de ceux des bergers qui aient un caractère de douceur et de simplicité; le silence de la nuit, par le jeu des instrumens adoucis et en sourdine, par des sons voilés comme la nature; l'incertitude et le tâtonnement d'un homme dans les ténèbres, par des sons coupés et vagues; un combat, par des mouvemens fiers et rapides, par l'emploi de

tous les instrumens guerriers, par des changemens brusques de modulation, par beaucoup de dissonances, par des chants chromatiques, exprimant les cris douloureux des blessés et des mourans; la victoire, par des chants élevés et brillans, par des voix fortes et mâles, etc.

Je ne pousserai pas plus loin cette énumération qui n'est que bien incomplète, mais qui peut cependant donnner quelques idées des ressources que la musique a pour imiter les objets sensibles.

On dira que cette prétendue imitation est absolument arbitraire, et l'ouvrage d'une imagination qui se crée à elle-même des fictions agréables, qui voit des rapports et des ressemblances où il n'y en a point. Quelle ressemblance peut-il y avoir entre le lever du soleil, la fraîcheur du matin, et tous les moyens de la musique?

Sans doute, l'imitation que nous attribuons ici à la musique, suppose des ressemblances, ou plutôt des analogies (qui sont des ressemblances plus faibles et plus éloignées) entre les moyens d'imitation et l'objet imité. Mais ces analogies ne peuvent être contestées. L'emploi seul qu'on en fait prouve leur réalité. On sait bien que la musique ne peut pas être *fraîche* comme l'air du matin, ni *suave* comme l'odeur que la terre, humectée par la rosée, exhale au lever du soleil. Mais il faut bien qu'il y ait quelque chose de commun entre les impressions

que nous fait éprouver un beau lever du soleil, et la sensation que nous recevons d'un certain emploi des sons, pour qu'on ait imaginé de peindre, par la musique, et le lever du soleil et la fraîcheur du matin.

Cette analogie peut se prouver encore par les métaphores employées dans toutes les langues, pour peindre les phénomènes et les effets de la musique.

Qu'est-ce que la métaphore? C'est l'usage d'une expression employée à rendre les impressions faites sur un de nos organes, pour peindre des impressions appartenantes à un autre organe. Quand on a dit une voix *fraîche* et *brillante*, on a emprunté ces expressions des sens du toucher et de l'œil; car il n'y a de *frais*, rigoureusement parlant, que ce qu'on touche, et de *brillant* que ce qu'on voit. Cependant ces expressions sont reçues dans toutes les langues, et ne sont équivoques dans aucune. D'où vient cela? C'est qu'il y a une analogie, une ressemblance, un rapport entre les trois sortes d'impressions reçues par le toucher d'un corps *frais*, par la vue d'un objet *brillant*, et par l'ouïe, de la voix que nous appelons *fraîche* et *brillante*. A quoi tient cette analogie? Serait-ce que, dans la partie la plus sensible de nous-mêmes, les fibres qui reçoivent ces trois sortes d'impressions, sont voisines les unes des autres, se communiquent réciproquement leurs ébranlemens,

aboutissent à un centre commun, etc.? On peut s'épuiser en conjectures métaphysiques sur ce sujet délicat, sans trouver rien de satisfaisant; mais les faits ne peuvent être niés; les faits, c'est-à-dire, l'emploi de cette sorte de métaphore dans toutes les langues, et la réalité de l'analogie que cet emploi suppose.

C'est, pour le dire en passant (car ce n'est peut-être pas ici la place de cette réflexion) c'est, dis-je, cette même correspondance de différens organes qui autorise la musique à peindre, par les sons qui semblent n'affecter que l'ouïe, des impressions faites sur d'autres sens. La musique est par-là en grande partie une langue métaphorique. Pour peindre les objets, elle s'appuie, comme les langues, sur l'analogie qu'ont entr'elles les impressions faites sur des organes différens.

Le bruit et le mouvement, par exemple, l'un sensible à l'œil, l'autre sensible à l'ouïe, se correspondent réciproquement et existent ensemble dans l'objet physique. La musique profite de cette liaison; et si elle ne peut peindre un objet par les inflexions de la voix, elle l'imite par le mouvement, ou plutôt elle réunit le plus souvent ces deux moyens d'imitation et d'expression qui se prêtent un secours mutuel.

L'exemple de ces analogies obscures, qui ont dirigé les hommes dans la formation du langage, fait donc comprendre comment la mu-

sique peut se servir de celles que nous avons indiquées; car, pourquoi dans la musique, qui est une langue, les hommes auraient-ils été plus difficiles? Ne peut-on pas dire précisément, à raison de ce que la musique est, plus que la langue parlée, l'ouvrage de l'art, elle est plus un langage de convention, elle a dû se contenter plus aisément des moindres ressemblances? Plus faible que la nature, elle a dû se prendre à tous les appuis qu'elle rencontrait sur sa route.

Il faut encore considérer la facilité avec laquelle les petites raisons décident lorsqu'on n'en a pas de plus fortes.

Voyez un sentier frayé dans une prairie; toutes les sinuosités que vous y remarquez peuvent paraître l'effet du hasard, et cependant il n'y en a aucune qui n'ait été déterminée par des motifs. Un petit tertre, une touffe d'herbe qu'on a voulu éviter machinalement, un objet éloigné vers lequel on se dirigeait sans y penser, ont porté les premiers pas d'un côté plutôt que d'un autre. Cette première trace, souvent imperceptible, a été suivie, et le sentier s'est formé.

C'est ainsi que des rapports éloignés, des analogies faibles ont dirigé insensiblement les pas de l'homme dans les efforts qu'il a faits pour peindre la nature par la musique comme par la langue.

S'il m'est permis de donner encore une explication plus métaphysique de ce phénomène,

je dirai qu'il tient à la facilité avec laquelle les idées et les impressions se lient tant entr'elles, qu'avec les circonstances les plus légères. Un exemple frappant de cette facilité, est celui que nous offre la liaison des idées avec les mots, lors même que les mots n'ont, avec les objets des idées, aucun de ces rapports sur lesquels nous avons dit plus haut que les langues établissaient une sorte d'imitation. On voit des chaînes fort longues d'impressions et d'idées attachées par un fil imperceptible, à un petit nombre de syllabes, et se reproduisant tout-à-coup lorsque ces syllabes sont prononcées. Il suffit d'avoir entendu un mot au même moment où l'on acquérait une idée, où l'on éprouvait une impression, pour qu'il s'établisse entre le mot et l'idée ou l'impression, une liaison qui ne sera jamais rompue. Le mot de *laideur* réveillera toujours en moi l'idée d'une chose désagréable, parce qu'on a prononcé devant moi les syllabes qui le forment, en me montrant un objet désagréable.

Or, cette même facilité avec laquelle les idées et les impressions se réveillent, sert admirablement la musique. Elle fait qu'il lui suffit de nous faire entendre quelqu'un des bruits que rend l'objet physique, ou de nous représenter le mouvement, ou en général quelqu'une des circonstances qui l'accompagnaient pour réveiller toutes à-la-fois les impressions que sa présence avait faites sur nos organes et sur notre imagination, et

nous faire éprouver tous les effets de l'expression que nous attribuons à la musique. On voit qu'il nous serait facile d'expliquer ceci par plus d'un exemple ; mais nos lecteurs les suppléeront aisément.

Enfin, je terminerai ce que j'avais à dire de ces analogies, en faisant observer que les ouvrages des bons maîtres en prouveront la réalité à ceux qui voudront prendre un moyen que j'ai employé moi-même quelquefois. On n'a qu'à remarquer dans Pergolèse, Terradellas, Galuppi, Jomelli, Hasse, etc. les morceaux où ils ont voulu peindre un même objet physique ; on trouvera que toujours, ou presque toujours, ils ont une marche semblable et quelque chose de commun, soit dans le mouvement, soit dans le rhythme, soit dans les intervalles, soit dans le mode. Tous les *dal torrente che rovina*, etc. tous les *destrier che all' armi usato*, etc. tous les *fiumicel che s'ode a pena*, etc. tous les *vo solcando un'mar crudele*, etc. des différens auteurs, ont des ressemblances frappantes, sans que, pour cela, ils soient copiés les uns des autres. Or, comment tous les compositeurs seraient-ils entrés dans la même route, ou du moins dans des routes si voisines, s'ils n'y avaient été conduits par ces mêmes analogies, ces rapports dont nous voulons établir la réalité ?

Passons maintenant à l'expression des passions et des affections diverses du cœur humain,

et voyons quels moyens la musique a pour les imiter.

Toutes les passions et tous les sentimens du cœur humain ont leur déclamation naturelle; j'entends par la déclamation naturelle : 1°. les accens des grandes passions lorsqu'elles se produisent au-dehors par des voix inarticulées, comme les cris, les soupirs, les sanglots, ou qu'elles s'expriment par des mots qui ne forment point de discours suivi, tels que les interjections; 2°. les inflexions de voix que reçoit le discours suivi employé à exprimer ces mêmes passions, et les autres sentimens du cœur humain.

J'appelle cette déclamation *naturelle*, pour la distinguer de la déclamation oratoire et théâtrale, qui est elle-même fondée sur les accens des grandes passions, et sur ceux que l'usage de la langue parlée attache aux mots et aux phrases dans le discours suivi. Or, je dis que cette déclamation naturelle est le modèle que copie l'imitation musicale.

L'organe de la parole étant un des plus puissans moyens que la nature a donnés à l'homme pour exprimer et peindre ses idées et ses sentimens, il est bien naturel que la musique s'en serve et qu'elle emprunte de là son expression. Elle choisira donc dans la déclamation naturelle les accens les plus marqués; elle les disposera avec plus d'art; elle les préparera pour augmenter leur effet; elle les rendra plus sensibles en leur oppo-

sant des contrastes (un des moyens les plus puissans des arts); elle les ramenera plus souvent; elle les prononcera plus fortement; elle nous en occupera plus longtems; en un mot, elle produira, par leur moyen, ces impressions fortes et profondes que toutes les ames sensibles ont éprouvées, et que ceux-là seuls pourront méconnaître qui ne sont pas dignes de les sentir.

C'est surtout dans l'imitation des accens des grandes passions que la musique triomphera. C'est là qu'on ne pourra lui contester la faculté d'exprimer et de peindre. Elle deviendra une déclamation énergique et quelque chose de mitoyen entre les sons soutenus de la voix déployée, et les cris tantôt étouffés, tantôt violens des passions. Le compositeur saisira les cris de la nature comme le déclamateur, mais il les prononcera avec bien plus de force. L'acteur intelligent les fortifiera encore au-delà de ce que le compositeur avait conçu. Il fera le sacrifice bien entendu de la beauté de son organe à la vérité de l'expression : la voix la plus fraîche et la plus brillante prendra une teinte sombre et douce, et par une magie que cet art charmant peut seul employer, nous entendrons les gémissemens douloureux et tendres percer et transparaître au travers d'un chant mélodieux.

Il ne faut pas même borner au seul organe de la voix, la faculté d'imiter ainsi les accens des passions; les instrumens ont aussi cette aptitude,

et quelques-uns à un très-haut degré, surtout entre les mains de l'artiste sensible. Par la même raison, une multitude d'instrumens qui ont chacun leur voix, et un accent qui leur est propre, employés tour-à-tour et à propos, combinés ensemble et se prêtant un secours mutuel, pourront exprimer les sentimens et les passions d'une manière assez vraie pour nous les faire reconnaître, et en même tems assez délicate pour nous laisser le mérite et le plaisir de les deviner. La musique instrumentale toute seule sera au moins une langue qui s'écrit sans voyelles, comme quelques langues orientales; et si elle accompagne des paroles chantées, les voyelles sont mises.

Cette union de la déclamation naturelle et du chant ne peut pas s'expliquer par des paroles; le compositeur, l'acteur même ne sauraient définir en quoi elle consiste. Un sentiment sûr, mais caché, les guide, l'un à choisir des chants qui aient cette ressemblance avec les accens des passions, l'autre à les rendre avec sensibilité. Mais il est impossible de leur tracer la route qu'ils doivent tenir, et peut-être même de la reconnaître après qu'ils y ont passé. C'est l'art de ces hommes heureusement nés, sinon pour eux-mêmes, au moins pour nous, qui ont une double portion de cette sensibilité qui manque à tant d'êtres mal organisés; c'est l'art des grands maîtres et des grands acteurs.

Outre les grands mouvemens des passions, la musique exprimera encore, par l'imitation de la déclamation naturelle, certains sentimens du cœur humain qui ne se produisent pas au dehors par des articulations si fortes et si bien déterminées, telles que la mélancolie, le desir, l'espérance, l'amour, la haine, le mépris, l'ironie, etc. Et son expression consistera encore à imiter la déclamation naturelle que reçoivent dans chaque langue les discours par lesquels ces sentimens sont exprimés; elle imitera les accens de voix de la haine, du mépris, de la tendresse, comme ceux de la douleur; et les inflexions de voix de l'ironie, comme les cris du désespoir; elle peindra l'inquiétude de l'avare; sa démarche soupçonneuse et lente; l'humeur grondeuse du vieillard incommode; la pétulance et les emportemens du jeune homme; la naïveté de la jeune fille; les reproches de l'amant jaloux; la froideur simulée de l'amante; la bouderie qui laisse percer le sentiment; les caresses plus tendres du raccommodement, etc.; en un mot, elle sera comique avec autant de succès et de vérité que nous l'avons vue tragique, et peut-être que ce nouveau champ sera plus vaste et plus fécond pour elle que celui des grands sentimens et des grandes passions.

En fondant ainsi l'expression des passions par la musique, sur l'imitation de la déclamation naturelle, nous devons résoudre une objection

qui se présente. Si la déclamation, nous dira-t-on, est arbitraire, si telle inflexion de la voix, telle intonation aujourd'hui consacrées à exprimer un sentiment ont pu, chez une nation, ou au moins chez des nations différentes, être employées à exprimer un sentiment contraire ou au moins disparate, que sera-ce que l'expression de la musique fondée toute entière sur l'imitation de la déclamation naturelle et de l'accent de la langue parlée ?

1°. Je dirai qu'en supposant la déclamation arbitraire dans son origine, elle est tellement établie et consacrée par l'usage de toutes les langues et chez toutes les nations, que la musique peut la prendre pour modèle. Qu'elle ait pu être toute différente, c'est de quoi le compositeur ne doit pas se mettre en peine. Lorsqu'il imite les accens de la langue parlée, son expression est vraie, puisqu'elle a un modèle constant auquel on peut la comparer: elle est vraie, comme nous faisons tous les jours de bons raisonnemens d'après une supposition qui n'est pas un fait.

Quand la différence de la déclamation d'une même passion chez des nations différentes serait plus grande qu'elle ne l'est en effet dans chacune, la musique copiant la déclamation nationale, aurait une expression très-vraie, puisqu'elle réveillerait toutes les idées et tous les sentimens qu'expriment et que réveillent dans chaque pays les mots et les discours accentués,

auxquels sont attachés tels sentimens et telles idées.

2°. Il est faux que la déclamation que nous avons appelée naturelle, soit arbitraire : elle dépend certainement de causes physiques dont les effets sont déterminés, au moins jusqu'à un certain point. Les passions sont les mêmes dans tous les hommes, et pour se produire au dehors, elles ne peuvent se servir que d'organes semblables, tels que la voix, le geste, etc. Cet organe lui-même, la passion qui s'en sert le modifie de la même manière, ou du moins d'une manière bien peu différente dans tous les hommes et chez toutes les nations.

La modification que prend l'organe étant elle-même l'ouvrage de la passion, ne peut pas ne lui être pas analogue. Il y a un rapport entre la douleur et la voix de la douleur, aussi peu arbitraire que celui qui se trouve entre la menace et le geste menaçant, entre la supplication et la posture suppliante.

Sans doute la déclamation chinoise, et sans aller trop loin de nous, la déclamation anglaise, ne sont pas les mêmes que la nôtre; mais la différence est légère : ni le chinois ni l'anglais n'expriment la douleur sombre par des cris perçans; leur voix ne s'élève pas pour peindre la tristesse, et leur déclamation n'est pas basse et traînante pour exprimer les mouvemens de la joie. On peut observer la même ressemblance entre

la déclamation employée dans toutes les langues pour rendre ceux de nos sentimens qui n'ont pas des accens aussi marqués que la douleur ou le désespoir, etc. comme la tendresse, le mépris, l'ironie. Enfin, la déclamation du même sentiment est par-tout renfermée dans une certaine latitude qu'elle ne passe point, et les accens et les sons et les diverses combinaisons des uns et des autres contenus entre ces limites, sont les modèles que copie l'imitation musicale.

3°. Mais je vais plus loin, et je dis que l'emploi et la vérité de ce genre d'expression, qui a pour objet les passions et les sentimens du cœur humain sont fondés, comme l'imitation des objets physiques, sur certains rapports et certaines analogies, que telles ou telles combinaisons des sons et des mouvemens ont avec les sentimens que la musique entreprend de peindre.

Les analogies que nous avons remarquées plus haut, entre les objets physiques et les moyens que la musique emploie, peuvent nous aider à concevoir celles dont il s'agit ici.

Il est bien difficile d'expliquer avec précision en quoi elles consistent; mais il suffit qu'elles soient réelles, et qu'on les reconnaisse dans les effets que la musique produit. J'en indiquerai ici quelques-unes qui nous autoriseront à en supposer beaucoup d'autres que nous ne sommes pas en état d'indiquer.

Il y a un rapport entre les sons étouffés, et

le serrement de cœur que les chagrins de l'ame ou le sentiment de la crainte nous font éprouver.

Il y a un rapport entre certains mouvemens dans la musique, et l'agitation intérieure que les passions causent; entre les mouvemens lents et l'abattement.

Il y a un rapport entre un mouvement modéré et cependant *andante*, et la sérénité de l'esprit; entre un mouvement vif et la galté; et, par la raison contraire, entre la lenteur du chant et la tristesse.

Il y a un rapport entre la marche d'un chant qui procède chromatiquement, et le sentiment de la douleur même lorsqu'elle est muette.

Il y a un rapport entre le mode mineur et la mélancolie, et entre le mode majeur et la galté.

Il y a un rapport entre certains intervalles, tels que la tierce mineure, la sixte mineure en montant, la quarte et la fausse quinte en descendant, etc. et les sentimens doux; et entre les intervalles de tierce majeure, de quinte, de sixte en majeur en montant, et des sentimens plus fermes et plus décidés.

Les sons qui forment ces mêmes intervalles étant réunis, forment des harmonies qui ont des rapports, des analogies de même espèce, ou du moins des caractères très-différens selon la nature des intervalles, etc.

Je ne puis trop répéter que ces observations sont bien incomplètes; que quelques-unes peuvent manquer de justesse, ou demander des restrictions et des modifications ; c'est aux artistes à les confirmer ou à les combattre; mais il suffit qu'elles aient un fonds de vérité : or, c'est ce que je ne crois pas qu'on puisse contester. Je suis persuadé que tous les compositeurs se laissent conduire, peut-être sans s'en apercevoir eux-mêmes, par des rapports de cette espèce; ce qui suffit pour établir la vérité de l'observation générale, quelque jugement qu'on puisse porter de chacune en particulier.

Concluons que la musique peut imiter et peindre les objets physiques et leurs diverses actions, les passions, et même jusqu'à certains sentimens de l'ame, qui semblent se dérober davantage à l'imitation.

Il me reste à répondre à une objection générale qui tend à renverser les principes que je viens d'exposer, et qui, résolue une fois d'une manière satisfaisante, les laissera plus solidement établis.

L'imitation à laquelle la musique travaille, lorsqu'elle entreprend de peindre ou les objets physiques ou les sentimens du cœur humain, est sans doute bien imparfaite; les bruits que rendent les objets physiques, leurs mouvemens et leurs effets; les cris même des passions et les accens de la langue parlée, toutes ces choses

sont imitées par la musique, si vaguement, si légèrement, qu'on ne peut pas regarder son tableau comme ressemblant. Le chant d'une voix ou d'un violon, quelque délicat qu'il soit, ne ressemble point à celui d'un rossignol, ni la musique la plus bruyante à une bataille, ou à une tempête, ou à un torrent. Les accens mêmes des grandes passions, et à plus forte raison la déclamation naturelle de tous les autres sentimens, ne sont pas fidellement rendus par les intervalles de la musique. Les accens de la langue parlée ne sont ni appréciables à l'oreille du compositeur, ni exécutables par la voix chantante ou par les instrumens; ils ne sont soumis à aucune mesure ni à aucune période; la mesure et la période ne peuvent se concilier, en aucun cas, avec l'agitation et le désordre des passions, ou avec le vague et la liberté des affections diverses du cœur humain: avec tant de différences de l'original au prétendu tableau, que devient l'imitation, l'expression de la musique?

Cette difficulté n'est fondée que sur une fausse idée qu'on se fait de ce que doit être l'imitation dans les arts: on y demande trop d'exactitude.

On conviendrait plus facilement que la musique exprime et imite les objets physiques et les passions du cœur humain, si l'on se persuadait que son imitation n'a besoin d'être ni

complète, ni exacte, ni rigoureuse; qu'elle doit même être imparfaite, et différente de la nature par quelque côté, sous peine de perdre une partie de ses droits sur notre ame, et le pouvoir de produire en nous les impressions qu'elle veut obtenir.

C'est ce que je vais tâcher d'expliquer; et j'espère que ce que j'en dirai servira non-seulement à résoudre l'objection proposée, mais même à décider beaucoup d'autres questions agitées depuis longtems sur la théorie des beaux-arts.

L'imitation dans tous les arts doit embellir la nature, c'est-à-dire, donner à l'ame plus de plaisir que la vérité même. Ce n'est pas la vérité, mais une ressemblance embellie, que nous demandons aux arts; c'est à nous donner mieux que la nature que l'art s'engage en imitant.

Tous les arts font une espèce de pacte avec l'ame et les sens qu'ils affectent. Ce pacte consiste à demander des licences, et à promettre des plaisirs qu'ils ne donneraient pas sans ces licences heureuses.

La poésie demande à parler en vers, en images, et d'un ton plus élevé que la nature.

La peinture demande à hausser le ton de la couleur, à corriger ses modèles, à donner à ses imitations la noblesse, la grâce, l'élégance, la fraîcheur; en un mot, des beautés que les objets eux-mêmes n'ont pas. Il n'est

pas jusqu'à l'art d'écrire, qui ne connaisse et ne sache employer cette espèce de liberté; il s'écarte quelquefois de l'exactitude et de la vérité rigoureuse; il sacrifie la précision et la justesse aux images et à l'harmonie pour donner de plus grands plaisirs.

La musique prend des licences pareilles; elle demande à cadencer sa marche, à arrondir ses périodes, à soutenir, à fortifier la voix par l'accompagnement qui n'est certainement pas dans la nature. Cela, sans doute, altère la vérité de l'imitation, mais augmente en même tems sa beauté, et donne à la copie un charme que la nature a refusé à l'original.

Homère, le Guide, Pergolèse, font éprouver à l'ame des sentimens délicieux, que la nature seule n'aurait jamais fait naître; ils sont cependant des modèles de l'art: l'art consiste donc à nous donner mieux que la nature.

On ne trouve pas dans la nature des airs mesurés, des chants suivis et périodiques, des accompagnemens subordonnés à ces chants; mais on n'y trouve pas non plus les vers de Virgile, ni l'Apollon du Belvédère: l'art peut donc altérer la nature, ou du moins la parer pour l'embellir.

Rien ne ressemble tant au chant du rossignol, que les sons de ce petit chalumeau que les enfans remplissent d'eau, et que leur souffle fait gasouiller; quel plaisir nous fait cette imi-

tation? aucun, ou tout au plus celui de la surprise; mais qu'on entende une voix légère et une symphonie agréable, qui expriment (moins fidellement sans doute) le chant du même rossignol, l'oreille et l'ame sont dans le ravissement : c'est que les arts sont quelque chose de plus que l'imitation exacte de la nature.

Mais pourquoi me contenterais-je de comparer ici la musique imitant le chant du rossignol, à une autre imitation, quoique plus vraie que celle de la musique? J'oserai dire qu'elle l'emporte encore sur le modèle même de la nature, et qu'on a un plaisir bien plus grand à entendre *Se perde l'ussignuolo, il caro amato bene*, etc. sur un chant délicieux, par une voix douce et légère, qu'à entendre tous les rossignols d'un boccage. Je sais bien que si une ame sensible, amoureuse surtout, écoute le rossignol par une belle nuit; dans le recueillement que donne l'entière solitude, dans le silence de la nature et l'éloignement de toutes les autres impressions, elle pourra éprouver des émotions plus fortes et plus profondes que celles que lui donnerait la musique la plus agréable; mais c'est qu'alors une foule d'autres sentimens et de circonstances se réuniront pour produire des effets qu'on ne pourra plus attribuer au seul chant du rossignol.

Si l'on demande maintenant quels moyens l'art emploie pour embellir ainsi la nature, en

se relâchant de la rigueur et de l'exactitude de l'imitation, j'en trouve plusieurs qui méritent d'être remarqués.

Le premier est le choix des traits. Il y a des momens où la nature toute simple a tout le charme que l'imitation peut avoir : alors ce que peut faire de mieux celle-ci, est d'être fidelle; mais ces momens sont rares et courts : telle mère ou telle amante se plaint naturellement avec des sons de voix si tendres, que la musique pourrait être touchante en se contentant de saisir et de répéter ses plaintes; mais la nature n'est pas belle dans toutes les mères, et lors même qu'elle est belle, elle ne se soutient pas; sa beauté n'a quelquefois qu'un instant. La véritable Bérénice a dû laisser échapper des cris, et se laisser aller à des mouvemens désagréables à l'oreille et aux yeux. La musique, en choisissant les expressions les plus belles de la douleur, et en écartant toutes celles qui pourraient blesser les organes, embellira donc la nature et nous donnera des plaisirs plus grands.

Le second moyen que l'art emploie pour nous procurer plus de plaisir que la nature, en s'écartant de la vérité de l'imitation, est le droit qu'il se donne de présenter à-la-fois, dans un même objet, une multitude de traits agréables, de beautés éparses qui n'ont jamais été rassemblés. Chacun des traits de la Vénus

de Médicis a existé séparé dans la nature; l'ensemble n'a jamais existé : de même, un bel air pathétique est la collection d'une multitude d'accens échappés à des ames sensibles. Le sculpteur et le musicien réunissent ces traits dispersés, et nous donnent des plaisirs que la nature et la vérité ne nous auraient jamais donnés.

3°. Mais le plus grand des plaisirs que produit l'imitation moins rigoureuse de la vérité, est celui de la réflexion sur l'artifice ingénieux dont on s'est servi pour nous séduire; plaisir confus, mais très-vif, sans lequel le plus grand charme de l'imitation est détruit, et qui disparaît dès que l'imitation est prise pour la vérité même, et que l'illusion est entière et complète.

Qu'on se représente la Vénus de Médicis peinte et colorée, et que les couleurs soient si vraies que l'illusion devienne invincible; cette belle figure ne fera plus le même plaisir à voir comme ouvrage de l'art : je dis *comme ouvrage de l'art*, car je ne doute pas qu'on ne ressentît un plaisir très-vif; mais il serait d'une autre espèce dont nous ne parlons point ici.

Les capucins de Bologne, vis-à-vis Saint-Michel *in Bosco*, ont un St. François d'un artiste célèbre, qui est un très-beau morceau de sculpture colorié parfaitement; on croit rencontrer un capucin, et l'on ne sait pas grand

gré à l'artiste de l'illusion. Cette statue ne fait pas tant de plaisir à voir qu'un tableau sans relief, ou une statue à laquelle il manque le coloris.

Lorsque deux arts, comme la sculpture et la peinture, se réunissent et emploient chacun leurs moyens pour imiter la nature, c'est-à-dire, un corps solide et des couleurs pour imiter un corps solide et coloré, le mérite de l'art diminue parce qu'il a employé trop de moyens, et des moyens trop puissans lorsqu'ils sont réunis; et on ne voit plus l'imitation, par la raison même qu'elle est trop parfaite.

Il faut que, dans la statue, la beauté et la vérité de l'attitude, des contours, des draperies, de toute l'expression, combattent, pour parler ainsi, la couleur morte du marbre et de la pierre; que nous sachions gré à l'artiste de n'avoir pas voulu nous tromper tout-à-fait, et d'avoir réussi cependant à nous faire illusion jusqu'à un certain point, malgré la différence qu'il a laissé subsister entre son ouvrage et celui de la nature.

Quand je dis que l'illusion ne doit pas être entière, cela demande une explication; car il paraît que lorsque nous avons sous les yeux un bel ouvrage de l'art, le moment où nous ressentons le plus de plaisir, est celui où l'illusion est la plus forte. Mérope ne nous émeut jamais davantage que lorsque nous croyons voir une mère véritable prête à perdre son fils; et nous

ne sommes jamais plus touchés des beautés de Zaïre, que lorsque cette fiction intéressante prend à nos yeux tout l'air de la vérité.

Je crois qu'on peut expliquer cette contradiction aparente en distinguant deux tems dans l'impression que font sur nous les ouvrages des arts : il faut qu'il y ait un moment où nous ignorions qu'on nous trompe, et un moment où nous sachions qu'on nous a trompés ; un moment où nous croyons voir la nature, et un autre où nous apercevons l'art qui fuit et se cache, mais qui, comme la bergère de Virgile,

Se cupit antè videri.

Ces momens doivent se succéder alternativement et à de petites distances; car si après m'avoir fait voir une imitation que j'aurai prise pour une réalité, et m'avoir laissé dans cette illusion pendant quelques heures, on m'apprend que ce n'est là qu'une imitation, c'est m'avertir trop tard, et on m'a trompé trop longtems. C'est peut-être à cette alternative soutenue d'illusions et de *détrompemens* (je prie qu'on me pardonne ce mot, qui est le plus juste qu'on puisse employer) que nous sommes redevables des plus grands plaisirs que les arts nous procurent; elle met en action deux des plus grands ressorts de l'ame, la sensibilité et la sagacité, et ce qu'il y a de plus intéressant à remarquer, elle les com-

prime alternativement, d'où résultent la variété et le contraste, source féconde de nos plaisirs.

Et il ne faut pas croire que l'illusion, ainsi interrompue, en soit moins forte et moins vive dans le moment où elle s'exerce. Je suis au contraire persuadé que dans ce combat de la vérité contre elle, elle gagne de nouvelles forces pour subjuguer nos sens et notre imagination. Lorsqu'elle revient victorieuse, nous sommes d'intelligence avec elle, et nous volons au-devant de son joug. Nous nous prêtons à toutes les suppositions, nous écartons tout ce qui pourrait nous détromper et démentir des erreurs qui nous sont chères; et quoi de plus facile à l'art que de nous tromper, lorsque nous nous faisons ses complices? Notre sensibilité excitée, notre imagination exaltée par les beautés, les richesses et cette espèce de luxe de l'art nous disposent à une illusion qui, quoique de peu de durée, fait sur nous des impressions plus fortes qu'une imitation plus exacte avec laquelle l'illusion se soutiendrait plus longtems.

Plutarque, au cinquième livre des propos de table, développe ces mêmes principes d'une manière si vraie, que je ne puis me refuser à le citer, et je transcrirai cet endroit de la traduction d'Amyot, quand ce ne serait que pour me délasser moi-même de ce que j'écris.

Il demande *pourquoi nous oyons et voyons volontiers ceux qui font les courroucés et*

fâchés, mais ceux qui le sont au vrai, non.

« C'est, dit-il, que nous aimons les choses ingénieuses et artificielles; si on vient, ajoute-t-il, à présenter à un petit enfant du pain ou un petit chien, ou un petit bœuf faits de pâte, vous verrez qu'il s'en viendra courant à ce qui sera figuré. Semblablement aussi, si on lui offre de l'argent en masse, et une autre quelque petite bête formée d'argent, il prendra beaucoup plutôt cela où il verra qu'il y aura l'esprit de l'artifice mêlé parmi..... Celui qui se courrouce véritablement ne montre que des passions communes et ordinaires; mais à les représenter et contrefaire, il y a de la dextérité et de la subtilité d'esprit qui le sait bien faire; c'est pour cela que nous prenons plaisir à voir l'un, et déplaisir à regarder l'autre. Nous voyons avec ennui et tristesse ceux qui meurent ou qui sont malades, et au contraire nous prenons plaisir à voir et admirons un Philoctète peint en un tableau, et une Jocaste de bronze jetée en moule, etc... ès passe-tems de voir et ouïr, le plaisir n'est pas ni en la vue, ni en l'ouïe, mais en l'entendement....; car notre entendement se délecte de l'imitation comme d'une chose qui lui est propre, etc. »

J'ai dit que ce principe (que l'imitation ne doit pas être entière et parfaite) est commun à tous les beaux-arts, et qu'on peut s'en servir utilement pour décider beaucoup de questions agitées depuis longtems sur l'art dramatique,

la poésie, l'éloquence, etc. Je me permettrai de l'appliquer ici à l'art dramatique seulement.

On dispute si les ouvrages dramatiques doivent être en vers ou en prose; si la tragédie doit être écrite en style qu'on appelle naturel; si la beauté même des vers de Racine ne nuit pas à la vraisemblance; si les évènemens doivent être conduits exactement comme ils arrivent dans la nature; si l'on peut s'écarter des trois unités; si la déclamation doit être noble et soutenue ou familière, etc.

Il nous semble que ceux qui veulent absolument que César et Agamemnon parlent en prose, qu'ils parlent du même style qu'un Grec ou un Romain parlait à son ami ou à sa femme dans sa maison; que ceux qui trouvent qu'Athalie et Clytemnestre doivent déclamer comme une bourgeoise, ou, si l'on vent, comme une reine a pu parler à sa fille ou à son mari dans sa chambre à coucher; que tous ceux, en un mot, qui ne reconnaissent pas une vraisemblance théâtrale tout-à-fait distincte de la vraisemblance réelle physique, de celle des évènemens, s'égarent pour vouloir que l'imitation soit trop parfaite, et telle qu'elle est incompatible avec le génie et les richesses des beaux-arts.

Au fond qu'est-il besoin que l'imitation soit si exacte, si l'art lui-même sait nous rendre plus indulgens sur la vraisemblance, et si cette imitation plus libre, toute imparfaite qu'on la sup-

pose, se rend elle-même vraisemblable? Or, c'est ce qui arrive en effet; ces accessoires qu'on regarde comme nous écartant de la nature, l'harmonie et la beauté des vers, la noblesse (je ne dis pas l'emphase) de la déclamation, en faisant sur nous des impressions vives, nous disposent assez fortement à l'illusion pour rendre inutile une imitation plus minutieuse, en même tems qu'ils nous donnent des plaisirs que l'imitation exacte ne nous donnerait pas.

On a joué longtems à Naples des comédies où l'on copiait exactement la nature; le lieu de la scène n'était pas comme nos théâtres une décoration peinte; mais une ou deux maisons véritables, un jardin, une rue. Dans une de ces maisons dont on voit l'intérieur, un amant et sa maîtresse, un mari et sa femme sont en conversation; un homme est malade dans son lit, tandis que sa fille, à un balcon, fait des signes à son *Sigisbée;* dix et douze personnes et quelquefois trente et quarante sont sur le théâtre à-la-fois; les uns jouent, les autres causent; on y voit tout l'embarras d'un ménage: des laquais qui vont et viennent, un maître qui donne ses ordres, une personne attendue qui arrive en carosse avec tous ses gens; on mange, on boit, etc. En un mot, ce n'est point une représentation, mais la chose-même. Je sais que sur cet exposé quelques-uns de mes lecteurs, et peut-être plus d'un homme de lettres, pourront

regretter ce genre de spectacle. On pourra m'opposer même la passion que les Napolitains ont montrée pour cette comédie; mais je dirai toujours que c'est là le spectacle d'un peuple encore dans l'enfance des beaux-arts, d'une nation qui a oublié Ménandre et Térence, et qui n'a jamais connu Racine et Molière. Ce sont les anciennes *Attellanes*, et les ramener parmi nous, ce serait réduire aux mêts de l'âge d'or des gens accoutumés à faire bonne chère.

Comment a-t-on pu croire que l'art gagnait quelque chose à se confondre ainsi avec la nature, et à la copier servilement? c'était l'anéantir en voulant le perfectionner. Si je ne veux voir que ce qui se passe dans la rue et dans ma maison, je n'ai pas besoin d'aller au théâtre. On me dit que ce spectacle est si ressemblant qu'il est la chose même; mais c'est en cela qu'il est vicieux, car ce n'est pas la chose même que je veux voir, c'est son imitation.

Revenons à la musique dont cette digression ne nous a pas véritablement éloignés, et concluons que, comme les autres beaux-arts, elle peut se contenter d'une imitation légère; que ce ne sera pas en elle faiblesse, mais délicatesse d'expression; que des analogies faibles seront pour elles des moyens d'imitation; que son imitation n'en sera pas moins vraie, et que ses portraits seront ressemblans, sinon par l'exactitude de chaque trait, au moins par le

nombre des similitudes qu'elle aura su rassembler, et enfin que l'*imitation* et l'*expression* lui appartiennent peut-être à un aussi haut degré qu'aux autres arts qui ont sur nous un si grand empire, et qui jettent nos sens et notre imagination dans de si douces illusions.

MORELLET.

LAVATER.

J'OSAI jeter sur la tombe du philosope Diderot quelques fleurs, que l'envie n'a point encore fanées : qu'il me soit aussi permis d'offrir un léger hommage à la mémoire chérie d'un de mes plus dignes concitoyens, de mon respectable ami Lavater. Quelque diverses qu'aient été leurs opinions sur le premier objet de toutes nos pensées, il y eut entre ces deux hommes célèbres plus d'un rapport remarquable : le plus sensible, celui qui me fit trouver tant de charmes dans mes liaisons avec l'un et l'autre, c'est le caractère d'enthousiasme et de bonté qui distinguait également leur ame et leur génie ; tous deux ont beaucoup écrit, et tous deux eurent des talens très-supérieurs

à leurs ouvrages ; tous deux eurent dans leur genre une éloquence entraînante, originale, et surent se créer une langue analogue au caractère de leur imagination ; tous deux furent dominés par leur imagination ; tous deux, sans peut-être s'en douter eux-mêmes, eurent le besoin de faire secte, et les qualités les plus propres pour y réussir ; tous deux avaient reçu de la nature l'avantage d'un extérieur plein de noblesse et d'intérêt : si l'un avait la plus belle tête de philosophe, celle de l'autre eût pu servir de modèle à la figure d'un apôtre (1).

Si Diderot n'avait pas eu le malheur d'être athée, la sensibilité de son ame eût été plus douce et plus vraie ; les conceptions de son génie auraient été moins sombres, moins irrégulières.

Si Lavater avait été moins dévot, moins théologien, son imagination eût été plus variée et plus brillante ; la suite de ses idées plus ferme, plus liée, plus étendue ; il eût moins écrit sans doute, mais ses productions auraient atteint plus de grandeur et plus de maturité ;

---

(1) Tous les portraits qu'on a faits de Lavater lui ressemblent plus ou moins ; mais les plus vrais et les plus intéressans sont peut-être celui que peignit Dyjog, et les derniers qu'a gravés Lips. Il avait une taille svelte et la démarche singulièrement légère ; tous ses pas semblaient pour ainsi dire coulés, tant il les appuyait peu. Liemierre eût dit que même en marchant sur la terre, on sentait qu'il avait déjà des ailes pour voler dans les cieux.

il eût obtenu plus d'admiration, mais peut-être eût-il mérité moins de reconnaissance; le cours entier de sa vie eût été tout à-la-fois moins célèbre et moins utile.

Le théologien, comme le philosophe, pensait que l'existence de l'Être suprême et l'immortalité de l'ame, ne pouvaient être établies par les méthodes ordinaires du raisonnement; mais, graces au secours du sentiment, d'une raison supérieure à toutes nos abstractions systématiques, d'une foi plus élevée encore, il n'en avait pas moins acquis la conviction la plus parfaite de ces vérités si consolantes, où le philosophe s'obstinait à voir uniquement l'abus sacrilège qu'en firent, dans tous les siècles, l'hypocrisie et l'ignorance, la tyrannie et l'esclavage, le fanatisme et la superstition.

L'un et l'autre aimèrent passionnément les beaux-arts, et plusieurs de leurs écrits prouvent avec quelle sagacité l'un et l'autre en avaient médité les principes. Mais tous deux ne cessèrent de porter dans leurs jugemens, sur les productions de l'art, un esprit de système et des préventions de faveur : l'un jugeait de tous les tableaux en poète dramatique, et l'autre en observateur physionomiste.

Le philosophe et le théologien furent tourmentés du desir de propager les opinions qu'ils croyaient utiles aux hommes, mais bien plus encore du besoin de secourir l'indigence et de

consoler le malheur : lorsqu'il s'agissait d'arriver à ce dernier but, il n'en coûtait pas plus à l'athée de recourir aux hommes les plus dévots, qu'il n'en coûtait au pasteur de s'adresser aux mondains les plus mondains, aux incrédules les plus incrédules.

Si Diderot fut doué par la nature d'une plus grande force de tête et de talent, je crois que Lavater le fut d'une plus grande puissance d'action et de volonté, d'une ame plus douce et plus ardente, plus énergique et plus expansive; mais chez l'un et l'autre, il y eut peut-être une si grande surabondance de ressources et de moyens, que cet excès même de richesses dut nuire à leur sage distribution, et les empêcha souvent d'en faire le choix le plus convenable, l'emploi le plus heureux.

Dans son enfance, l'ame active de Lavater ne se manifesta guère que par la vivacité de son goût pour les images et pour les tours de gobelet. Mais à peine eût-il atteint les premières années de l'adolescence, qu'il conçut déjà l'heureux desir d'honorer l'état auquel il se destinait, par son zèle et par ses travaux. Pour acquérir cependant les connaissances dont il sentait le besoin, il ne préféra jamais l'application d'une étude solitaire; l'érudition proprement dite ne pouvait plaire beaucoup à son génie, ni par le prix qu'elle offre, ni par les moyens indipensables pour l'obtenir. C'est en

s'associant avec les élèves les plus distingués de sa classe, en sollicitant avec l'assiduité la plus intéressante les conseils de ses maîtres, en recherchant encore avec le même intérêt, la société de quelques ecclésiastiques aussi savans que religieux, qu'il tâcha d'amasser, sans beaucoup de peine, tout le fonds de savoir et de théologie, qu'il ne tarda pas à faire valoir, à faire fructifier, graces à la chaleur fécondante de ses propres méditations.

Il termina ses études au moment où toute la jeunesse de Zurich était encore sous le double charme de l'enthousiasme poétique qu'avait excité la Messiade de Klopstock, et de l'esprit de patriotisme et de liberté qu'avait réveillé l'éloquence de J. J. Rousseau. Ces dispositions avaient été développées avec un succès tout particulier, par l'empire éminent qu'exerçaient alors sur l'opinion publique, en Suisse et dans une grande partie de l'Allemagne, deux hommes dignes d'une immortelle mémoire, Bodmer et Breitinguer. Ce qui cependant à Zurich n'avait guère produit jusqu'alors que de mauvais vers et de ridicules sermons, engagea Lavater et ses jeunes amis à composer et à répandre un pamphlet plein d'énergie et de feu, contre un baillif qui s'était rendu coupable de plusieurs vexations plus ou moins graves.

Sous la tutelle encore d'une famille intimement liée avec les premiers magistrats de la

république, d'un père vénérable, mais pusillanime, d'une mère remplie d'esprit, mais capricieuse, exigeante et sévère, il déploya dans cette circonstance un courage d'esprit, une prudence de conduite, une fermeté de caractère, qui durent donner dès-lors les plus hautes espérances pour le succès de tout ce qu'il oserait entreprendre à l'avenir : peut-être même, la politique d'un grand nombre de nos magistrats se félicita-t-elle alors en secret, qu'un homme d'un génie aussi actif, aussi entreprenant, se fût voué, du moins essentiellement, au soin de régler les affaires de l'autre monde; ce qui ne lui laisserait plus guère le tems de s'occuper de celui-ci.

Pour appaiser l'effervescence d'une imagination si vive et si mobile, on crut qu'aucun moyen ne serait plus convenable que les voyages, et l'on se pressa de faire partir, pour Berlin, notre jeune réformateur, avec ses amis Hess et Fussli, celui qui depuis est devenu un de nos premiers peintres d'histoire. Ils furent recommandés très-particulièrement au professeur Sulzer, l'auteur de la théorie des beaux-arts, et au pasteur Spalding, connu dès-lors comme un des théologiens les plus sages et les plus modérés de l'Allemagne. C'est chez ce dernier que Lavater et Hess vécurent quelques mois dans une espèce de retraite philosophique, dont l'heureuse influence contribua beaucoup

à donner à son génie toute la culture dont il était susceptible. Ce séjour perfectionna surtout ses talens littéraires; et l'on ne saurait disconvenir que les premiers écrits sortis de sa plume, d'abord après cette époque, ne portent l'empreinte d'un goût plus sûr, plus épuré que ceux qu'il a publiés dans des tems postérieurs. Son style prit sans doute un caractère plus énergique, plus original, mais il pourrait bien avoir perdu, quant à la correction, quant à la pureté, quant à l'élégance.

Parmi les ouvrages appartenant à cette première époque de son talent, on distinguera toujours ses *Vues sur l'éternité*, et ses *Chansons helvétiques*. Le premier offre le plan, et, pour ainsi dire, le commentaire d'un poëme qu'il avait projeté sur cet intéressant sujet : on y trouve des conjectures ingénieuses, une philosophie douce et sensible, le germe de conceptions très-élevées et très-poétiques. Il y a dans ses chansons helvétiques, de la verve et de la simplicité, de la force et de l'harmonie, le ton et la couleur propres à ce genre : aussi la critique la plus sévère les a-t-elle placées à côté des meilleurs modèles de poésie patriotique et populaire qu'ait produits la littérature allemande. Les *Cantiques sacrés* qu'il fit, à-peu-près dans le même tems, ont mérité le même éloge.

Il faudrait composer un volume entier, pour

esquisser seulement l'analyse de tous les ouvrages de théologie polémique, ascétique et morale, qui suivirent ces premières productions, sans compter encore une foule de sermons, ou détachés, ou formant des suites plus ou moins volumineuses. A côté de ce nombre prodigieux d'écrits, que nous croyons pouvoir ranger dans la même cathégorie, nous nous bornerons à citer encore trois grands poëmes, une nouvelle *Messiade*, espèce d'épopée historique et didactique, publiée avec un assez grand luxe de typographie et de gravures; *Joseph d'Arimathie*, du même genre; et le *Cœur humain*, en six chants (1).

Deux ouvrages, composés de plusieurs volumes, intitulés à la manière allemande, l'un *Ponce-Pilate*, l'autre *Bibliothèque manuelle*, renferment le développement le plus complet de ses opinions particulières en théologie et en morale, dont plusieurs ont paru fort minutieuses, d'autres fort paradoxales, et sur lesquelles ses ennemis n'ont cessé de l'attaquer avec autant d'acharnement que d'amertume et de malignité.

---

(1) Peu de poètes ont fait autant de vers, surtout de vers hexamètres; car outre ces grands poëmes et toutes les pièces fugitives que nous connaissons de lui, les inscriptions sans nombre qui se trouvent dans son immense recueil de dessins et de gravures sont presque toutes en hexamètres. Il avait un système de versification qui dut l'égarer souvent; il pesait, il mesurait ses vers avec l'exactitude la plus rigoureuse; mais il n'était pas toujours assez attentif à la mélodie naturelle des sons.

C'est là que se trouve sa doctrine sur les miracles, sur le pouvoir de la prière, sur l'Homme-Dieu, sur l'Eucharistie, etc.

Je me garderai d'entrer ici dans aucune discussion théologique; mais j'avouerai seulement que j'entends à merveille combien cette ame ardente avait besoin d'une conviction intime, surnaturelle, de toutes les vérités dont elle faisait ses délices; et combien il était facile, avec son imagination, de se persuader qu'il obtiendrait, peut-être même qu'il avait obtenu déja, ces secours célestes qu'il invoquait avec une foi si candide et si fervente. J'ai souvent admiré d'ailleurs, dans l'abandon de ses entretiens les plus familiers, et la force et l'adresse avec laquelle son esprit composait la chaîne de raisonnemens la plus philosophique, pour finir par y suspendre le sentiment ou l'opinion qui l'était peut-être le moins, mais dont le charme avait vivement préoccupé sa pensée, et que la séduction de sa logique et de son éloquence était dans le moment très-propre à faire partager.

Le peu de lumières certaines que nous donne la raison, ne pouvait suffire à l'activité de son génie; c'était un vrai besoin pour lui que le bienfait d'une révélation divine, d'une inspiration céleste. Il n'avait pas assez des forces, des ressources naturelles de son esprit et de son cœur, pour faire tout le bien qu'il desirait ré-

pandre autour de lui : des secours mystérieux, des sciences occultes, des puissances invisibles, des miracles enfin, semblaient seuls pouvoir satisfaire à tous les vœux de cette ame bienfaisante. Elle desirait trop vivement d'y croire pour ne pas y croire souvent en effet : de là sans doute, uniquement de là, ce faible qui servit de prétexte à tant de reproches injustes, à tant d'odieuses interprétations ; ce faible trop connu pour les thaumaturges de toute espèce, pour les Gassner, les Cagliostro, les Mesmer, etc. Il se passionnait pour les opinions singulières, lorsqu'il pensait y trouver un résultat utile ou consolant, comme un jeune homme se passionne pour sa maîtresse; tant que dure l'illusion du moins, il ferme les yeux sur tous les torts, sur tous les défauts, sur tous les ridicules même de l'objet qui le captive; son imagination se laissait séduire de la même manière, et comme au tempérament bouillant de la jeunesse, il faut toujours quelque passion nouvelle, il lui fallait aussi toujours quelque paradoxe nouveau capable d'exercer l'activité de ses rêveries, et de flatter son goût pour le sublime, pour le merveilleux, pour le divin.

Le plus remarquable de tous les ouvrages de Lavater, celui du moins auquel il doit sa plus grande célébrité dans les pays étrangers, et celui par lequel il a véritablement acquis quelques titres à la gloire d'avoir agrandi le

cercle des connaissances humaines, ce sont ses *Essais physionomiques.*

Quoique ce soit, ainsi que l'auteur en convient lui-même, moins un grand ouvrage que l'amas des matériaux avec lesquels on pourrait le composer un jour, on n'avait rien écrit encore sur cette matière de plus important et de plus approfondi; c'est au moins l'aperçu d'un système fort ingénieux; c'est le résultat d'une immensité d'observations très-curieuses, très-nouvelles, et souvent d'une vérité très-frappante: aussi ce travail, et le desir si naturel d'étendre et de perfectionner les bases d'un art dont il pouvait se regarder, pour ainsi dire, comme le créateur, occupèrent-ils la plus grande partie des loisirs de sa vie entière, depuis l'âge de vingt-cinq ans jusqu'à sa fin; aussi toutes les dépenses dans lesquelles l'entraîna le goût de ces études, consumèrent-elles malheureusement presque toute sa fortune; et si son riche cabinet physionomique ne trouve pas un acheteur disposé à le payer ce qu'il avait toujours cru pouvoir l'estimer, son intéressante famille risque de n'avoir pour héritage que l'éclat de sa renommée et la bénédiction de ses vertus (1).

(1) Des fatalités de plus d'un genre lui firent perdre, non-seulement le bénéfice, mais encore une partie des frais de l'entreprise dispendieuse de la belle édition française de ses Essais physionomiques; ce fut la principale cause du dérangement de sa modeste économie: ce dérangement s'accrut sans doute encore de tous les sacrifices auxquels

Quand on se représente tout ce qu'a fait Lavater, tous les ouvrages qu'il a publiés, et tous ceux qu'il a laissés en manuscrit; l'étendue et la régularité de sa correspondance, les devoirs de son ministère qu'il remplissait avec l'exactitude la plus consciencieuse, les visites et les distractions sans nombre que lui attirait la réputation de sa bienfaisance et sa célébrité littéraire, on trouve dans les résultats d'une activité si soutenue, quelque chose de vraiment miraculeux. Mais pour en faire concevoir au moins la possibilité, n'est-il pas important d'observer qu'il n'y eut jamais rien de comparable à l'ordre strict, et si vous voulez, même superstitieux avec lequel cette tête, d'ailleurs si vive et si mobile, était parvenue à régler habituellement l'emploi de toutes les heures et, pour ainsi dire, de tous les instans de sa journée? Il s'imposait une tâche dans laquelle chaque minute avait une destination particulière, et dans cette disposition, j'ose présumer qu'il ne cherchait pas seulement le moyen le plus infaillible d'augmenter la durée du tems qui, comme l'espace, semble s'accroître dans la progression la plus étonnante, lorsqu'il est bien distribué, mais encore la meilleure de toutes les ressources pour modérer son extrême

---

sa bonté ne pouvait se refuser, lorsqu'il s'agissait de soutenir ou d'encourager de jeunes artistes. Il en est plus d'un qui lui doit les progrès de son talent et le commencement de sa fortune.

sensibilité, pour contenir la chaleur et la fougue naturelle de son imagination.

Grace cependant à l'admirable élasticité de son esprit et de son caractère, on n'apercevait aucune gêne, aucune impatience dans les momens qu'il avait consacrés à recevoir ses amis, ou les étrangers qui venaient le chercher avec un empressement dont l'indiscrétion pouvait bien lui paraître quelquefois aussi pénible que flatteuse. Sa conversation était presque toujours très-animée et très-intéressante; il portait dans la société l'esprit le plus facile et un grand desir de plaire, avec un tact très-juste et très-délicat pour en discerner et pour en saisir tous les moyens: ses systêmes, ses préventions de faveur le trompaient quelquefois; sa confiance naturelle et sa bienfaisante humanité, plus souvent encore; mais il n'en jugeait pas moins les hommes, en général, avec une sagacité peu commune, et démêlait, surtout avec une rare promptitude, ce qui pouvait frapper davantage leur esprit ou le blesser : il arrêtait le développement de ses opinions secrettes ou favorites, juste au point où il voyait que pouvait atteindre la portée de leur conception, de leur goût, souvent aussi celle de leur indulgence. Une bonté céleste, un intérêt vif et sympathique animant tout son être, était la grâce particulière de son esprit; la plus énergique de ses expressions avait encore une sorte de douceur; il y avait,

si j'ose m'exprimer ainsi, il y avait de l'amour, de l'amour le plus tendre et le plus divin dans toutes ses pensées dans toutes ses paroles, dans tous les accens de sa voix, et c'est ce qui rendait son éloquence si vraie et si touchante. On le voyait toujours si profondément persuadé de tout ce qu'il disait, et le desir qu'il avait d'en convaincre les autres était si vif, si pressant, que l'incrédulité même perdait en quelque sorte le courage de lui résister. A ces grandes dispositions naturelles pour être éloquent, il joignait encore un principe de l'application souvent la plus heureuse; c'était de dire précisément à chacun, et dans chaque circonstance, ce qu'aucun autre que lui n'aurait pu dire à la même personne, de la même manière; dans toute autre circonstance ce caractère d'individualité dont il tâchait de donner l'empreinte à tout ce qu'il écrivait comme à tout ce qu'il disait, en augmentait sans doute beaucoup l'effet pour le moment; mais ce mérite devait perdre ensuite une grande partie de son prix : il est même à craindre que sa réputation, comme écrivain, n'en ait souffert quelquefois et n'en souffre encore; mais ses vertus, sa piété vive et sincère avaient élevé depuis longtems son ame au-dessus de pareilles craintes. Il n'avait plus, en écrivant, d'autre but que l'instruction ou l'édification des différentes classes de ses lecteurs (1).

(1) Il recherchait avec l'attention la plus minutieuse, et qui pou-

Si la gloire littéraire eût été son objet principal, avec les mêmes talens, avec le même génie, il eût composé moins d'ouvrages, et les eût achevés avec plus de soin. Sans doute il aimait, il recherchait la célébrité, mais comme un moyen de force et de puissance pour étendre la sphère de son activité bienfaisante, pour répandre sur un plus grand horison la lumière des vérités saintes, auxquelles il atta-

---

vait même tenir quelquefois de l'enfantillage, tous les moyens imaginables de mettre à la portée de toute sorte d'esprits et de toute sorte de caractères les leçons qu'il croyait d'une utilité générale; il les encadrait de cent manières différentes, et les présentait dans tous les formats, depuis l'in-folio jusqu'au plus petit volume possible; car dans l'espace d'un in-douze, il faisait entrer une bibliothèque entière de vingt-quatre volumes.

Il a laissé plusieurs centaines de billets intitulés : Souvenirs à mes amis après ma mort. Tous contiennent ou des sentances religieuses, ou des maximes consolantes, ou des avis salutaires, la plupart de l'application la plus juste et la plus intéressante pour le caractère des personnes auxquelles ces souvenirs sont adressés; tous sont écrits ou du moins signés de sa main, très-exactement datés et numérotés avec cet ordre clair et précis qu'il mettait à tout.

Il avait, ainsi que l'observe l'auteur de son éloge dans le Publiciste, il avait peut-être formé plus de liaisons de correspondance et d'amitié qu'aucun de ses contemporains, avec de vieux savans et de jeunes femmes, avec des philosophes et des moraves, avec les premiers magistrats de sa patrie et les plus pauvres servantes de son quartier, avec de grands princes et de malheureux mendians. S'agissait-il d'un acte de bienfaisance et d'humanité, c'est avec la plus noble confiance qu'il écrivait aux premiers souverains de l'Europe; entraîné toujours par le même sentiment, il ne répondait pas avec moins d'exactitude et de scrupule à l'ouvrier le plus obscur, lorsqu'il croyait pouvoir le consoler ou le servir, qu'au premier ministre de Danemarck, lere spectable comte de Bernstorf, qui, jusqu'à la fin de sa vie, l'honora d'une affection toute particulière.

chait tout le bonheur dont l'humanité lui semblait encore susceptible.

Personne n'avait été plus frappé que Lavater de tout le malheur que devait verser sur la France et sur l'Europe entière le délire des nouvelles théories sociales; personne n'avait été plus profondément ému de l'horreur et des crimes du régime révolutionnaire. On peut juger avec quel sentiment de douleur et d'indignation il vit notre heureuse patrie livrée, sous le prétexte le plus frivole, à l'expérience barbare des mêmes principes, aux orages funestes des mêmes crises politiques. Pour conjurer cette terrible tempête, autant qu'il était encore en son pouvoir de le tenter, il ne s'adressa point à ceux qui n'avaient été que les aveugles instrumens d'une force étrangère, c'est au principal auteur de nos maux qu'il ne craignit point de faire parvenir directement les réclamations les plus justes, mais en même tems les plus fermes et les plus hardies.

On ne sait que trop, hélas! combien de haines et de persécutions amassèrent sur sa tête et cette démarche et celle qu'il fit dans le même esprit avec la même franchise, avec le même courage; on sait sous combien de rapports il en devint la victime (1), et quel coup imprévu, mais

(1) Il en a tracé lui-même l'intéressant tableau dans ses Lettres sur la déportation. Il y peint ses juges, et l'ineptie de leurs mesures, avec

dirigé probablement par les mêmes fureurs qu'avaient déja suscitées contre lui la vengeance et l'esprit de parti, dut précipiter enfin, à travers tant de souffrances, le terme fatal de sa noble et vertueuse carrière. Il a cherché lui-même à couvrir le motif et l'auteur du plus noir assassinat, de tous les voiles de la prudence et de la charité chrétienne (1); mais ce qu'on ne saurait trop rappeler, c'est l'exemple vraiment mémorable de patience, de résignation, de constance et de sérénité d'esprit qu'il ne cessa d'offrir pendant plus de quinze mois de douleurs presque continuelles, et très-souvent les plus vives, les plus aiguës qu'il soit possible d'éprouver (2): il n'est aucun léger intervalle entre les fréquens redoublemens de ce long et cruel supplice, qu'il n'ait tâché d'employer d'une manière utile; c'est dans cet état de martyre qu'il put trouver

une vérité qui ne peut manquer souvent de faire naître tout à-la-fois le sourire de l'indignation, du mépris et de la pitié.

(1) On se croit obligé seulement de dire que ce ne fut pas un soldat français qui lui porta le coup mortel.

(2) Le procès-verbal de l'ouverture de son corps n'a prouvé que d'une manière trop évidente les douleurs inouïes qu'il a dû souffrir. La balle, tirée presqu'à bout portant, entrée d'un côté du bas-ventre et ressortie de l'autre, en décrivant une espèce de courbe, avait passé immédiatement sous le diaphragme; deux côtes voisines étaient cariées dans plusieurs endroits, et quelques vertèbres de l'épine dorsale tout-à-fait déjetées. On peut juger avec quelle souffrance les accès fréquens d'une toux d'abord nerveuse, ensuite décidément pulmonique, venaient renouveler sans cesse les déchiremens intérieurs d'une plaie dont la suppuration ne put jamais avoir une assez libre issue.

encore le moyen d'esquisser le plan de différens ouvrages et d'en achever plusieurs. Il n'a cessé, pendant tout ce tems-là, de recevoir les amis et les étrangers qui venaient le voir, et de les entretenir encore avec la plus grande liberté d'esprit, quelquefois avec toute l'énergie de son éloquence, souvent même avec cette gaîté douce et piquante, originale et facile à laquelle son caractère n'était nullement étranger. Il m'a dit plus d'une fois : Graces au ciel, j'ai toujours eu le bonheur de croire à l'immortalité de l'ame; mais je n'en eus jamais encore une conviction plus claire et plus profonde que dans mon état actuel. En effet, toute l'existence morale dont il jouissait au milieu de tant de maux, qui ne cessaient de déchirer et de consumer ses forces physiques, est au moins l'exemple le plus frappant que j'aie jamais vu du pouvoir de la pensée, et de l'influence consolante et miraculeuse d'une piété sincère dans les plus violentes épreuves de la vie.

La veille même de sa mort (1), il dicta encore, d'une voix déja presque éteinte, à la plus jeune de ses deux filles, par la tendresse et la douceur

(1) Il naquit le 15 novembre 1741, et mourut le 2 janvier 1801, le second jour du nouveau siècle. Il laisse après lui une veuve d'un mérite éminent, simple et vénérable comme la religion même; deux filles, dont l'une est mariée à l'un de nos plus dignes pasteurs, M. Gessner; et un fils déja très-distingué, quoique fort jeune encore, par ses talens et par son expérience dans l'art de plaire et dans l'art de guérir. Il est élève du célèbre docteur Hotz, frère du général de ce nom, qui périt si malheureusement près d'Uznach.

de ses soins, digne émule d'Antigone, des vers qui finissent par cette prière si touchante et si remarquable dans sa situation :

« O Dieu ! que tout redoublement d'angoisse nous unisse plus intimement avec toi ! Que la fin de chaque jour nous trouve plus heureux, et de notre existence et de la tienne ! »

On me pardonnera de terminer cette courte notice par l'extrait d'une lettre que j'écrivis à madame de..... deux jours après que notre digne pasteur eût paru pour la dernière fois dans son église. C'est à mon insu que cet extrait fut inséré dans le *Publiciste* et dans d'autres journaux français ; mais j'aime à recueillir ici ce souvenir d'une impression si douce et si profonde, ces lignes que Lavater lut encore lui-même, et dans lesquelles il reconnut bientôt, avec l'intérêt le plus sensible, la plume amie qui les avait tracées.

« Dimanche dernier j'ai été témoin d'une scène religieuse dont vous n'auriez pas, je pense, été moins affectée que moi.

« Notre bon Lavater, depuis un an, n'a pas passé un jour, une heure, pas un instant sans douleur, et depuis plusieurs mois, dans de plus grandes souffrances encore ; car la plaie de la malheureuse blessure qu'il reçut le jour où les Français reprirent Zurich, est toujours ouverte. Au milieu de ce long supplice, il conserve toute sa présence d'esprit, toute son activité, toute la sérénité habituelle de son caractère.

« C'est dans cet état qu'il a eu la force et le courage de se faire conduire à l'église ; et d'une voix encore aussi distincte que touchante et pathétique, il a prononcé un discours... Si vous l'aviez entendu, vous auriez cru voir Saint-Jean lui-même, tel que nous l'aurait peint Raphaël, prêchant encore, du bord de sa tombe, cette charité sainte dont son ame était si profondément embrâsée ; ses longs regards pleins de feu, de confiance et d'amour, perçant à travers la pâleur mortelle répandue sur tous ses traits, semblaient pénétrer déja les cieux ouverts pour le recevoir. Ce n'était plus un mortel succombant sous le poids de ses longues douleurs ; c'était un ange descendu des demeures célestes et près d'y remonter : aussi jamais bénédiction pontificale n'a-t-elle fait verser plus de larmes pieuses que celle de cette main étendue sur la foule qui l'écoutait avec autant d'admiration que de recueillement et de regrets. C'est ainsi qu'il commença :

« Mes frères, je ne pourrai vous dire que peu de mots, et c'est d'une voix mourante que je vais occuper votre attention. Mes maux augmentent de jour en jour, la mort pèse sur ma poitrine brisée ; ces paroles, je le sens, sont les dernières que je vous adresserai, écoutez-les comme si elles sortaient de mon tombeau, etc. »

MEISTER, *de Zurich.*

HISTOIRE ABRÉGÉE

DU THÉATRE HOLLANDAIS (1).

La littérature dramatique commença, pour les Hollandais, dès le quatorzième siècle, par leurs *Spreckers* ou *Kamerspeelers*, les seuls orateurs de ce tems. Ils allaient ordinairement seuls, quelquefois avec un de leurs confrères, dans les cours voisines, où ils déclamaient des histoires ou des sujets de leur invention, et accompagnaient leur débit de toutes sortes de gestes. On cite, entre autres, Guillaume van Hillegardsberg. Dans le quinzième siècle parurent les *Redenrykers*, ou rhétoriciens, qui se rendirent très-célèbres par leurs poésies et leurs spectacles, et qui formèrent des sociétés particulières, que l'on nomma *Redenrykkamers*, chambres de réthorique. On citait déja en 1430, celle de Middelbourg en Zélande, dont les membres furent nommés *Sprookspreckers*, *diseurs de proverbes*. Quelques an-

(1) Cet article est pris du *Freymüthige*, où il a paru en forme de lettres. L'auteur est M. de Haug, frère du poète de ce nom. La traduction que nous donnons ici est libre et fort abrégée.

nées après, il s'établit de pareilles associations à Vlaardingen, à Nieuwkerk et à Gouda.

Dès l'année 1401, on joua, devant le duc Albert de Bavière, la Résurrection de J. C.; et en 1418, on représenta, dans la cathédrale d'Utrecht, toutes sortes d'histoires tirées de la Bible, comme les Dits et Gestes d'Hérode, etc. Parmi les pièces morales, on cite : *Het Sckaakspele gemoraliseerd* (le Jeu d'échecs moralisé); *De Moralisatie in de Destructie van Troye* (la moralisation de la ruine de Troye). On donna en 1452, devant l'hôtel-de-ville d'Arnheim, une pièce morale de la vierge Marie (*Zinnespel van de maagd Maria*). La pièce la plus ancienne que l'on ait pu trouver, porte ce titre singulier : *Jeu de Mai amoureux, dans lequel Pluton enlève Proserpine* (*Meyspel amoureus daar Pluto Proserpina ontscaect*). Philippe-le-Beau ne fit pas de difficulté de devenir membre de la Chambre de Rhétorique de Bruxelles ; il fit même plus, il établit à Malines une *Chambre souveraine des Rhétoriciens*, et lui donna pour chef son propre chapelain, Pierre Aelturs, qui prit le titre de *Prince souverain de la Chambre.* Aelturs la transféra, dans la suite, à Gand; et Maximilien Ier. ainsi que Charles-Quint confirmèrent ses institutions.

D'après toutes les descriptions de ces représentations théâtrales, il paraît que, dans les

commencemens, les prêtres furent en Hollande, comme par-tout ailleurs, les premiers poètes et les premiers acteurs. Pour rendre ces pièces, tirées de la Bible, encore plus agréables au public, on y ajouta des comédies et des farces, que l'on appelait *Kluchten* et *Zotte-Kluiten*. Le but moral de ces représentations était ordinairement développé par un prologue ou un épilogue; et elles furent favorisées non-seulement par les princes séculiers, mais par des archevêques et des papes. On oublia cependant bientôt la morale; et l'on se permit de mettre dans ces pièces tant de traits mordans, tant d'allusions et de licence, qu'elles furent défendues en différens endroits dès 1445. Cela n'empêcha pas l'immoralité de se maintenir encore longtems; le peuple ne voulait pas se laisser enlever son plaisir; et l'on fut obligé, dans la suite, de soumettre du moins ces pièces et les acteurs à l'autorité des magistrats, qui furent chargés d'y porter un examen plus ou moins sévère. Jusques vers le seizième siècle, les ecclésiastiques abusèrent de ces pièces et de ces représentations, en les faisant servir à leurs desseins politiques ou particuliers, et quelquefois à jouer de mauvais tours aux laïques; mais au commencement du seizième siècle, la chance tourna : les laïques, dans leurs drames, rabaissèrent de toutes manières les ecclésiastiques, et ne prirent que trop souvent la reli-

gion et le clergé pour but de leurs plaisanteries. En 1533, quelques *Redenrykers* établirent à Amsterdam une *chambre*, sans en prévenir les magistrats, et représentèrent dans une comédie, de la manière la plus licencieuse, la vie déréglée et les mauvaises mœurs du clergé. Ces nouveaux acteurs ne tardèrent pas à être punis de leur insolence : on ne se contenta pas d'en condamner neuf à aller en pélerinage à Rome, on fit encore un règlement qui défendait toutes les comédies qui n'auraient pas été examinées et permises par les magistrats de la ville. La même chose eut lieu à Vosmeer et à Zierikzée en Zélande, et dans plusieurs autres endroits. Cependant les lois, les proclamations et les châtimens ne furent pas en état de réprimer les satyres des *Redenrykers;* et enfin leur hardiesse alla si loin, qu'en 1564 on défendit à Harlem toute espèce de pièces que l'évêque, ou des commissaires nommés par lui, n'auraient pas lues et approuvées. Les ecclésiastiques eurent, en même tems, recours à un moyen beaucoup plus sûr, pour prévenir la honte et le ridicule auxquels les exposaient ces pièces satyriques; ils présentèrent au peuple, sous le jour le plus odieux, et peignirent des couleurs les plus noires tous les membres de ces *Redenrykkamers*, tant auteurs qu'acteurs. Le peuple crut tout ce qu'on voulut; les acteurs perdirent bientôt toute con-

sidération parmi lesurs concitoyens, et l'on nota ainsi cette profession d'une tache, dont ceux qui l'exercent n'ont jamais bien pu s'affranchir, et qui offre encore aujourd'hui des traces d'une vengeance adroite et durable. A la vérité, les mœurs des comédiens hollandais étaient en général assez mauvaises, pour servir de fondement aux calomnies que l'on débitait sur leur compte : dans ce cas, comme ailleurs, on attribuait à toute une classe les vices qui dégradaient la plus grande partie de ses membres; injustice qui, pour être commune, ne mérite pas moins d'être blâmée par tout juge impartial. Ce fut de ces *Redenrykers*, et des associations qui en dépendaient, que le véritable théâtre hollandais prit son origine. Dans cette nouvelle institution, les acteurs n'étaient plus obligés d'être poètes; de même que ceux-ci pouvaient se dispenser d'être acteurs, si les deux talens ne se trouvaient pas réunis dans la même personne. Ce fut au commencement du dix-septième siècle, que Samuel Coster, membre de l'ancienne *Redenrykkamer* d'Amsterdam, y jeta les premiers fondemens du grand théâtre national, dont plusieurs acteurs, justement célèbres, ont fait et étendu la réputation. Le docteur Samuel Coster, malgré les excommunications que tous les prédicateurs fulminaient contre lui, fit bâtir en 1617, dans le *Keizersgragt*, un théâtre que l'on appelait *l'Académie de Coster*, et où l'on

joua les meilleures pièces de ce tems-là. Vingt ans après, on y construisit la grande salle de spectacle.

Parmi les pièces de théâtre dont nous parlons, il faut citer surtout celles de *Bredero* et de *Coster* lui-même; les drames peu nombreux de *Brandt*, historien célèbre, et de *Hooft*, tout à-la-fois poète et historien, et quelques tragédies de *Jean Vos*, d'*Anslo*, et d'autres. *Hooft* travailla de très-bonne heure pour le théâtre, et donna à celui-ci deux tragédies historiques, l'une intitulée *Bato*, et l'autre *Gerard van Velsen;* et une comédie pleine d'esprit (*Warenar met de pot*), qui firent beaucoup d'honneur à l'auteur et au nouveau théâtre. Ce qui contribua aussi au succès qu'elles eurent, fut le grand talent de *Carelzoon van Ziermersz*, le meilleur acteur qu'eussent alors les Hollandais.

Gerard Brandt, connu par l'histoire de la réforme, et par la vie du grand Ruyter, se distingua, dès sa dix-septième année, comme auteur dramatique; et sa tragédie de *Torquatus* obtint un succès général. Mais d'auteur dramatique, un désespoir amoureux le fit devenir prédicateur; et *Brandt* fut perdu pour le théâtre. Le vitrier *Jean Vos* mérite aussi une place parmi les meilleurs poètes qui travaillèrent alors dans le genre dramatique. Sa tragédie *d'Aran et de Titus* lui fit une telle réputation, que,

fier de son talent, il entreprit une seconde tragédie, *Médée*, où se mettant au dessus de toutes les règles dramatiques, il ne suivit que son génie. Dans sa comédie bouffonne d'*Oene*, le vitrier *Vos* fait la peinture la plus indécente des mœurs de la dernière classe du peuple d'Amsterdam. On peut encore lui faire le juste reproche d'avoir, pendant le tems de sa direction, rejeté les pièces des autres auteurs, ou d'avoir si mal distribué les rôles qu'il n'y avait que les siennes qui pussent avoir du succès. Au reste, malgré l'horreur répandue sur plusieurs scènes de son *Aran et Titus*, on y trouve cependant des morceaux d'une étonnante et belle imagination; ses tableaux ont une beauté terrible, ses vers sont excellens: mais il ne règne ni ordre ni régularité dans cette pièce; c'est un véritable chaos, où des pensées guindées, bouffonnes ou communes, se trouvent à côté des endroits les plus sublimes.

L'*Assuérus* de *Schubart*, et quelques autres pièces, ressemblent beaucoup, pour le genre, à celle de *Vos*. Nous ne connaissons d'*Anslo* que la tragédie des *Noces Parisiennes* (*de parische Bruyloft*), écrite en 1649. *Vondel* le regardait comme un poète élégant. *Bredero* a donné au théâtre de meilleures pièces, et un plus grand nombre que les auteurs que nous venons de citer. Quoiqu'il ait fait plusieurs tragédies entremêlées de scènes plaisantes, il n'a

cependant de réputation que dans la comédie, et principalement dans la comédie bouffonne. Il visitait souvent le marché aux fruits, pour y étudier, d'après nature, la langue, le ton et les mœurs des poissardes et du petit peuple d'Amsterdam, et les rendre avec la plus grande vérité dans ses pièces. Deux méritent d'être citées, dont l'une est une imitation de l'Eunuque de Térence. L'*Iphigénie* de *Samuel Coster* est sa meilleure tragédie : il a fait aussi plusieurs comédies pleines d'esprit et de gaîté.

Mais toutes ces lumières du Parnasse hollandais furent éclipsées par l'éclat d'un astre plus radieux, par l'immortel *Vondel*. *Joost van den Vondel*, honoré du surnom de *Virgile hollandais*, effaça tous ses prédécesseurs. Cologne le vit naître en 1587 ; mais ce fut la Hollande qui éleva ce grand homme. Quelques efforts que pût faire *Jean Vos* pour le rabaisser, il donna, par le grand nombre de ses excellentes tragédies, un nouvel essor au théâtre national d'Amsterdam ; et c'est le seul des poètes que nous avons nommés, dont on donne encore aujourd'hui les pièces avec succès. Son premier ouvrage, *le Pacha*, écrit en 1612, fut joué d'abord par *les Redenrykers ;* toutes les autres furent destinées au théâtre d'Amsterdam.

Sa tragédie de *Palamède* fit beaucoup de bruit en 1625. Dans le personnage de *Pala-*

mède, il avait voulu représenter le célèbre *Olden Barnewelt*, et il se permettait des expressions très-fortes contre le prince Maurice d'Orange et le synode de Dordrecht. Il arriva de la Haye un mandat d'arrêt contre lui, mais les magistrats d'Amsterdam refusèrent de le livrer : cependant on condamna *Vondel* à une amende de trois cents florins.

Les pièces de cet auteur les plus goûtées à Amsterdam les années suivantes, furent *Electre*, *Joseph à Dothan*, *Joseph à la cour*, *Joseph en Egypte*, *les Frères*, *Salmonée*, *Phaëton*, *Jephté*, *David banni*, *David rétabli*, *Salomon*, *Samson*, *OEdipe*, *les Frères bataves*, *Lucifer*, etc. Mais de toutes ses tragédies, *Gysbrecht van Amstel* (*Gilbert d'Amstel*), est celle qui a acquis le plus d'importance, soit par le sujet, soit par la manière dont il fut traité. On la joua pour la première fois en 1638, pour l'inauguration du grand théâtre d'Amsterdam. Malgré les défauts de cette tragédie, et quoique le goût d'aujourd'hui soit bien différent de celui du siècle de *Vondel*, on la donne encore tous les ans, vers Noël, cinq ou six fois de suite, sur le théâtre d'Amsterdam. Cette pièce, en effet, est vraiment nationale. L'auteur y a peint, des couleurs les plus vives et avec beaucoup de vérité, les premiers tems de la grandeur naissante d'Amsterdam; et à la fin de la pièce, un

ange prédit et développe les hautes destinées qui l'attendent. De-là l'intérêt, ou plutôt l'enthousiasme, avec lequel les habitans d'Amsterdam revoient tous les ans cette tragédie. Ils applaudissent avec transport leur héros favori, et célèbrent en même tems le souvenir de leur grandeur naissante, et celui de leur illustre poète. Si on retouchait cette pièce de *Vondel*, et qu'on en retranchât cinq ou six pages de longs monologues, *Gysbrecht van Amstel* aurait plus de droits au succès dont il jouit, et qu'il ne mérite guère dans son état actuel. Plusieurs biographies font connaître la vie et la pauvreté de *Vondel*. Il mourut en 1679, à quatre-vingt-douze ans, et son cercueil fut porté par quatorze poètes. En 1772, on lui érigea, dans la nouvelle église d'Amsterdam, un mausolée de marbre, qui, pour toute inscription et pour tout éloge, ne fut décoré que du nom de *Vondel*.

Nous n'avons parlé jusqu'à présent que des poètes d'Amsterdam, tous sortis du sein de la *Redenrykkamer* de cette ville, et de l'académie de *Coster*. Amsterdam est encore aujourd'hui le séjour des plus grands poètes hollandais, quoique Rotterdam, Leyde, Middelbourg, et d'autres villes aient aussi leurs parnasses. Mais les amusemens publics et les spectacles brillans sont les suites naturelles du luxe, et d'une richesse qui doit se trouver surtout, comme on le sent bien,

dans une ville favorisée d'un commerce très-étendu : aussi est-ce à Amsterdam que le poète hollandais trouve la plus belle occasion de développer, d'exercer et de perfectionner son talent; l'émulation s'y réveille; on y distingue le mérite, on le récompense; et c'est là que le véritable esprit national paraît dans tout son éclat. Amsterdam est pour les Hollandais ce que Paris est pour les Français. Depuis *Vondel*, la Hollande a eu plus d'un poète qui s'est fait un grand nom; mais peu d'entre eux peuvent être mis sur la même ligne que lui. *Antonides*, *Poot* et *Feith*, qui vit encore, méritent surtout d'être cités. Mais nous nous bornons au mérite dramatique, et aux différens degrés de perfection dans ce genre de poésie.

Antonides (nommé aussi *van der Goes*, de *ter Goes*, lieu de sa naissance) naquit en 1647, et mourut en 1684. Il s'exprime avec agrément, et son style est facile, hardi et élevé. Son chef-d'œuvre est un poème sur la rivière de l'Y. Mais de tous ses ouvrages dramatiques, je ne connais que sa tragédie de *Trazile, ou la Chine surprise*. Le célèbre poète *Poot*, fils d'un laboureur, ne s'est pas exercé dans le genre dramatique.

M. Feith, ancien bourguemestre et très-bon poète, s'est distingué par des ouvrages d'un grand mérite; il s'est élevé au-dessus de ses devanciers, et même des poètes ses contempo-

rains; par la morale qu'il a su répandre dans ses ouvrages, par un intérêt bien soutenu des caractères habilement tracés, et par une versification facile et excellente. Ses plus belles pièces sont : *Inès de Castro*, *Thyrsa*, *Jeanne-Gray* et *Mucius Cordus*.

Dans son Inès de Castro, le poète représente la vertu dans les circonstances les plus importantes de la vie, et surtout accablée du poids des maux qu'elle n'a pas mérités. Ce tableau a des charmes si touchans, que les hommes, même les moins sensibles, aimeraient mieux y partager les souffrances de la vertu, que la victoire de ses adversaires.

Thyrsa, ou le triomphe de la religion, montre comme Alzire et Zaïre de Voltaire, le pouvoir et la force de la religion, et de quels sentimens tendres, puissans et sublimes elle peut nous animer. Quelque intéressant que soit par lui-même, pour l'ami de l'histoire, le sort touchant de la malheureuse *Jeanne-Gray*, cependant il le devient encore davantage dans les brillans tableaux de M. Feith. On pourrait dire la même chose de son *Mucius Cordus*, où le sentiment vrai, désintéressé et sublime de l'amour de la patrie excite d'autant plus notre admiration, qu'on éprouve bien rarement aujourd'hui ces élans de l'antique vertu romaine, et qu'on y atteint encore plus rarement. Ce n'était que par ces peintures sublimes que M. Feith pouvait

effacer les mauvaises impressions que menaçaient de produire, sur ses compatriotes, ses romans sentimentaux, modèles de mauvais goût, *Julia et Ferdinand* et *Constance*. Mais, heureusement pour la jeunesse de Hollande, cette espèce de roman n'était pas du tout dans l'esprit national. M. Feith a aussi remporté plusieurs prix, consistant en médailles d'or et d'argent, par de très-bonnes dissertations sur la morale et la religion; ses ouvrages esthétiques, ou sur la philosophie des beaux-arts, ont aussi beaucoup de mérite. Parmi les autres auteurs dramatiques qui ont paru depuis *Vondel* jusqu'à nos jours, il se trouve encore des hommes d'un talent reconnu et d'un génie distingué; mais je ne sais si on peut les comparer aux Hooft, aux Vondel et aux Feith, pour la hardiesse des pensées et l'élévation des figures. Du tems même de *Vondel*, *Jean Six*, *de Dekker* et *Pels* donnèrent d'assez bonnes pièces. On sait que ce dernier (ce qui prouve bien le mauvais goût de son tems) joignit à la *Mort de Didon*, tragédie en trois actes, jouée en 1668, une comédie aussi en trois actes, qu'on représentait avec la tragédie; le premier acte de l'une se jouant après le premier de l'autre, le second après le second, et ainsi des deux derniers.

Focquenbroch a fait des comédies très-bonnes et très-gaies; mais il en a aussi d'extrêmement

triviales. *Pluymer* et *Verhoek* se sont aussi fait connaître par plusieurs bonnes tragédies (1680-1700); mais le poète *Lucas Rotgans*, d'Amsterdam, les surpassa tous. Ses tragédies d'*Enée* et *Turnus*, et de *Scylla* ont été données avec succès, jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. — Les deux sociétés hollandaises, qui ont le plus contribué aux progrès des belles-lettres et du théâtre national, sont celles qui avaient pour devise : *Nil volentibas arduum* et *in magnis voluisse sat est.*

Mais il est tems d'introduire sur la scène les femmes poètes de la Hollande; elles y ont d'autant plus de droits qu'aucune nation de l'Europe n'a eu à se glorifier, depuis cent cinquante ans, d'un aussi grand nombre de femmes qui aient immortalisé leurs noms par la poésie, les sciences ou les arts. Il est à regretter que la langue hollandaise soit aussi peu répandue, et que la connaissance en soit restreinte dans un aussi petit espace. Jamais l'Allemagne, et encore moins la France et l'Angleterre, n'ont estimé, comme ils le méritaient, les poètes distingués de la Hollande; la plupart d'entre eux ne sont pas même connus de nom hors de leur patrie.

A la tête des femmes célèbres de la Hollande, nous devons placer l'illustre *Anne-Marie Schuurman*; et près d'elle, *Catherine Lescaille*, poète célèbre, qui mérita le nom de dixième muse. On connaît de cette Sapho

de la Hollande, sept tragédies, qui jusqu'à présent ont été un des plus beaux ornemens du théâtre : *Genseric*, *Wenceslas*, *Hérode et Mariamne*, *Hercule et Déjanire*, *Nicomède*, *Ariane* et *Cassandre*. Après la mort de son père, le fameux *Jacques Lescaille*, qui mourut en 1677, elle continua son commerce de librairie, et ajouta un grand prix aux meilleurs ouvrages du tems, par ses remarques, ses corrections et ses critiques : elle mourut en 1711, à soixante-deux ans. *Elisabeth Hoffman* se distingua dans la poésie hollandaise et latine; mais elle n'écrivit rien pour le théâtre.

Dans ces derniers tems, *Wilhelmine de Winter*, née *van Merken*, et *Pétronille Moens*, se sont fait une brillante réputation. Cette dernière vit encore. C'est elle qui célébra, dans ses chants, *Olden Barnweld;* et l'on a d'elle deux tragédies, *Jeanne-Gray* et *Dolsey, et Amélie*, qu'on regarde comme des chef-d'œuvres. On connaît de *Wilhelmine de Winter* plusieurs pièces de théâtre très-estimées, qu'elle composait avec son mari, auteur du poëme sur l'*Amstel*. Elle-même a écrit deux beaux poëmes : *Germanicus*, en seize chants, et *David*, en douze.

Madame *de Winter* possédait plusieurs des grandes qualités que l'on exige d'un poète dramatique ; elle avait une imagination ardente

et élevée ; les caractères de ses pièces historiques sont parfaitement tracés; elle a des scènes brillantes et bien conduites; son style est touchant, l'amour de la patrie y est bien senti et rendu avec grandeur. Peu de poètes hollandais peuvent se flatter d'avoir fait parler leurs héros avec autant d'énergie et de dignité; et très-peu ont su, aussi bien qu'elle, ménager l'intérêt et le conduire toujours croissant jusqu'à la fin de la pièce. On ouvrit, en 1774, la nouvelle salle d'Amsterdam, par un des chef-d'œuvres des *Wilhelmine de Winter*, *Jacob Simonszoon de Ryk*. Les services immortels qu'il a rendus aux Hollandais, lui méritaient bien cette préférence honorable. A l'occasion de l'ouverture du théâtre de Rotterdam, on donna, encore cette même année, *Marie de Bourgogne*, autre pièce de *Wilhelmine*. On cite encore, parmi les productions de cette femme de génie, *le Siège de Leyde*, et *Monzongo, ou l'Esclave royal*. Cette dernière pièce se donne encore souvent. Madame *de Winter* mourut le 19 octobre 1789. Les Hollandais ne manquèrent pas cette occasion de développer un des traits qui font le plus d'honneur à leur caractère, leur empressement à honorer les grands talens, même après la mort. La Société poétique de Leyde, célèbre par les encouragemens qu'elle donna à la poésie et à la littérature en général, fit élever à cette femme étonnante un mausolée dans la

vieille église d'Amsterdam. *Winkeles* en donna le plan, et l'exécution coûta 3000 florins.

Les poètes dramatiques, qui ont brillé depuis *Vondel* et *Pels*, sont en trop grand nombre pour que nous puissions donner la liste complette, même des meilleurs. On ne peut cependant pas se dispenser de nommer *Focquenbroch* et *Lucas Pater*, très-bons poètes comiques; *Claus Bruyn*, nommé le poète des mœurs, auteur de sept tragédies, et de plusieurs pièces tirées de la Bible (il est mort en 1732); *Jean de Marre*, connu par son poëme de *Batavia*, où il décrit les Indes orientales, et par sa tragédie de *Jacqueline de Bavière*. *Onderwater*, fils d'un laboureur, et qui s'est formé lui-même, mérite aussi d'être cité: son *Jugement dernier* lui a fait beaucoup de réputation. *Romoz*, très-bon poète, a donné plusieurs pièces originales et des traductions: on joua, en 1794, sa *Duchesse de Corali*. Le théâtre d'Amsterdam doit aussi des opéra et des traductions au célèbre compositeur *Ruloffs*. Plusieurs poètes vivans font honneur à la Hollande; mais je ne citerai que ceux qui se distinguent par un vrai talent dramatique, par leur bon goût, et la pureté de leur style.

A. L. Barbasz, connu par des fables, a enrichi le théâtre de plusieurs traductions des tragédies de Voltaire et de la Harpe. Entre plusieurs autres traductions, *Uylenbroek* a donné

celle de *Mérope*. Il a aussi essayé ses forces dans un drame original, en cinq actes, *la Famille malheureuse;* mais il paraît n'avoir pas voulu s'asservir aux trois unités : l'intérêt est trop partagé pour que la pièce en ait beaucoup. *Pypers*, qui avait fait la tragédie de *Saint Etienne, premier martyr*, a assez bien réussi dans quelques pièces de circonstance. On estime beaucoup aussi *J. Kinker*, *Haverkorn*, *Willemszoon* et *Loots*. Celui-ci s'est fait connaître avantageusement par ses chants de la *Paix* et du *nouveau Siècle*. M. *H. E. Streek* a écrit pour le théâtre, et a traduit l'Homme des Champs de M. Delille.

On peut, au reste, reprocher aux poètes hollandais d'à présent, de chercher plus à briller par des traductions que par des pièces originales. Ils ont d'autant plus de tort, que l'histoire de leur pays leur fournit assez de faits et de grands caractères, qu'ils pourraient mettre sur la scène avec beaucoup de succès. Il est à craindre que les traductions ne finissent par faire disparaître les bons ouvrages originaux. On remarque qu'en 1727, il y avait déja en Hollande plus de trente Sociétés poétiques; qu'elles avaient produit 1246 tragédies ou comédies en hollandais; mais depuis 1727, les traductions sont aux pièces originales, dans la proportion de dix à un; proportion déja très-forte, et qui n'a fait qu'augmenter depuis

que l'on connaît les ouvrages dramatiques de Schiller, d'Iffland, de Kotzebue. Plus de cinquante-sept pièces de ce dernier sont déja traduites; presque toutes celles de Ziegler et de Hageman le sont aussi. Les comédies de Kotzebue réussissent d'autant mieux, que la ressemblance des deux langues permet de conserver les saillies plaisantes de cet auteur. Je ne puis me refuser à citer un poète hollandais encore vivant, et très-remarquable. Sa verve poétique et dramatique ne s'est échauffée qu'à l'âge où celle des autres est éteinte depuis longtems. A quatre-vingt-un ans, l'ancien bourguemestre d'Amsterdam, M. *Straalman*, traduisit en vers l'Oreste de Voltaire, qui fut joué à Amsterdam en 1803. Les efforts réunis des acteurs firent un peu oublier que le poète n'avait plus le feu de la première jeunesse, et que ses vers manquaient souvent de correction et de force. Ce vieillard, que l'enthousiasme rajeunissait, récompensa les acteurs avec générosité. On ne peut que louer la manière dont il emploie ses derniers loisirs ; et toute critique serait ici au-dessous de la critique.

DE LA PHILOSOPHIE D'EURIPIDE.

TROISIÈME SECTION.

Morale.

Après avoir tracé l'esquisse de la philosophie d'Euripide relativement à la religion et aux vérités psychologiques, je vais recueillir ses sentimens sur les préceptes de la morale. Pour observer un ordre quelconque, je suivrai, sans trop de gêne, celui de Cicéron dans son *Traité des devoirs*, et j'y rapporterai mes remarques.

Il est singulier qu'Euripide et Platon, l'un ami et l'autre disciple d'un philosophe qui aimait la plaisanterie et de qui l'ironie était l'arme favorite, fussent tous deux graves et sévères. Platon, dit-on, *ne rit jamais* (1); on ne riait point à l'académie. Euripide fut appelé *misogèle*,

(1) Olympiodore, p. 588. — Les poètes comiques l'en raillaient.

Aliud nil potes, quam mœrere, mi Plato!
Et fronte semper corrugata, ut cochlea.

Laert. III, 26.

(*ennemi du rire*). Mais comme Platon, si l'on en croit Diogène Laërce, se permit quelques gaîtés (1), de même la morale d'Euripide s'humanisait quelquefois, quoiqu'en général elle porte un caractère d'austérité. J'aime la réflexion de la nourrice de Médée, sur l'usage qu'on pourrait faire de la musique pour calmer la mélancolie (2). Mais Aristophane la désapprouve (3).

PRUDENCE.

Sous le nom de *prudence*, les Latins comprenaient l'acquisition des connaissances utiles : c'est de cet objet que Cicéron s'occupe sous ce titre.

Euripide estimait les physiciens, dont le plus fameux avait été son maître. « Heureux qui, fuyant le trouble et l'injustice, cultive en paix les sciences sublimes (4), contemple l'univers, qui ne vieillit jamais, étudie ce grand ouvrage de la nature, et sa structure merveilleuse. L'idée d'une action honteuse n'entre point dans une ame occupée de ces grands objets (5). »

---

(1) Même excessives, si l'on juge authentiques les épigrammes qu'il lui attribue.

(2) *Médée*, *v.* 190 *et seq.*

(3) *Nub. act. V.*

(4) *La Géométrie*, suivant une correction de WALKENAER.

(5) Fragment cité par Clément d'Alexandrie, rapporté par WALKENAER. *Diatr. p.* 26.

Il existe un autre fragment, cité par le même auteur, qui nous a conservé le précédent, dans lequel Euripide s'indigne contre ces physiciens gigantesques qui se jouent des principes sacrés, et se perdent souvent dans les nues. Mais ce morceau est trop mutilé pour oser le traduire ; je me contente de l'indiquer (1).

Quoique Socrate n'eût pas de goût pour les sciences exactes, on sait le cas qu'en fit son disciple Platon, qui interdisait l'entrée de son académie aux ignorans en géométrie, qui enseigna aux Déliens à quoi se réduisait le problème de la duplication du cube. Je pourrais citer un passage d'Jon, pour montrer qu'Euripide se piquait de géométrie ; mais ce petit trait d'érudition est au-dessous du plus mince écolier, puisqu'il s'agit de mesurer en pieds carrés une surface carrée, dont le côté est d'un pléthre, ou de cent pieds linéaires. C'est au moins un petit calcul exact : et il y avait une raison particulière pour le poète de s'y assujettir. Le temple de Minerve, dans la citadelle d'Athènes, avait précisément les mêmes dimensions qu'Jon donne à la tente qu'il fait construire dans cette tragédie. C'était un carré de cent pieds de côté ; on l'appelait *Parthénon*, ou le temple de la Vierge. C'était pour faire allusion à ce monument, cher aux Athéniens, que le poète entrait dans ces détails (2).

(1) *Ibid.*

(2) *Jon. v.* 1157. *Th. des Gr. de mon édit. t. IX, p.* 124.

JUSTICE.

La *justice*, prise dans le sens étendu que lui donnaient les anciens philosophes, renferme presque la morale universelle, et les devoirs qu'elle prescrit sont les plus importans.

Le premier et le plus capital est celui qui nous impose la loi de respecter la vie de nos semblables. Le théâtre peut inspirer efficacement l'horreur de l'homicide (1). Je trouve dans l'Hécube d'Euripide quelques beaux vers sur ce sujet : tels sont ceux-ci que le chœur adresse au meurtrier Polymestor. «Tu n'as point encore porté la peine de ton crime, mais peut-être elle est prête à t'atteindre. Tel qu'un homme précipité dans un océan sans rivages, tu seras exclu pour jamais des douces jouissances de la vie. Car celui contre qui s'unissent à la fois la justice et les dieux, ne peut échapper à la perte qui le menace. Une trompeuse espérance t'a fait entrer dans cette route, qui te conduit au séjour de la mort (2). »

Mais avant que les lois eussent déposé entre les mains de quelques hommes sages la punition des crimes, la vengeance était en quelque sorte

(1) La tragédie de Macbeth est un sermon très-éloquent contre le meurtre.

(2) *Hécube, v.* 1016. *Th. des Gr. de mon édit. t. IV, p.* 465.

légitime, et cette passion, proscrite par la religion, était pour la société, qu'elle semble vouloir détruire, un triste lien et une sauve-garde nécessaire. Aussi voyons-nous chez tous les peuples, avant l'époque où la législation s'est perfectionnée, les haines de famille et les vengeances consacrées. Tel est l'état des nations sauvages, tel fut celui de nos ancêtres, tel était celui des habitans de la Grèce dans les tems héroïques dont les poètes tragiques rappellent le souvenir. Oreste, vengeur d'Agamemnon, est poursuivi par le père de celle qu'il a fait périr (1). Et l'infortunée reine d'Ilion croit appaiser l'ombre de son fils Polydore, en arrachant les yeux à son perfide meurtrier. Agamemnon l'autorise comme roi, et l'approuve comme juge (2).

Au nombre des devoirs qui nous unissent à nos semblables, un des plus respectables est l'hospitalité. On connaît le respect des anciens pour les relations qu'elle faisait contracter. Cette vertu, née de la nécessité et de la confiance, existe encore chez certains peuples : ce sont ceux (comme je l'ai dit ailleurs (3)) qui, par la simplicité de leurs mœurs, ont conservé la bonne foi du premier âge ; ceux chez lesquels

(1) Tyndare. Voyez l'*Oreste* d'Euripide.

(2) Voyez la tragédie d'*Hécube*.

(3) Note 1 sur Hécube, de ma traduction des *Tragédies d'Euripide*, t. I, p. 97.

les voyages sont rares et dangereux, ou dont la religion a consacré cet ancien usage. Un Arabe reçoit, sans le connaître, l'assassin de son fils réfugié dans son jardin; il partage un fruit avec lui, et le rassure par cette cérémonie sacrée. Instruit ensuite de son malheur, ayant appris que le meurtrier est en sa puissance, il respecte l'hospitalité et le dérobe aux yeux de la justice. Les sauvages de divers cantons de l'Amérique pratiquent encore l'hospitalité, soit entr'eux, soit avec les Européens.

Dans les plus anciens tems de la Grèce, un voyageur entrait librement au premier gîte qu'il rencontrait; il y était reçu comme un ami, comme un frère : on lui servait à manger avec la famille; car c'était une affaire de religion de ne demander le nom de son hôte qu'après le premier repas. Quand la connaissance était ainsi établie, on entamait une conversation plus particulière; on s'informait réciproquement de son histoire; on demandait au voyageur qui il était, d'où il venait, où il allait; on parlait de sa famille, de ses parens, de ses amis; et comme les plus longs voyages, surtout par terre, n'étaient jamais bien considérables, il était rare que, par ces relations réciproques, on ne découvrît pas des connaissances, des liaisons communes; ce qui formait une double, une triple hospitalité, et une intimité proportionnée. En se quittant, on faisait des vœux mutuels pour sa pros-

périté; on s'embrassait; on se faisait des présens (1).

Ces présens devinrent incommodes. Peut-être en résulta-t-il des abus. On se contenta de partager un morceau d'ivoire, ou un dé, ou une petite pièce de monnaie, dont les moitiés, conservées précieusement, servaient à se faire reconnaître. Il est digne de remarque peut-être qu'un usage entièrement semblable subsiste dans les montagnes de Suisse. Lorsqu'un Suisse traverse celles de l'ancien évêché de Bâle (Mont-Terrible), il ne cherche point d'hôtellerie. Il entre dans une métairie. On le reçoit avec simplicité, surtout avec joie. Et quand il est prêt à partir, son hôte prend un petit morceau de bois qu'il prépare avec soin; il le partage, donne l'une des moitiés à celui qu'il a reçu avec tant de bienveillance, et garde l'autre pour en faire usage, si ses affaires l'appellent à lui rendre sa visite. Après cette simple cérémonie, ils se séparent en se jurant une amitié mutuelle. Rien n'est plus saint que de tels liens : toute l'antiquité nous offre des preuves du prix qu'on y mettait, et de l'horreur qu'inspiraient les violateurs de l'hospitalité. Deux guerriers se rencontrent dans un combat; ils découvrent que

(1) On voit souvent ces dons d'hospitalité dans la *Retraite des dix mille*. Ainsi, par exemple, les habitans de Sinope envoient aux Grecs trois mille médimnes de farine, et quinze cents céramies de vin, à titre de *xénia* ou présens d'hospitalité. *Anab. VI.* 1.

leurs familles sont liées par ces nœuds sacrés; ils s'embrassent au lieu de se combattre, en s'écriant avec transport : *Tu es mon ami, tu es mon hôte.* Ils se séparent en se faisant des présens, et rentrent ensuite dans la mêlée.

Il y avait une autre manière d'établir l'hospitalité, qui consistait à s'asseoir sur la cendre du foyer : lieu saint où étaient les Lâres. C'est ainsi que Coriolan se présente chez le roi des Volsques.

Quelquefois l'hospitalité était un contrat, et subsistait jusqu'à ce qu'on y eût renoncé expressément.

La moitié de la tragédie d'Hécube dépend de cet ancien respect pour l'hospitalité. Et quoique tous les tragiques y fassent de fréquentes allusions, c'est Euripide qui semble avoir le plus honoré cette vertu, en vouant à l'opprobre et à la douleur son plus insigne violateur.

« La société, dit Cicéron (1), a ses degrés..... La première société est dans le mariage; la seconde avec nos enfans..... Mais il n'y en a point de plus sacrée que celle de la patrie. »

Une des convenances à observer dans l'union conjugale est celle de l'âge. « L'union, dit Euripide (2), l'union de deux époux d'une jeunesse égale, est inégalement assortie. Car l'homme jouit encore de toute sa vigueur longtems après

(1) *Offic. I.* 17.

(2) Fragment d'Eole. Musgr.

que sa jeune compagne a vu faner la fleur de sa beauté. »

J'ai dit, dans la vie d'Euripide, qu'il jugeait sévèrement les femmes, et qu'il est probable que le ressentiment de quelques chagrins domestiques avait aigri son humeur. Il peint l'amour avec trop de vérité pour n'avoir pas senti ses atteintes. Il l'appelle, comme Socrate, *le plus grand des dieux* (1). Mais on sait assez que, sur le théâtre grec, l'amour occupait peu de place. L'Hippolite est, à proprement parler, la seule de leurs tragédies où il joue le principal rôle; et dans cette tragédie, l'amour de Phèdre est bien propre à inspirer de l'effroi par ses suites et sa violence. Dans l'Andromaque d'Euripide, l'amour est couronné par le succès. Mais cet amour, fondé sur les liens de la parenté et sur d'anciennes espérances, occupe peu le spectateur. Dans l'Oreste d'Euripide, l'amour n'est qu'un sentiment épisodique et presque sans intérêt.

On trouve, dans cet auteur, plusieurs traits relatifs à l'éducation des enfans. Je ne citerai que le fragment suivant : « Le luxe et l'opulence ne peuvent inspirer les vertus mâles et fortes. La pauvreté sans doute est à plaindre, mais au moins elle forme les enfans au travail et à la vertu (2). »

(1) *Troad.* v. 989. 1060. Walkenaer, *Diatr.* c. 15.
(2) Fragment d'*Alexandra*. Musgr.

L'amour de la patrie se fait remarquer dans les tragédies d'Euripide, à quelques traits assez frappans que j'ai eu occasion de citer ailleurs (1). Plutarque nous a conservé un bel éloge d'Athènes tiré de ses tragédies. Je le citerai dans la naïve traduction d'Amyot :

« Premièrement un peuple nous ne sommes,
Venu d'ailleurs, icy estranges hommes,
Ains de tout temps au païs mesme nez :
Tous autres gens ont esté promenez,
Comme osselets, que çà et là l'on jette,
Chassez puis d'une et puis d'une autre assiette :
Et s'il nous fault davantage exalter,
Nous avons l'air que nous pouvons vanter
D'estre si bien tempéré, qu'en froidure
Ny en chaleur point d'excès il n'endure :
Et si la Grèce ou l'Asie produit
Gibbier aucun délicat, ou bon fruict,
Au doux appast de cest air se vient rendre,
Tant qu'il nous est facile de le prendre (2).

« Et toutefois, ajoute Plutarque, celui qui avait escript toutes ces belles louanges-là de son païs, s'en alla en Macédoine, et vescut en la cour du roi Archélaüs. »

Peut-être le poète avait-il adopté les sentimens que Plutarque lui-même offre aux bannis comme

(1) *Vie d'Euripide.*

(2) *Du banissement.* — Il y a dans ces vers quelques rapprochemens qui rendent l'éloge plus brillant. Dans la pièce perdue d'où ce fragment est tiré, intitulée *Erechthée*, il s'agit d'immoler sa fille à sa patrie.

des consolations efficaces. « L'homme, ainsi que disait Platon, n'est pas une plante terrestre qui ait ses racines fichées en terre, ne qui soit immobile, ains est céleste, la teste en estant la racine, de laquelle le corps s'esleve droict contremont devers le ciel. Voilà pourquoi Hercules disait en une tragédie (1) :

« Ou de Thèbe, ou d'Argos; au lieu de sa naissance
Hercule ne sait point borner son existence.
La Grèce est sa patrie, et n'a point de cité
Qui lui soit étrangère, ou qui l'ait rejeté.

« Socrate (c'est toujours Plutarque qui parle), Socrate disait bien mieux qu'il n'était ni Grec, ni Athénien, mais qu'il était citoyen du monde; ce qu'il exprimait par un seul mot, s'appelant *Cosmien*, comme nous disons *Rhodien* ou *Corinthien*. Car ni le Sounius, ni le Ténare, ni les monts Cérauniens ne pouvaient lui servir de barrière.

« Du haut et vaste éther vois l'immense étendue,
Vois comme il tient la terre en ses bras suspendue (2). »

Telles sont les bornes de ma patrie, etc. »

Je mets en parallèle, avec ces expressions de Socrate, ce vers extrait du Phaëton d'Euripide :

« Ma patrie est par-tout où je trouve une terre qui me nourrit. »

---

(1) J'abandonne ici Amyot.

(2) Ces deux vers d'Euripide, que j'ai déja cités, sont ici de la traduction de d'Olivet. (Cic. *de la Nat. des dieux, t. II, p.* 60.)

Cicéron intente à Euripide une accusation grave. « César, dit-il, avait toujours à la bouche ces deux vers des Phéniciennes, auxquels, en les traduisant, je ferai perdre de la grace, mais dont j'exprimerai du moins la pensée :

« De la justice enfin s'il faut braver les lois,
C'est pour régner qu'on peut méconnaître ses droits :
Ailleurs je les respecte. »

« Criminel Etéocle! ou plutôt, coupable Euripide! qui oses absoudre le plus atroce des forfaits. — Se peut-il, dieux immortels! que quelqu'un trouve son avantage dans ce qu'il y a de plus odieux et de plus lâche? Non, c'est en vain que les citoyens opprimés décernent le nom de *père* au parricide de la patrie (1). » Cette dernière expression rappelle celle de Platon au huitième livre de la république, où il qualifie de même le tyran, et où il reproche aux poètes tragiques de colorer ses attentats. L'un et l'autre passage est fort beau. Mais si l'on replace l'acteur en scène, le poète ne paraîtra pas avoir mérité sa condamnation. Car Étéocle n'est point le héros de sa pièce, mais un ambitieux qui périt victime de sa démence. Et c'est par la bouche de Jocaste que le poète exprime ses véritables sentimens. Cette reine réfute avec beaucoup de force les sophismes de son fils. Tout le discours qu'elle prononce respire l'enthou-

(1) *Offic.* 3. 21.

siasme républicain, et elle va même jusqu'à caractériser la royauté par le nom d'*injustice heureuse.*

Mais si, dans ce cas, Cicéron juge Euripide avec trop de sévérité, en voici un autre où il le cite avec trop de complaisance. « Le parjure consiste, dit-il, non à jurer sans intention d'exécuter, mais à trahir un serment fait en conscience et énoncé selon les formes. »

« Mon cœur n'eut point de part au serment de ma bouche, dit sagement Euripide (1) » Telles sont les paroles de Cicéron, dont la justesse ne peut être bien appréciée, si l'on n'a sous les yeux le passage auquel elles se rapportent. La nourrice de Phèdre vient d'avouer au jeune Hippolite la passion de son infortunée maîtresse. Ils paraissent sur la scène.

Hippolite. « O ciel! ô terre! ô clarté pure de l'astre du jour! Quelles paroles viens-je d'entendre? Quel discours exécrable a frappé mes oreilles? »

La Nourrice. « Mon fils! cher Hippolite! n'élevez pas la voix, etc. »

On se rappelle la suite du dialogue, où, après diverses instances, la nourrice presse enfin, auprès du héros, l'engagement qu'elle lui a fait

(1) *Offic.* 3. *Trad de* Barett.

prendre : « Cher prince, lui dit-elle, souvenez-vous des sermens que vous avez faits. »

Hippolite. « Ma bouche l'a juré, mon cœur n'a point fait de serment. »

La Nourrice. « Que faites-vous, mon fils, vous allez perdre ceux qu'unit à vous l'amitié la plus tendre. »

Hippolite. « Non, j'en brise les nœuds. Je n'aimerai jamais des ames viles et criminelles. »

La Nourrice. « Hélas! pardonnez-leur. Accordez quelque chose à la faiblesse humaine. »

Ce mouvement d'Hippolite, qui foule aux pieds des sermens arrachés par surprise, est aussi vrai que noble. Mais ce qu'il ose dire et penser en cet instant d'indignation, est démenti ensuite par sa conduite, et on ne lui pardonnerait pas d'en agir autrement. Le vers cité n'est donc au vrai qu'un vers de situation; Cicéron me semble lui avoir donné trop de poids, ainsi que Plutarque, qui lui compare un mot connu de Lysandre. Par la même raison, Euripide ne méritait pas les sarcasmes d'Aristophane, qui s'amuse fort de ce mot-là (1). Il est vrai qu'il était plaisant de combattre Euripide par ses propres armes, et de faire dire à Bacchus, en parodiant Hippolite :

« Ma langue l'a juré, . . . ma main couronne Eschyle (2). »

(1) *Ran. v.* 101. — *Thesmoph. v.* 282.

(2) *Ran. v.* 1519.

FORCE.

La *force* consiste surtout dans l'empire qu'on exerce sur ses passions et sur son propre cœur (1). Euripide s'élève souvent contre l'ambition, et loue la médiocrité. « En vain, dit Jon, vous me vantez les charmes de la royauté : au-dehors elle a des attraits, mais au fond du palais on trouve la tristesse..... J'aime mieux couler en paix mes jours dans l'obscurité, que de trembler sur le trône, forcé de m'entourer d'amis lâches et vils, et de redouter la vertu..... Une fortune médiocre, une vie exempte de peines, voilà les seuls biens que j'envie (2). »

La force consiste aussi à supporter les coups du sort avec courage et dignité. On sait comment Anaxagore reçut l'affreuse nouvelle de la perte de ses enfans : *Je savais bien que je les avais faits mortels.* La philosophie lui avait appris à méditer sur les maux, et à les prévoir de loin, afin d'en émousser la pointe. Aussi Euripide parlait par la bouche de Thésée, lorsqu'il faisait dire à ce héros (3) : « Docile aux leçons d'un sage, je portai dès longtems mes regards sur les soucis et sur les infortunes qui pouvaient fondre sur ma tête. Je me peignais les

(1) *Offic. I.* 20.
(2) *Jon, v.* 641. *Th. des Grecs de mon édit. t. VIII, p.* 93.
(3) *Tuscul. p.* — PLUTARCH. *Consol. ad Apollon.*

peines de l'exil, les horreurs d'une mort cruelle, et les calamités de tout genre, afin que si jamais je venais à les éprouver, mon cœur armé contre elle les supportât sans faiblesse. » Voici, dit Plutarque, comment Dictys consolait Danaé.

« Pensez-vous que sensible à vos justes douleurs,
L'inflexible Pluton rende un fils à vos pleurs ?
L'enfer est sourd aux cris que ses rigueurs excitent;
Loin d'adoucir vos maux, ces transports les irritent.
Portez plutôt les yeux sur tant d'infortunés,
Comme vous, près de vous, à souffrir condamnés.
Combien portent aux morts leurs plaintes inutiles,
Qui vivant ont aux fers tendu leurs mains débiles !
Combien de leurs enfans ont fermé le cercueil,
Et détestant la vie, ont vieilli dans le deuil !
Que de rois détrônés, de qui la tête altière
Et le front couronné rampe dans la poussière !
Souvent des maux qu'il souffre un mortel malheureux
Se console en fixant ces objets douloureux. »

« Dictys lui conseille donc d'envisager les maux de ceux dont l'infortune égale ou surpasse la sienne. C'est à cette consolation qu'il faut rapporter ce mot de Socrate, que si tous les hommes entassaient, dans un même lieu, toutes leurs diverses fortunes, pour en faire ensuite le partage, et les répartir à chacun également, la plupart reprendraient volontiers celles qu'ils auraient déposées (1). »

(1) *Ibid.*

Décence.

Selon les idées anciennes, je rapporterai sous ce chef le fragment suivant (1), qui a rapport à la distinction des états. « Pourquoi la noblesse obtiendrait-elle nos hommages? Remontons à notre origine. Lorsque la terre, notre commune mère, fit sortir les hommes de son sein, elle voulut qu'ils fussent tous semblables à l'extérieur, et qu'ils jouissent tous des mêmes avantages; qu'aucun enfin ne fût distingué par quelque marque qui lui fût propre. Le noble et le roturier descendent des mêmes ancêtres. Le tems a établi ces lois arbitraires dont la noblesse est si fière. Le génie est le seul titre respectable; et ce sont les dieux qui le donnent, et non le rang ou la fortune. »

C'est encore cette vertu qui inspire le respect pour les morts et le soin de la sépulture. Il est inutile de rappeler ici les opinions anciennes à ce sujet, et leur influence sur les mœurs et sur les coutumes. Une tragédie d'Euripide toute entière en dépend (2), et plusieurs autres y font allusion, ou même sont en partie fondées sur ce préjugé respectable.

Voici encore quelques traits qui me semblent

---

(1) Tiré de l'Alexandre d'Euripide. Musgrave, *Fragmens*.
(2) Les Suppliantes.

mériter d'être recueillis, et qui n'ont pas trouvé place dans les divisions précédentes. Un fragment d'Andromède exprime la même pensée que Virgile a si heureusement placée dans la bouche de Didon (1). « Je n'ai jamais insulté les malheureux, craignant d'éprouver leur sort à mon tour. » Un autre fragment, de la même tragédie, énonce une pensée bien vraie: « L'avenir nous trouble sans cesse, et les maux que l'on craint sont plus cruels que ceux que l'on souffre. »

On voit qu'Euripide avait présentes à l'esprit les maximes des anciens sages, et qu'il les employait souvent. C'est ainsi que dans les Troyennes (2) et ailleurs, il rappelle ce mot connu : *Ne donnez pas le nom d'heureux à celui qui n'a pas encore atteint le dernier terme de la vie.*

Je terminerai ces remarques par la traduction d'une scène d'Antiope, composée de divers fragmens, corrigés et réunis, par M. Walkenaer, d'une manière si naturelle, qu'il est difficile de n'y pas reconnaître la touche originale à travers plusieurs lacunes inévitables. Le sujet de cette tragédie perdue était *Antiope vengée par ses fils.* Pour se soustraire aux persécutions de la jalouse Dircé, Antiope avait quitté Thèbes, et

(1) *Non ignara mali, miseris succurrere disco.*
Malheureuse, j'appris à plaindre le malheur.

(2) *Troad. v.* 514.

s'était réfugiée dans la maison qu'habitaient Zéthus et Amphion. Ces deux frères, d'un caractère opposé, étaient les fils de Jupiter, qui avait aimé Antiope sous la figure d'un satyre. Ils ignoraient leur illustre origine, ce qui donnait lieu dans la pièce à une reconnaissance. Ces jeunes gens, en retrouvant leur mère, apprirent d'elle ses malheurs, et punirent Dircé en l'attachant à un taureau furieux. La tragédie d'Euripide, dont je viens d'exposer le sujet, contenait une scène remarquable entre les deux frères: Zéthus, dont les mœurs étaient dures et le caractère rustique, blâmait le goût d'Amphion pour la musique et pour les lettres. On va les entendre disputer (1).

Scène d'Antiope.

Zéthus, Amphion, le Chœur.

Zéthus. « Amphion! tu négliges les soins qui devroient le plus t'occuper. Né, comme tu l'es, pour la gloire, quelle honte d'avoir les mœurs et tous les traits d'une femme! — »

Amphion. — « Chacun brille par le talent qu'il a reçu de la nature. L'art dans lequel il excelle, est l'objet de tous ses efforts et de ses travaux assidus. — Ne me reproche pas une figure

(1) J'indiquerai par un simple trait de séparation les divers fragmens rassemblés ici, sans m'assujettir à citer les auteurs dont ils sont extraits.

efféminée. Si mon ame est ferme et prudente, je ne regrette point la force du bras. — C'est par l'intelligence que les familles et les états sont heureusement gouvernés; c'est elle qui fait la gloire et assure le succès des guerriers. Un sage conseil triomphe d'une nombreuse armée (1), et le nombre sans la prudence n'est qu'un trompeur avantage. — Ceux qui se livrent aux grossiers plaisirs de la table, tout occupés des soins du corps, ne peuvent supporter le besoin. En perdant leurs richesses, ils deviennent de dangereux citoyens; car lorsqu'on s'est fait une habitude de suivre des goûts si bas, c'est en vain qu'on prétend la rompre. — Si quelqu'un jouit des biens de la fortune, et ne sait pas être généreux, il ne mérite pas le nom de riche, mais plutôt celui de gardien de ses trésors. — Telle est la vie des mortels, mêlée de plaisirs et de peines: un instant de prospérité est bientôt suivi de revers. Puis donc que notre sort est si incertain, jouissons du bonheur qui est à notre portée, et repoussons les atteintes de la tristesse. — Je ferai retentir mes chants, et j'y joindrai des paroles propres à élever l'ame, en évitant d'émouvoir les passions dont cette ville est agitée. — Se jeter dans les affaires, lorsque l'on peut l'éviter, c'est faire bien follement le sacrifice de son repos. »

(1) *Un seul conseil sage triomphe de beaucoup de bras.* Cette sentence a été trouvée gravée sur la porte d'une maison d'Herculanum. Voyez WINCKELMANN, *Hist. de l'Art.*

Le Chœur. « Il n'y a point de question dans laquelle, avec le don de la parole, on ne puisse faire triompher tour à tour les opinions opposées. — »

Zéthus. « Faut-il décorer du nom de sagesse ces arts qui ne servent qu'à nous corrompre ? — Tout homme qui néglige ses affaires pour ne s'occuper que de chants et de poèsie, est inutile à sa famille, à sa patrie, à ses amis. La vertu n'a point d'empire sur l'esclave de la mollesse. — Ce n'est pas ainsi que tu domineras dans les conseils, et que tu vaincras dans les combats. — Crois-moi, quitte la lyre : laisse-là tes accords, et mets dans tes actions cette harmonie que tu vantes. Occupe-toi d'arts plus solides, si tu veux passer pour sage. Laboure, bèche la terre, va garder les troupeaux ; et que d'autres s'amusent de ces recherches curieuses, dont tu ne tireras d'autre fruit que la misère. »

Voici enfin un précepte tiré de cette même tragédie : « Mon fils, il est trois vertus que tu dois pratiquer : honorer les dieux, ceux qui t'ont donné le jour, et les lois communes de la Grèce. C'est par ces sentimens que tu obtiendras la couronne de gloire la plus brillante. »

Je termine ici mes remarques sur la philosophie d'Euripide. Je souhaite que cette faible esquisse justifie le cas qu'en ont fait plusieurs hommes célèbres, tels que Socrate, Cicéron et

Quintilien. Le stoïcien Chrysippe admirait tellement ce poète, qu'il le transcrivit presque tout entier dans ses ouvrages. Mais il est souvent difficile de donner de l'intérêt à ces pensées détachées, et d'en bien déterminer le sens en les traduisant. C'est aussi pourquoi je n'ai pas osé étendre ces citations autant que j'aurais pu le faire.

P. Prévost.

HESIR ET JEDIDA (1).

Salomon, fils de David, habitait la maison d'été qu'il avait fait bâtir dans la vallée d'Hermon. Cette maison était dans une forêt, où croissaient tous les arbres et toutes les plantes que le roi avait fait venir des pays éloignés.

Il arriva que Salomon sortit un matin au lever du soleil, et prit avec lui deux de ses serviteurs, qui le suivaient dans la forêt, et écrivaient sur leurs tablettes ce qu'il leur disait, afin qu'il le remît dans le livre où il parlait des plantes de la terre, depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hysope qui croît sur la muraille.

(1) Ce morceau est traduit de l'allemand de M. Pfeffel, de Colmar, connu par de jolies fables et d'autres ouvrages de poésies.

Et pendant que le roi se promenait dans la forêt, il aperçut, près d'une fontaine, une jeune fille qui faisait boire ses chèvres à l'eau de la source. Le roi s'approcha de cette fille, et elle lui plut, car elle était aimable et belle; ses yeux brillaient comme les étoiles du ciel, ses lèvres étaient rouges comme le corail, et ses cheveux, d'un noir d'ébène, tombaient en boucles sur ses épaules d'ivoire.

Le roi lui dit : Je te salue, aimable fille; quel est ton nom? La jeune fille se prosterna le visage contre terre; elle adora le roi, et lui répondit : Jedida est le nom de ta servante. Alors ses joues devinrent aussi rouges que la fleur de grenade; elle baissa les yeux, et n'osa pas regarder son seigneur. Mais le roi se plaisait à voir cette fille, et il lui dit : Relève-toi, belle Jedida, car tu as trouvé grace devant mes yeux. La fille se leva et voulut couvrir son visage; mais Salomon ôta le voile de dessus son front, et lui dit : Ne te cache pas devant ton roi, car il a conçu de l'amour pour toi, et veut te recevoir parmi les femmes de son palais. Alors la jeune fille pâlit, resta muette, et elle trembla de tous ses membres. Mais le roi ordonna, et parla ainsi à ses serviteurs : Prenez-la par le bras, et conduisez-la; car elle est timide, et mes paroles l'ont effrayée.

Les serviteurs obéirent aussitôt; ils conduisirent la jeune fille à la maison d'été, et la re-

mirent au gardien des femmes et des maîtresses du roi. Alors le gardien ordonna aux servantes de laver Jedida avec de l'eau de nard, de parfumer ses cheveux d'huile de cinamome, et de la revêtir d'une robe de lin d'Egypte. Mais Jedida était comme un agneau que l'on mène au sacrifice; son cœur battait sous la main des servantes, et elle fermait les yeux devant le vêtement précieux.

Le lendemain matin, l'on dit à Salomon: Voyez, seigneur, Jedida, la belle bergère, a pleuré toute la nuit; elle ne veut prendre ni boisson, ni nourriture, et le chagrin a flétri son visage.

Alors le roi fit appeler Jedida; il lui parla amicalement, et lui dit: Que te manque-t-il, ma colombe? pourquoi tes yeux sont-ils rouges de larmes? et pourquoi tes joues sont-elles devenues pâles? Mais Jedida se jeta le visage contre terre, et poussa des sanglots; et Salomon lui dit: Parle, Jedida, que veux-tu de moi? que le Seigneur me punisse si je ne te l'accorde pas! Alors la jeune fille leva les yeux vers le roi, elle crut à ses paroles, et lui répondit: Ah, seigneur! je suis la fiancée d'Hesir, le cultivateur de tes vignes.

Le cœur de Salomon fut attendri; il releva Jedida en lui disant: Lève-toi; qu'il soit loin de moi de prendre pour femme la fiancée de mon serviteur: va dans ton appartement jus-

qu'à ce que je te fasse appeler. Salomon envoya aussitôt un messager à Hesir, et lui fit dire : Hesir, le roi te demande ; suis-moi, afin que tu entendes ses paroles.

Hesir suivit le messager, et vint devant le roi, comme quelqu'un qui brave la mort ; il ne regarda pas les princes et les guerriers qui se tenaient devant le trône ; car depuis qu'il avait perdu Jedida, la vie était un tourment pour lui. Et Salomon lui dit : Est-il vrai, Hesir, que Jedida, la bergère des chèvres, soit ta fiancée ? Hesir regarda vers la terre, ses yeux se remplirent de larmes, il soupira en disant : Elle est ma fiancée.

Salomon voulut tenter ce jeune homme. Écoute-moi, Hesir, lui dit-il, je te donnerai le poids de Jedida en argent, si tu veux me l'abandonner ; car j'aime cette jeune fille, et veux la recevoir au nombre de mes femmes.

Alors Hesir élevant la voix, dit au roi : Tu peux me faire mourir ; mais tu ne pourras jamais arracher Jedida de mon cœur.

Et son discours plut au roi, et il dit à son premier serviteur : Va, et amène-moi Jedida, la bergère. Et le serviteur exécuta cet ordre.

Mais lorsque Jedida entra et aperçut son fiancé, son visage devint brillant comme celui d'un ange ; elle ne regarda ni le roi, ni sa cour ; elle étendit ses bras vers son bien-aimé.

Et Salomon dit à Hesir : emmène ta fian-

cée, elle sort pure de mes mains; je veux faire ta noce, et je te donne pour dot l'argent avec lequel je voulais t'achèter la belle Jedida. Hesir et Jedida se jetèrent aux genoux de Salomon, baisèrent le bord de sa robe, et arrosèrent ses pieds de larmes.

Ils retournèrent à leur cabane. Leurs cœurs étaient pleins de joie, et leurs bouches pleines de bénédictions. Et Salomon fit ainsi qu'il l'avait dit. Et lorsque les princes vantaient sa générosité, il leur disait : Celui qui est maître de son cœur, est plus fort que celui qui prend des villes d'assaut.

SUR L'EXAMEN CRITIQUE DES HISTORIENS D'ALEXANDRE,

PAR M. DE SAINTE-CROIX.

On a dû souvent s'étonner que, depuis la renaissance des lettres, aucun écrivain ne nous ait donné une bonne histoire d'Alexandre. Les annales du monde n'offrent point de nom plus brillant que celui du vainqueur des Perses. Aucune expédition n'est plus étonnante, plus inté-

ressante que la sienne; il n'en est point qui offre un champ plus vaste à l'historien, soit qu'il se plaise au récit des batailles et des exploits militaires, soit qu'il aime davantage à peindre les mœurs diverses des peuples les plus différens, soit enfin que son goût le porte à développer des caractères et des situations vraiment dramatiques. Dans les siècles d'ignorance, et chez des peuples qui furent toujours ignorans, Alexandre a été le héros de plus d'un roman, de plus d'un mauvais poëme : pourquoi, depuis que les nations modernes sont éclairées, n'a-t-il pu trouver parmi elles un bon historien?

Nous ne pourrions faire à cette question, qu'une de ces réponses vagues et bannales qui éludent la difficulté et ne la lèvent pas, si l'ouvrage de M. de Ste.-C. ne nous en fournissait une solution solide et complète. Les études nécessaires pour écrire l'histoire d'Alexandre, demandaient peut-être seules la vie entière du savant le plus laborieux; et aucun jusqu'ici ne s'était décidé à ce sacrifice. Nous trouvons deux raisons principales, qui rendent cette immense érudition nécessaire pour entreprendre l'histoire du conquérant macédonien.

Le tems où vécut Alexandre forme, selon M. de Ste.-C. la quatrième période de l'art d'écrire l'histoire. Aux Hérodote, aux Thucydide, aux Xénophon, qui avaient illustré la seconde, avaient succédé les Philiste, les Ephore, les

Théopompe, qui jetèrent encore quelque éclat sur la troisième; mais après eux le genre historique perdit toute sa beauté, et « devint semblable à un arbre languissant, dépouillé de ses feuilles et des ornemens dont la nature l'avait paré. »

Cependant, continue le judicieux critique des historiens d'Alexandre, « le vif intérêt, l'admiration, et même l'enthousiasme que firent naître les exploits extraordinaires de ce prince, durent nécessairement produire un grand nombre d'écrivains qui s'empressèrent de les transmettre à la postérité. Ils crurent par-là y arriver eux-mêmes avec leurs ouvrages; mais ils ont été, pour la plupart, frustrés de leurs espérances. Le nom de quelques-uns est seul parvenu jusqu'à nous, et il ne nous est resté des autres que des fragmens épars et peu considérables. Nous sommes réduits à apprécier leurs écrits sur le témoignage des anciens qui les ont connus. »

On sent déja combien il est difficile aujourd'hui d'écrire une histoire pour laquelle il ne nous reste point de monumens contemporains; et l'on doit au moins pressentir la seconde difficulté que nous avons annoncée, celle de confronter tous ces témoignages, postérieurs de plusieurs siècles à celui dont ils nous transmettent les évènemens, tous ces récits contradictoires d'historiens qui invoquent des titres que nous

avons perdus, et dont ils peuvent seuls eux-mêmes nous faire apprécier la valeur, soit qu'ils s'en appuient, soit qu'ils les combattent.

Mais ce n'est pas tout encore, et l'on va voir comment, après la perte des documens originaux, la célébrité même d'Alexandre a rendu plus pénible la tâche de son historien. Non-seulement, aucun écrit original de cette époque ne nous est parvenu en entier, mais, dit ailleurs M. de Ste.-C. « inscriptions, statues, tableaux, tout a péri, et néanmoins la mémoire d'Alexandre est éternelle; *son nom est dans tous les livres*, dans toutes les bouches; devenu celui de l'héroïsme, il retentit jusqu'aux extrémités de la terre; et il semble, dit Bossuet, par une espèce de fatalité glorieuse à ce conquérant, qu'aucun prince ne puisse recevoir des louanges, qu'il ne les partage. »

En effet, où le nom d'Alexandre ne se trouve-t-il pas? Il n'est aucun auteur, aucun abréviateur d'histoires universelles, aucun collecteur d'anecdotes, aucun moraliste, aucun écrivain militaire de l'antiquité, qui n'ait cité quelque trait de ce prince. Les rhéteurs même ont parlé de lui en jugeant ses historiens; et leur jugement est encore utile pour celui qui veut aujourd'hui les confronter. Il n'est pas jusqu'aux panégyristes, qui, selon l'observation de Bossuet, mêlant les louanges d'Alexandre à celles du héros qu'ils célébraient, peuvent encore nous avoir

conservé quelque fait, quelque date inconnue; car dans ce naufrage universel de tous les ouvrages contemporains, il devient indispensable de consulter tous les écrivains qui ont pu en avoir connaissance. Il ne faut même pas négliger les traditions; et Alexandre a eu l'avantage, si rare pour les Européens, d'en laisser chez les peuples de l'Asie; ce n'est point assez d'épuiser, pour l'histoire de ce prince, tout ce qu'ont écrit les Grecs et les Latins, il faut encore avoir recours aux Persans et aux Arabes.

Voilà déja, sans doute, une tâche immense, et cependant ce n'est point assez de la remplir. Si aucun moderne n'a encore écrit une bonne histoire d'Alexandre, combien de savans en ont traité telle ou telle partie! combien d'autres ont déja commenté, éclairci, discuté les témoignages des écrivains de l'antiquité, sur les différentes actions de sa vie, sur son caractère, sur ses projets! Il faut savoir ce qu'ils en ont dit; il faut relever leurs erreurs et profiter de leurs lumières. Vous trouverez même telle traduction d'un ancien auteur, faite avant la renaissance des lettres, sur un manuscrit perdu depuis, et plus complet que ceux qu'on rassembla après l'invention de l'imprimerie: cette traduction pourra suppléer à quelques lacunes de l'original, et vous ne devez pas la perdre de vue. Enfin, comment écrire une histoire complette et satisfaisante pour les gens

instruits, sans en établir la chronologie, sans éclairer la géographie des pays où se passent les évènemens? Or on sait combien les moindres points de la chronologie demandent de recherches, et la géographie des conquêtes d'Alexandre comprend une grande partie du monde alors connu.

On a maintenant une idée de l'étendue et des difficultés de l'entreprise; et loin de s'étonner qu'Alexandre n'ait pas encore trouvé parmi les modernes un bon historien, on sera surpris qu'un seul homme ait achevé les simples préparatifs nécessaires pour bien écrire son histoire; on sera surpris surtout, qu'un tel ouvrage ait été exécuté en France et de nos jours, c'est-à-dire, dans un tems et dans un pays où l'érudition, injustement dédaignée par une foule d'esprits superficiels et brillans, est devenue extrêmement rare.

C'est une chose vraiment merveilleuse, et, en quelque sorte, effrayante pour ces esprits superficiels, que la multiplicité et la variété des citations produites dans l'*examen des historiens d'Alexandre*. On peut dire qu'aucun auteur ancien ne s'est dérobé aux recherches du judicieux critique; qu'aucun savant, aucun écrivain moderne de quelque importance ne lui est échappé. Son ouvrage offre des pages entières tissues de passages de divers auteurs, qui tous s'enchaînent, s'éclaircissent, se complètent

avec une telle facilité, que si M. de Ste.-C. ne nous avertissait pas qu'il cite, on pourrait croire que toutes ces idées, que tous ces raisonnemens lui appartiennent, et sont nés de ses méditations dans l'ordre le plus simple et le plus naturel. On voit qu'il a lu toute l'antiquité postérieure à Alexandre, tous les modernes qui ont nommé ce conquérant, dans l'intention toujours dominante de recueillir et de confronter leurs témoignages et leurs jugemens. Mais ce qui vaut mieux encore, on voit qu'il a fait toutes ces lectures avec le meilleur esprit; qu'il ne nous offre point une masse énorme d'érudition mal élaborée, mais les résultats les plus justes et les mieux discutés de trente ans d'étude, ornés d'un style toujours clair et naturel, souvent éloquent et rapide. C'est ainsi qu'avait travaillé l'illustre auteur du Voyage dAnacharsis, autre fruit de trente ans de veilles; c'est ainsi que l'érudition s'immortalise; enfin, c'est là peut-être ce qui distingue les savans français de ceux des autres pays. Il semble, en effet, que ce soit dans cette nation si légère que se trouvent les écrivains les plus constans, et qu'on ait mieux réussi chez eux, que par-tout ailleurs, à rendre la science aimable.

M. de Ste.-C. a placé à la tête de son ouvrage une préface écrite avec noblesse et modestie, et une introduction où il expose brièvement l'histoire des Perses et des Grecs, jusqu'à l'expé-

dition d'Alexandre. L'ouvrage même est divisé en plusieurs sections. Dans la première, l'auteur traite du caractère des anciens historiens, des sources dans lesquelles ceux d'Alexandre ont puisé, du degré d'autorité de chacun d'eux, de la décadence du genre historique, et des traditions orientales concernant le prince macédonien. Dans la seconde et la troisième, il expose et discute le récit des historiens d'Alexandre, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. La quatrième section est consacrée au témoignage de l'écriture et des écrivains juifs sur Alexandre; la cinquième à la chronologie; la sixième à la géographie de ses historiens. L'ouvrage est terminé par un appendice qui, outre l'analyse de la carte des marches et de l'empire d'Alexandre, par M. Barbié du Bocage, et l'explication de quelques monumens antiques, renferme une addition extrêmement précieuse. C'est un examen aussi savant que judicieux, de tous les historiens grecs du moyen âge; examen qui, joint à la première section, où M. de Ste.-C. caractérise non-seulement les historiens d'Alexandre, mais tous les historiens grecs depuis la naissance de l'art, complète le tableau de ses progrès et de sa décadence chez le peuple qui nous les a tous transmis.

Ce tableau n'était peut-être pas nécessaire au but principal de l'ouvrage. Voici comment M. de Ste.-C. a été conduit à le tracer. « Pour

mieux juger, dit-il, les historiens d'Alexandre, j'ai cru devoir les comparer, non-seulement entre eux, mais encore avec tous ceux qui les ont précédés ou suivis dans la carrière de l'histoire; et de ces comparaisons, il est résulté une espèce de tableau, dont les historiens de ce conquérant occupent la plus grande partie... La crainte cependant d'outre-passer les justes bornes, m'a fait rejeter dans l'appendice les historiens grecs du moyen âge, qui forment les derniers anneaux de la chaîne jusqu'à la prise de Constantinople..... Enfin, dit-il plus bas, j'ai tâché de ne rien oublier, pour montrer quels ont été l'origine, les progrès et la décadence de l'art historique avant la renaissance des lettres. »

Ces raisons ne justifieront peut-être pas l'auteur auprès de ces inexorables amis des règles, qui ne pardonnent pas le moindre épisode à l'auteur d'une tragédie ou d'un roman. Pour nous, en reconnaissant la faiblesse de cette apologie, et même l'espèce d'embarras qui y règne, nous serions bien fâchés que M. de Ste.-C. n'eût pas commis la faute qu'il cherche à justifier. Si, par-là, son livre se trouve en quelque sorte former deux ouvrages, dont l'un est l'examen de l'histoire d'Alexandre, et l'autre le tableau de l'art historique chez les Grecs, nous avouons que cette dernière partie a pour nous autant ou plus d'intérêt que la première; nous trou-

vons très-naturel que l'auteur n'ait pu résister à l'attrait qui l'appelait à la composer; elle est non moins que l'ouvrage principal, un présent précieux fait à notre littérature.

Il ne serait pas étonnant que cet épisode critique excitât plus encore la curiosité des lecteurs ordinaires, que la discussion de l'histoire d'Alexandre-le-Grand. Les savans seuls apprécieront peut-être le mérite de celle-ci ; car il faut avoir déja quelque érudition, pour se douter qu'on connaît mal la vie et les exploits d'Alexandre. Mais est-il beaucoup de gens du monde, qui sachent que Cadmus de Milet fut le premier des Grecs qui écrivit des récits en prose? En est-il beaucoup qui connaissent les noms d'Hécatée de Milet, de Phérecyde de Leros et de Charon de Lampsaque, écrivains qui appartiennent à la première période de l'art d'écrire l'histoire, et qui précédèrent Hérodote, regardé communément comme le premier des historiens? La seconde époque de l'art historique est, à la vérité, généralement connue. Chacun a son avis, soit à tort, soit avec raison, sur Hérodote, Xénophon et Thucydide. Mais on n'en verra pas moins avec plaisir, la manière neuve dont M. de Ste.-C. a su les apprécier.

« Hérodote, grand imitateur d'Homère, adopta la forme épique, en transportant tout d'un coup ses lecteurs au règne de Crésus, et en enchaînant les faits à une action principale,

la lutte des Grecs contre les Barbares, dont la défaite de Xerxès est le dénouement.... Géographie, mœurs, usages, religion, histoire des peuples connus, tout fut enchâssé dans cet heureux cadre. »..... Ne semble-t-il pas en effet retrouver ici le plan de l'Iliade, dont le sujet est aussi la lutte des Grecs contre les Barbares :

Græcia Barbariæ lento collisa duello;

dont le dénouement est l'humiliation de ces derniers, et qui renferme également tout ce que les Grecs savaient alors sur la géographie, sur les mœurs, les usages et l'histoire des autres peuples ?

« Thucydide revint à la forme chronologique, et s'y attacha tellement, qu'il en résulte quelquefois de l'embarras et de la confusion dans ses récits. Son style, plein de choses, réunit la précision à la justesse, et est toujours austère. Quoiqu'il fût plus jaloux d'instruire que de plaire, il a su néanmoins embellir son ouvrage par des tableaux dignes d'un grand maître..... Son ame, courageuse parce qu'elle est élevée, repousse de toutes parts le mensonge, et sacrifie à la vérité son propre ressentiment.... »

« Xénophon n'ambitionnait que de paraître digne de l'amitié de Socrate son maître. Aussi aperçoit-on de toutes parts, dans ses ouvrages, le sentiment religieux, les principes de justice, et l'empreinte de toutes les vertus qui honorent

sa mémoire. Le surnom d'*Abeille attique* qu'il mérita, caractérise très-bien ses talens. »

Dans ce peu de lignes empruntées aux portraits qu'a tracés M. de Ste.-C. des trois plus illustres historiens de la Grèce, on reconnaît combien son pinceau est fidelle et sûr.

Nous avons nommé plus haut les principaux historiens de la troisième époque, et c'est dans l'ouvrage même, qu'il faut prendre une idée juste des talens et des défauts du savant et vil courtisan Philiste, et des deux déclamateurs Ephore et Théopompe. La quatrième époque est, comme nous l'avons vu, celle des historiens d'Alexandre, dont tous les écrits sont perdus. M. de Ste.-C. passe donc aux périodes suivantes, où Polybe seul se distingue, non par le mérite de son style, mais par l'excellence de son jugement; et il arrive à l'époque où l'art historique naquit à Rome et se régénéra dans la Grèce; au siècle de César et d'Auguste, qui vit fleurir parmi les Romains Salluste, Trogue-Pompée, Tite-Live et César lui-même; et parmi les Grecs, Diodore de Sicile et Denis d'Halicarnasse.

C'est ainsi que dans le quatrième siècle qui suivit la mort d'Alexandre, nous trouvons enfin deux historiens dont les récits, concernant ce prince, nous sont parvenus; Diodore de Sicile, dont le dix-septième livre nous a été conservé en original et Trogue-Pompée, dont il nous reste au moins l'abrégé fait par Justin. Les trois

autres écrivains dont le tems ne nous a point envié les ouvrages, et que l'on peut aussi qualifier d'historiens d'Alexandre, Plutarque, Arrien et Quinte-Curce, appartenant ou au même siècle ou au siècle suivant, ce moment est celui qu'a choisi M. de Ste.-C. pour remonter aux sources où ils puisèrent.

C'est ici que l'énumération de ces auteurs originaux, témoins des évènemens qu'ils racontèrent, redouble notre étonnement de la perte de leurs écrits. M. de Ste.-C. les a tous caractérisés; nous nous contenterons d'en donner la liste. C'est Anaximène de Lampsaque, philosophe cynique et orateur célèbre, qui eut part à l'éducation d'Alexandre, et l'accompagna dans ses expéditions; Callisthène, disciple d'Aristote, qui suivit aussi Alexandre en Asie, où il fut mis à mort par les ordres de ce prince; Onésicrite d'Egine ou d'Astipalée, autre philosophe, et pilote du vaisseau de Néarque; Charès de Mytilène, chargé de la fonction d'*Isangele*, qui consistait à introduire auprès du roi ceux qui voulaient lui parler; Jerôme de Cardie, qui écrivit aussi l'histoire de ses successeurs; Clitarque d'Eolie, philosophe de l'école Cyrénaïque, qui, s'il n'accompagna point Alexandre, écrivit sur les mémoires de son père Dinon; Aristobule, l'un des généraux d'Alexandre; Ptolémée, l'un de ses successeurs; Marsyas de Pella, frère d'Antigone, qui depuis fut roi.

Outre ces historiens, dont quelques-uns écrivirent par les ordres du conquérant lui-même, M. de Ste.-C. cite encore Diodore d'Erythres et Eumène de Cardie, qui rédigèrent, par les mêmes ordres, des Ephémérides, lesquelles n'étaient autre chose qu'un journal très-circonstancié de la vie d'Alexandre. Il faut y joindre l'itinéraire de ses marches, décrit par ses deux arpenteurs, Diognète et Bæton... Que de précautions prises, pour mettre la mémoire des moindres actions de ce prince à l'abri des outrages du tems! Et de tous ces titres primitifs de son histoire, il ne nous reste que des fragmens, et le Périple de Néarque, journal d'une expédition maritime, où Alexandre n'a d'autre mérite que de l'avoir conçue, et d'en avoir donné les instructions.

Nous ne suivrons point avec M. de Ste.-C. la chaîne des historiens d'Alexandre, dont les ouvrages sont perdus, depuis Hégésias et le célèbre Eratosthène, qui écrivirent sous ses successeurs immédiats, jusqu'à Dexippe, archonte-roi l'an 269 de notre ère, et à Praxagoras qui vécut sous Constantin, et que M. de Ste.-C. regarde comme le dernier qui ait eu connaissance des mémoires originaux sur la vie et les exploits d'Alexandre. Notre judicieux critique en nomme une foule dont on ne connaît que les noms. L'ouvrage dont il regrette le plus la perte (et sans doute elle est irréparable), c'est l'histoire d'Alexandre écrite par le géographe Stra-

bon, dans laquelle cet illustre écrivain avait exercé sa critique sur tous ceux qui avaient traité avant lui le même sujet.

M. de Ste.-C. exerce à son tour la sienne sur les cinq historiens d'Alexandre qui nous restent; savoir, parmi les Grecs, Diodore, Arrien et Plutarque, et parmi les Latins, Quinte-Curce et Justin. Il entre ici dans les plus grands détails; il pèse le mérite et l'autorité de ces auteurs, dans la balance de la plus impartiale justice. Diodore est un homme de sens et de probité, qui dispense avec assez d'équité le blâme et la louange. Son style, en général, est clair, facile et sans affectation. Mais il est froid et monotone; il manque de critique; il ignore l'art de débrouiller les faits et celui de les enchaîner; il se montre souvent naturaliste crédule, ignorant physicien; il n'a pas toujours puisé dans les meilleures sources; il ne nomme point les auteurs dont il s'est servi pour son 17e. livre consacré à l'histoire d'Alexandre, mais on reconnaît que Clitarque l'a principalement guidé. Malgré ces défauts, ce livre est d'un grand secours pour éclaircir l'histoire d'Alexandre.

Tout le monde connaît et lit le bon Plutarque. Il avait beaucoup mieux choisi que Diodore, les matériaux dont il s'est servi pour écrire la vie d'Alexandre. Les lettres attribuées à ce prince, et ses Ephémérides, étaient parvenues à sa connaissance; son travail est donc

précieux. Il a d'ailleurs l'avantage de toutes les biographies ; celui de mieux découvrir le caractère des hommes célèbres, en rappelant tout ce qui a rapport à leurs premières années, à leur éducation, en conservant leurs mots remarquables, et toutes ces anecdotes qui nous font lire dans leur intérieur. Mais Plutarque est trop prévenu en faveur de son héros ; il cherche à pallier ses crimes. « On voit qu'il en coûte à son cœur de raconter les mauvaises actions de ce prince, et d'avouer le changement que fit en lui la prospérité, le plus terrible des écueils. » En un mot, Plutarque était Grec, et vivait sous la domination romaine ; il tenait à la gloire de sa nation ; il en regardait Alexandre comme le plus illustre héritier ; il voulait l'opposer à César, héritier de la gloire romaine. Il a tout arrangé dans la vie d'Alexandre, pour faire de ce prince un objet éternel d'admiration. Ce dessein est clairement révélé dans les deux discours de Plutarque sur la fortune d'Alexandre, et dans un troisième sur la fortune des Romains. Il cherche à établir dans les premiers, qu'Alexandre ne devait ses succès qu'à lui-même ; dans le dernier, que les Romains devaient plus à la fortune qu'à leur sagesse et à leur valeur. Plutarque, à la vérité, écrivit ces discours, étant encore fort jeune. Lorsqu'il composa la vie d'Alexandre, il était revenu d'une partie de ses préventions ; les mêmes

faits s'y trouvent jugés d'une manière plus équitable; et ces discours même, quoique peu dignes de lui, sont encore utiles au critique.

M. de Ste.-C. conserve, avec raison, à Arrien le premier rang qu'on lui a toujours accordé parmi les historiens d'Alexandre. Notre estimable critique relève cependant tous ses défauts; l'orgueil de sa préface; son enthousiasme pour le conquérant macédonien; un style peu naturel, et qui décèle un imitateur; le tort d'avoir moins fait connaître dans son héros, le prince ou l'homme, que le guerrier ou le conquérant; celui d'avoir glissé sur les faits, qu'il ne peut raisonnablement excuser ou présenter sous des couleurs favorables. Mais, tout en nous renvoyant à Plutarque, pour connaître les vices ou les vertus, les goûts et les mœurs d'Alexandre, M. de Ste.-C. reconnaît qu'Arrien, philosophe religieux et général habile, mérite aussi les titres de critique sage et de bon écrivain; qu'il s'est servi des meilleurs mémoires, ceux de Ptolémée et d'Aristobule; et qu'il l'emporte sur tous les autres historiens d'Alexandre, pour le récit des opérations militaires, qui sont complettes dans son ouvrage, et que lui seul a su raconter.

Quinte-Curce est lu aussi généralement que Plutarque. On connaît les beautés de son style; on connaît aussi les défauts qui l'ont décrié, l'abus du bel esprit, le goût de la déclamation, l'amour du merveilleux; mais, plus encore, le

manque total de critique, et une ignorance impardonnable de la tactique, de la géographie, de l'astronomie; ignorance qu'il a cherché quelquefois à voiler par des omissions de faits ou de circonstances, mais qui plus souvent encore, a couvert ses récits d'obscurités, les a semés de nombreuses erreurs, ou du moins y a jeté le désordre. Malgré ces défauts dont quelques-uns appartenaient également à Clitarque, seul témoin primitif que Quinte-Curce ait consulté, M. de Ste.-C. fait voir que cet historien n'est pas aussi méprisable que certains critiques ont voulu le persuader. Quinte-Curce est peut-être celui qui nous donne l'idée la plus juste d'Alexandre; il ne s'est point laissé entraîner à l'enthousiasme qu'inspire la gloire de ce conquérant; il lui rend une stricte justice, et ne dissimule ni ne pallie aucune de ses mauvaises actions; au contraire, il en est souvent le rigide censeur. Enfin, on ne peut lui refuser d'avoir rapporté assez fidèlement des détails précieux sur les mœurs et les lois des Macédoniens.

C'est à ces avantages et aux charmes de son style, que M. de Ste.-C. attribue le succès de cet historien, dont l'ouvrage a eu près de cent éditions, et un grand nombre de traductions dans toutes les langues de l'Europe. Parmi ces dernières, M. de Ste.-C. cite celle qu'un Portugais, Vasquez de Lucène, présenta à Charles-le-Téméraire. Elle avait été faite sur de bons ma-

nuscrits, et, sous ce point de vue, elle n'a point été inutile à notre savant critique. Il a aussi établi très-solidement l'âge de Quinte-Curce, qui avait été jusqu'à présent une sorte d'énigme. Le seul passage de cet auteur qui puisse la résoudre, avait été appliqué par quelques savans à l'avènement de Claude, par d'autres à celui de Vespasien; et quoique l'avis des premiers parût prévaloir, assez récemment encore de nouveaux critiques avaient cherché à placer Quinte-Curce sous Constantin, ou même sous Théodose. M. de Ste.-C. en rapportant un autre passage où Quinte-Curce parle de la monarchie des Parthes comme encore existante, a réuni ces dernières hypothèses, et a confirmé d'ailleurs, par de très-bonnes raisons, celle qui rapporte le premier passage plutôt à Claude qu'à Vespasien.

Il n'y a point d'incertitude sur les siècles où vécurent Trogue-Pompée et Justin son abréviateur. Le premier florissait sous Auguste; le second dédia son ouvrage à l'empereur Marc-Antonin. Trogue-Pompée, que nous avons malheureusement perdu, a été placé, comme historien, a côté de Salluste et de Tacite. Justin ne fut qu'un abréviateur mal-adroit, qui n'a tenu aucun compte de la chronologie, qui a supprimé toutes les recherches précieuses de son modèle sur l'origine des nations, et n'a pas craint de réduire des livres entiers à deux ou trois

pages. Mais son abrégé est encore utile, parce qu'il y a souvent copié des phrases, des discours, des morceaux entiers de son original. Au reste, Trogue-Pompée, comme Diodore et Quinte-Curce, avait principalement suivi Clitarque, dans tout ce qui concerne Alexandre; et il ne paraît pas que Justin ait cherché à vérifier ses récits.

Telle est à peu près l'idée que l'on peut se former, d'après l'examen de M. de Ste.-C. des principaux historiens d'Alexandre. Notre savant critique en trouve encore deux qui nous ont donné toute la suite des principaux évènemens du règne de ce prince, Paul-Orose, prêtre espagnol du Ve. siècle, et Zonare, moine grec du douzième. Parmi les autres auteurs qui nous ont transmis des paroles ou des actions particulières d'Alexandre, M. de Ste.-C. distingue surtout Strabon, Valère-Maxime, Polyen, Athénée et Elien. Il les juge avec sa sagacité et son impartialité ordinaires, et suit après cela la chaîne des historiens grecs jusqu'à la chûte totale des lettres sous Héraclius, époque où l'on fait commencer le moyen âge. Bientôt il ne trouve plus sur le héros macédonien, que des fables plus ou moins absurdes, rapportées non-seulement par les Grecs dégénérés, mais par les Persans et les Arabes. Nous en donnerons peut-être une idée dans un second extrait; mais nous terminerons celui-ci par quelques mots sur Paul-Orose.

Disciple de St. Jerôme et de St. Augustin, il dut aux conseils de ce dernier l'idée d'écrire une histoire universelle, qui servît d'apologie au christianisme, accusé alors par les Païens de tous les maux qui désolaient le monde. Le plan qu'il suivit, fut, dit M. de Ste.-C. « de rassembler tous les titres de la misère humaine, et d'en offrir un résultat aussi vrai qu'affligeant. De tout tems, selon lui, le monde avait été le théâtre des guerres les plus sanglantes, et de calamités de toute espèce; et une longue suite de siècles offre le spectacle continuel de crimes et de châtimens. Il en conclut que les Païens ont tort de regarder comme la cause de tous leurs maux, les progrès de la religion chrétienne; et qu'au contraire ils auraient été, sans elle, plus grands et plus irrémédiables. » Sans doute, comme l'observe notre critique, l'événement justifia la prédiction, car il est incontestable que le christianisme, en apprivoisant les Barbares qui avaient envahi l'empire, a sauvé la civilisation du genre humain; mais il est fort douteux que les malheureux contemporains de Paul-Orose, pour qui ses prédictions ne devaient pas s'accomplir, aient goûté ses consolations et son apologie. Bossuet qui, selon l'observation de M. de Ste.-C. a vraisemblablement emprunté de Paul-Orose l'idée de son immortel discours sur l'histoire universelle, où, comme son original, il ramène tous les évène-

mens aux vues de la Providence sur l'établissement de la religion chrétienne; Bossuet, dis-je, écrivant sous le beau règne de Louis XIV, avait encore d'autres avantages que celui de sa sublime éloquence, sur le prêtre espagnol, contemporain d'Attila.

Ch. Vc.

NOUVELLES RECHERCHES

SUR LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE (1).

On a toujours regardé comme un trait d'injustice, que cette belle partie du monde que Christophe Colomb a découverte, au lieu de porter son nom, ait pris celui d'Américo Vespuce, qui, pour le faible mérite d'avoir marché sur ses traces, a obtenu l'immortalité. Que dirait-on à présent, si l'on pouvait prouver que cette découverte n'appartient à aucun des deux, et qu'il faut l'attribuer à un autre, à peu près

(1) Ce morceau est tiré des Mémoires de la Société philosophique des États-Unis, et a été recueilli avec empressement par un journaliste allemand. On va voir pourquoi.

inconnu jusqu'ici? C'est ce que je vais essayer: et si l'obscurité des écrivains contemporains, et l'éloignement des tems, ne me permettent pas de porter mes preuves jusqu'à l'évidence, elles suffiront peut-être du moins pour jeter des doutes sur la prétendue découverte attribuée jusqu'ici à Christophe Colomb.

Pour atténuer sa gloire, nous ne recourrons pas aux fables débitées par les historiens sur la navigation des Carthaginois, sur l'Atlantide de Platon, etc.; elle serait intacte, cette gloire, s'il n'était pas démontré que, peu avant son voyage, un astronome avait été en Amérique, et lui avait communiqué ses cartes et ses journaux.

Garcilasso de la Vega, né à Cusco dans le Pérou, nous a laissé une histoire de son pays, dans laquelle, pour enlever à Colomb l'honneur d'avoir découvert l'Amérique, et le donner aux Espagnols, il affirme qu'il avait été informé de l'existence d'un autre continent par Alonzo Sanchez de Huelva, qui, dans un voyage aux Canaries, avait été porté par un vent violent jusqu'aux Antilles; *mais qu'il avait principalement profité des notions d'un célèbre géographe, nommé Martin Benehira.* Garcilasso ne nous dit rien de plus sur ce *célèbre* Benehira; et comme on ne connaît aucun géographe espagnol de ce nom, on a été tenté de croire que Garcilasso ne s'était pas fait scrupule de

sacrifier la vérité au desir d'enlever à un Génois l'honneur d'avoir découvert l'Amérique.

Cependant, en parcourant avec attention la liste de tous les savans du quinzième siècle, je trouve le nom de *Martin Behem*, grand géographe, et navigateur. Je remarque d'abord de l'identité dans les noms de baptême; et quant à cette terminaison portugaise en *ira*, ne pourrais-je pas l'expliquer par les relations intimes de Behem avec Jean II, alors roi de Portugal? N'est-il donc pas déja un peu vraisemblable, que ce *Martin Behem* est le même que le *Martin Benehira* dont parle Garcilasso? Or, les observations suivantes changeront peut-être cette probabilité en certitude.

L'histoire littéraire de l'Allemagne nous apprend que « Martin Behem, Behenira ou Behin, est né à Nuremberg, d'une famille noble dont quelques branches existent encore. Dès sa plus tendre jeunesse, il s'appliqua à la géographie, à l'astronomie et à la navigation. Parvenu à un âge mûr, il réfléchit beaucoup sur la possibilité de l'existence des Antipodes, et d'un continent situé à l'occident du monde connu. Pénétré de cette grande idée, il alla trouver, en 1459, la princesse Isabelle, fille de Jean Ier. roi de Portugal, et régente de la Bourgogne et de la Flandre. Il lui communiqua son projet, et obtint un vaisseau, avec lequel il découvrit, en 1460, l'isle de Fayal. Il y établit une colonie

flamande, dont les descendans existent encore aux isles Açores, connues pendant quelque tems sous le nom d'*Isles flamandes*. Cette circonstance est prouvée non-seulement par le témoignage des écrivains du tems, mais aussi par des manuscrits qui sont conservés dans les archives de Nuremberg, et qui contiennent ce qui suit :

« Martin Behem offrit ses services à la fille du roi Jean de Portugal, qui gouvernait depuis la mort de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne; il obtint d'elle un vaisseau, avec lequel il alla au-delà des limites connues de l'Océan occidental, et découvrit une isle ignorée jusqu'alors, l'isle de Fayal, où abondaient les hêtres, que les Portugais nomment *Faye*, et d'où elle a pris son nom. Dans la suite, il découvrit aussi les isles voisines, qui portent le nom commun d'*Açores*, à cause du grand nombre d'éperviers qui y font leurs nids (car c'est ainsi que les Portugais appellent les éperviers, et les Français, en terme de chasse, les désignent aussi sous le nom d'*essor* ou *essores*); et il établit aussi des colonies flamandes dans ces isles; c'est pour cette raison, qu'au commencement on les nomma *Isles flamandes*. »

Quoique ce document contrarie l'opinion généralement adoptée, que les isles Açores ont été découvertes par un Portugais nommé Gonzalve Vello, on ne peut cependant douter de

son authenticité. Il est confirmé par plusieurs écrivains contemporains, et notamment par Wagenseil, un des premiers savans du siècle dernier, qui, au retour de ses voyages en Afrique et dans toute l'Europe, fut nommé docteur en droit à Orléans, et membre des académies de Turin et de Padoue, quoiqu'il fût né en Allemagne. Il rapporte ces faits plus en détail, dans son *Histoire et géographie universelle*. Je dois ajouter qu'on m'a communiqué, des archives de Nuremberg, une note écrite en allemand sur du parchemin, et où se trouve l'article suivant : « M. Martin Behem, chevalier, fils de M. Martin Behem de Scopperin, sous le règne du roi de Portugal Jean II, a vécu dans une isle qu'il a découverte lui-même, et à laquelle il a donné le nom de *Fayal*. Elle est située aux isles Açores, dans l'Océan occidental. »

Après avoir obtenu de la régente Isabelle l'isle de Fayal, à titre de propriété, et avoir employé près de vingt ans à de petites croisières, dont l'objet était de faire de nouvelles découvertes, Behem, en 1484, c'est-à-dire, huit ans avant le voyage de Christophe Colomb, s'adressa au roi Jean II de Portugal, pour obtenir de lui les moyens d'entreprendre un grand voyage vers le Sud-Ouest. Ce prince lui confia quelques vaisseaux, avec lesquels il découvrit cette partie de l'Amérique connue sous le nom

de Brésil. Il parvint même jusqu'au détroit de Magellan, ou jusqu'à un pays de hordes sauvages, qu'il nomma *Patagons*, parce que les extrémités de leurs membres, couvertes de peaux, ressemblaient plutôt à des pattes d'ours qu'à des mains et à des pieds. Ce fait est encore prouvé par des actes authentiques, qui sont conservés dans les archives de Nuremberg. Un de ces actes mérite surtout une attention particulière.

« Martin Behem, y est-il dit, qui avait parcouru pendant plusieurs années l'Océan atlantique, connut avant Christophe Colomb les isles d'Amérique, et avant Ferdinand Magellan, le détroit qui porte son nom; en sorte que, longtems avant que Magellan pensât à son voyage de découvertes, il avait tracé pour le roi de Portugal, sur une carte de géographie, tous les points de ce fameux détroit. »

Cette assertion est appuyée par des lettres de Behem lui-même, écrites en allemand, que l'on trouve dans un livre conservé dans les archives de Nuremberg, et qui rapporte l'origine et les faits illustres des patriciens de cette ville. Ces lettres sont de l'année 1486, et, par conséquent, ANTÉRIEURES DE SIX ANS AU VOYAGE DE CHRISTOPHE COLOMB. Quelques écrivains contemporains font aussi mention de cette mémorable découverte. Je trouve entre autres, dans la chronique de Hartmann Schedl, le passage suivant.

« L'an de N. S. 1485, Jean II, roi de Portugal, homme d'un grand caractère, équipa quelques galères, les munit de provisions, et les envoya vers le Sud, au-delà des colonnes d'Hercule. Il en donna le commandement à un Portugais, nommé Jacob Camus, et à *Martin Behem*, originaire de Nuremberg dans la haute Allemagne, et issu de la famille de Bonna, homme très-versé dans la géographie, et endurci aux fatigues de la mer; qui, par son expérience et ses longs voyages de mer, avait acquis une connaissance parfaite des longitudes et latitudes de Ptolémée dans l'Occident. Ces deux navigateurs s'enfoncèrent, sous la garde de Dieu, dans la mer du Sud, passèrent la ligne sans beaucoup s'éloigner du rivage, et arrivèrent ainsi à l'autre partie du globe. Là, en regardant, le visage tourné du côté de l'orient, ils observèrent que vers midi leur ombre tombait sur leur droite. C'est ainsi que, par leur habileté, ils découvrirent une partie du monde qui nous était encore inconnue, et où, excepté les Génois, qui le tentèrent inutilement, personne n'avait encore osé pénétrer. Au bout de deux ans et deux mois, ils revinrent en Portugal, après avoir perdu beaucoup de leurs compagnons par l'influence du climat. »

Ce passage est d'autant plus remarquable, que le savant historien Æneas Sylvius, qui fut depuis pape sous le nom de Pie II, le rapporte

dans son ouvrage *sur l'état de l'Europe, sous l'empereur Frédéric III.* Cet historien, à la vérité, est mort avant les découvertes de Behem ; mais les copistes de son ouvrage ont trouvé si intéressant le passage de Hartmann Schedl que nous venons de citer, et portant tellement ces caractères d'authenticité, dont les contemporains sont seuls juges compétens, qu'ils l'ont intercalé dans le texte de cette histoire.

En outre, les notes que Petrus Mathæi a faites sur le droit Romain, *deux ans avant le voyage de découvertes de Christophe Colomb*, nous offrent les détails circonstanciés qu'on va lire.

« Les premiers voyages des Chrétiens vers les nouvelles isles, commencèrent sous Henri, fils de Jean, roi de Portugal, et firent une grande sensation. A sa mort, Alphonse V poursuivit son entreprise. Jean imita Alphonse, avec le secours de Martin Behem, très-habile navigateur, en sorte que le Portugal devint plus célèbre qu'aucun autre pays. »

Cellarius, un des premiers savans de son siècle, dit positivement : « Behem connut non-seulement l'isle de Fayal (qu'il découvrit d'abord, ainsi que les autres isles voisines, que les Portugais nomment *Açores*, et nous *Isles flamandes*, à cause des compagnons de Behem); mais il alla encore plus loin vers le Sud, jusqu'au dernier détroit que Ferdinand Magellan,

en suivant ses traces, passa ensuite, et auquel il donna son nom. »

Toutes ces citations, qui ne peuvent être trop étendues, puisqu'elles tendent à prouver une chose à peu près inconnue jusqu'ici, semblent démontrer que la première découverte de l'Amérique appartient aux Portugais, et qu'un astronome allemand était à leur tête. Le voyage que Magellan entreprit, en 1519, ne fut que le résultat d'un heureux hasard. Ce navigateur se trouvait un jour dans la chambre du roi de Portugal, et y aperçut une carte d'Amérique dessinée par Behem; il conçut aussitôt le hardi projet de marcher sur les traces de ce grand navigateur.

Jerôme Benzon, qui a donné, en 1550, une description de l'Amérique, fait mention de cette carte, dont on a conservé une copie à Nuremberg, où Behem lui-même l'avait envoyée. Le célèbre astronome Riccioli, quoique italien, ne paraît pas vouloir attribuer à son compatriote cette importante découverte. Il dit dans sa géographie rectifiée, lib. III, p. 90 :

« Christophe Colomb voulut entreprendre un voyage aux Indes occidentales; et cela d'après une nouvelle qu'il reçut à Madère où il était occupé à composer des cartes de géographie. Cette nouvelle lui fut donnée par Martin Behem, ou, suivant les Espagnols, par Alphonse Sanchez de Huelva, pilote, qui par hasard avait le

premier découvert l'isle qui fut depuis nommée la Dominique ; et dans un autre endroit : « honneurs soient rendus à Behem, honneurs à Colomb. Ils furent tous deux de grands navigateurs ; mais Colomb n'eût jamais songé à son voyage en Amérique, si Behem ne lui en eût pas montré le chemin. Le nom de celui-ci n'est pas aussi célèbre que les noms de Colomb, d'Americ et de Magellan, quoiqu'il ait mérité davantage de l'être. »

Mais ce qui constate surtout les grands services que Behem a rendus à la cour de Portugal, c'est que, par reconnaissance, le roi Jean, en 1485, l'arma chevalier, de la manière la plus solemnelle, en présence de toute sa cour. J'ai devant moi un document allemand, tiré des archives de Nuremberg, qui contient ce qui suit : « Le 18 février 1485, Martin Behem, de Nuremberg, fut armé chevalier dans l'église de Santo-Salvador de la ville d'Allassavas en Portugal, après la messe, par la main du très-puissant seigneur le roi Jean II de Portugal, roi des Algarves, d'Afrique et de Guinée. Son premier chevalier fut le roi lui-même, qui lui ceignit l'épée ; le duc de Begia fut le second, et lui attacha l'éperon droit ; et le troisième fut le comte Christophe de Mela, cousin du roi, qui lui attacha l'éperon gauche ; le quatrième chevalier fut le comte Martini Marbarinis, qui posa le casque de fer sur sa tête ; et le roi lui-même le frappa sur l'épaule. Tout ceci se passa en présence de tous les princes, seigneurs

et chevaliers du royaume ; et il épousa la fille d'un grand seigneur, en considération des services qu'il avait rendus, et il fut nommé gouverneur de l'isle de Fayal. »

Ces grands honneurs, conférés à un étranger, ne pouvaient être le prix de la découverte des isles Açores, qui avait eu lieu vingt ans auparavant ; mais ils furent celui de la découverte du Congo, d'où le chevalier Behem avait rapporté de l'or et beaucoup de marchandises précieuses. Cette découverte causa une impression bien plus vive que celle qui fut faite en même tems du côté de l'Occident, d'un pays qui ne présentait aucun avantage au trésor du roi, ni à la cupidité des négocians.

B.

(La suite dans un prochain numéro.)

LA PREMIÈRE SATYRE D'HORACE,

Avec l'Introduction et les Notes de WIELAND.

Le célèbre Wieland, dont les ouvrages originaux forment déja une collection de plus de quarante volumes, ne s'est pas montré moins laborieux comme traducteur. La littérature allemande lui doit un Shakespeare, un

Lucien, et plusieurs comédies d'Aristophane; mais le plus beau présent qu'il ait peut-être fait dans ce genre à ses compatriotes, c'est la traduction en vers iambiques des Epîtres et des Satyres d'Horace, et surtout les introductions et les notes dont il les a enrichies. On peut disputer, et l'on dispute en effet, sur le mérite de la traduction et sur le système qu'il y a suivi; mais dans ses introductions et dans ses notes, il a surpassé, ou plutôt éclipsé, tous les autres interprètes d'Horace, et l'on ne doit pas s'en étonner. Il a profité de leurs recherches et de leur érudition, et il en a profité en homme qui avait deux qualités en commun avec son auteur : celles de grand poète et d'homme du monde; qualités qui sont rarement réunies, surtout dans la personne d'un commentateur. Il nous paraît que Wieland a mieux connu, et fait mieux connaître que personne, la cour d'Auguste, la maison de Mécène, et le caractère d'Horace; aussi de tous ses interprètes est-il celui qui a le mieux rendu justice à ce poète si légèrement calomnié.

Nous avons donc pensé que les lecteurs des *Archives littéraires* verraient avec plaisir un échantillon d'une *traduction nouvelle des Satyres et des Epîtres d'Horace, avec les introductions et les notes de Wieland.* Nous avons choisi la première Satyre, non comme la plus intéressante, mais comme la première et une des plus courtes. Si le public la goûte, on pourra lui en offrir successivement quelques autres. Le traducteur des notes de Wieland a cru devoir traduire aussi le texte d'Horace, quoique cette tâche ait été déja remplie par plusieurs écrivains. Mais Wieland a commenté son auteur dans le sens où il l'a entendu et traduit; et comme il y a pour une foule de passages, plusieurs manières de l'entendre et de le traduire, les notes de Wieland se seraient souvent trouvées en contradiction avec le texte, si l'on eût adopté la version de tel ou tel traducteur. Cependant on n'a pas toujours suivi

dans celle-ci le sens de Wieland lui-même, et alors les notes qui s'y rapportaient ont été supprimées. On en rendra raison si l'on publie l'ouvrage entier avec le texte original. Il est presque inutile d'avertir qu'on a abrégé quelques autres notes, et qu'on a pareillement supprimé celles qui se rapportaient à la langue allemande, et n'auraient eu aucun sens pour le lecteur français.

CH. VG.

INTRODUCTION.

L'IDÉE qui domine dans ce discours poétique, et le résultat des réflexions qu'Horace y développe sur l'inconséquence des hommes dans leur affaire la plus importante (*la poursuite du bonheur*), forment en quelque manière le fond de la plupart de ses satyres et de ses épîtres, et de quelques-unes de ses plus belles odes. C'est l'esprit de sa philosophie, la quintessence de sa morale théorique et pratique, le principe qui régla toute sa conduite, la seule chose qu'il regarda comme toujours vraie et invariable, dans toutes les situations, au milieu des incertitudes de la vie, des doutes de la raison, des caprices de la fortune. C'est le conseil inappréciable qu'il adresse à Fuscus Aristius : *Tu seras sage si tu vis content de ton sort* (*Lætus sorte tua vives sapientur*) Epist. X, lib. I, v. 44. C'est son exhortation à l'honnête Bullatius, qui s'était flatté de guérir les maux de son ame par les voyages et le changement d'air. « Reçois avec reconnaissance, lui dit Horace, chaque heure de bonheur que Dieu t'accorde; ne néglige pas le présent pour te ménager des jouissances dans l'avenir, et fais en sorte qu'en quelque lieu que tu vives, tu puisses te féliciter d'avoir vécu. » Epist. II,

lib. I, v. 22 et seq. En un mot, c'est le grand principe de la philosophie d'Aristippe, disciple de Socrate. *Ce que nous cherchons (le bonheur) est en notre puissance; il est auprès de nous ou nulle part.* Horace était si persuadé de cette vérité et de la morale pratique qui en découle, qu'il ne peut ni philosopher, ni écrire des satyres, sans partir de ce principe ou y revenir.

Il ne s'agit donc point dans le discours que l'on va lire, de vérités nouvelles, mais de vérités qu'on ne saurait redire trop souvent; de vérités qui seules ont un effet salutaire sur notre ame, qui peuvent faire réellement du bien aux hommes, en soulageant les maux qu'ils se préparent, en les guérissant même radicalement, s'ils ne s'y opposent pas, et qu'il faut par conséquent leur présenter sans cesse sous une forme nouvelle. C'est en cela que consiste l'art du poète philosophe. Horace, dans tous ses discours (satyres et épitres), s'y montre d'autant plus grand maître, qu'il a su plus habilement voiler son dessein sous l'aparence d'une suite de pensées, qui naissent et se succèdent en quelque sorte par hasard.

L'épidémie presque générale parmi les Romains de son tems, était la même dont les principaux états de l'Europe sont attaqués aujourd'hui, une soif insatiable de richesses. Rome s'était arrogé l'empire de tout le monde alors connu; et ce que l'Inde est de nos jours pour les Anglais, l'Europe, l'Asie et l'Afrique l'étaient pour les Romains. A l'époque où cette satyre fut écrite, leur immense république s'était partagée entre deux principaux chefs, César Octavien et Marc-Antoine. Chacun avait choisi entre ces deux partis. Des gens de peu de chose avaient fait par ce moyen d'immenses fortunes. Des milliers d'autres, séduits par leur exemple, cherchaient de même à s'enrichir; nul ne voulait rester en arrière; chacun s'efforçait, au contraire, d'at-

teindre les plus avancés. Cette fureur passa bientôt des premières classes de la nation aux dernières, et dans peu de tems on vit cet antique caractère de grandeur et de désintéressement qui distinguait les premiers Romains, céder la place à cette insatiable cupidité qu'Horace combat dans tous ses ouvrages, tantôt avec le courroux d'Archiloque, tantôt du ton plaisant et railleur de la comédie attique, et que souvent aussi il cherche à convaincre de sa folie et de son inconséquence, avec toute la finesse et le sang-froid aparent de l'ironie socratique.

C'est principalement à ce but qu'il tend dans le discours que l'on va lire. Lorsqu'il demande pourquoi si peu de gens sont contens de leur sort, et par conséquent, pourquoi l'on trouve si rarement des hommes qui sortent de la vie satisfaits d'avoir vécu, comme un convive rassasié sort d'un festin, c'est moins un problême qu'il veut résoudre, qu'un fil auquel il veut attacher la suite de ses pensées sur ce sujet. Il ne faut point chercher ici ni beaucoup d'art dans le plan, ni une exactitude dialectique dans la suite du raisonnement; comme dans la plupart de ses ouvrages, la marche de ses idées, dans ce discours, ressemble à une promenade où l'on se détourne volontiers, où l'on se laisse arrêter par tous les objets qui excitent l'attention, et où l'on finit cependant toujours, sinon par arriver où l'on voulait, du moins par revenir au point d'où l'on était parti.

Il y a cependant dans cette satyre plus d'ordre et de suite que certains interprètes n'ont voulu en apercevoir. Nous allons le prouver par l'analyse suivante :

« La plupart des hommes, dit Horace, sont mécontens de leur état et de leur fortune, et vantent le bonheur de telle autre condition, contre laquelle cependant ils ne voudraient pas changer la leur propre, si on les prenait

au mot. Première inconséquence! mais ce n'est ni la plus grande, ni la seule que l'on commette dans la poursuite du bonheur. En voici une plus forte encore. Tous ces hommes qui se soumettent à tant de maux pour courir après un bien qui les fuit sans cesse, ont pour but un état de repos et de jouissance. Tous se proposent de vivre un jour heureux. Mais, disent-ils, il faut d'abord avoir de quoi vivre; car voudrions-nous le céder en prévoyance à la fourmi? Sous ce prétexte ils entassent, avec une ardeur infatigable, provisions sur provisions; et ils trouvent enfin tant de plaisir à amasser, qu'oubliant et l'exemple de la fourmi, et le but pour lequel ils entassent, ils ont à peine le courage de ne pas se laisser mourir de faim, tant ils craignent de diminuer leurs amas. Pour les achever, la jalousie et la vanité se mettent de la partie. On ne veut pas être moins riche que d'autres; on porte envie aux plus opulens. Ainsi l'on ne cesse jamais d'accumuler; on se refuse toutes les jouissances de la vie; on est dévoré des passions les plus haineuses; on n'a plus soi-même, on ne donne plus aux autres un instant de bonheur; on perd l'affection des siens, l'estime du monde, et l'on sort enfin de la vie (souvent même par la mauvaise porte) sans pouvoir se dire: j'ai vécu. » Tel est l'enchaînement des idées dans cette satyre, à quelques petites digressions près, dont la plus considérable est le dialogue où le poète cherche, à la manière d'Esope, à convaincre l'avare de sa folie. Mais le fonds de ce dialogue touche de si près au but principal, et sert si bien à le faire ressortir, qu'il mérite à peine le nom d'épisode.

Le ton dominant de ce discours est plutôt sérieux que comique, et ressemble tout-à-fait à celui qui règne dans les épitres à Scæva, à Lollius, et à d'autres. Cependant on y trouve par-tout des traces de cet enjouement qui distingue notre poète, et de l'urbanité qui est en quel-

que sorte sa grace particulière. Une chose qu'il est encore à propos de remarquer, c'est l'adresse avec laquelle il a choisi pour une satyre qu'il dédiait à Mécène, un sujet où l'amour-propre de son patron, bien loin d'être compromis, devait au contraire trouver son compte. Mécène, malgré le crédit dont il jouissait auprès d'Auguste, ne sortit jamais de la condition privée, et vécut satisfait du rang de simple chevalier romain, qu'il tenait de ses ancêtres. Lui adresser une satyre contre les avares, et contre les hommes mécontens de leur état, c'était le louer indirectement. Si l'on veut appeler cela de la flatterie, il faudra du moins convenir qu'on ne peut la rendre ni plus innocente, ni plus décente; et qu'en faisant honneur à l'esprit de notre poète, elle ne peut faire tort à son cœur.

On ne saurait déterminer avec précision l'année où cette satyre fut écrite. De ce qu'elle est la première du premier livre, il ne faut pas conclure qu'elle soit le premier essai de l'auteur dans ce genre. Elle n'occupe peut-être la place où elle est, que parce qu'elle tient lieu de dédicace, et peut-être est-elle la dernière dans l'ordre du tems.

LA PREMIÈRE SATYRE D'HORACE.

Qui fit, Mæcenas, etc.

D'où vient, Mécène, que personne n'est satisfait de son état, soit qu'il le tienne du hasard, soit qu'il l'ait choisi par goût? d'où vient que chacun

vante le sort des autres? Heureux le trafiquant! dit un vieux soldat courbé sous le poids des ans et des travaux militaires; heureux guerriers! dit le marchand, quand son vaisseau est battu par la tempête. De quoi s'agit-il en effet? Le combat s'engage, et dans une heure on est mort ou victorieux. L'avocat vante la vie du laboureur, lorsqu'au chant du coq un client vient frapper à sa porte. L'homme des champs, qu'un procès traîne à la ville, ne voit de bonheur que pour les citadins.... Les exemples de cette folie sont tellement nombreux, que le bavard Fabius (1) se lasserait, s'il en voulait

(1) On ne peut rien dire de certain sur ce Fabius, qui, malgré le beau nom qui le décorait, était sans doute un assez mince personnage; il paraît seulement, par le passage d'Horace, que c'était un grand bavard. Le vieux scholiaste anonyme qui cite si souvent un livre, que lui-même avait composé et que nous avons perdu, *sur les noms qui se rencontrent dans Horace*, veut que le Fabius en question fût un certain Fabius de Narbonne, partisan de Pompée, et auteur de quelques livres sur la secte stoïcienne, qui avait eu de grands démêlés avec notre poète. Le croira qui voudra, dirons-nous avec Torrentius; mais nous serons encore moins de l'opinion de ce dernier, lorsqu'il veut que le Fabius de la satyre soit un Fabius-Maximus, dont Quintilien rapporte un mot plaisant (Lib. IV, c. 3.) qui lui était échappé contre Auguste. La raillerie était si innocente, qu'il aurait pu la faire devant Auguste même, dont il était le partisan et l'ami. C'eût été pour Horace un mauvais moyen de faire sa cour, que d'insulter un homme de cette importance, pour une plaisanterie qui n'en avait point. De plus, il n'aurait point alors donné à Fabius l'épithète de *loquax*, mais de *dicax*; et dans le passage en question, il ne s'agit point d'un railleur mal-avisé, mais d'un bavard. Je me suis arrêté à cette bagatelle, pour montrer, par cet exemple, avec quelle légèreté des commentateurs, même savans, ont quelquefois traité le bon

épuiser la liste. Abrégeons, Mécène, et allons au but. Si quelque dieu s'adressait à nos mécontens, s'il leur disait : *Me voici prêt à vous satisfaire. Toi, soldat, deviens marchand ; toi, jurisconsulte, sois laboureur : je le veux, c'en est fait, changez réciproquement de rôles. Quoi ! vous hésitez !....* Non-seulement ils hésiteraient, mais aucun n'accepterait l'échange ; tous refuseraient la permission d'être heureux. Ne mériteraient-ils pas que Jupiter irrité leur lavât la tête d'importance, et leur déclarât qu'il n'aura plus à l'avenir la bonté de prêter l'oreille à leurs vœux ? Mais n'imitons pas les bouffons, en parcourant sur le même ton toute ma carrière (1) ; et quoique rien n'empêche de dire en

Horace, et quelles sottises on met sur son compte pour le seul plaisir de complaire au vieux préjugé, et d'en faire à toute force un bas et vil flatteur d'Auguste.

(1) Horace entend sans doute par le mot *Jocularia*, cette espèce de farces que l'on nommait alors *exodes*, et dont les intermèdes des Italiens, avec tous leurs personnages ou masques bouffons, sont les restes. Ces farces, nommées d'abord *satyres*, ayant donné la naissance et prêté leur nom aux satyres de Lucilius, il est aisé de voir pourquoi Horace en fait ici mention. En publiant le premier de ses discours, qu'il intitulait aussi *satyres*, à cause de leurs traits de ressemblance avec celle de Lucilius, il voulait empêcher dès l'abord qu'on ne crut qu'il ne s'agissait que de plaisanteries et de persiflage. Son éducation et son séjour à Athènes lui avaient donné un goût si décidé pour la manière socratique de philosopher, qu'on la voit régner dans tous ses discours (*sermones, satyres et épîtres*). Comme tous les expédiens, toutes les tournures de cette méthode lui étaient devenus familiers, et en quelque sorte naturels, il se réserve, il est vrai, le droit de dire la vérité en riant (*ridendo dicere verum quis vetat?*) ; mais il en détermine aussitôt l'usage et le but ; et il ne pouvait le faire mieux

riant la vérité (à l'exemple du pédagogue qui donne à son écolier des friandises, pour l'engager à étudier l'alphabet), écartons à présent le badinage en traitant un sujet sérieux.

Ce laboureur qui déchire péniblement le sein de la terre, ce marchand rusé, ce soldat, ces matelots qui bravent la fureur des mers, demandez-leur par quels motifs ils se livrent à tant de travaux ? C'est, vous diront-ils, pour assurer un asyle et du repos à notre vieillesse ; c'est pour jouir alors des biens que nous aurons amassés. Ainsi la fourmi, ajouteront-ils avec complaisance, insecte aussi laborieux qu'il est petit, va cheminant sans cesse, chargée du moindre aliment qu'elle a rencontré, et dont elle grossit son magasin. Si elle prévoit l'avenir, elle y pourvoit avec sagesse. Fort bien : mais quand le verseau, épanchant son urne,

---

qu'en se comparant au pédagogue qui donne des friandises aux enfans pour qu'ils veuillent bien étudier l'alphabet. Le pédagogue et le moraliste, à la manière d'Esope ou de Socrate, se comportent en effet de même, parce que la répugnance des hommes faits pour les vérités sévères, mais utiles, est aussi grande que celle des enfans pour l'A B C. Le pédagogue et le moraliste cachent leur vrai but. L'enfant croit qu'il ne s'agit que de dragées, et l'homme fait d'amusement, c'est tout ce qui les intéresse. Mais si le poète ne perd pas son objet de vue, il l'obtient, *quasi aliud agendo*, tout aussi bien que le pédagogue. Le lecteur écoute en riant ses vérités ; se trouve, sans le savoir, entraîné à réfléchir, et se corrige, si toutefois il peut encore se corriger ; c'est là le *circum præcordia ludere* (jouer autour du cœur de son homme) par lequel Perse exprime si heureusement un des principaux traits qui caractérisent notre poète.

afflige le déclin de l'année, la fourmi ne voyage plus; cette même sagesse lui apprend à jouir de ses trésors : tandis que vous, ni les ardeurs de l'été, ni les glaces de l'hiver, ni le feu, ni le fer, ni les eaux, ne peuvent vous faire perdre votre intérêt de vue. Vous ne connaissez point d'obstacle, tant qu'il vous reste un concurrent plus riche que vous.

A quoi vous sert de confier furtivement à la terre, d'enfouir en tremblant cette masse énorme d'argent et d'or? — Si j'y touchais, dites-vous, j'en verrais bientôt la dernière pièce. — Mais si tu t'abstiens d'y toucher, qu'a de beau, je t'en prie, ce trésor enfoui? Cent mille boisseaux de froment sont battus dans tes granges; qu'importe si ton estomac n'a pas plus de capacité que le mien? L'esclave qui, dans une longue route, porte le pain de ses confrères, marche courbé sous le fardeau, et ne reçoit pas une plus forte portion que celui qui ne porte rien. Qu'importe encore, dis-moi, à celui qui borne ses besoins à ceux de la nature, de labourer plutôt mille que cent arpens? — Il est doux de puiser dans un amas immense. — Qu'il nous soit permis d'en prendre autant dans notre provision modique, et je ne vois pas pourquoi tu préférerais tes greniers. Si tu avais besoin d'un verre d'eau pour étancher ta soif, tu dirais aussi, sans doute, qu'il vaut mieux le puiser dans un grand fleuve que dans un humble ruisseau. Mais

aussi, sais-tu ce qui arrive à ceux qui mettent ainsi leur bonheur dans un injuste superflu ? L'Aufide impétueux les entraîne avec son rivage; tandis que, satisfait du nécessaire, le sage boit une onde pure, et ne trouve point la mort dans les flots (1).

---

(1) Cet endroit fournit un très-bel exemple de cet art que nous avons indiqué plus haut, et qui est particulier à notre auteur, d'habiller ses moralités à la manière d'Esope. C'est par-là surtout qu'il est poète dans ses discours en vers. Rien n'est plus ingénieux, ni plus simple en aparence que cet exemple, par lequel il fait sentir à l'esprit le plus borné, que le riche avare n'est pas au fond plus riche que le pauvre. Mais il y a plus d'art dans la manière dont il le présente, qu'on ne le croirait au premier coup-d'œil. En un mot, je trouve ici le germe d'un très-bel apologue, auquel il ne manque que la forme épique ou du récit.

(Ici Wieland, pour mieux convaincre ses lecteurs, développe en effet la fable. Il suppose deux enfans pressés par la soif, après avoir joué et couru. Près de leur maison est une fontaine; à cent pas plus loin un torrent fougeux. L'un des enfans va remplir sa tasse d'eau limpide à la fontaine; l'autre, plus grand et plus fort, la dédaigne, se moque de son compagnon, et court au torrent. Là, comme dans Horace, le terrain lui manque sous les pieds; mais il se sauve heureusement en s'attachant aux branches d'un jeune saule. Il revient transi de peur, et bien mouillé, et lorsqu'il veut boire du moins cette eau qui a failli lui coûter la vie, il la trouve si limoneuse et si trouble, qu'il ne peut même y goûter. Tel est le fond de ce récit que nous avons cru devoir abréger; ensuite Wieland continue :)

Si la fable eût existé telle qu'on vient de la lire, on pourrait croire qu'Horace y avait fait allusion. Toute la différence vient de ce qu'il mêle le récit avec l'application qu'il en fait à son avare, n'indiquant la fable que par quelques traits, mais n'en développant que mieux l'allégorie, et n'en faisant que mieux valoir chaque circonstance en faveur du but moral où il veut arriver. Baxter conjecture qu'Horace avait en vue, dans ce passage, quelque paysan de l'Apulie et de la Calabre, qui, pendant l'enfance du poète, s'était noyé de cette ma-

Mais la plupart des hommes trompés par leur avarice, vous diront qu'on n'est jamais assez riche, puisque le degré des richesses règle celui de la considération. Que faire de ces gens-là? les laisser dans leur malheur, puisqu'ils s'y plaisent (1). Ils ressemblent à ce riche avare d'Athènes (2), qui se consolait si bien du mépris public: Le peuple me siffle, disait-il, mais moi je m'applaudis, lorsque, seul à la maison, je contemple mes écus dans ma cassette.

Tantale est dévoré de soif, au milieu d'un fleuve dont l'eau s'approche et s'échappe éter-

---

nière dans l'*Aufide;* c'est une idée froide et minutieuse. L'Aufide, dont Horace parle quelquefois dans ses poésies, coule, il est vrai, dans le pays où il était né; mais son nom se trouve là pour celui de tout autre torrent; et la conjecture de Baxter fût-elle fondée, elle ne servirait en rien à répandre du jour sur ce passage.

(2) Il est probable qu'on ne saura jamais si le personnage dont il est ici question, a réellement existé, ou s'il ne se trouvait que dans quelque comédie perdue de Ménandre ou d'un autre poète grec. La note du scholiaste, qui applique ce passage à Timon le misantrope, est si ridicule qu'elle ne vaut pas la peine d'être discutée. Torrentius pense qu'Horace pouvait bien avoir en vue l'augure Cn. Lentulus que Sénèque cite (*de Benefic. II, c.* 27.) comme l'homme le plus riche de son tems, et qui *vit*, selon l'expression de ce philosophe, quatre cent millions de sesterces (quarante-huit millions de francs); je dis *il vit*, ajoute Sénèque, car il ne fit jamais que les voir. Si Torrentius avait eu sous les yeux et comparé deux ou trois circonstances historiques, il n'aurait pas risqué cette conjecture. Il n'avait, en effet, qu'à lire deux ou trois lignes de plus de Sénèque, pour voir que ce Lentulus avait dû toutes ses richesses à la faveur d'Auguste, auprès duquel il n'avait apporté qu'une pauvreté grévée du fardeau d'une illustre naissance (*paupertatem sub onere nobilitatis laborantem*). De plus, ce Lentulus était jeune encore lorsqu'il embrassa le parti d'Auguste, puisqu'il vécut encore assez longtems sous Tibère, qui le

nellement de ses lèvres..... Tu ris (1) ! c'est pourtant ton histoire sous un autre nom. Tu dors d'un sommeil agité, sur les sacs entassés par ton avarice ; tu les respectes comme s'ils

fit mourir pour en hériter. Or il est de toute vraisemblance qu'Horace écrivit toutes les satyres du premier livre entre sa vingt-sixième et sa vingt-neuvième année, sept ou huit ans avant la bataille d'Acticum ; en un mot, dans un tems où Lentulus, loin d'avoir fait sa fortune par Auguste, ne songeait qu'à la commencer. C'est donc aussi sans fondement que Torrentius prête à notre poète l'idée d'avoir transporté ce Lentulus à Athènes, pour le railler plus finement ; et toute son hypothèse ne peut servir que d'avertissement aux commentateurs qui veulent trouver dans les expressions d'un auteur plus de sens qu'il n'en a voulu mettre.

(1) Il serait permis de demander ce qu'il y avait de si risible dans l'image d'un homme, qui, plongé dans l'eau jusqu'aux lèvres, était condamné à souffrir une éternelle soif ? Le vieux scholiaste, à qui cette difficulté n'est point échappée, pense qu'on doit faire valoir ce passage à la lecture, en prononçant le premier vers : *Tantalus a labus sitiens fugientia captat flumina*, d'un ton si comique, que l'avare, avec qui le poète est en dialogue, soit forcé de rire, et qu'on puisse lui demander ensuite *de quoi ris-tu ? (quid rides ?)*.... Que d'esprit il avait ce vieux scholiaste ! — Mais il sera facile de répondre à la question faite plus haut, si l'on se rappelle un passage de l'oraison de Cicéron *pro Cluentio*, où il déclare en plein tribunal que tout ce qu'on raconte des supplices des enfers n'est que chimère (c. 61.) ; et les vers où Juvenal, dans sa seconde satyre (v. 149 et seq.), parle de l'universalité de cette opinion. Au tems d'Horace, personne ne croyait plus à l'enfer d'Homère, aux supplices de Tantale, d'Ixion, des Danaïdes, etc. On en riait comme de fables ridicules dont il n'était plus permis de se faire une autorité auprès d'un homme raisonnable. Ainsi lorsqu'Horace commence du ton le plus sérieux : *Tantale est dévoré de soif au milieu d'un fleuve dont l'eau s'approche et s'échappe éternellement de ses lèvres.* L'avare se met à rire, parce qu'il ne songe pas au sens allégorique de la fable, et qu'il ne s'attend pas que le poète va lui crier : Tu ris ! c'est pourtant ton histoire sous un autre nom.

étaient sacrés; ce sont pour toi des trésors en peinture. Ignores-tu donc la valeur d'un écu? ne sais-tu pas quel en est l'usage? Achète du pain, des légumes, la moindre mesure du vin; cesse de refuser à la nature les choses dont tu ne peux la priver sans souffrir. Quoi! passer les jours et les nuits, demi-mort de peur, à veiller ton argent; craindre le feu, les voleurs, tes esclaves même, qui peuvent te piller et s'enfuir! Tu trouves du plaisir à cela! je ne sais; mais si tels sont les biens que procurent les richesses, puissé-je ne les posséder jamais! Mais tu crois, peut-être, que si la fièvre ou tout autre mal te clouait sur ton lit, riche comme tu l'es, tu trouverais bientôt quelqu'un pour te veiller, pour te soigner, pour conjurer un médecin de te sauver, de te rendre à ta chère famille? Reviens de cette erreur! ni ta femme, ni tes enfans ne veulent que tu vives; chacun te hait; parens, voisins, connaissances, jusqu'aux petites filles et aux petits garçons. Et peux-tu t'étonner, toi qui préfères l'or à tout, que chacun te refuse une amitié que tu n'as méritée de personne? La nature seule t'avait donné des parens, et tu n'as rien fait pour te les attacher; vouloir les retenir aujourd'hui, ce serait perdre ton tems, ce serait vouloir dresser un âne au manège.

Cesse donc enfin d'amasser; comprends, s'il se peut, que plus tes richesses sont grandes, moins tu dois craindre la misère; et mets un

terme à tes travaux, puisque leur but est rempli. N'imite pas un certain Ummidius (1) (l'histoire en sera courte) si riche qu'il mesurait ses écus par boisseaux; si ladre, qu'allant vêtu comme le moindre esclave, il craignit toute sa vie de mourir de faim. Une fille qu'il avait affranchie, et qui partageait son lit, nouvelle Clytemnestre (2), le délivra de ses inquiétudes, en lui fendant la tête en deux. — Eh quoi! dira l'avare, vous me conseillez donc de vivre comme Mænius? d'imiter Nomentanus (3)? — Vous allez d'une extrémité à l'autre. Pour n'être point avare, faut-il devenir prodigue et

(1) On ne sait rien de cet Ummidius, que ce qu'Horace en raconte. Son nom est cependant connu par les médailles, et autrement comme celui d'une famille plébeïenne.

(2) *Fortissima Tyndaridarum.* Bentley a heureusement éclairci le sens du mot *Tyndaridæ*, qui avait embarrassé les Grammairiens. Rien de plus naturel que la plaisanterie d'Horace, qui applique à la concubine d'Ummidius le nom de la plus brave des Tyndarides, d'une seconde Clytemnestre, parce qu'elle s'était défaite de son patron, comme la vraie Clytemnestre de son époux.

(3) Doit-on lire Mævius, Nævius ou Mænius? C'est ce qui nous importe aussi peu, qu'à l'ombre du personnage immortalisé par Horace, l'honneur ou la honte qui lui en revient. Nous nous sommes décidés pour Mænius, avec Torrentius et Bentley, parce qu'il est ici question de deux débauchés, de deux prodigues, et que Mænius est connu pour tel par un autre passage de la quinzième épître de notre poète (v. 26). Nævius et Mævius, au contraire, sont des noms auxquels on n'a jamais attaché ces deux qualités. Baxter objecte que Mænius n'était pas contemporain d'Horace, mais Nomentanus ne l'était pas non plus. Tous deux vivaient un peu avant lui; mais de son tems, tout le monde les citait encore comme des gens qui avaient mangé une fortune considérable.

débauché? Il y a quelque distance entre Tanaïs et le beau-père de Visellius (1); il y a de la mesure en toutes choses; il est par-tout de certaines bornes, et le bien n'existe ni en deçà, ni au delà.

Je reviens au point d'où j'étais parti; à la folie générale, qui fait que personne, comme l'avare, ne se croit heureux, et que chacun vante le bonheur des autres; qu'on sèche d'envie, si l'on voit la chèvre de son voisin fournir du lait avec plus d'abondance; qu'au lieu de comparer son sort à celui des gens moins fortunés, dont la foule abonde, on s'efforce sans cesse de surpasser ceux que l'on voit plus opulens; lutte infructueuse, où l'on rencontre toujours des rivaux heureux. Ainsi, lorsque les chars ont quitté la barrière, le cocher presse ses chevaux sur les pas de ceux qui le précèdent, et méprise le concurrent vaincu qu'il a laissé derrière lui. De là vient qu'il est si rare de mourir en s'avouant satisfait de la vie, et d'en sortir quand le terme arrive, comme un convive ras-

(1) Tanaïs et le beau-père de Visellius, personnages sans doute très-connus de leur tems, ne le sont plus du tout aujourd'hui. Le vieux scholiaste nous apprend que Tanaïs était eunuque et affranchi de Mécène, et que le beau-père de Visellius avait une hernie. Entre eux, dit Horace, c'est-à-dire, entre trop peu et trop, il y a un juste milieu. La ligne du vrai, du beau et du bon, qui passe en quelque sorte à égale distance du défaut et de l'excès, est la formule sous laquelle notre poète a coutume de renfermer toute sa philosophie. Toutes les sectes qui sortirent de l'école de Socrate, s'accordaient en ce point.

sasié. Mais il faut finir ; de peur que vous ne m'accusiez d'avoir pillé les tablettes du chassieux Crispin (1), je n'ajouterai pas un seul mot.

(1) Ce Crispinus reparaît assez souvent dans les satyres d'Horace, qui nous le montre comme un pauvre diable, mi-poète et mi-philosophe, renié par les muses et par la philosophie. On voit, par la quatrième satyre, qu'il était très-fier de sa promptitude à versifier, et le vieux scholiaste rapporte qu'il avait composé un ouvrage en vers sur la secte stoïque. Crispinus, comme beaucoup de ses pareils, jouait le rôle de stoïcien ou de cynique. Ses bavardages fort longs, et sans doute aussi fort ennuyeux, sur la vertu, lui avaient valu le sobriquet d'*Arétalogue*. Bentley veut changer ici le mot *lippi* en *lippum*, et par conséquent, au lieu de Crispin, c'est Horace qu'il rend chassieux ; sa raison est, qu'il serait absurde qu'Horace, chassieux lui-même, se moquât de ce défaut dans Crispin. Mais, parce qu'Horace souffrit des yeux dans un âge avancé, il ne faut pas en conclure qu'il fût déja chassieux à vingt-sept ans. C'est avec aussi peu de raison, que Baxter infère hardiment de cette épithète de *lippus*, donnée à Crispin par Horace, que le pauvre Crispin était un de ces moralistes, *qui Curios simulant et bacchanalia vivunt*. Au reste, ce qui est échappé à ces deux critiques, malgré toute leur subtilité, c'est l'adresse avec laquelle Horace termine tout-à-coup son discours moral par une plaisanterie ; adresse qui décèle en lui l'homme du monde, et qui est d'autant plus remarquable, que le discours moral était dédié à Mécène : voilà la véritable urbanité. Baxter veut au contraire, qu'Horace ait cherché, par ce trait mordant contre les stoïciens, à gagner les bonnes graces des épicuriens ; comme si une plaisanterie contre le pauvre Crispinus avait pu toucher les stoïciens ; comme s'il n'avait point suffi à notre poète, de son enjouement naturel, pour s'égayer aux dépens de ce Crispinus, sans lui supposer l'intention digne d'un parasite, de gagner les bonnes graces des épicuriens, dont la secte, à la vérité, comprenait alors à Rome la plupart des gens qui donnaient à manger.

DE LA RENAISSANCE DU DROIT ROMAIN, ET DE SON INFLUENCE EN EUROPE, ET SURTOUT EN FRANCE.

Une des singularités les plus remarquables que présentait la France avant la révolution, était cette division en pays qui suivaient la loi romaine, et en d'autres, qui étaient régis par des coutumes. Il paraît qu'elle remontait au tems même de la domination des Romains. Ils conquirent de bonne heure la Gaule méridionale, et ils y envoyèrent un grand nombre de colonies qui durent lui communiquer leurs mœurs et leurs lois. Elle était regardée comme une annexe de l'Italie. Le droit romain en devint la loi territoriale, et son autorité s'y est maintenue constamment.

La Gaule septentrionale, soumise plus tard, ne fut jamais sous une dépendance aussi étroite que la province romaine, nom que l'on donna à la Gaule méridionale après la conquête. Elle conserva ses lois civiles, et, jusqu'à un certain point, ses lois politiques.

*

Les coutumes sont un reste des premières ; semblables à la loi commune de l'Angletere, elles formaient une loi traditionelle, qui prenait son origine dans les tems les plus reculés. On en trouve des vestiges dans les monumens antérieurs à la conquête des Romains ; on les retrouve encore après celle des peuples barbares (1).

Il est impossible d'expliquer autrement cette différence qu'il y avait entre les pays de droit écrit et les pays coutumiers. C'est en vain qu'on en chercherait l'origine dans le régime féodal, sous le règne duquel, suivant Fleury, chaque seigneur établit dans ses domaines des coutumes différentes. Mais ce régime s'étendit dans les pays de droit écrit, comme dans les autres; pourquoi n'y produisit-il pas le même effet? Si telle était d'ailleurs l'origine des coutumes, elles auraient différé dans leurs principes, comme dans leurs dispositions. Cette quantité innombrable de souverains, divisés d'intérêts comme d'affections, et toujours en guerre entre eux, ne se seraient jamais accordés à suivre un plan uniforme dans les lois qu'ils auraient établies. L'esprit des diverses coutumes est

(1) Voyez les recherches sur le droit français, de Grosley. César parle d'une manière très-claire de la communauté des biens entre les époux. Cela n'a pas empêché Laurière de vouloir la tirer du droit romain, où il n'y a rien qui y ressemble. On la trouve d'ailleurs dans des pays, tels que l'Ecosse, où la puissance romaine ne pénétra jamais. Voyez *the institutes of the Law of the Scotland, by Sr. George Makenzie, book* 1, *tit.* 6.

cependant par-tout le même ; et de très-habiles jurisconsultes, tels que Loisel, ont composé des livres élémentaires, où l'on trouve réduits en ordre les principes qui servaient de base à la loi coutumière. La différence qu'on trouve dans quelques coutumes, ne s'y est introduite que fort tard; elle est l'ouvrage de leurs rédacteurs, qui y insérèrent bien des maximes du droit romain, dont ils étaient imbus.

Les Romains laissaient d'ailleurs assez volontiers aux peuples qu'ils avaient vaincus, leurs lois et leurs usages. Il leur aurait même été difficile d'étendre leur propre droit dans toutes les parties de leur vaste empire, puisqu'avant Justinien, ils n'eurent point de recueil où il fût réuni en corps. On ne connut que quelques codes particuliers, où l'on avait rassemblé une partie des lois des empereurs. Le code théodosien fut le plus répandu de tous, parce que, contenant les lois des empereurs chrétiens depuis Constantin, il fut mis en vogue par le clergé, auquel il était très-favorable (1).

Il paraît néanmoins qu'il y avait sous les Romains des règles uniformes pour la procédure, et que les magistrats chargés de l'administration de la justice dans les provinces, y portaient avec eux.

---

(1) Toutes les fois qu'il est question du droit romain dans les lois des peuples barbares, c'est du code théodosien qu'elles veulent parler.

L'art de régler la marche et l'instruction des procès, d'assurer, d'une manière impartiale, la défense des parties et les décisions des juges, est un art tout particulier aux Romains. Cette partie de la jurisprudence, qu'on apprécie souvent avec tant de légèreté, est peut-être ce que cette science a de plus essentiel. A quoi servirait d'avoir de bonnes lois, si l'exécution en était mauvaise? Les provinces romaines, qui avaient leur droit particulier, pouvaient se passer de celui de leurs maîtres; mais elles furent obligées d'adopter leurs formes judiciaires, parce qu'elles n'en avaient pas d'aussi parfaites, et que ces formes étaient celles des magistrats qui leur venaient de Rome pour les gouverner. Il en était de même en France avant la révolution. La procédure y était uniforme, tandis que la jurisprudence était si variée.

La domination des peuples barbares, les règles absurdes qu'ils suivaient pour la décision de leurs différends, durent affaiblir l'autorité de la loi romaine, et même celle de la loi coutumière. Les ecclésiastiques conservèrent soigneusement la pratique des formes du droit romain pour les affaires qui étaient de leur juridiction, et quand cette juridiction s'agrandit, l'empire du droit romain dut s'étendre avec elle.

C'est aussi lorsque cette juridiction eut pris ses plus grands accroissemens, qu'on entendit parler davantage du droit romain, et qu'on vit même

paraître les compilations de Justinien, qui n'avaient été connues en Europe, lors de leur publication, que dans cette partie de l'Italie arrachée par ce prince à la domination des Goths.

Il commençait alors à s'opérer une révolution dans les esprits. On était dégoûté des formes barbares du combat judiciaire et de l'ordalie, les seules que l'on suivît dans les tribunaux laïcs. On se portait de préférence dans ceux des ecclésiastiques, où l'on suivait des formes plus paisibles et plus raisonnables; et comme l'on pressentait déja les avantages et le prix de la civilisation, c'était le moment où le droit romain pouvait être apprécié. Les meilleures institutions sont inutiles, si l'on n'est disposé d'avance à les recevoir. Qu'on essaie de porter à des sauvages un code rempli des maximes les plus équitables, et l'on verra le cas qu'ils en feront. Ce serait aussi inutile que d'allumer un flambeau pour éclairer des aveugles.

Une opinion qui, pour être répétée journellement, n'en est pas moins une fable, fait dater la renaissance du droit romain de la prétendue découverte d'un exemplaire du Digeste, lors de la prise d'Amalphi, en 1137, par les troupes de l'empereur Lothaire, réunies à celles des Pisans (1).

Mais, dès le milieu du onzième siècle, l'étude

(1) Cet exemplaire du Digeste, qu'on dit avoir été trouvé à Amalphi, est celui si connu sous le nom de *Pandectes Florentinæ*.

du droit romain fleurissait en Italie, et l'enseignement s'en était maintenu à Ravenne, capitale de l'exarchat de ce nom, qui resta sous la domination des empereurs d'Orient, jusqu'à ce que Pépin et Charlemagne le leur enleva, pour en gratifier les papes (1).

Il y avait une école de droit à Pise, où des Provençaux étudiaient en 1068 (2). L'Italie avait conservé des vestiges de l'ancienne civilisation, et les lumières des sciences sociales, éteintes presque par-tout, y brillaient encore de quelque éclat; elles se répandirent dans le reste de l'Europe, à mesure qu'on y devint capable d'en profiter.

Le droit romain fut cultivé dans les monastères, le seul asyle des connaissances humaines, qui avaient échappé aux ravages de la barbarie. Les moines et les clers possédaient seuls cette science, et leur importance en fut considérablement augmentée. Les grands seigneurs prenaient parmi eux leurs secrétaires et leurs receveurs. C'étaient des clercs qui exerçaient les fonctions de greffiers, de notaires, de procureurs et d'avocats. Ils faisaient également la médecine, et exerçaient tous les arts qui exigeaient de l'étude

Il était resté longtems à Pise, d'où il fut transféré à Florence. De Thou, dans ses Mémoires, prétend qu'il avait été apporté de Constantinople.

(1) Voyez l'ouvrage intitulé : *Ordo histor. jur. civ. à Carol. Ant. Martini. Vienn.* 1757, *cap.* 8, *par.* 26.

(2) *Martenne amplissim. collect. tom.* 1, *p.* 470.

et de l'application. C'était pour eux une mine inappréciable, et l'intérêt était un aiguillon puissant qui les portait à une étude si peu agréable par elle-même, et qui semblait si opposée à l'esprit de leur état.

Fleury pousse là-dessus de grandes lamentations; mais autres tems, autres mœurs. Ce n'est pas toujours par l'habit que les gens portent qu'il faut juger des occupations qui leur conviennent. Si les clercs avaient dédaigné d'étudier le droit romain, ils auraient écarté un moyen très-actif de civilisation, et prolongé de plusieurs siècles la barbarie où l'Europe était plongée.

La philosophie d'Aristote avait déja donné l'éveil à l'esprit humain, et mis ses facultés en mouvement. Il fallait qu'il s'essayât sur des objets frivoles en aparence, avant d'en entreprendre de plus sérieux et de plus utiles.

Ceux qui ne voient jamais que la superficie des choses, et qui rêvent toujours à une perfection chimérique, ont accusé le droit romain d'avoir rendu les procès interminables par les formes qu'il a introduites, et d'avoir donné naissance à une nuée de gens d'affaires, sangsues avides des fortunes privées.

Mais aujourd'hui que nous savons, par l'expérience, que la justice n'en est ni meilleure, ni moins chère pour être assujettie à moins de formalités, nous sommes à même d'apprécier ces reproches à leur juste valeur.

Il est vrai que les formes du droit romain n'avaient pas la belle simplicité de celles du combat judiciaire, ni ce mouvement rapide, qui faisait qu'un procès commencé le matin, se terminait ordinairement avant la nuit. Les querelleurs avaient alors beau jeu; à peine un combat finissait, qu'ils pouvaient en provoquer un autre.

Il n'y avait pas de topique plus efficace pour calmer la violence et l'impétuosité, qui étaient dans le caractère des nations européennes, que la forme lente et compliquée de la procédure romaine. La prompte expédition des procès n'est pas toujours un bien réel pour la société. L'ardeur de nuire et la soif de plaider, se satisfont ou se fatiguent dans le cours d'une longue procédure. Elles s'irritent si elle est trop expéditive.

Le zèle avec lequel on se livra à l'étude du droit romain, prouve qu'un instinct secret en faisait sentir le besoin. Les princes même qui y trouvaient des maximes plus favorables à leur autorité que celles que le droit féodal avait accréditées, l'accueillirent avec empressement, et en favorisèrent les progrès de tout leur pouvoir.

Malgré cela, l'autorité du droit romain ne s'établit pas sans obstacles. La philosophie d'Aristote n'était parvenue qu'après des combats réitérés, à dominer dans les écoles. Le droit romain eut aussi des difficultés à surmonter.

L'autorité ecclésiastique, ainsi que la civile, se liguèrent en plusieurs pays, pour en arrêter le triomphe. Plusieurs conciles du douzième siècle avaient déja défendu l'étude des lois civiles aux moines et aux clercs, sous prétexte qu'il était absurde qu'ils voulussent s'instruire de matières si étrangères à leur profession (1).

Le pape Honorius III fit une décrétale, en 1218, pour défendre d'enseigner le droit civil à Paris (2); quelque tems après, Innocent IV fit une pareille défense pour l'Angleterre (3). Leur intention était d'abord de relever l'étude de la théologie, qui tombait à mesure que le droit civil fleurissait davantage. Mais ce qui les alarmait le plus, c'est que le droit romain ne parlait que des prérogatives impériales, et dévoilait la source toute terrestre des privilèges, dont les ecclésiastiques étaient en possession, et qu'ils voulaient faire descendre du ciel à l'égal des spirituels.

Pour contrarier d'une manière plus efficace l'impression défavorable que pouvait faire le droit romain à leur égard, les papes imaginèrent d'opposer aux compilations de Justinien

---

(1) Lebœuf, Dissertation sur l'état des sciences en France depuis le roi Robert.

(2) *Capit. super specula. Extr. lib.* 5, *tit.* 3, *et titul. ne cleric. vel monach.*

(3) *Matt. Paris. ann.* 1254. *Arthur Duck de autorit. jur. civil. lib.* 2, *cap.* 8, *n°.* 33.

celles de leurs décrétales; le corps du droit canonique égala en volumes celui du droit civil, et en balança longtems le crédit et l'autorité. D'un autre côté, Philippe-le-Hardi et Philippe-le-Bel défendirent, en France, aux avocats d'alléguer le droit romain dans les causes qui devaient être décidées par les coutumes (1), et le parlement d'Angleterre le proscrivit, d'une manière solemnelle, sous le roi Etienne. On craignait qu'il n'altéra les coutumes nationales, avec l'esprit desquelles il n'était pas toujours d'accord.

Mais les obstacles irritent le desir au lieu de l'éteindre. Si l'on en excepte Paris, où la défense du pape Honorius, d'y enseigner le droit romain, fut observée jusques sous Louis XIV, les écoles qui existaient par-tout ailleurs, n'en furent que plus florissantes; il s'en ouvrit même de nouvelles.

La disposition des esprits, et cette tendance générale des gouvernemens vers une civilisation plus parfaite, portaient à l'étude du droit romain sans lequel on n'aurait pu y arriver (2). Les idées

(1) L'Ordonnance de Philippe-le-Hardi est du 7 janvier 1271, et celle de Philippe-le-Bel du mois de juillet de 1312. L'enseignement du droit civil fut relégué à Orléans, où d'un autre côté on défendit d'enseigner la théologie.

(2) Dans des Lettres-patentes que Charles V donna pour la réunion de la ville et du duché d'Orléans à la couronne, il fait valoir l'éclat que cette ville recevait de son école de droit, qu'il dit être la plus illustre du monde. Il ajoute, en parlant du droit romain, qu'il

d'ordre, de justice et de morale, qui sont les bases de la civilisation, ne se transmettent aux hommes que par la communication; ils ne peuvent les créer d'eux-mêmes; et lorsqu'ils en possèdent quelques-unes des principales, ils sont long-tems à en voir toutes les conséquences, et à en saisir tous les rapports. Un recueil, tel que celui du droit romain, qui contient des règles pour toutes les parties de l'ordre social, est infiniment précieux pour hâter le progrès des lumières, et abréger le tems et l'expérience; il jette dans les esprits une foule d'idées, que la réflexion n'aurait pu y faire naître que d'une manière insensible; il frappe l'intelligence d'une lumière éclatante, et lui dévoile, en un instant, une infinité de vérités, que des siècles à peine auraient suffi pour découvrir.

On s'est récrié contre cette quantité de choses inutiles et inapplicables aux mœurs de l'Europe moderne que ce droit contenait; mais ce n'est que le tems qui a fait connaître ce qu'il avait d'utile ou de superflu. A l'époque de sa découverte, on saisit avec avidité tout ce qu'on y trouva. On remua de par-tout cette terre inculte jusqu'alors, et si l'on en fit sortir des plantes parasites, on en tira aussi un grand nombre de salutaires. Chacun retint ensuite ce

---

servait *à diriger et à conseiller les rois:* preuve que ce sage prince apercevait les avantages qu'on retirait de son étude. *Recueil des ordonnances, tom.* 6, *pag.* 153.

qui lui était convenable et nécessaire. Ce fut là le fruit des discussions, soit verbales, soit par écrit, auxquelles l'étude du droit romain donna lieu.

Les premiers interprètes du droit furent cependant assez réservés dans leurs explications. Ils ne firent d'abord que des gloses ou de courtes explications, pour en faciliter l'intelligence (1); mais cette réserve ne fut pas de longue durée. Bientôt le droit romain eut des commentateurs aussi nombreux et aussi volumineux que ceux de la philosophie d'Aristote, avec laquelle il partagea le domaine des écoles. Leur style n'était pas plus élégant, et on y trouve toute la subtilité de la scholastique et cette sécheresse de la méthode géométrique qui avait prévalu dans les siècles où l'on commença à écrire sur le droit romain.

Mais à travers cette enveloppe grossière, on remarque dans ces hommes un sens profond et une intelligence admirable des affaires. La plu-

(1) Irner ou Werner est le plus ancien jurisconsulte dont il nous reste des écrits sur le droit romain. Il l'enseignait à Bologne vers le commencement du douzième siècle; il a passé longtems pour le premier qui en ait donné des leçons publiques; mais l'enseignement du droit était bien antérieur à lui en Italie, ainsi que nous l'avons vu plus haut. Placentin, qu'on croit être disciple d'Irner, professa le droit romain à Montpellier, sa patrie. Il mourut en 1192, suivant Pasquier, *Recherches*, *liv.* 9, *chap.* 37. Aucun Français qu'on connaisse, n'avait donné, avant lui, des leçons publiques sur le droit romain. Vacarius, qu'on met aussi au nombre des disciples d'Irner, commença à enseigner à Oxford, en 1149.

part de ces anciens commentateurs, tels qu'Accurse, Balde, Bartole, noms oubliés aujourd'hui, mais célèbres pendant longtems, furent les oracles de leurs siècles et les législateurs de l'Europe. Ils surent approprier aux tems et aux circonstances les maximes des lois romaines, qui y étaient souvent fort étrangères, et plier à des mœurs nouvelles des décisions où on n'avait pas pu les prévoir.

Les papes eux-mêmes, dont quelques-uns furent de très-habiles jurisconsultes, méritent d'être comptés parmi les plus utiles interprètes des lois romaines. Les décisions des décrétales, concernant les matières civiles, sont toutes fondées sur ces lois, dont elles corrigèrent une infinité de subtilités. Elles fixèrent surtout les maximes fondamentales de l'état des personnes et de la procédure judiciaire, qu'on suit encore dans l'Europe civilisée.

Les décrétales contribuèrent aussi à améliorer les mœurs des peuples, en parvenant à supprimer les épreuves judiciaires et les autres usages barbares qui avaient entretenu si longtems la férocité parmi eux; et cette suppression, comme le remarque un écrivain protestant, fut moins l'effet des défenses réitérées des papes, d'observer ces pratiques absurdes, que des formes plus raisonnables qu'ils y substituèrent. L'esprit d'ordre et de raison, qui caractérisait cette nouvelle jurisprudence, se communiqua

bientôt à toutes les branches de la législation (1).

Ainsi se jetèrent les premiers fondemens de la civilisation européenne. La jurisprudence devint la science prédominante : on comptait par milliers les étudians dans les écoles de droit, et les connaissances qu'on y acquérait, étaient la voie la plus sûre d'arriver à la fortune et aux honneurs. On ne tarda pas d'en éprouver les influences salutaires. La face de l'Europe se renouvela ; et la force, qui avait eu jusqu'alors la domination exclusive, céda l'empire à la raison et à la justice. Non-seulement on fixa par des règles sages les droits des particuliers entre eux, mais on vit se former le droit public et le droit des gens, qui règlent les droits respectifs des sujets et des souverains, et ceux des nations entre elles. Les constitutions des états se fixèrent, et les gouvernemens chancelans s'affermirent sur des bases durables (2).

Après avoir retracé quels furent en Europe les effets généraux du droit romain, nous devons examiner quelle fut en France son influence particulière.

---

(1) Voyez le tableau des révolutions dans le moyen âge, par M. Koch, membre du tribunat, tom. 1, p. 142 ; ouvrage recommandable par la clarté et la précision avec laquelle l'auteur y a réuni une infinité de faits, et surtout par la sage impartialité avec laquelle il est écrit.

(2) Bartole eut beaucoup de part à la rédaction de la bulle d'or, qui est la charte fondamentale de la constitution germanique.

Les lumières que ce droit avait répandues, durent surtout éclairer l'horison de la France, qui, par le caractère et le génie de ses habitans, était plus que tout autre pays disposé à hâter sa civilisation : aussi le droit romain y fut de bonne heure en honneur. Outre que l'étude en était cultivée dans un grand nombre de monastères, on parle d'une traduction du Digeste, faite sous le règne de Louis-le-Jeune.

Philippe-Auguste, son fils, tenta le premier de substituer, dans les tribunaux, les formes raisonnables et pacifiques du droit romain, aux pratiques barbares du combat judiciaire, et de l'ordalie. St.-Louis suivit le même plan; on voit par les établissemens qui portent son nom, et par le conseil de Pierre de Fontaine qui vivait de son tems, qu'on faisait déja un grand usage du droit romain.

Les auteurs des pays coutumiers étaient bien forcés d'y avoir recours, pour remplir par son moyen les lacunes immenses de leurs coutumes. Outre qu'elles n'étaient point rédigées par écrit, et que ne s'étant jusqu'alors conservées que par la tradition dans la mémoire des hommes, elles ne disposaient que sur les cas les plus usuels, et elles ne formaient point un corps entier de jurisprudence. On n'y trouvait point, comme dans le droit romain, une collection de maximes générales, applicables à cette variété infinie de

questions et de difficultés imprévues, que le mouvement des intérêts et des passions des hommes fait naître à chaque instant.

La connaissance presque exclusive, que les clers avaient du droit romain, fut une des principales causes de cette prépondérance dont ils jouirent si longtems. On était obligé de les admettre dans tous les tribunaux où ce droit s'introduisit. Ils étaient en grand nombre dans le parlement même; ils en exclurent presque en totalité les barons ou pairs féodaux, qui le composaient seuls dans l'origine. Ils rendirent presque nulle l'influence de ceux qui y restèrent. Ce fut là l'époque d'une grande révolution. L'ignorance et la barbarie s'enfuirent avec la féodalité. Les membres épars de la monarchie qu'elle avait divisée en tant de souverainetés presque indépendantes, se rapprochent et se réunissent peu-à-peu sous la direction et le gouvernement d'un chef unique.

Les désordres du quatorzième et du quinzième siècles entravent les progrès de la civilisation, mais ne les arrêtent point. A peine Charles VII commence à respirer, qu'il ordonne la rédaction des coutumes par écrit; opération sage et utile, qui ne fut consommée que longtems après lui. Il n'y eut de remarquable en législation, sous Louis XI, que la loi qui rendit inamovibles les places de judicature temporaires jusqu'à lui. Elle absout ce prince de

l'imputation de despotisme, qu'on lui a faite peut-être trop légèrement.

Louis XII fut l'auteur de plusieurs lois utiles. On les doit à la prédilection particulière que ce bon prince avait pour la jurisprudence, et qui était au point que, pendant un séjour qu'il fit à Pavie, il fut assister, suivi de toute sa cour, aux leçons de Jason, célèbre professeur de son tems. Il le combla de graces et d'honneurs. Il attira encore en France Dèce, professeur de Milan, et il le fit conseiller au parlement de Grenoble. François I fut appelé le père des lettres, parce qu'il favorisa l'étude des mathématiques, du grec et de l'hébreu. Mais parmi les chaires qu'il établit dans son collège royal, il ne pensa pas même à en consacrer une au perfectionnement de la langue nationale, dont on était loin de prévoir les hautes destinées. Ces savans qu'il rassembla de toute part, introduisirent dans la littérature le goût le plus détestable qui ait jamais existé en France, et qui s'y perpétua jusqu'à ce que les grands écrivains du siècle de Louis XIV le firent disparaître.

Mais si l'on veut que ce prince ait été le père des lettres, il ne fut pas du moins celui des bonnes lois. Il étendit aux places de judicature la vénalité que Louis XII avait bornée sagement à celles de finance. Je sais que cette vénalité a trouvé des apologistes, et que Montesquieu même est du nombre. Mais son opinion ne

saurait l'emporter sur celle des l'Hôpital, des Brisson, et autres de cette espèce, et qui, témoins de cette fatale innovation, ont dû mieux juger les effets qu'elle produisit. Ils déplorent unanimement l'ignorance et la corruption qui flétrirent tout-à-coup une magistrature auparavant éclairée et intègre, lorsque l'argent en eut ouvert la porte à des jeunes gens sans expérience, ou à des hommes d'une réputation équivoque.

Les calculs de quelques politiques ont cru trouver, dans la finance payée par les magistrats, un gage de leur fidélité; mais ils n'ont pas fait attention que c'était le parlement non vénal qui avait fondé la monarchie Française, et que le parlement vénal n'a pas toujours contribué à la soutenir. François I flétrit encore son règne, en établissant dans toute la France l'instruction secrette au criminel, qu'on ne suivait auparavant que dans quelques bailliages; restes honteux de l'inquisition qui avait subsisté en France pendant les treizième et quatorzième siècles.

La fin du seizième siècle fut plus favorable à la jurisprudence que son commencement. Elle en a même été l'époque la plus brillante, puisqu'elle vit naître les meilleures lois qu'on ait faites en France sous la monarchie, et les plus grands jurisconsultes que ce royaume ait possédés.

Quel homme, en effet, que ce Charles Dumoulin, qui joignait aux plus vastes connaissances un esprit si subtil et un jugement si juste, et qui, pénétrant dans les mystères les plus secrets de la science du droit, en développe les principes avec tant de profondeur et de sagacité! Dumoulin s'était principalement attaché au droit français; son rival en gloire, comme en talent, le célèbre Cujas, fit du droit romain l'objet spécial de ses veilles. Né à Toulouse, dans un rang obscur, sans appui comme sans fortune, il n'eut d'autre maître et d'autre guide que son propre génie. Dès le début de sa carrière, il se vit préférer, dans sa patrie même, pour une chaire de droit, un homme qui était loin de le valoir. Il fallait que les méprises de ce genre ne fussent pas communes alors; car celle-là fut un des grands scandales de ce siècle, et la ville de Toulouse a été longtems à pouvoir s'en laver. Cujas jeune encore, et que l'expérience n'avait point familiarisé avec les injustices des hommes, quitta Toulouse dans la ferme résolution de n'y remettre jamais le pied. Il tint parole, malgré es instances réitérées que ses compatriotes, éclairés par la renommée sur l'étendue de son mérite, lui firent de retourner parmi eux (1).

(1) La ville de Toulouse a cherché en diverses occasions à réparer, par des honneurs rendus à la mémoire de Cujas, les torts qu'elle avait eus envers lui de son vivant. Elle a placé son buste parmi ceux

Cujas avait trouvé à Paris, où il s'était refugié, des gens capables d'apprécier ses talens, et dignes de les protéger. Les femmes rivalisaient alors en cela avec les hommes. Il y avait entr'autres cette Marguerite de Valois, duchesse de Berry, qui, ayant hérité du goût de François I son père pour les lettres, savait en user avec plus de discernement. Elle avait choisi pour son chancelier particulier ce Michel de l'Hôpital, qui depuis, dans la suprême magistrature, déploya un caractère si noble et un patriotisme si épuré. Ce fut cette princesse qui en fit présent à la patrie, en le démêlant dans l'obscurité où la proscription, dont sa famille avait été frappée, l'obligeait de se renfermer.

La duchesse de Berry avait la noble émulation de faire de l'école de droit de Bourges, chef-lieu de son apanage, une des plus brillantes qui eussent existé jusqu'alors. L'Hôpital y avait déja réuni Duaren et les deux Hotto-

---

de ses hommes célèbres. Son académie proposa, en 1774, son éloge pour le sujet d'un prix. Je fus l'auteur du seul discours que ce concours fit paraître. Je ne manquai pas de m'élever contre l'injustice qu'on avait faite à Cujas, et j'étais bien sûr que cela n'arriverait point dans le siècle de lumières où nous nous trouvions, à ce que tout le monde disait. Linguet, en rendant compte de mon discours dans son *Journal de littér. 15 avril* 1775, ne fut pas de cet avis. Il se trompait du moins lorsqu'il dit que Cujas avait été la victime de la jalousie des jurisconsultes de son tems, comme il croyait l'être de celle de ses contemporains. L'on ne voit pas que les jurisconsultes de Toulouse aient été les auteurs de l'affront qu'y éprouva Cujas.

man, célèbres jurisconsultes de ce siècle. Il crut mettre le comble à sa gloire, en y plaçant encore Cujas, dont le mérite lui fut bientôt connu (1).

Gravina regarde Cujas comme celui de tous les jurisconsultes, qui a possédé le mieux l'esprit de la vraie jurisprudence, et qui, par la profondeur de son érudition et la sagacité de sa critique, a mis le droit romain dans tout son jour, et l'a fait paraître avec ses plus beaux ornemens.

Jamais école ne fut aussi distinguée que la sienne par le nombre et par la qualité des élèves. On voit, par les mémoires de de Thou, qu'on y accourait de toutes les parties de la France et de l'Europe; il en sortit des hommes du mérite le plus éminent, tels que de Thou lui-même, Joseph Scaliger, les frères Pithou, Loisel, d'Ossat, Jeannin, et une infinité d'autres qu'il serait trop long de rappeler.

Cujas et Dumoulin ont fixé dans la jurisprudence les bornes de l'esprit humain. On n'a fait que suivre après eux la route qu'ils avaient

(1) Bourges ne fut pas le seul théâtre des travaux de Cujas; il enseigna longtems à Valence. Marguerite de Valois, sa bienfaitrice, étant devenue duchesse de Savoie par la paix de Château-Cambrésis, voulut l'avoir à Turin; mais il n'y resta pas longtems. Le parlement de Paris dérogeant à l'ancienne défense d'enseigner le droit civil dans cette ville, rendit un arrêt particulier pour permettre à Cujas d'y en donner des leçons. Cujas retourna sur la fin de ses jours à Bourges, où il mourut.

ouverte. Leurs élèves et leurs écrits propagèrent en France et en Europe les lumières qu'ils avaient répandues. On s'en aperçoit bien par les grands progrès que la science du droit fit dans le dix-septième siècle. Il ne faut pas en juger par les ordonnances publiées aux noms de Louis XIII et de Louis XIV, imitées, en ce qu'il y a de bon, de celles du seizième siècle, et qui ne sont, en général, que la production de la routine et de la médiocrité, mais plutôt par les ouvrages des bons jurisconsultes, et surtout par les arrêts des cours souveraines et par les discussions qui les précédèrent. Il y eut auprès de ces cours, et surtout au parlement de Paris, une succession de magistrats célèbres, qui, dans les fonctions qu'ils exerçaient du ministère public, étaient chargés de préparer, par leurs conclusions, les arrêts qui devaient s'y rendre. Les Bignon, les Talon, les Lamoignon, les Daguesseau et d'autres, leurs égaux en lumières, quoiqu'inférieurs en renommée, servirent beaucoup à développer les vrais principes du droit et à en établir l'autorité. Ces grands hommes tenaient encore à l'école du seizième siècle, et on voit par leurs écrits, quel fréquent usage ils ont fait de ceux de Dumoulin et de Cujas.

Ce sont donc les anciens interprètes du droit, qui, en posant les fondemens de la civilisation et en réglant toutes les parties de l'ordre social, l'avaient porté en Europe à ce degré de per-

fection où il n'était arrivé nulle part. Leurs noms sont cependant condamnés à un oubli injurieux; et ce n'est qu'avec une espèce de dédain ou de mépris, qu'on prononce ceux dont le souvenir n'est point entièrement éteint, tandis qu'on n'entend parler que de ces hommes ou frivoles ou dangereux, qui ont jeté dans la société tant de semences de discorde ou de dissolution. Oh! combien avait raison ce sage de l'antiquité, lorsqu'il disait que le suffrage des hommes ne valait pas la peine qu'on étendît seulement le doigt pour se le procurer.

BERNARDI.

DESCRIPTION DU BASAR DE CONSTANTINOPLE,

D'APRÈS UN VOYAGEUR MODERNE.

UN Hessois, Frédéric Murhard, a fait imprimer en 1804 trois volumes, sous le titre de *Tableaux de Constantinople*. Les Allemands en général sont des observateurs attentifs; mais quelquefois fatigans par les détails auxquels ils se livrent. Leurs tableaux sont finis, éblouissans par leur coloris, qui n'est pas toujours vrai. Ils n'entendent pas l'art d'esquisser à grands traits : c'est

le cas de M. Murhard. On peut dire de lui comme du seigneur de village mis en scène par Gresset:

Il ne vous fera pas grace d'une laitue.

Il est cependant des objets dans lesquels ce luxe de détails et d'images ne déplaît pas. Ce sont ceux qui nous sont très-peu familiers, qui offrent un ensemble de circonstances variées à l'infini, et dont une ébauche, fût-elle habilement tracée, ne donnerait qu'une idée imparfaite. Telle est peut-être la description du Basar de Constantinople. Tous les voyageurs dans le Levant nous ont parlé de ces foires permanentes, qui y sont en général connues sous le nom de *Basar*. Aucun, je crois, n'a donné de celui de Constantinople une description plus complète, on pourrait même dire plus brillante, que celle que nous allons traduire, mais en l'abrégeant beaucoup.

Le Basar de Constantinople est sans doute un des plus riches de tout l'Orient. Aucun étranger ne quitte Péra (1) sans l'avoir visité; mais, suivant M. Murhard, il faut y avoir été cent fois pour en pouvoir apprécier toute la magnificence, et il doit y avoir été plus d'une pour avoir pu remarquer et recueillir tant de détails.

La partie principale du Basar se compose de longs édifices de pierres en forme de corridors ou de colonnades. Ces édifices, qui n'ont qu'un

(1) Péra est un des faubourgs de Constantinople, habité presque exclusivement par les Francs.

rez-de-chaussée, sont voûtés les uns en pierres, les autres en bois; d'autres ne sont recouverts que d'un ceintre de feuillages. Ces arcades reçoivent le jour par des fenêtres percées dans leur partie supérieure. Des deux côtés sont des rangs de boutiques, les unes enfoncées dans l'épaisseur de la muraille, les autres saillantes. Quatre rues semblables, d'une longueur immense, se distinguent surtout par la solidité de leurs édifices, et par la richesse des marchandises qui y sont étalées. Elles sont accompagnées et croisées dans tous les sens par une foule de rues moins longues et plus étroites, dont la plupart ne sont formées que par des arcades, des magasins, des ateliers rangés de droite et de gauche, sans être réunis par un toit commun.

Ce qui amène un grand concours dans le Basar, c'est qu'on y trouve en tout tems un abri contre les injures de l'air, et surtout contre la chaleur; aux heures où le soleil dévore dans ces climats tout ce qu'il éclaire, on a du moins le plaisir de s'y promener à l'ombre; mais ce plaisir est court, et n'est pas gratuit: on le paie par plus d'un inconvénient.

Le Basar de Constantinople est à lui seul un petit univers. Le trafic, sous toutes les formes, y anime tous les bras et toutes les têtes. Lançons-nous dans cette sphère d'activité. Le soleil commence à être ardent; d'abord on se trouve au frais sous ces arcades impénétrables à ses rayons,

à l'abri de ces massifs de pierres; mais lorsqu'on est livré aux flots de cette multitude qui se presse de toutes parts, l'air s'épaissit, une chaleur étouffante succède à la fraîcheur qu'on commençait à respirer. On est étourdi du bruit confus de tant de voix. A droite, à gauche, les vendeurs provoquent les passans; on marchande, on achète. Un seul sentiment, la sordide avidité, fait mouvoir toutes les mains, anime tous les traits.

A quelle foule de tentations est exposée cette foule d'acheteurs qui se rassemblent dans le Basar! Il n'est pas un besoin naturel ou factice qu'on n'y puisse remplir; pas un goût, pas un caprice qu'on n'y puisse satisfaire. Tout ce que l'imagination des Orientaux a inventé pour multiplier, pour varier les jouissances, pour éveiller les desirs, pour faire de la vie un songe enchanteur et perpétuel, se trouve réuni sous ces arcades innombrables.

Le Basar est pour les Orientaux ce que sont les théâtres pour les grandes capitales de l'Europe. C'est un plaisir très-vif dont la répétition ne leur cause pas de satiété; et une des jouissances qu'ils se promettent dans leur paradis, c'est le spectacle d'un Basar plus magnifique encore que ceux qu'ils auront pu voir sur la terre.

Dans tout l'Orient, les boutiques qui contiennent les marchandises d'une même espèce, sont toutes rangées à côté les unes des autres. Il y a donc dans le Basar des rues exclusivement

consacrées à telle ou telle branche de commerce ou d'industrie. Celle des bijoutiers, par exemple, présente, étalées sur vingt gradins, des richesses pour plusieurs millions; des rubis, des émeraudes, des topazes, etc. Les yeux sont éblouis de tant de magnificence; on se croit dans un palais de fées. Ici sont suspendues des bagues d'un prix inestimable, des pendants d'oreille, des bracelets qui luttent d'éclat et d'élégance. Là des ceintures, des caftans, des turbans de femme, des plumes, des ajustemens pour la tête, le tout semé de pierres précieuses; plus loin des sabres, des pistolets, des brides, des harnois ornés de diamans et de rosettes; et dans les intervalles que laissent entr'eux ces objets si brillans, si variés dans leurs formes et leur travail, sont répandus avec profusion des milliers de bijoux d'un plus petit volume, tous ornés de pierreries, tous précieux par la richesse et le fini de la main d'œuvre. Le quartier des orfèvres n'étonne pas moins l'imagination. On ne peut trop admirer l'habileté des Orientaux dans cette branche d'industrie. Si les Européens les surpassent quant à l'art de polir et de monter les diamans, ils les égalent à peine dans celui de travailler les métaux précieux. Ces chef-d'œuvres sont, il est vrai, dans ce qu'on appelle le goût oriental; mais la délicatesse de leurs ornemens, la perfection de leurs ciselures, la netteté de leurs contours, l'élégant dessin des

figures, des noms, des emblêmes qui les décorent, ne peuvent que plaire beaucoup, même aux habitans de l'Occident. On est surtout frappé de cette foule d'armures en or et en argent, qui sembleraient suffire à la parure militaire des bataillons et des escadrons de gardes destinés à escorter toutes les cours de l'Europe; de ces amas de lames indestructibles de Damas et du Caire, de tous les beaux ouvrages en acier et en bronze, variés jusqu'à l'infini dans leurs formes et leur objet.

Une allée voisine offre un autre genre de spectacle. C'est une longue suite de comptoirs, où se changent les monnaies de toutes les parties du monde commerçant; c'est le grand rendez-vous des Arméniens et des Grecs, qui font les principales opérations du change. Comme toutes les mesures sont prises pour que les routes du Basar soient à l'abri des voleurs et du *feu*, des sommes innombrables dans toutes les espèces de monnaies y sont entassées; et même des Turcs opulens y déposent avec sécurité leurs trésors sous la garde des banquiers.

Dans une autre partie du Basar sont étalés, sous de vastes colonnades, les draps, les tissus les plus précieux et les plus nouveaux, tant de l'Asie que de l'Europe. Ici les étoffes d'or et d'argent d'Alep et du Caire; là des schawls de Perse et de l'Indostan brodés en perles et en soie, des broçards de Lyon, des mousselines d'An-

gleterre, des manteaux de fin coton de Tunis, des toiles de Hollande; plus loin des étoffes de Brusa, fabriquées en soie et en coton dans le goût oriental; des damas de Venise, des velours d'Europe, des tapis d'Egypte et de Mésopotamie; des galons d'or et d'argent de Provence, des étoffes d'Angora, des broderies de Maroc, des productions de l'industrie des Turcs et des Grecs; en un mot, tout ce que le luxe le plus varié peut présenter de plus recherché pour l'habillement et la parure.

Le quartier des commerçans en pelleteries semble réunir toutes celles que produisent la Russie et la Sibérie; on s'explique l'immensité de ces magasins, quand on sait que tous les Orientaux se servent de pelleteries plus ou moins, et que c'est à ce grand marché que vient s'approvisionner une grande partie de l'Asie et de l'Afrique. On y trouve des pelisses pour les deux sexes et pour toutes les conditions; des peaux de martres, de renards noirs, d'hermines, de lapins, de renards jaunes, d'agneaux morts-nés; en un mot, des fourrures apprêtées de toutes les façons, et peintes de toutes les couleurs.

Même variété, même profusion dans la galerie des confiseurs et des confituriers. Nulle part les chef-d'œuvres de l'office n'offrent une telle diversité de formes, de goûts et de nuances. On vante le talent industrieux des confiseurs de France et d'Italie; mais qu'on vienne à Constan-

tinople, et on adjugera le prix à ceux de l'Orient. Ici on trouve une quantité innombrable de fruits confits, de sucreries, de mixtions, d'essences et d'extraits, soit en pâte, soit liquides, dont la plus grande partie n'est pas même connue de nom en Europe; le tout rangé avec tant d'ordre et d'élégance, qu'il est bien difficile de ne pas se laisser tenter; et, comme il y en a de tous les prix, il n'est personne, même dans le menu peuple, qui ne paie en passant un petit tribut à la friandise.

Dans une autre partie du Basar, le quartier des épiciers s'annonce de loin à l'odorat par les vapeurs embaumées qui s'en exhalent. C'est là l'entrepôt de toutes les richesses végétales de l'Inde, de l'Arabie et de l'Amérique.

En se rapprochant du port, le Basar semble se perdre dans les rues de la ville basse. Les arcades de pierre ont cessé; le terrain n'est plus pavé, et on rencontre çà et là des ponts de bois. Un nouvel aspect se présente, mais il ne flatte ni la vue, ni surtout l'odorat: c'est dans ces rues que les bouchers sont établis. Un peu plus loin est le marché aux poissons. Il s'exhale de ce quartier des vapeurs pestilentielles, qui ne permettent pas à des organes délicats de s'y arrêter longtems. Aussi est-on peu tenté d'entendre la longue nomenclature des poissons de mer et de rivière qui se vendent dans ce marché, et que le menu peuple qui y fourmille,

achète et dévore sur le lieu même. On l'est davantage de pénétrer dans les ateliers de chaussures, qui ne sont pas éloignés de ce spectacle dégoûtant. Ils surprennent d'abord par leur immensité et par l'activité qui y règne ; on ne conçoit pas comment tant d'ouvriers voués à la même profession, peuvent trouver de l'emploi, même dans une très-grande ville ; mais on se l'explique quand on sait que les cordonniers orientaux forment une corporation nombreuse, une corporation qui est beaucoup plus honorée que ne l'est celle des cordonniers en Europe ; sans doute, parce que leur industrie s'exerce sur des matériaux plus fins et mieux apprêtés, et que leur travail est tellement perfectionné, qu'il semble plutôt tenir à un art qu'à un métier. D'ailleurs rien de plus diversifié et de plus élégant que les chaussures des Orientaux. C'est une partie essentielle de leur luxe. On conçoit qu'elles occupent une infinité de mains.

Les regards s'arrêtent, surtout avec complaisance, sur les chaussures destinées pour les femmes, et dont plusieurs sont magnifiquement brodées en perles et en pierreries, et un très-grand nombre en or et en argent. Il y en a de toutes les couleurs, excepté de la verte qui est comme sacrée chez les Musulmans, et qui serait profanée si les pieds la touchaient. Les Perses, qui sont attachés à une autre secte, se permettent souvent de porter des chaussures ver-

tes, et cette petite circonstance ajoute à l'animosité qui règne entre les deux peuples. Plus d'une fois, à la suite de leurs guerres, les Turcs ont voulu exiger des Perses, comme une des principales conditions de la paix, qu'ils renonçassent aux sandales et aux pantouffles de cette couleur. On connaît, dans l'Orient du moins, cette épigramme d'un roi de Perse qui fit demander ironiquement au divan de Constantinople, comment les Turcs osaient fouler aux pieds l'herbe de leurs prairies, puisqu'elle portait la couleur révérée. Les Perses cependant, lorsqu'ils sont à Constantinople, n'osent braver l'usage consacré par les Turcs ; et on n'en rencontre pas qui portent des chaussures vertes.

Les cordonniers de l'Orient sont plutôt des fabricans que de simples artisans. Ils ont toujours en magasin une grande provision de leurs ouvrages, et parviennent souvent à amasser beaucoup de richesses. Ceux de Constantinople surtout ont une telle réputation, que de très-loin on vient s'approvisionner chez eux. Le travail des cordonniers turcs diffère tellement de celui des cordonniers d'Europe, que les uns et les autres forment une profession à part, et que les Européens qui sont chaussés à la française, sont obligés de se servir de ceux du faubourg de Péra.

On peut en dire autant des tailleurs, qui ont aussi dans le Basar leur quartier particulier,

et ne sont pas moins occupés et moins riches en approvisionnemens de vêtemens orientaux.

Les ateliers de filature de soie et de coton, qui sont tous exposés dans des rues particulières aux regards des passans, méritent aussi de fixer l'attention. Les métiers sont pour la plupart si simples et d'une forme si grossière, qu'un Européen a peine à concevoir qu'il puisse en sortir des ouvrages si fins et si délicats. Il faut qu'à force d'art et de soin, les ouvriers suppléent à l'imperfection de leurs machines; car dans un pays où personne n'est tranquille sur sa propriété, ni sur sa liberté individuelle, qui oserait se livrer à des dépenses tendantes à perfectionner l'industrie? On y tient excessivement à l'ancienne routine, et on a beaucoup de répugnance pour les innovations. Encore ne peut-on trop s'étonner en voyant, malgré de pareilles entraves, ce nombre infini d'ouvriers travailler avec une assiduité que rien ne peut distraire, et ne connaître d'autres délassemens que le repos passager que leur commandent les fêtes du Bairam.

On ne finirait pas si on voulait énumérer la foule des boutiques qu'on trouve dans l'enceinte du Basar. Celles de nos bijoutiers d'Europe, même les plus brillantes, paraissent mesquines à côté de celles de l'Orient. Quelle infinie variété dans ces petits meubles de toutes les formes qui tiennent à l'utilité ou à l'agrément ! quel ordre,

quelle netteté, quel éclat ! Outre une prodigieuse quantité de parties de vêtemens pour toutes les tailles, pour tous les goûts, pour toutes les fortunes, on y voit des monceaux élégamment groupés de montres, la plupart ornées de chiffres arabes ; des vases de verre et de cristal de Venise et de Bohême, presque tous garnis en or ; une foule de bagatelles en maroquin rouge et jaune, auxquelles on serait bien embarrassé de donner des noms. Tout ce qui tient à la parfumerie, n'y est pas moins abondant ; ici, des essences fortifiantes ; là, des pièces de tafetas sur lesquelles sont peintes, avec de l'eau gommée, des fleurs d'or et d'argent, et dont on fait des chemises et des caleçons pour les femmes ; plus loin, des pièces de toiles peintes et brodées en soie de diverses couleurs, qu'on emploie à couvrir les tables ; de petits anneaux, de petites chaînes d'or pour les simples paysannes, à côté d'aigrettes, de perles et de brillans dignes de concourir à la parure des reines ; et des étuis d'or et d'argent, des pipes d'ambre jaune, garnies en diamans, en perles, etc.

D'autres arcades présentent des habillemens complets dans le costume des Turcs, des Arabes, des Persans, tant pour hommes que pour femmes, tant pour les musulmans que pour les sectateurs d'un autre culte ; des meubles tout prêts à être placés dans des appartemens orientaux ; de petites tables rondes ; des matelas et des cous-

sins pour les divans; des miroirs, et jusqu'à des ustensiles de cuisine.

Tout ce qui tient aux besoins du corps et aux jouissances des sens, se trouve donc ici dans la plus grande profusion; et même les alimens de l'esprit n'y manquent pas autant qu'on pourrait le croire; mais, dans ce genre, tout est exclusivement adapté au goût des Orientaux. Une des rues étroites du Basar est, dans toute sa longueur, garnie de boutiques de libraires. Des ouvrages turcs, persans, tartares, arabes, *in-folio*, *in-quarto*, *in-octavo*, sont étalés en grand nombre sur des tables. Ce sont, pour la plupart, des manuscrits très-bien peints, et ornés de couleurs entremêlées d'or et d'argent. Tous sont reliés, mais à la manière orientale. Tous sont d'une cherté effrayante. Il y a tel volume pour lequel on demande jusqu'à quatre-vingts et cent piastres.

La plupart des libraires paraissent très-instruits. Ils connaissent du moins assez bien le contenu des livres qu'ils vendent, et ils lisent très-couramment le turc, l'arabe et le persan. Plusieurs d'entr'eux sont en même tems copistes et peintres de livres. On trouve chez eux tout ce qui a rapport à l'écriture : des crayons, des pinceaux pour colorier les caractères, du papier, qui vient communément de Venise et de Marseille, mais qu'on doit polir sur les lieux pour qu'il convienne à l'écriture des Turcs, et pour

qu'il soit propre à recevoir les couleurs et autres agrémens dont on le décore.

L'aspect du Basar (et nous terminerons par-là cette description, déjà peut-être un peu longue, d'une des principales merveilles de l'Orient) change à l'approche de la nuit. On l'illumine dans le goût oriental, mais d'une manière éblouissante. Des milliers de lanternes et de lampes brillent de toutes parts. Non-seulement les rues sont éclairées, mais encore, sous chaque arcade, dans chaque magasin, chacun s'efforce d'ajouter par l'éclat des lumières artificielles à l'aparence des marchandises qu'il étale. C'est une foule d'illuminations particulières encadrées dans une illumination générale. Le Basar, plus animé encore que pendant le jour, devient le rendez-vous de tous ceux que leurs affaires ou la chaleur avaient retenus chez eux; mais ce délassement est de courte durée. Aussitôt que la nuit est close, les boutiques se ferment, les marchands regagnent leurs domiciles, qui sont pour la plupart dans le voisinage; et le Basar est rendu jusqu'au lendemain à l'obscurité et au silence. Il s'y exerce alors une police vigilante, qu'on ne devrait guère attendre d'un pays où tous les désordres semblent s'être naturalisés. Des commissaires, nommés *Basar-Bachis*, chargés de cette surveillance, y font faire pendant la nuit des patrouilles continuelles. Une parfaite sécurité y règne. Les vols et tous les

autres accidens y sont aussi rares que dans les établissemens les plus policés. Il faut en excepter les cas où la populace révoltée de Constantinople se porte en tumulte aux lieux où sa cupidité a l'espoir de s'assouvir. On pense bien qu'en pareilles circonstances, ce fameux Basar a plus d'un titre à la préférence des mutins.

B.

ANNIGAIL ET AYUT,

NOUVELLE GROENLANDAISE.

L'AMOUR, ses plaisirs, ses tourmens, sont de tous les pays, de tous les climats. Ses flèches, qui pénètrent dans les sables de l'Arabie, ne glissent pas pour cela sur les glaces du pôle arctique. Le soleil y réchauffe des ames sensibles qui connaissent tout le charme d'aimer et d'être aimé, toutes les peines de l'absence. Eh! qui jamais le prouva mieux qu'Annigail et la belle Ayut? Tous deux se faisaient remarquer dans tout le Groenland; l'un par son adresse, sa force et son courage; l'autre par sa beauté, ses grâces et sa modestie. Aussi leur hymen était-il fait d'avance par la nature, avant que l'instinct de la sympathie les eût avertis eux-mêmes d'y penser; aussi avaient-ils reçu

de leurs compagnons les noms qu'ils portaient. C'étaient ceux de deux amans, de deux époux célèbres, avec lesquels on leur trouvait beaucoup de ressemblance, et qui, suivant la tradition du pays, avaient subi une métamorphose.

Sous un climat plus favorisé des cieux, où il y aurait eu de riches vallons, de rians bocages, on aurait dit qu'Annigail et Ayut avaient été changés en fleurs, en arbres, ou tout au moins en fontaines : mais dans le Groenland, le paysage est sévère, les rochers ne retentissent pas des chants du rossignol ; le soleil trop faible n'amène qu'à-demi l'ombre du doux printems sur les cavernes glacées ; les fleuves comme pétrifiés n'y coulent jamais que goutte à goutte. Le peuple ne connaissant rien de mieux, crut ces deux époux changés, l'un en soleil, et l'autre en lune.

Heureux les amans qui joignent au plaisir de s'aimer celui de se le dire sous l'ombrage des palmiers, des orangers ou des chênes ! Sans doute, la monarchie universelle appartient à l'amour ; mais sur les bords du Pénée, sur ceux de l'Oronte, du Tage, où la nature est si belle, où chaque lit de verdure est un trône du souverain, on fait l'amour comme on veut : dans le Groenland, on le fait comme on peut. L'année n'y a qu'une saison, un hiver presque éternel. Aussi ce ne fut pas dans une de ces fêtes champêtres, où l'on foule en cadence les gazons verts au son des instrumens, que les yeux du

jeune Annigail et ceux d'Ayut se rencontrèrent pour la première fois. Ils ne connurent pas la douceur de s'éloigner comme par hasard du lieu de la danse, et de se croire seuls dans l'univers, dès leurs premiers pas dans le bocage voisin. Le zéphyr ne se joua pas dans des tissus ondoyans destinés à couvrir les charmes de la jeune fille : le tableau des caresses de deux tourterelles ne s'offrit jamais aux yeux de son ami. Il n'eut pas l'occasion de les faire remarquer à la belle Ayut, ni d'y trouver, comme le commun des amans, une transition naturelle à parler du bonheur qu'il pouvait espérer à son tour. Ce n'est point ainsi que l'amour marche dans le Groenland.

De vastes souterrains servent d'habitations communes où les familles réunies passent les mois d'hiver. Au milieu est une grande lampe portée sur un bloc rustique. Un vaisseau d'airain est suspendu au-dessus ; il a trois pieds, et s'appelle *marmite*. C'est-là que s'entassent les viandes abondantes qui doivent composer le banquet commun. Là, cuisent confondus les intestins de rennes, les cervelles de veau marin, les petits pieds d'oiseaux de mer, les lièvres entiers, les chignons de baleines, les choux, les raves et les navets, tribut de l'air, de la terre et des mers, dont le Groenlandais remercie la nature qui par-tout donne de la même main, mais inégalement. Tous les yeux

veillent sur ce feu sacré ; le seul qui ne se soit jamais éteint. La même lampe éclaire, échauffe et nourrit : tant la nécessité est industrieuse ! Les places d'honneur appartiennent aux Angekuks (1) qui, gravement cousus dans une peau de renne, dont la fourrure est en dehors, y transpirent dans le silence et le repos. Les femmes et les filles sont assises, et passent le tems à coudre. Plus d'une Arachné est citée par son adresse à unir les peaux de chien marin, dont on fait les tentes sous lesquelles on logera l'été. Ainsi, sous la dépouille velue d'un ours ou d'un sanglier habite souvent un cœur brûlant d'amour, ou palpitant de crainte et d'espérance.

Dans le Groenland, comme ailleurs, les sujets de l'amour ne sont guère que des esclaves. Annigail n'était point excepté de cette douce servitude. D'abord il avait écouté, sans beaucoup d'émotion, les louanges qu'on donnait à la belle Ayut ; mais il la vit ; il s'enflamma aussitôt pour elle. Son génie, qu'il interrogeait sans cesse, lui dit tout bas : voilà ta femme. Celui d'Ayut lui dit, mais plus bas encore : voilà ton mari. La passion qu'elle inspirait à ce jeune homme, se décela dans un festin, auquel elle avait été invitée par lui avec ses parens. Le repas fut abondant et splendide. C'étaient des filets de renne, des oiseaux de mer rôtis, des

(1) Chefs du clergé, nobles, juges, prophètes du Groenland.

algues marines confites dans de l'huile de poisson, des beignets faits avec de la raclure de peau de chien marin, et ce qui sembla le comble de la recherche, ce fut l'aparition d'un mets lapon, d'une espèce de bouillie faite avec du poisson, et assaisonnée d'écorce de sapin en poudre. Il y eut même deux Angekuks d'incommodés pour en avoir mangé outre mesure. Les plats et les chaudrons avaient été lavés, ce qui ne s'était jamais vu dans le Groenland, et fut remarqué par quelques anciens, comme une époque de la décadence des mœurs primitives dont le sort, hélas ! est de dégénérer par-tout. La belle Ayut était évidemment l'héroïne de la fête, et afin qu'on n'en pût douter, Annigail, le modèle de la galanterie groenlandaise, plaça devant elle une queue de baleine.

La jeune fille parut d'autant moins sensible à cet hommage, qu'elle en était plus flattée. C'est une tactique de tradition chez les jolies femmes, et qu'elles savent par-tout sans l'avoir apprise. Mais qui voulut, put observer que depuis ce jour, Ayut se montra rarement sans être revêtue d'une peau de daim blanche, qui est la grande parure du beau sexe dans le Groenland. Elle renouvelait souvent le noir de fumée dont elle se tatouait le front et les joues; elle relevait ses cheveux en huppe avec plus d'art qu'à l'ordinaire, et oruait chaque jour

ses bras, son cou et ses oreilles de morceaux de corail ou de jolis coquillages.

Ce soin nouveau de se parer, l'idée qu'elle cherchait à paraître plus belle aux yeux de son amant, firent tout leur effet sur Annigail. Il ne put se défendre plus longtems de déclarer sa passion à celle qui en était l'objet. Il exprima son amour en stances, comme on en fait beaucoup dans ce pays, et qui sont toujours aussi pleines de tendresse que de poésie; car au Groenland, les belles ne se contentent pas de l'intention.

L'amoureux Annigail y disait que sa maîtresse était belle comme le saule quand il se couvre de feuilles au printems; qu'elle avait la peau blanche comme la neige du mont Nipset (1); que son sourire était aussi agréable que la glace qui fond; que ses doigts étaient aussi blancs que les dents de la vache marine, et d'autre galanteries groenlandaises qui seraient trop difficiles à traduire littéralement.

Voici un autre fragment de poésie, toujours adressé à la belle Ayut, où l'on ne pourra s'empêcher de trouver de la chaleur et du sentiment, quoique mêlé d'un peu de dépit.

« Jamais, disait Annigail, je ne cesserai de te suivre, quand tu dépasserais les neiges qui couvrent nos montagnes, quand, pour m'échapper, tu fuirais jusques chez les Kublunets,

(1) Montagne connue de tous les poètes Groenlandais.

qui mangent les hommes (1). Mon bras saurait te soustraire aux poursuites des génies des rochers, t'arracher même aux griffes d'*Amaroc*, ou à celles du redoutable *Hafgufa* (2), s'ils voulaient m'empêcher de ramener ma conquête. »

Il n'y avait pas de jour qu'Annigail n'apportât quelque chose d'aussi galant à sa belle maîtresse. On a cité longtems l'ode qu'en l'honneur d'elle il adressa à sa renne, au retour d'un long voyage. La renne est censée aller à toutes jambes; l'amant plein de sa passion, est couché dans son traîneau, le nez seulement et les yeux libres, à cause du froid. Sa voix se fait jour au milieu des épaisses fourrures, sous lesquelles couve son feu constant. Voici ce qu'il chante à sa renne:

Cours, vole, vole au gré de mon cœur agité,
Tu ramènes ton maître aux pieds de sa beauté.
Ma renne, rends-moi sa présence,
Ma renne, ah! que ton pas est lent!
Vole aussi vîte que le vent:
Mon sein bondit d'impatience.
Cours, vole, vole, etc.

D'une heure abrège mon absence,
De moi que n'obtiendras-tu pas?

---

(1) Les Kublunets sont les Danois. Aparemment que du tems d'Annigail, ils passaient au Groenland pour antropophages.

(2) Nous n'avons pas l'avantage de connaître Amaroc; mais *Hafgufa* est le nom d'un esprit mal-faisant, qui, selon les Groenlandais, paraît à la mer sous différentes formes hideuses.

Qu'elle est belle, qu'elle a d'appas!
Tu la verras pour récompense.
Cours, vole, vole au gré de mon cœur agité,
Tu ramènes ton maître aux pieds de sa beauté.

Chacun applaudissait à ces chants; on ne croyait pas qu'un cœur de femme pût résister à de telles preuves d'amour; mais Ayut, conservant l'orgueil que donne la beauté, se tint encore sur la réserve.

Cependant les nuits étaient un peu moins longues; l'heureux Groenlandais jouissait cinq heures de suite des rayons de l'astre du jour. La nature, sortant de sa léthargie, allait prouver qu'elle n'était pas soumise à une mort éternelle. Le thym sauvage paraissait, mais destiné à croître inutile. L'abeille laborieuse qui aime un ciel moins rigoureux, ne devait pas venir lui demander des parfums qu'il eût refusés. Le cri aigu des oiseaux de mer remplaçait le chant de l'alouette matinale, qu'ici l'on ne connaît pas. Le chien marin sorti des abymes de la mer, se montrait sur les lits de glace des isles flottantes. Déja on l'y voyait venir recevoir la lumière, s'y réchauffer, y dormir. L'ours lui-même quittait sa caverne avec ses petits; déja il les amenait, les couchait auprès de lui, tout informes encore, et semblait les achever en les léchant au soleil. Le bouleau, l'aune, le saule, et le genevrier, solitaires épars, poussaient leur pâle feuillage que le feu du soleil n'a jamais le

tems de colorer. Le cochléaria et l'angélique attestaient encore que la verdure n'est pas totalement inconnue dans le Groenland; et c'est ainsi que pour les arbres, les plantes, les animaux et les hommes de la *terre verte* (1), s'annonçait le règne du printems.

Déja de toutes parts on plantait les perches en rond, on étendait les peaux que les femmes avaient cousues pendant l'hiver, et qui allaient servir à établir les tentes du camp d'été. Chaque famille transportait dans la sienne la lampe et la marmite héréditaires. Les pêcheurs allaient reprendre leurs travaux ; les barques allaient voguer le long des rivages, que les glaces abandonnaient. Tout dans la nature faisait des progrès, l'amour seul d'Annigail n'en faisait pas auprès de sa belle. C'était en vain que ses soins la suivaient par-tout. En vain les voyait-on toujours dans le même canot, partir ensemble pour la chasse, manger dans la même assiette, dormir enfin sous la même tente ; cet usage du Groenland y est sans danger comme sans conséquence.

Sous les yeux de celle qu'il adorait, Annigail ne laissait échapper aucune occasion de se signaler : personne ne lançait comme lui le harpon, et ne dirigeait la flèche. C'était surtout aux chiens marins qu'il se montrait

(1) *Groenland* veut dire *terre verte*.

redoutable. La porte de l'habitation d'Ayut se fermait avec des peaux de ces animaux, ainsi que toutes celles du Groenland. Il en fallait plusieurs, quoique ces portes soient très-basses, puisqu'il faut marcher à quatre pieds pour y entrer. L'audacieux Annigail fit vœu de tuer un chien marin dont la peau fût assez grande pour fermer à elle seule la porte de sa chère Ayut. Ce vœu téméraire coûta la vie à beaucoup de ces amphibies; car tous ceux qui ont un peu d'habitude de ce genre de chasse, conviendront qu'il ne dépendait pas d'Annigail de les choisir.

L'habileté consiste à épier les chiens marins lorsqu'ils font des trous à la glace pour y venir respirer. Notre jeune amoureux, qui joignait le bonheur à l'adresse, n'en laissait pas échapper un seul; mais ce ne fut pas du premier coup qu'il frappa celui qu'il cherchait, et qui devait être le géant de son espèce. Son vœu indiscret fut enfin rempli; mais tandis qu'il sacrifiait tant de chiens marins à son amour, une affreuse tempête dispersa, à une grande distance de la côte, le poisson qui devait lui fournir ses provisions d'hiver. Alors il pria la belle Ayut de lui accorder le don de sa main, et de vouloir bien l'accompagner dans les parages où il se voyait contraint de se transporter pour n'avoir écouté que sa passion pour elle. Ayut ne jugea pas son amant digne encore d'une telle faveur; et pour mettre à l'épreuve sa constance, elle

remit à l'hiver le moment de couronner la tendresse et le dévouement qu'il lui montrait. Que de peines, que de regrets, que de larmes se préparait l'imprudente!

« O vierge, belle comme le soleil qui brille sur les eaux, lui dit Annigail, qu'exiges-tu de moi? Pense à tous les obstacles qui peuvent empêcher mon retour. Nos montagnes de glaces réunies par un froid inattendu m'environneront tout à coup : peut-être des vapeurs ennemies me feront-elles perdre ma route. Quoi! je vais m'endormir et me réveiller, sans avoir Ayut à mes côtés! Que dis-je? combien de tems suis-je condamné à ne point goûter le sommeil! Nous ne sommes pas dans ces contrées fabuleuses où l'année est partagée en jours et en nuits d'une égale durée, où le soleil fait naître, dit-on, des fleurs et des fruits, où l'on n'a pas besoin de bâtir sous terre, et où la même cabane sert l'hiver comme l'été. Ici l'été n'est qu'une longue journée remplie des plus pénibles travaux.... Loin de toi, ma chère Ayut, qui pourrra me les adoucir? Avec qui partagerai-je les produits de ma chasse? Vainement le veau marin le plus délicieux serait mis devant moi, je n'en voudrais pas manger seul. A quoi me serviraient la lampe brûlante, l'huile de baleine la plus choisie, si un sourire d'Ayut n'en vient pas doubler le prix? Quelle autre que toi voudrais-je choisir pour être la mère de mes enfans? »

Hélas! l'éloquence de l'amant fut vaine : l'amante resta inflexible. Annigail, la tristesse dans l'ame, ne fit que redoubler les témoignages de sa tendresse, et ne porta pas moins le même respect à la fière Ayut. Avant de partir, il lui présenta les peaux de sept faons blancs, de cinq cygnes, de onze veaux marins, trois lampes de marbre, dix vases remplis d'huile, et une grande chaudière d'airain trouvée par des pêcheurs sur le rivage, et qui lui avait coûté six renards et deux ours. Celle qu'il adorait fut si touchée de la magnificence de ces présens, et des sentimens dont ils étaient pour elle un nouveau gage, qu'elle courut chercher le scaphandre qu'avait porté son père, et voulut elle-même en revêtir son digne amant. Il avait été cousu de ses mains, et c'était le présent le plus propre à rassurer sa tendresse contre les périls effrayans qu'allait courir Annigail. Ce scaphandre était un vêtement où l'habit, la culotte, les bas et les souliers ne faisaient qu'une pièce. Elle était de peau de chien marin, unie, sans poil, et si bien cousue que l'eau ne pouvait y pénétrer. Devant la poitrine était un petit trou par lequel on soufflait autant d'air qu'il en fallait pour se soutenir sans aller à fond, et qu'on bouchait ensuite avec une cheville.

Ayut accompagna son ami jusqu'au rivage. Là ils se séparèrent, se promettant bien de se revoir, comme si cela eût dépendu d'eux, et de

s'unir avant le commencement de la longue nuit d'hiver. Lorsque la jeune fille vit son amant embarqué, elle prononça à haute voix le vœu que les syrènes ne pussent l'entraîner dans leurs abymes, ni les génies des rochers l'enfermer dans leurs cavernes, et qu'il revînt avec de belles peaux, de gros poissons et beaucoup d'huile.

« Si quelqu'un, disait-elle, en finissant son invocation, tentait de nuire à mon cher Annigail, puisse-t-il être enterré sans son arc; puisse dans le pays des ames son crâne ne servir qu'à recueillir les gouttes qui tombent des lampes étoilées attachées au firmament! »

Elle resta les yeux fixés sur la barque, longtems encore après qu'elle s'était éloignée; puis elle retourna à sa cabane. La porte en était alors d'une seule peau de chien marin; mais que cette peau lui coûtait cher! Elle y pensait, et son cœur était navré de tristesse. Dès ce jour la peau de daim blanche fut négligée. Ayut laissa ses cheveux flotter à leur gré; elle ne se mêla plus aux chants, ni aux danses de ses compagnes; on ne la voyait se livrer qu'aux occupations de son sexe. Ramasser de la mousse pour l'entretien des lampes (1), faire sécher de l'herbe pour en garnir les bottes d'Annigail à son retour, pré-

(1) On la brûle en guise de mèche. Les Groenlandais font d'abord bien sécher cette mousse; ils la pilent ensuite, et la réduisent en poussière. Ils en mettent une couche fort mince à un des côtés de la lampe, et elle brûle tant qu'il y a de l'huile.

parer avec les peaux dont il lui avait fait présent, une veste qui devait lui servir pour la pêche, un petit canot et une tente; tel était son travail de tous les jours. Elle n'en laissait passer aucun sans invoquer le grand Torngarsuk (1) en faveur d'Annigail, et le suppliait de rendre ses mains plus fortes que les griffes de l'ours, ses pieds aussi légers que ceux de la renne. *Elle lui de-*mandait que son bien-aimé ne pût jamais tomber sous la glace, ni manquer de force lorsqu'il plongerait; que jamais son canot ne fît eau; que le veau marin se présentât de lui-même à son harpon, et que la baleine qu'il aurait blessée, ne l'entraînât pas avec elle au fond des mers.

En ne faisant qu'une chose à-la-fois, il se trouve qu'on la fait mieux. Eloigné de l'objet de ses amours, Annigail se livrait à la pêche sans relâche et sans distraction. Ce n'est pas qu'il oubliât Ayut; mais quoiqu'il vît son *image* par-tout, sur la surface unie des flots, *sur les* brillantes îsles de glace et sur le dos étincelant des habitans des mers, il ne les en harponnait pas d'une main moins ferme. Chaque jour il prenait sa demi-douzaine de veaux marins, et presque tous les matins sa petite baleine; mais les pêches les plus heureuses ont leurs momens d'oisiveté, de suspension forcée.

Dans ces intervalles, et sauf le moment de

(1) Divinité des Groenlandais.

l'action, ce sont les femmes qui, chez les Groenlandais, tiennent les rames, les hommes s'étant réservé tout ce qui demande de la force et du courage. Annigail en proie à tous les assauts de sa passion, l'esprit occupé d'Ayut, dès que ses mains étaient oisives, accusait la lenteur des barques retardées par le poids de sa glorieuse pêche. Deux fois il fut tenté de se jeter à la nage pour les devancer : deux fois la raison le retint, en lui rappelant tout ce qui manquait encore pour l'hiver à l'objet de ses affections ; car son amour allait bien au-delà des besoins d'Ayut. Il commanda donc à une impatience bien excusable, et se soumit à acheter encore de quelques jours d'éloignement, une longue nuit d'abondance et de félicité.

Debout, les bras croisés, il se trouvait dans un de ces jours de désœuvrement. Ses yeux étaient fixés sur l'étoile polaire, qui était à sa barque ce qu'Ayut était à son cœur. Il suivait, perdait, retrouvait ses idées qui erraient dans un vague heureux dont sa maîtresse était le centre.

« O vie fragile, s'écriait-il, à quoi l'homme te comparera-t-il, sinon à la montagne de glace qui flotte sur le vieil Océan ! Elle s'élève dans les airs, et brille au loin ; tandis que la tempête l'agite, que les flots viennent l'assaillir de toutes parts, le soleil en fait fendre le sommet, et les rochers dont elle s'approche en minent la base.

» Plaisir mensonger et trompeur, tu n'es qu'un feu follet qui se montre vers le Nord. Il amuse l'œil un moment, se laisse entrevoir au voyageur dans le lointain, et disparaît.

» Qu'est-ce que l'amour lui-même ? Un gouffre dont nous approchons sans en connaître le danger. Il nous attire, il nous entraîne. Bientôt il est au-dessus de nos forces de résister ou d'échapper.

» Avant d'avoir arrêté mes regards sur les charmes d'Ayut, avant de l'avoir invitée à mon festin, je n'avais pas plus de soucis que la vache marine qui sommeille; j'étais gai, j'étais libre comme les légers, les brillans habitans de l'air. Pourquoi t'ai-je vue, ô ma bien-aimée ! Mais si je te retrouve constante, si tu viens au-devant de moi avec le sourire de l'innocence, j'oublierai les momens cruels que j'ai passés loin de toi. Je retournerai à la chasse du daim, à la poursuite de la baleine, invincible comme la gelée qui s'avance avec la saison de l'obscurité, fort comme le soleil dans les grands jours de l'été.

» Dans quelques semaines, tu me reverras comblé de nos richesses communes, rapportant en abondance les poissons, dont la chair délicate sera agréable à tes vieux parens. Mes peaux de lièvre et de renard formeront ta couche; mes barils d'huile t'éclaireront; enfin tu n'auras rien à desirer pour te mettre à l'abri des ténèbres et du froid. »

Ces tendres pensées, ces douces rêveries calmaient les regrets d'Annigail. Ses nobles vœux furent entendus des génies protecteurs du Groenland ; mais peu s'en fallut qu'ils ne prouvassent qu'ils n'entendent pas toujours bien.

Annigail aperçut de loin des baleines. Le souffle de ces immenses colosses fait jaillir les flots comme autant de trombes quand elles naissent, tourbillonnent, s'élèvent avec le fracas du tonnerre. Aussitôt il saisit les rames, et son exemple avertit ses compagnons de courir à une proie assurée ; mais cette fois la prudence l'abandonne. Il s'adresse à la première, à la plus monstrueuse : d'une main sûre et hardie, il lui lance son harpon et la mort. Blessée jusques dans ses entrailles, la baleine plonge à l'instant, la corde la suit, et trace un sillon de feu dont la barque est embrâsée. L'animal, d'un coup de sa terrible queue, l'a mise en pièces ; le choc a jeté au loin la barque, ses débris enflammés, et l'audacieux qui la montait. Ce fut le scaphandre de la belle Ayut qui sauva l'amour et le courage. Annigail et la baleine descendent dans la profondeur des mers, la baleine et Annigail reviennent sur la surface de l'onde, l'une pour expirer, l'autre pour vaincre. Le monstre soulève la mer rougie de son sang ; sa masse et ses derniers mouvemens présentent comme une isle qu'agite un tremblement de terre. Au milieu est Annigail

qui, le front serein et le pied ferme, s'écrie : « Ah ! si la belle Ayut me voyait. »

Un tel amant était assurément digne d'elle ; il est tems de prouver qu'elle était digne d'un tel amant. Depuis qu'il était parti, Ayut avait négligé le soin de sa parure; elle ne laissa pas de fixer les regards de Norngsuk, qui la surprit un jour faisant sécher des peaux de lièvres au soleil. Norngsuk était d'une fort bonne maison, et l'un des plus opulens propriétaires du Groenland. Il avait à lui quatre barques d'hommes et deux de femmes : il possédait dans son habitation d'hiver quatre-vingt-dix tonneaux d'huile superfine, et conservait sous la neige vingt-cinq veaux marins. Frappé de la beauté de la maîtresse d'Annigaïl, il étendit à ses pieds une peau de daim, dont la blancheur était éblouissante, et peu après, il lui présenta une branche de corail. Ayut refusa modestement ces dons, résolue de n'agréer aucun hommage avant le retour de celui à qui elle avait engagé sa foi.

Norngsuk, voyant ses vœux rejettés, eut recours à la ruse. Il sut que la jeune fille devait consulter sur le sort de son ami, et sur le bonheur de leur union future, un prêtre du grand Torngarsuk. Ce célèbre personnage réunissait le double avantage d'être à-la-fois sage et sorcier, ce qui revient au même dans le Groenland. Norngsuk alla donc le trouver avant Ayut, et au moyen de quelques présens, il obtint de lui que

lorsqu'elle se présenterait, il lui dirait qu'Annigail était parti pour le pays où le soleil ne se couche jamais, où l'huile est toujours fraîche, et les provisions de toute espèce toujours abondantes, pour le séjour des ames.

Peu de tems après Ayut arriva, et elle ne vint pas les mains vides d'offrandes, car dans tous les pays les offrandes ont toujours été agréables au grand Torngarsuk, et surtout à ses ministres. Ainsi le saint homme se trouva un présent dans chaque main. A sa place, tout profane aurait été embarrassé; mais il descendit dans sa conscience, et se sentit dans une indépendance absolue. Le vieux Norngsuk, la jeune Ayut avaient fait chacun leur don : n'avaient-ils pas acquis des droits égaux? D'après ce raisonnement, il n'hésita pas à promettre à l'amante d'Annigail que bientôt elle le reverrait, qu'elle le reverrait fidèle et digne d'être aimé. Cet oracle, comme tous les oracles, ne fut prononcé qu'en termes ambigus; mais Ayut, comme toutes les amantes, prit le sens qui convenait le mieux à son amour.

Cependant Norngsuk comptant sur l'heureux succès de son artifice, rendait à la jeune fille des soins assidus. Il était riche, et la richesse a de grands droits dans tous les pays.

Cependant Ayut lui paraissant peu disposée à l'écouter, il s'adressa à ses parens, et les séduisit par de beaux présens, et des promesses plus belles

encore. La corruption est un écueil qui fait le tour du monde, et contre lequel échouent toutes les vertus. Les parens d'Ayut oublièrent les droits et les dons plus anciens de l'amant absent, et consentirent à l'union que sollicitait Norngsuk. En vain la jeune fille pria, en vain elle pleura, les prières et les pleurs ne peuvent rien contre la richesse. Elle fut réduite à se réfugier dans les rochers escarpés du mont Nipset. Là une caverne lui servait de retraite; elle y vivait de fruits sauvages, et du peu de lièvres qu'elle attrapait à la course; elle y vivait du souvenir de son amant, heureuse encore d'y penser en liberté. Bien des fois, chaque jour ses regards se portaient sur la pleine mer; elle cherchait à apercevoir Annigail, à en être aperçue elle-même. « Hâte-toi, disait-elle, hâte-toi de revenir, ô mon bien-aimé! avant que les glaces aient couvert la terre, avant qu'on puisse poursuivre à la trace les renards et les lièvres sur la neige, mon cœur aura cédé pour toi, ma bouche aura parlé, et le grand Torngarsuk aura reçu le serment éternel que je ferai de t'aimer toujours. Ayut l'avait fait sans témoin depuis le premier instant qu'elle t'a vue. Viens, Annigail, viens recevoir la foi de ton épouse: qu'Ayut te doive le doux nom de mère. »

« Dès que j'aurai entendu le fruit de nos amours jeter le premier cri de la vie, je tremperai mon doigt dans l'eau, je lui en frotterai les

lèvres; je lui mettrai dans la bouche un peu de neige; je lui ferai sucer un petit morceau de poisson, et je lui dirai: Tu as bien bu et bien mangé, et pendant neuf lunes tu m'as tenu compagnie; que les bons génies veillent sur toi comme sur ton père! »

» Chaque jour je le lécherai depuis l'orteil jusqu'à l'œil, afin qu'il soit sain et vigoureux comme les fils de l'ours. Mais les fils de l'ours sont inutiles et cruels; le fils d'Annigail sera fort pour bien pêcher, bien combattre et bien aimer. Reviens, ô reviens: voilà la dernière fois qu'Ayut te laissera partir sans elle. Désormais ta compagne suivra tous tes pas; elle partagera tes fatigues, tes dangers, ta gloire, ton sort tout entier. Oui, si la mort doit te frapper, elle se présentera au même coup; soit que les génies des rochers nous précipitent tous deux dans les gouffres de leurs cavernes; soit que le terrible Hafgufa cherche à nous déchirer ensemble de ses griffes; soit que la bouche immense d'une baleine doive nous ouvrir le même tombeau. »

C'est ainsi que la triste Ayut regrettait, appelait, attendait Annigail, son unique appui. Elle découvrit enfin la grande barque sur laquelle il était parti. La barque pavoisée s'avançait lentement le long de la côte, chargée d'huiles, de peaux et des plus beaux poissons. La jeune amante courut au rivage pour recevoir dans ses bras son bien-aimé, et lui prou-

ver sa constance, en lui racontant tout ce qu'elle avait souffert pour lui. Mais, hélas! au lieu de le revoir, elle apprit qu'après avoir fait les plus beaux exploits de pêche qu'on eût jamais vus dans le Groenland, après avoir mis dans la grande barque sa part de l'immense butin dû à sa force et à sa valeur, il s'était jeté seul dans son canot pour arriver, disait-il, avant ses compagnons de gloire. Mais en vain tous les yeux cherchaient Annigail et le canot; on ne voyait ni le canot, ni Annigail.

Egarée, hors d'elle-même, Ayut craignit dès-lors le plus affreux des malheurs. Ses parens accoururent près d'elle, ils la conduisirent, malgré sa résistance, dans la demeure de la famille, et tâchèrent de la consoler. Ayut leur laissa croire qu'elle n'était pas atteinte d'un mal sans remède. Un jour, on crut qu'elle allait se livrer au repos, on la laissa seule. Alors, elle s'approcha de la mer, se jeta dans une barque qu'elle trouva sur le rivage, et ramant avec une ardeur incroyable, elle s'écria : « Annigail, ou adieu pour jamais. »

Elle avait assez prouvé qu'elle était inconsolable, et les dieux du Groenland ne permettent pas de sacrifices entiers. Pour gagner la pleine mer, il y avait un promontoire à doubler. La barque d'Ayut devient immobile malgré tous ses efforts; elle s'étonne et soupçonne avec raison quelque chose de divin. Le génie

du rocher (1) aparaît à l'extrémité du promontoire. « Arrête, s'écrie-t-il, regarde : le ciel et l'amour sont contens. » Au même instant Ayut voit Annigail et son canot, qui sortait d'une anse voisine et arrivait au port. Après les dangers qu'il avait surmontés, on pense bien qu'il était à l'épreuve de l'eau, du feu et presque de la mort. Son retard n'était que volontaire ; l'amour aime à se venger, et Annigail avait été tenté de le prouver ; il s'était donc laissé devancer par la grande barque, voulant voir l'effet que produirait sa disparution sur le cœur de la belle Ayut. Jamais on ne corrigera les amans de faire ces sortes d'épreuves qui ne mènent à rien, et coûtent si souvent le bonheur. Sa maîtresse en sortit victorieuse ; il la reconduisit vers ses parens, l'hymen les unit tous les deux, et cette fois le grand Torngarsuk ne reçut pas un vain serment. Le sacrifice qu'Ayut avait voulu faire, fut regardé comme consommé ; la mémoire en fut consacrée, et il y a un jour de l'année où les jeunes filles viennent jeter en son honneur un dez à coudre et une aiguille dans la baie célèbre d'où elle partit. Enfin, dans le Groenland, quand on veut louer l'affection d'un couple amoureux, la tendresse et le bonheur de deux époux, on dit qu'ils s'aiment comme s'aimaient autrefois Ayut et Annigail.

(1) C'était probablement l'esprit marin, appelé *Ingnersort*.

SUITE DES

NOUVELLES RECHERCHES

SUR LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE.

(*Extrait d'une feuille américaine.*)

Le chevalier Behem (voyez le n°. XVII des Archives) comblé d'honneurs et de richesses, partit en 1492 pour aller revoir à Nuremberg sa patrie et sa famille. Là il fabriqua un globe terrestre qui est regardé comme un des chef-d'œuvres de son tems, et qui est encore conservé dans la bibliothèque de cette ville. On y voit tracées les découvertes qu'il avait faites, sous le nom de *Terres occidentales*, et qui, d'après leur position, représentent incontestablement les côtes actuelles du Brésil et les environs du détroit de Magellan. Ce globe fut fait la même année que Colomb commença son voyage de découvertes. Behem ne peut donc avoir profité des voyages de ce hardi navigateur, qui d'ailleurs dirigea sa course vers des régions plus septen-

trionales. Behem mourut, en 1506, à Lisbonne, universellement regretté, sans rien laisser cependant à la postérité que ce globe, qu'il avait composé sur les écrits de Ptolomée, de Pline, de Strabon, et principalement sur les relations du vénitien Marc-Paul, célèbre voyageur du treizième siècle, et celles de Manville, anglais, qui, vers le milieu du quatorzième, donna une description détaillée de son voyage de trente-trois ans en Afrique et en Asie; il y traca les pays qu'il avait découverts lui-même sur les côtes d'Afrique et d'Amérique.

Nous devons conclure de ces notions, peu connues des auteurs modernes, que le Martin Behemira, dont parle Garcilasso, est le même que ce chevalier Behem auquel la ville de Nuremberg s'honore d'avoir donné le jour. Il est probable que lorsqu'il fut armé chevalier en Portugal, il crut devoir ajouter à son nom une terminaison portugaise, pour le rendre plus sonore et plus analogue à la langue du pays, qui devenait sa seconde patrie. Trompé par cette désinence, Garcilasso le prit pour un Espagnol, lorsqu'il voulut enlever à Christophe Colomb l'honneur d'avoir acquis, à sa patrie, de si grandes possessions. Il fallait bien qu'en effet il ne fut pas Espagnol. Mariana et les autres historiens de son pays n'en disent pas un mot. S'ils l'eussent connu pour Espagnol, ne se seraient-ils pas empressés de le nommer pour re-

vendiquer, en faveur d'un de leurs compatriotes, un laurier dont la fierté espagnole voyait avec regret ceindre le front d'un étranger.

Il n'est pas probable que ce navigateur ait été traité de visionnaire, lorsqu'il offrit à la cour de Portugal de faire des découvertes vers l'Occident. La recherche de pays *inconnus* était alors la passion dominante de cette cour; et quand même le chevalier Behem n'eût pas communiqué les connaissances importantes qu'il s'était procurées, la nouveauté du projet de Colomb eût, sans doute, déterminé le roi Jean II à seconder ses vues; mais il paraît que ce prince ne s'y refusa, que parce qu'alors toute son attention se portait vers la côte d'Afrique et vers la découverte d'une nouvelle route pour l'Inde, d'où il espérait tirer de grandes richesses; tandis que les côtes méridionales du Brésil et le pays des Patagons, que Behem avait visités, ne lui présentaient que des contrées stériles, habitées par des sauvages.

Ce refus de Jean II, au lieu d'affaiblir l'évidence des découvertes de Behem, semble prouver, au contraire, que ce prince habile était déjà informé de l'existence d'un nouveau continent; et ce ne fut qu'en 1501, c'est-à-dire, trois ans après le voyage de Vasco de Gama aux Indes, que le roi Emmanuel jugea à propos de profiter des découvertes de Behem, et envoya Albarez Cabral au Brésil; mesure qu'il

faut peut-être attribuer plutôt à la jalousie, qui a constamment régné entre l'Espagne et le Portugal, qu'au desir de faire des établissemens avantageux dans le Brésil, qui devait y paraître beaucoup moins propre que les Indes orientales.

Un grand argument subsiste encore contre l'opinion que nous essayons d'accréditer; c'est celle de Robertson qui a cherché à affaiblir le témoignagne des auteurs que nous avons cités.

Ce savant historien regarde la prétendue découverte de Behem comme une invention de quelques auteurs allemands qui ont voulu faire honneur, à un de leurs compatriotes, d'une découverte qui a produit une si grande révolution dans le commerce de l'Europe. Il avoue cependant que *Behem s'est établi dans l'isle de Fayal, qu'il était l'ami intime de Christophe Colomb*, et que *Magellan possédait un globe que Behem avait composé, et à l'aide duquel il avait entrepris son voyage dans la mer du Sud*; circonstance qui favorise beaucoup notre hypothèse. Il raconte d'ailleurs que cet astronome alla voir, en 1492, sa famille à Nuremberg, et qu'il y laissa une carte composée par lui-même; que le docteur Forster lui a procuré une copie de cette carte; qu'on y observe combien les connaissances cosmographiques étaient imparfaites dans le quinzième siècle; qu'il y a remarqué, sous le nom de l'isle Saint-

Brandon, un pays qui semble être la côte de la Guyanne, et qui est à la même latitude que le Cap-Vert ; mais qu'on a lieu de croire que cette isle fabuleuse, qu'on trouve sur plusieurs cartes anciennes, ne mérite pas plus d'attention que la puérile légende de St.-Brandon lui-même. Quoique Robertson paraisse très-peu disposé à décerner à Behem l'honneur de la découverte du Nouveau-Monde, nous trouvons cependant dans son histoire même des armes pour le combattre. Il avoue que Behem était intimement lié avec Christophe Colomb ; que ce fut le plus grand géographe de son tems, et un élève du célèbre Jean Muller ou *Regiomontanus ;* qu'en 1483 il découvrit le royaume de Congo sur la côte d'Afrique ; qu'il a construit un globe dont Magellan s'est servi ; qu'il a dessiné, à Nuremberg, une carte sur laquelle il a placé avec détail ses découvertes, et que sur cette carte se trouve un pays qui est sous la même latitude que la Guyanne actuelle.

Il soutient, mais sans en alléguer aucune preuve, que ce pays n'est qu'une isle fabuleuse. Nous pourrions soutenir avec autant de fondement que Behem, dans son voyage au Congo, a été poussé par les vents contraires jusqu'à Fernambouc, et de là, par les courans, très-communs dans ces parages, vers les côtes de la Guyanne, et qu'il a pris pour une isle le premier pays qui s'est offert à ses regards. Cette

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
OF OXFORD
LIBRARY

supposition acquiert un grand degré de vraisemblance par la route que Christophe Colomb lui-même a prise dans la suite; car s'il eût connu les côtes du Brésil, il aurait plutôt dirigé sa course vers le S.-O. C'est en 1483 que fut entrepris le voyage au Congo. N'est-il pas possible qu'après son retour, il ait eu en vue d'en faire un autre vers les côtes du Brésil et des Patagons, et qu'il ait demandé pour cela l'appui du monarque auquel il s'était attaché? L'opinion d'un auteur comme Robertson est assurément très-imposante; mais il n'a pas pu connaître les actes allemands originaux que nous avons cités. Ne pouvons-nous donc pas, sans être taxés de présomption, être d'un avis contraire au sien?

Mais, dira-t-on, pourquoi vouloir ravir à Colomb un honneur que toute l'Europe jusqu'ici s'était accordée à lui décerner? Pourquoi aller chercher, dans les archives d'une ville impériale, les circonstances d'un fait qui s'est passé dans la partie occidentale de l'Europe? Comment les ennemis nombreux de Christophe Colomb n'ont-ils pas tiré parti de ces prétendues découvertes de votre Martin Behem pour atténuer son crédit auprès de la cour d'Espagne? Pourquoi le Portugal, toujours jaloux de la découverte du Nouveau-Monde, n'a-t-il pas ouvertement protesté contre les prétentions des Espagnols? Enfin, comment se peut-il que

Behem, qui n'est mort qu'en 1506, n'ait pas laissé quelqu'écrit pour revendiquer une découverte si importante?... En réponse à ces argumens que nous ne pouvons nous empêcher de trouver un peu pressans, nous prions nos lecteurs de peser les observations suivantes :

1°. Le grand mérite d'un navigateur consistait, avant Colomb, bien plus à se figurer la possibilité de l'existence d'un nouveau continent, qu'à aller reconnaître des pays dans des parages où on était sûr d'en trouver. Si donc il est prouvé que Behem a conçu avant Colomb cette idée hardie, on ne peut nier que la gloire de celui-ci n'en soit un peu diminuée.

2°. Les preuves historiques que nous avons citées, mettent ce fait hors de doute. Il ne nous reste plus qu'à expliquer le silence des auteurs espagnols et portugais, celui des ennemis de Colomb et celui de Behem lui-même.

3°. Il est connu qu'avant Charles-Quint, les savans des diverses nations avaient fort peu de relations entr'eux. Quelques moines excepté, ils étaient très-rares les écrivains qui racontaient, tant bien que mal dans leurs chroniques, les évènemens dont ils avaient eu l'occasion de s'informer. Il n'y avait ni gazettes, ni journaux ; les savans étaient obligés de voyager pour apprendre à connaître les progrès de leurs voisins. L'Italie était le centre des arts et de ce qu'à cette époque on appelait sciences. Les fré-

quens voyages des empereurs d'Allemagne à Rome leur fournissaient les occasions de connaître les hommes de mérite, et de les placer dans les diverses universités de l'empire. De là les grands progrès que les Allemands firent, dans les mathématiques surtout, depuis le quatorzième siècle jusqu'au seizième. Ils avaient alors les meilleurs géographes, les meilleurs historiens, et les hommes les plus éclairés en politique. Ils avaient l'œil ouvert sur tout ce qui se passait en Europe; et les relations multipliées des puissances entr'elles leur facilitaient les moyens de recueillir, dans leurs archives, les actes originaux des principaux évènemens de l'Europe. C'est à cet esprit de recherche et d'examen que nous devons en grande partie la réformation de Luther; et il faut avouer franchement, qu'à l'exception de l'Italie, il y avait, au quinzième siècle, plus de connaissances historiques et politiques en Allemagne que dans tout le reste de l'Europe. Nous ne devons donc pas nous étonner si l'on trouve dans les archives d'une des plus anciennes villes impériales, des notions détaillées sur un voyage de découvertes, dont un Allemand avait conçu le plan, un Allemand considéré dans sa patrie, et dont les actions ne pouvaient qu'inspirer un vif intérêt.

4°. Il n'en était pas ainsi du Portugal où toute la nation, hors le seul souverain, était plongée dans

l'ignorance. Il n'y avait alors dans ce pays personne qui ne fût ou marchand, ou matelot, ou soldat; et si, malgré cela, les Portugais ont fait les plus importantes découvertes, il faut l'attribuer à leur position, à leur cupidité, et nullement à leur desir de s'instruire. Ils se contentaient de recueillir de l'or dans *toutes les* parties alors connues du globe; tandis que les Allemands et les Italiens cherchaient à transmettre dans leurs écrits, à la postérité, le souvenir de l'opulence et des cruautés de la nation portugaise. A la même époque, c'est-à-dire, avant que Charles-Quint eût appelé à Madrid des savans de Flandre et d'Allemagne, les Espagnols avaient aussi très-peu de connaissances. Il est donc fort possible qu'en 1485, Behem ait fait des découvertes importantes pour la géographie, sans que le public en ait rien appris. S'il eût rapporté de l'or et des diamans, *le bruit* s'en serait bientôt répandu par-tout; mais des nouvelles purement géographiques n'étaient pas propres à intéresser les curieux de ce siècle.

5°. Le long séjour de Christophe Colomb à Madère doit faire trouver très-vraisemblable qu'il se soit entretenu avec Behem. Il est impossible qu'il ait négligé de voir un homme aussi intéressant, qui pouvait lui donner de si bons conseils relativement à l'exécution de son projet. D'ailleurs, ceux qui avaient accompagné Behem dans son voyage, pouvaient avoir répandu, à

Madère et aux Açores, toutes sortes de bruits relatifs à des découvertes dont-ils avaient été eux-mêmes témoins; et ceci est d'autant plus probable, que Mariana lui-même (lib. II, cap. III) rapporte que certain vaisseau destiné pour l'Afrique avait été jeté par un vent violent vers une région inconnue, et que les matelots, à leur retour de Madère, avaient fait à Christophe Colomb un récit détaillé de leur navigation. Tous les écrivains s'accordent à dire que ce savant avait déja connaissance des terres de l'Occident; mais ils n'en parlent que d'une manière confuse. Le voyage de découvertes du chevalier Behem, semblerait donner le mot de cette énigme.

6°. Behem ne pouvait être jaloux des découvertes de Colomb, parce que celui-ci avait porté ses voiles plus vers le Nord; et parce que, dans un tems où on n'avait encore nulle idée de l'immense contour du Nouveau-Monde, et où les connaissances géographiques étaient fort bornées, on pouvait très-bien croire que le pays découvert par Colomb n'avait aucun rapport avec celui que Behem avait trouvé.

Toutes ces considérations bien pesées, il paraît certain que Behem, concurremment, si l'on veut, avec Christophe Colomb, a découvert le vaste continent nommé depuis Amérique. Cette recherche peut n'être, en Europe, qu'un objet de curiosité; mais elle doit vivement inté-

resser un Américain attaché à sa patrie. D'ailleurs, les Grecs ont conservé soigneusement l'histoire fabuleuse de leurs premiers fondateurs; ils leur ont dressé des autels. Pourquoi Behem, Christophe Colomb et Américo Vespuce ne mériteraient-ils pas qu'on leur érigeât des statues dans les places publiques des villes américaines? Ces monumens attesteraient aux siècles à venir la reconnaissance qu'on paie à ces bienfaiteurs du genre humain, qui ont, quoique sans le prévoir peut-être, préparé le bonheur de plusieurs millions d'hommes.

B.

SUR L'EXAMEN CRITIQUE DES HISTORIENS D'ALEXANDRE,

PAR M. DE SAINTE-CROIX.

SECOND EXTRAIT.

ALEXANDRE, dit M. de Ste.-C., a eu ses romanciers en Grèce, dans le moyen âge, comme Charlemagne, en France, dans les onzième et douzième siècles. La naissance de ces deux conquérans a donné lieu à ces deux époques, à

diverses fables; celle de Charlemagne, parce qu'elle est enveloppée d'une obscurité impénétrable; celle d'Alexandre, parce qu'il ne la trouva pas lui-même assez illustre, et qu'il voulut passer pour le fils d'un dieu. Il répandit que Jupiter-Ammon, sous la figure d'un dragon, s'était glissé dans le lit de sa mère Olympias. Plusieurs siècles après, les compilateurs grecs, sans rétablir l'honneur de sa mère, réduisirent son père à la condition d'un simple mortel. Ce fut Nectanébo, dernier roi d'Egypte et grand magicien, qui, selon ces auteurs graves, se servit de ce talent pour séduire Olympias. Tantôt il s'approche d'elle sous un habit couleur de dragon, et lui annonce qu'elle accouchera d'un fils qui sera le maître du monde; tantôt il prend la figure de cet animal pour épouvanter Philippe, et l'éloigner de la couche nuptiale. M. de Ste.-C. pense que la tradition de cette aventure est fort ancienne. Il la fait remonter jusqu'à Jules-Africain, qui vivait au troisième siècle de notre ère, la trouve dans Georges le Syncelle et Malala, et la voit répétée et transmise successivement par plusieurs auteurs jusqu'au quinzième siècle. Rien de plus simple, en effet, que la croyance accordée à cette fable dans les siècles d'ignorance; elle n'est que la traduction en langue chrétienne de celle qu'Alexandre lui-même avait inventée. Un Jupiter, voisin de l'Egypte et métamorphosé en dragon, ne pouvait plus être pour des chré-

tiens qu'un roi d'Egypte magicien, exécutant par le secours de son art cette même métamorphose. Mais les romanciers dont parle notre critique, ne se sont pas contentés d'adapter cette ancienne fable aux idées reçues de leur tems; ils ont défiguré toute l'histoire d'Alexandre. Un d'entr'eux, qui prit le nom de Callisthène, fait passer le conquérant Macédonien en Sicile et en Italie, où les Romains lui envoient, par des ambassadeurs, une couronne magnifique : de là il fait débarquer son héros sur les côtes de Carthage, et le conduit jusqu'à Memphis où il l'introduise dans le temple de Vulcain. C'est dans ce temple qu'Alexandre déclare sa véritable origine. « Frappé de la vue d'une statue de pierre noire qui y était consacrée, il interroge les prophètes ou principaux prêtres, qui lui disent : C'est la figure de Nectanébo, dernier roi d'Egypte. Les Perses dévastant ces états, il connut, par la force de la magie, qu'il serait trahi; et aussitôt il prit le parti de fuir, en nous prédisant qu'il reviendrait un jour; que loin de vieillir, il rajeunirait, et finirait par soumettre ses ennemis. A ces paroles, Alexandre s'élance et embrasse la statue, en s'écriant : Voilà mon père! je suis son fils. » M. de Ste.-C. observe fort bien que cet épisode n'est pas le plus mal imaginé de ce roman du faux Callisthène. Cet ouvrage eut, au reste, le plus grand succès, et l'on en fit en Occident plusieurs traductions latines. M. de

Ste.-C. en a compté jusqu'à quatorze, mais toutes sont infidelles; ce qui n'est pas un grand reproche à faire aux traducteurs d'un tel roman.

Une autre aventure rapportée par Jean d'Antioche, surnommé Malala, d'après Bottius, chronographe du moyen âge, mérite peut-être par sa singularité de trouver ici sa place. Selon ces auteurs, la reine Candace « apprenant qu'Alexandre avait la taille petite, de grandes et de belles dents, avec un œil pers et l'autre noir, devint amoureuse de lui; et le reconnaissant à ces traits, lui dit: Prince, devenu maître de tout l'univers, une femme seule s'est saisie de toi. Alexandre lui répondit aussitôt: à cause de la force et de l'élévation de ton génie, je conserverai intactes et sans dommages, ta personne, ton pays et tes enfans: de plus, je veux t'épouser. Candace accepta la proposition; et bientôt après, Alexandre s'avança en Ethiopie et dans d'autres contrées. » Bottius, dont Malala a emprunté cette aventure, était d'ailleurs aussi bien instruit de l'histoire d'Alexandre que le faux Callisthène; car, selon lui, ce prince délivra les Romains du joug des Parthes, et leur restitua même ce qu'ils avaient perdu. N'est-il pas étrange qu'on écrivît et qu'on copiât de pareilles choses, lorsque l'empire grec, démembrement de l'empire romain, subsistait encore; et faudra-t-il, après cela, s'étonner qu'à la même époque Abeilard fût traité

comme hérétique par les moines de St.-Denis, parce qu'il osait douter que leur patron fût en effet le même que St.-Denis l'Aréopagite?

C'est le sort des noms illustres dont l'éclat dissipe jusqu'aux ténèbres des siècles les plus ignorans, d'être invoqués et réclamés par tous les peuples, par ceux même dont l'amour-propre aurait eu quelque intérêt à les laisser dans l'oubli.

On trouve dans Voltaire une fort bonne plaisanterie sur notre manie de donner à toutes les tours antiques le nom de ce César qui asservit et châtia si cruellement nos ancêtres les Gaulois. Il suppose un antiquaire Bas-Breton, qui cherche un des titres de gloire de sa patrie dans l'exécution que fit faire César du sénat entier de la cité de Vannes. Moyse de Chorène, Arménien, qui écrivait dans le moyen âge, qui ramène tout à l'Arménie, qui prête à son premier roi Tigrane toutes les qualités d'un héros accompli, ne manque pas non plus de faire périr son dernier descendant dans un combat contre Alexandre; anecdote aussi fausse que le supplice des sénateurs de Vannes est vrai, puisqu'il est rapporté dans les commentaires de César lui-même.

Les Orientaux, dit M. de Ste.-C., cherchèrent d'abord Alexandre dans le Doulcarnain, c'est-à-dire, l'homme aux deux cornes, dont il est question dans l'Alcoran. Macrizi, savant arabe, se donna beaucoup de peine pour réfuter la prétendue identité des deux personnages, et prouva

fort bien, à cette occasion, qu'Alexandre s'était emparé de Rome, et que ses contemporains, parmi lesquels il compte Galien comme Aristote, avaient vécu jusqu'au tems de Jésus et de Marie. A cet échantillon d'érudition arabe, ajoutons que les Orientaux, en général, donnaient pour père au héros Macédonien, Darius, premier roi de Perse, et l'on n'aura pas de peine à se figurer quelle foule de contes ces peuples, amis du merveilleux, ont imaginé sur Alexandre; contes que M. de Sté.-C. s'est judicieusement dispensé de rassembler.

Il s'est permis seulement de rapporter quelques détails empruntés du Novairi, ouvrage arabe, et de Mirkhond, historien persan. Ces détails sont en effet très-curieux. A côté de l'amour des Orientaux pour le merveilleux, on y trouve aussi la sagesse orientale. Dans le Novairi, Darius tombe vivant au pouvoir d'Alexandre, après avoir été trahi par les grands de son empire, et même par son capitaine des gardes. Alexandre lui demande le motif de cette dernière trahison. C'est, répond Darius, que j'inspirais à cet homme beaucoup de crainte quand il faisait mal, et que je récompensais ses moindres bonnes actions par des faveurs capables de mettre le comble à ses desirs.

Après avoir vengé la mort de Darius, Alexandre (toujours selon le Novairi) entreprend la conquête des Indes. Le roi de cette contrée,

digne de ceux des Mille et une nuits, possédait plusieurs choses merveilleuses : un médecin, avec le secours duquel on n'avait à craindre ni maladie, ni accident, excepté le coup fatal de la mort; un vase qui, une fois rempli d'eau, ne s'épuisait jamais; et un philosophe dont les conseils étaient faits pour plaire aux despotes de l'Orient. Cette partie de l'ouvrage paraît être une des plus méprisables. Mais le Novairi fait ensuite marcher Alexandre vers la Chine : le souverain de ce vaste pays se rend auprès de lui comme un simple ambassadeur, se fait ensuite connaître, et lorsqu'Alexandre, frappé d'étonnement, lui demande comment il avait osé se mettre ainsi entre ses mains : « Ma mort, répond le prince chinois, n'aurait pas empêché mes sujets de se donner un autre chef, et vous auriez été taxé de lâcheté à mon égard. » Si la conduite de l'empereur chinois est romanesque, on ne peut nier que sa réponse n'ait une noble fierté. M. de Ste.-C. observe, avec raison, que la conquête de la Chine par Gengis-Kan, donna sans doute aux Arabes et aux Persans l'idée d'y faire pénétrer Alexandre; ils ne voulaient pas que le conquérant Tartare eût été plus loin que le héros Macédonien; ils voyaient en lui ce que les Grecs avaient vu dans Hercule.

Mirkhond, historien persan, qui florissait cent soixante-trois ans après Novairi (vers l'an 1494 de notre ère), rapporte les anciennes

fables des Orientaux sur Alexandre, et en ajoute de nouvelles, souvent dictées par la haine et la jalousie. « L'orgueil national humilié, dit M. de Ste.-C., se console souvent par des fables : c'est pourquoi les Persans, dont les ancêtres avaient été vaincus et subjugués par Alexandre, imaginèrent de lui donner pour père un ancien roi de leur nation. » Mirkhond, par un autre calcul de l'amour-propre, qui n'était pas aussi bien entendu, voulut avilir la naissance de l'oppresseur de ses aïeux. Il lui donna pour mère une fille de Philippe, répudiée par son mari Yaser, et pour nourrice une brebis. Il supposa que l'enfant abandonné n'avait été d'abord élevé que par humanité chez une vieille paysanne, et qu'ensuite le hasard seul l'avait rendu à sa mère et au trône de Philippe, son aïeul. Mirkhond accuse aussi Alexandre d'avoir trempé dans l'assassinat de Darius; mais après cette calomnie gratuite, l'auteur arabe n'en établit pas moins entre Alexandre et Darius mourant, un dialogue, qui, selon M. de Ste.-C. donne une juste idée des dispositions mutuelles de ces deux princes. Le discours de Darius surtout est très-touchant. « Mon frère, dit-il à Alexandre, considère le roi des rois, le maître des sept climats dont le règne est fini, couché sur la terre, séparé de ses compagnons et de ses amis, et qui ne peut échapper à sa funeste destinée. Profite de cet événement dont tu es témoin,

avant que tu serves toi-même d'exemple aux autres. » On voit que, si l'ignorance de l'histoire et l'abus des traditions, l'orgueil national et la jalousie peuvent égarer les écrivains chez les nations à demi-barbares, ils se retrouveront dans la route du vrai et de la nature, toutes les fois qu'il s'agira de ces sentimens de morale et de générosité qu'elle a placés au fond de nos cœurs.

En quittant les historiens persans et arabes, M. de Ste.-C. reconnaît qu'il doit les extraits dont il s'est servi, pour cette partie de sa discussion, à l'amitié de M. Silvestre de Sacy. Nous ne voulons pas perdre cette occasion de nommer aussi ce savant illustre, dont l'immense érudition et la rare modestie font tant d'honneur à notre pays. Nous remarquerons en même tems que ses extraits, la carte des marches et de l'empire d'Alexandre, par M. Barbié du Bocage; les dessins du bûcher d'Ephestion, et du char d'Alexandre, par M. Quatremère de Quincy; l'explication, par M. Visconti, d'un bas-relief en l'honneur d'Alexandre, forment à-la-fois et des ornemens précieux de l'ouvrage de M. de Ste.-C. et un exemple plus précieux encore de ce bon accord, de cette intelligence que l'on voudrait toujours voir régner entre les savans, et qui, s'ils étaient plus communs, contribueraient si fort au progrès des bonnes lettres.

Nous voici parvenus au corps même de l'ouvrage dont nous avons entrepris de rendre

compte, à l'examen du récit des historiens d'Alexandre, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Il ne nous appartient pas de le juger; c'est un soin qu'il faut laisser aux savans de profession. Nous croyons que ceux de nos lecteurs qui ne le sont pas, aimeront autant puiser avec nous quelque instruction sur une partie de la littérature très-peu connue, sur les historiens grecs du moyen âge, dans l'examen que M. de Ste.-C. en a fait, comme nous l'avons observé, pour compléter le tableau des progrès et de la décadence de l'art historique chez les Grecs.

On s'est sans doute aperçu que nous avons déja anticipé sur cette décadence, en citant les écrivains qui ont débité sur Alexandre des fables si ridicules. Mais ces mêmes écrivains, si peu dignes de foi dans tout ce qu'ils disent sur les tems antérieurs, méritent heureusement plus de croyance dans le récit des évènemens contemporains, car ils sont les seuls qui nous en instruisent, et ils sont très-peu nombreux. M. de Ste.-C. compare les siècles postérieurs à Justinien, à ces déserts arides où quelques faibles palmiers parsemés de loin en loin, reposent seuls l'œil fatigué du voyageur. De même, ces siècles n'offrent que peu d'hommes qui puissent soulager nos regards contristés de tant de stérilité. L'empire d'Orient, appelé l'empire grec, était alors avili par la mollesse et la servitude, et

des ames énervées par l'une et flétries par l'autre, n'ont point assez d'énergie pour cultiver avec éclat les lettres, les sciences et les arts. Cette réflexion, de notre judicieux critique, est de toute vérité; mais en le suivant dans l'énumération des historiens du Bas-Empire, on peut croire que la servitude est encore une plus grande ennemie des muses que la mollesse. Parmi ces écrivains, on ne trouve plus guère en effet, que des gens revêtus des premières dignités de l'empire; tels que le patriarche Photius et Nicetas Choniate; des empereurs, tels que Léon le philosophe, Constantin Porphyrogénète, Michel Ducas et Jean Cantacuzène; ou des personnes de la famille impériale, telles qu'Anne Comnène, fille d'Alexis, et Nicéphore Bryenne son époux. Cinnamus, Pachymère et Nicéphore Grégoras sont les seuls historiens de cette époque qui n'aient point tenu un rang dans l'état. Or, dans l'élévation où nous avons vu les autres, il y avait certainement plus de liberté et de mollesse que dans les rangs inférieurs. C'est ainsi que lorsque la servitude de la glèbe et la misère des campagnes affligeaient encore la France, les premiers troubadours furent des chevaliers et des souverains.

Le premier des auteurs que nous venons de nommer, Photius, patriarche de Constantinople, est trop connu pour nous arrêter longtems. Mauvais citoyen, évêque schismatique, il n'en

fut pas moins critique habile, savant profond et universel; quelques-uns de ses écrits respirent la vertu et la sagesse. Sa *Bibliothèque*, fruit d'une immense lecture, contient des extraits de deux cent quatre-vingts volumes. On lui doit la connaissance de beaucoup de faits, et d'ouvrages qui, sans lui, seraient perdus.

M. de Ste.-C. ne dit que peu de mots de l'empereur Léon, dit le Philosophe. Il s'étend davantage sur son fils Constantin Porphyrogénète. Ce prince cultiva également la philosophie, l'histoire et la poésie. Il ordonna et dirigea lui-même la composition de plusieurs recueils. Celui de l'histoire fut divisé en cinquante grands articles. Deux seuls, le vingt-septième et le dernier, nous sont parvenus. L'un est composé d'extraits relatifs aux ambassades, aux négociations; l'autre renferme un grand nombre d'exemples de vices et de vertus. C'est à ce dernier recueil que nous devons presque tout ce qui nous reste de plusieurs compilateurs plus anciens; c'est par-là que nous sommes en état de juger de leur esprit et de leur style; c'est enfin ce même recueil qui nous a conservé une foule de morceaux de Polybe, de Diodore de Sicile, de Denis d'Halicarnasse, d'Appien et de Dion Cassius. C'est peut-être une chose digne de remarque, que, dans les tems où le génie était éteint et le goût des lettres rare et languissant, il se

soit trouvé tant de compilateurs, d'abbréviateurs, de faiseurs de recueils. Il semble que cette occupation qui demande le moins de force de tête dans les écrivains, fût aussi la plus utile pour des lecteurs indolens ou frivoles, à qui elle allégeait le poids de la science et abrégeait la carrière de l'instruction. Jamais, en effet, on n'a écrit autant d'histoires universelles que lorsqu'on manquait d'historiens du tems présent. A Dieu ne plaise que nous voulions appliquer cette observation à notre siècle ; mais ce n'est point un très-bon signe que la multitude de compilations, d'abrégés, d'*esprits*, d'analyses, de dictionnaires et de manuels qu'il produit.

M. de Ste.-C. après avoir remarqué que Michel Ducas n'eut que la prétention de paraître savant, sans pouvoir le devenir se hâte de passer à l'intéressante Anne Comnène, fille de cet Alexis, qui, seul de tous les souverains du Bas-Empire, se montra capable de le relever, si ce miracle eût été possible. C'est, en effet, un objet bien digne de nous occuper qu'une princesse qui, dans ce siècle d'ignorance et de superstition, se livra de bonne heure à l'étude de Platon et d'Aristote, s'appliqua beaucoup à l'art d'écrire, et qui, malgré les défauts dont elle ne put garantir son style, parvint à s'approprier quelque chose de l'élégance et des grâces attiques. « Anne Comnène, dit fort bien M. de Ste.-C. comme toutes les personnes de son sexe,

plus inspirée par le sentiment, que guidée par la raison, paraît avoir moins de jugement que de pénétration. » Mais ce caractère ne rend pas un écrivain moins aimable. Notre estimable critique, tout en reprochant à la fille d'Alexis d'être souvent descendue à des détails trop minutieux, en cite un exemple en note où il ne peut s'empêcher de trouver de la naïveté et du naturel. Il s'agit de la naissance d'Anne Comnène ; elle-même raconte que sa mère se sentant prête d'accoucher pendant l'absence d'Alexis, fit un signe de croix sur son ventre, et s'écria : *Mon enfant attends encore l'arrivée de ton père.* Ce trait ne semble-t-il pas emprunté de nos anciens troubadours ?

M. de Ste.-C. ne nous dit pas si Anne Comnène avait eu connaissance de leurs poésies ; il nous apprend du moins qu'elle avait très-bien saisi l'esprit des Croisés, qui, comme on sait, passèrent à Constantinople pendant le règne de son père. Elle a peint le caractère des Français avec la plus grande vérité, et cette partie de son ouvrage aurait pour nous un double intérêt. Notre critique observe encore, dans les écrits d'Anne Comnène, un trait qui caractérise son sexe ; c'est que dans les portraits qu'elle a tracés, elle paraît avoir donné beaucoup d'attention aux qualités corporelles. Nous n'en ferons point un reproche à cette princesse intéressante ; car nous croyons qu'une femme

doit rester fidelle à son sexe, même en écrivant. C'est parce qu'Anne Comnène en a toujours conservé le caractère, que nous lui pardonnerons et l'exagération de son enthousiasme pour son père, et celle de ses regrets sur la perte de Nicéphore Bryenne, son époux. On voit par-là qu'elle fut et bonne fille et bonne épouse; elle ne pouvait l'être qu'avec les vertus propres à son sexe, inséparables peut-être de ce qu'on appelle ses faiblesses et ses défauts.

Nous avions déjà nommé Nicéphore Bryenne parmi les écrivains les plus estimés du Bas-Empire. Nous n'en dirons pas davantage, sinon que son ouvrage est lié à celui de son épouse, dont les goûts lui furent communs, et dont peut-être il égala les talens.

La suite royale d'historiens que nous venons de passer en revue, s'interrompt ici. Après Anne Comnène et Nicéphore, parut Cinnamus, assez bon narrateur, mais fort crédule; après lui vint Nicétas Acominatus, natif de Chones en Phrygie; qui occupa différentes places à la cour des empereurs français de Constantinople. Nicétas, avec du savoir et un goût éclairé pour les arts, était crédule, superstitieux et animé de la haine la plus implacable contre les Latins. Il prit plaisir à raconter les désordres commis par les Français à la prise de Constantinople; et son ouvrage, traduit avec empressement en grec vulgaire, a longtems nourri dans le cœur de ce peuple avili

des sentimens haineux que tout aurait dû le porter à oublier. Combien était plus sage ce Théodore Tornices dont M. de Ste.-C. parle quelques pages plus loin, qui se montra triste au milieu de la joie dont s'enivra Constantinople quand les Français en furent chassés, et qui dès-lors osa prédire la chûte de cet empire chancelant!

Pachymère eut moins de talens, mais aussi moins de préjugés et plus de modération que Nicétas. Il est malheureux que son style soit obscur et difficile, et surtout que la matière qu'il avait à traiter fût si dégoûtante. Le Bas-Empire allait toujours s'avilissant, et l'observation précédente s'applique avec plus de justesse encore à Nicéphore Grégoras qui écrivit l'histoire du quatorzième siècle. Qui croirait que cet écrivain employa deux livres entiers de son histoire, sur vingt-quatre qui sont imprimés, à réfuter l'opinion des hérétiques Palamites sur la lumière du mont Thabor, et que les quatorze livres restés manuscrits sont presque remplis de la même discussion? Il y avait cependant du mérite à la soutenir; car l'hérésie des Palamites pouvait donner naissance à un quiétisme dangereux, et elle était défendue par l'empereur lui-même. « D'ailleurs, ajoute M. de Ste.-C., Grégoras vivait dans un tems où l'on ne pensait qu'à la théologie, comme de nos jours on ne rêve que philosophie. Cette manie de raisonner n'a certainement pas fait notre bonheur, et elle fut

très-funeste aux Grecs : chez eux l'esprit humain y perdit tout; peut-être chez nous finira-t-il par n'y rien gagner : elle aura seulement produit un grand nombre d'hommes d'autant plus remplis de suffisance et d'orgueil, qu'ils n'ont qu'une légère teinture de la science. »

L'empereur, protecteur des Palamites contre qui Grégoras écrivit, était ce même Cantacuzène que nous avons déja nommé parmi les historiens de ce tems. Ce prince n'était point sans mérite, ni comme souverain, ni comme écrivain. Son style a de l'élégance et de la noblesse, qualités qui manquent à son ennemi, mais il n'est guère plus impartial; et ce n'est qu'en comparant les récits contradictoires de l'un et de l'autre, qu'on peut découvrir la vérité. Cantacuzène, à qui l'on accorde de la générosité, de l'habileté, du courage, surtout dans l'adversité, finit par se faire moine.

« Je n'ai pas le courage de parler des misères qui suivirent, » s'écrie l'illustre Montesquieu, arrivé à l'époque où nous sommes dans son immortel ouvrage sur la grandeur et la décadence des Romains. Et certes, rien n'est plus misérable que les dernières années de l'empire grec. M. de Ste.-C. réclame avec raison notre indulgence pour les auteurs qui vécurent dans ces tems malheureux, et qui, en se livrant à l'étude des grands modèles, en perpétuèrent le goût. La liste qu'il en donne, jointe à celle des

savans qui, à la prise de Constantinople, se réfugièrent en Italie, achève le tableau qu'il nous avait promis. On trouvera encore dans ces dernières pages des notions curieuses sur l'origine du grec vulgaire, sur la corruption du grec ancien, et sur les divers idiômes qui en sortirent, enfin sur les efforts des derniers empereurs grecs, pour sauver la langue d'Homère d'une entière destruction. Nous devons le répéter, c'est un présent extrêmement précieux fait à notre littérature, que cet épisode de l'ouvrage de M. de Ste.-C. Une seule raison peut-être nous ferait regretter le tems considérable qu'il a dû donner à ce travail. Ce n'est pas peu de chose en effet que de lire tous les écrivains de l'histoire Byzantine, et ui sait si notre savant critique en se reposant sur un autre de ce soin, n'aurait pas pu nous donner, au lieu d'un simple examen des historiens d'Alexandre, une véritable histoire de ce siècle à jamais fameux? Tous ses matériaux étaient prêts, tous les faits discutés, la chronologie et la géographie rectifiées. M. de Ste.-C. n'avait en quelque sorte qu'à prendre un parti entre tous les écrivains qu'il a confrontés, à s'approprier une version unique des faits qu'ils transmettent, sauf à rejeter dans les notes, les raisons qui l'auraient déterminé. Nous aurions eu alors une histoire du siècle d'Alexandre, telle qu'il ne nous est peut-être plus permis de l'espérer. Quel homme

aura aujourd'hui assez d'érudition et de persévérance pour recommencer le travail de M. de Ste.-C.? et cependant l'historien qui en profitera sans prendre le soin de remonter aux sources, ne sera jamais aussi bien informé que le critique, qui, après avoir tout lu, n'a pu nous communiquer qu'une partie de ce qu'*il a lu*.

Ce qui doit augmenter nos regrets, c'est que par-tout où M. de Ste.-Croix a quitté le rôle de critique pour prendre celui d'historien, il a montré, soit dans les narrations, soit dans les réflexions, qu'il était digne de ce beau titre. Il nous suffira de quelques citations pour le prouver. Voici, par exemple, le parallèle qu'il établit au commencement de sa préface, entre l'histoire ancienne et la moderne : « L'histoire ancienne présente le commencement, les progrès et la fin des nations, des empires, des républiques; on y saisit sans peine l'enchaînement des causes avec les effets; le tableau est terminé, il n'y a plus rien à y ajouter. L'histoire moderne est au contraire incomplète; elle ne nous fait connaître qu'un certain nombre de générations ou de règnes, et ne nous permet que d'entrevoir confusément le dernier résultat des grands évènemens qui préparent les révolutions, et les contre-coups de ces révolutions qui achèvent de changer la face de l'univers. Ici on a toujours besoin de l'avenir pour juger du passé; tandis que dans l'histoire des anciens peuples, le livre de leurs

destinées est entièrement déroulé à nos yeux. D'ailleurs, lorsqu'une nation existe encore, nous sommes rarement impartiaux à son égard, et la vérité rencontre en nous une foule d'obstacles qu'il lui est presque impossible de vaincre : ce n'est donc réellement que pour les peuples anciens que nous formons le tribunal intègre de la postérité. »

Nous trouvons (pag. 29.) des réflexions non moins judicieuses sur un abus commun en tout tems, et particulièrement dans le dernier siècle, et qui consiste à juger de la vérité des faits historiques d'après des règles de vraisemblance que chacun puise dans son caractère et dans sa manière de voir. « Nous sommes trop portés, dit M. de Ste.-Croix, à régler la mesure des probabilités sur celle de nos idées particulières, sur notre expérience, et sur nos connaissances plus ou moins imparfaites. En un mot, nous croyons trop que le vrai connu est le vrai possible. Nous nous obstinons à juger les actions des hommes d'après l'idée plus ou moins exacte que nous avons de leur caractère particulier ; les circonstances ne le changent-elles donc pas ? Elles développent même en eux des vices et des vertus dont le germe était jusqu'alors caché. Nous voulons encore qu'ils soient conséquens ; tandis que les contradictions les plus étranges sont inhérentes à la nature humaine. Les méchans en ont moins, parce qu'ils ne peuvent tergiverser ou

dévier impunément. Nous donnons aux hommes pour règle de conduite leur intérêt; et, en mille occasions, ils agissent contre leur intérêt. Nous osons calculer l'effet de leurs passions; et il est d'autant plus incalculable, que la plupart, après en avoir été le jouet, deviennent l'instrument de celle d'autrui. » Ces reproches paraissent s'adresser surtout à Voltaire, qui, de tous les historiens, est celui qui les a le plus mérités; et la raison en est assez simple. Voltaire fut poète tragique avant d'être historien. La vraisemblance est de toute nécessité au théâtre, parce qu'elle seule justifie l'imagination; l'histoire s'en passe, parce qu'elle est superflue pour justifier la vérité. Voltaire, passant du théâtre à l'histoire, y porta les mêmes règles de jugement qui lui avaient servi pour ordonner ses conceptions dramatiques, et prononcer sur celles de ses rivaux.

Nous indiquerons deux exemples principaux de la sagacité et de l'impartialité de notre critique, dans la discussion des faits douteux : l'un est l'incendie de Persépolis; l'autre l'empoisonnement d'Alexandre. M. de Ste.-Croix n'est rien moins qu'enthousiaste de ce prince; il blâme au contraire tous les écrivains qui ont voulu atténuer ses mauvaises actions. Mais il ne s'est pas moins attaché à le justifier d'avoir brûlé la ville entière de Persépolis, comme Quinte-Curce l'en accuse. Après avoir montré comment cet historien a amplifié le récit de Clitarque qui, selon

Diodore, ne parle que des environs du palais des rois ; après lui avoir opposé Plutarque, et montré que dans cet endroit l'autorité d'Arrien a peu de poids, notre critique tranche la difficulté d'une manière décisive, en prouvant que Persépolis existait encore puissante et florissante deux siècles après, et que ce n'était point une ville nouvelle, bâtie sur les ruines de l'ancienne, puisque, quatre ans après l'époque où l'on a voulu qu'Alexandre l'eût brûlée, ce prince même y séjourna.

L'opinion de l'empoisonnement d'Alexandre, adoptée ou du moins transmise par un grand nombre d'auteurs, n'est pas moins habilement réfutée par notre critique. L'arme victorieuse dont il s'est servi, et, en même tems, une des pièces les plus curieuses que son ouvrage nous fasse connaître, c'est le bulletin original de la dernière maladie d'Alexandre, tiré de ses *Ephémérides* par Plutarque et Arrien, et rétabli par M. de Ste.-Croix, en combinant leurs extraits et les suppléant l'un par l'autre. On y suit pendant onze jours le cours de la maladie, et l'on y voit que l'intempérance d'Alexandre fut l'unique cause de sa mort.

Nous venons de donner une bien faible esquisse d'un ouvrage qui fait tant d'honneur à l'auteur et à sa patrie. De plus savans le feront mieux connaître, ou plutôt c'est à la source même que tous les amis des lettres voudront puiser la solide

instruction qu'il fournit. Nous terminerons ce dernier extrait par une citation qui prouve que la modestie de M. de Ste.-Croix égale son savoir et son habileté dans la critique. Après avoir dit que les erreurs mêmes des grands hommes du dix-septième siècle nous instruisent et nous aident à découvrir la vérité, il termine ainsi sa préface : « Si les miennes ne produisent pas cet effet, du moins ne les aggraverai-je point par mon opiniâtreté. D'ailleurs, de quelques expressions que j'aie pu me servir en exposant mes opinions, je n'ai pas eu le moindre dessein d'attenter à la liberté de celles de mes lecteurs, et j'ai tâché de ne perdre jamais de vue ces belles paroles de Cicéron : *Judicium suum nullum interponere, ea probare quæ simillima veri videantur, conferre causas et quid in quamquam sententiam dici possit expromere; nulla adhibita sua auctoritate, judicium audientium relinquere integrum ac liberum, tenebimus hanc consuetudinem a Socrate traditam.* » (De Divin. lib. II. c. 72.)

« Ne point interposer son jugement, adopter ce qui paraît le plus vraisemblable, peser les raisons, exposer tout ce qu'on peut dire en faveur de chaque sentiment, et sans jamais faire usage de sa propre autorité, laisser le jugement de ses auditeurs entier et libre, telle est la règle que Socrate nous a transmise et que nous observerons. » Certes, il est beau de parler ainsi d'un

ouvrage auquel on a consacré trente années, et dans un tems où les derniers des écrivains non-seulement interposent leur jugement dans les matières qu'ils ont le moins approfondies, mais souvent insultent et calomnient quiconque n'est pas de leur opinion.

CH. VC.

SUR L'IDÉAL

DANS LES ARTS

DU DESSIN.

J'AI souvent entendu répéter, en Allemagne, que les Français n'avaient pas le goût de la métaphysique. A quoi je répondais toujours, *les Français d'aujourd'hui*. Cela peut s'avouer, je pense, sans trop de honte, quand on a eu ses Descartes et ses Mallebranche. Au fond, cela ne signifie autre chose sinon que le goût de la métaphysique a eu son tems et n'est plus de mode. Pourquoi pas? N'est-il pas aussi naturel à notre esprit de se lasser d'un genre d'étude, qu'à nos yeux de s'ennuyer d'un genre de formes ou de couleurs?

Nos voisins, les Allemands, cultivent avec

ardeur la métaphysique, je le sais. Mais ce beau zèle durera-t-il encore un siècle? La tournure de leur esprit et de leur goût ne changera-t-elle pas? Je n'ose le prédire. En France on sait que l'esprit a ses phases : on le voit changer un peu tous les jours ; on calculerait ces variations et ces déclinaisons-là, et je m'étonne qu'on ne les mette pas dans l'almanach.

Par exemple, la direction actuelle de notre esprit est vers les choses utiles, bien positives et bien usuelles. Ce n'est plus en elles-mêmes, ni pour elles-mêmes que nous estimons les connaissances; c'est pour leur application au perfectionnement de l'industrie. Nous voulons connaître l'intérêt que rapporte au commerce chaque sorte de science et le produit net de leur culture ; le tarif de ce que le résultat de chacune met dans la balance de nos recettes, est aujourd'hui la mesure de l'estime ou de l'insouciance que nous leur portons.

Or, sous ce genre de rapport, je crois que la métaphysique pèse peu dans la balance du commerce, et figure pour peu de choses dans les tableaux de la statistique; car ses ouvrages ne se lisent point. Dès-lors sa consommation en papier, en main-d'œuvre, est un article peu important. Voilà plus qu'on ne pense pourquoi cette science n'est guère cultivée. Cela pourra changer : il y a des saisons au moral comme au physique. Dans certains siècles l'homme moral

est tout; il se trouve alors des hommes qui vont *jusqu'à* douter qu'ils aient un corps. En d'autres tems, l'homme physique prend le dessus; il y a alors bien des gens qui ne croient plus avoir une ame, ou du moins ne s'en inquiètent plus. C'est un souci de moins. On ne vit plus que *in solo pane.*

Il ne faut pas nier aussi que la métaphysique, par l'abus qu'on en peut faire, n'ait quelquefois, dans certaines parties, le tort d'être par trop oiseuse. Il est difficile de la tenir dans son point. Elle dégénère si aisément en arguties grammaticales, en subtilités inintelligibles, uniquement propres à obscurcir les notions du simple bon sens, qu'il faut pardonner à celui-ci de se révolter quelquefois contre elle.

Je n'entends pas non plus, et je prétends encore moins, qu'on doive mettre de côté, dans la culture des sciences et de la métaphysique elle-même, ce qu'elles ont d'applicable au progrès des arts et de l'industrie. Les anciens philosophes, il est vrai, ne voulaient point qu'on estimât la géométrie et la science des nombres, autrement que sous leur rapport intellectuel et moral; ils eussent cru rabaisser la dignité de leur emploi dans l'enseignement, s'ils eussent dirigé les regards de leurs élèves vers les applications matérielles ou mécaniques de ces sciences. Cela serait un peu trop fort pour nous. Je veux donc que la métaphysique, outre ce qu'elle a d'utile

dans ses rapports intellectuels, soit aussi dirigée d'une manière pratiquement avantageuse à la perfection des arts d'imitation.

C'est, il faut l'avouer, ce que n'ont jamais fait toutes les théories métaphysiques du beau. Jamais elles n'ont produit un système qui pût être de quelque secours aux artistes dans la procréation de leurs ouvrages. Tranchons le mot. Quand même on parviendrait à déterminer avec justesse et le principe du beau et la nature du sentiment qui nous le fait rechercher, cela ne servirait pas plus pour faire de belles choses, que la connaissances des lois de la pondération et de la myologie ne servent pour marcher.

Rien n'est plus vain dans la pratique de l'imitation que la théorie du beau. Aussi les artistes sont-ils de tous les hommes ceux qui font le moins de cas de ces connaissances métaphysiques.

Le beau que l'artiste sait produire dans les arts du dessin, est bien, sans doute, du même genre que celui des autres arts. Le principe en est le même; et presque toutes les observations faites sur les impressions que nous recevons de la poésie, de l'éloquence et de la musique, sont applicables à la peinture et à la sculpture. Mais comme les images de celles-ci sont matérielles et sensibles, leur homogénéité avec des idées abstraites et intellectuelles est moins perceptible. Voilà pourquoi, d'une part, l'écrivain qui

disserte sur les arts du dessin a beaucoup plus de peine à rendre leur théorie sensible, et de l'autre, l'artiste habitué aux leçons que reçoivent les yeux, se prête difficilement à celles qui exigent l'application de l'organe intérieur.

Il y a toutefois, en ce genre, quelques notions d'une utilité vraiment pratique pour l'art, qui tiennent à des idées un peu abstraites, et sur lesquelles il serait à souhaiter qu'une théorie nette et judicieuse pût vaincre la répugnance des artistes pour tout ce qui sort du cercle des discussions imaginatives.

Le sens, par exemple, qu'on donne au mot *idéal*, est si peu ou si mal défini, que, selon la manière d'entendre sa véritable acception, on se forme des systèmes qui peuvent tendre ou à rétrécir la pensée et à rabaisser l'essor du génie, ou à le porter à des écarts, d'où résultent les fausses manières et tous les genres de goûts capricieux et hors de nature qui déshonorent les ouvrages de tant de peuples.

Dire ce que c'est que l'on entend par idéal dans les ouvrages des arts du dessin, ou définir l'essence même de l'idéal, et l'opération de l'esprit dans la manière de le produire, sont, comme l'on voit, deux choses fort distinctes: l'une peut facilement se réduire à des démonstrations, et l'autre exige l'analyse métaphysique. La discussion de la première partie consiste en notions dont le sens extérieur est juge; celle de

la seconde pénètre dans les secrets de la formation des idées et de l'élaboration des inventions humaines.

Si quelqu'un doutait de l'existence de l'idéal dans les arts du dessin, je pense que, pour toute discussion, il faudrait le conduire devant une belle statue antique. Là, tout s'explique sans équivoque; là personne ne contestera que les Grecs n'aient porté l'art de l'imitation au plus haut degré de ce genre. Ce qui prouve que ce mérite ne fut pas chez eux le résultat fortuit d'un talent heureux, mais qu'il reposa sur un système devenu classique et vulgaire, c'est que les notions de leurs écrivains, sur les ouvrages de l'art, sont d'accord avec eux, en sorte que les ouvrages et leurs jugemens s'expliquent et s'interprètent les uns par les autres.

Les Grecs avaient reconnu que la nature, dans le plus difforme des individus, avait toujours sur le plus fidèle ouvrage de l'imitation, l'immense avantage que donne la vie, le mouvement, l'existence organisée: que l'art par conséquent borné à la servile imitation d'un seul individu, serait trop inférieur à la nature. Ils s'aperçurent que celle-ci agissant dans ses procréations par des moyens trop vastes pour s'occuper de chaque individu, parfaite dans son principe, parfaite dans sa fin et son ensemble, avait négligé la perfection dans les détails; que mille causes s'opposaient à la production de la beauté complète de

l'individu ; que le plus parfait était celui qui avait le moins d'imperfection. L'art vit ce côté faible de la nature, et ce fut sur ce point qu'il osa se mesurer avec elle, la défier et la vaincre. Libre dans la génération de ses ouvrages, il put mettre à chaque partie, et à chaque détail de chaque partie, le soin le plus complet et la recherche la plus scrupuleuse. Il put donner à tous les rapports tous leurs genres d'harmonie, à toutes les proportions tous leurs genres d'exactitude, à toutes les expressions tous leurs genres de graduation. Enhardi par ses succès, il refit, si l'on peut dire, la nature. Il la tira du vague abstrait où elle était visible et cachée tout à-la-fois. Il la réduisit en méthode; son analyse produisit le beau complet de l'individu qu'en vain on demanderait à la nature. Le résultat de ce procédé de l'art dans la génération de ses ouvrages, est ce que nous appelons l'idéal.

Il consiste dans ce style d'imitation auquel nous donnons les noms de *noble*, d'*épuré*, de *relevé* ou *sublime*, pour le distinguer de celui qui, procédant sans toutes ces recherches, et se contentant du premier modèle dont il copie exactement la ressemblance, s'appelle, selon le plus ou le moins de servilité du copiste, style *vulgaire*, ou style *bas* et *ignoble*.

Aristote a défini de même les trois degrés de l'imitation du corps humain, et il les a désignés par des exemples tirés des trois manières de

Polygnote, de Denis et de Pauson. Le premier, dit-il, peignait les hommes plus beaux qu'ils ne sont, κρειττους; le second les représentait tels qu'ils sont, ομοιους; le troisième restait au dessous, χειρους. Arist. Poet. ch. 2.

Nous retrouvons ces trois manières de représenter la forme humaine, et nous pouvons à-peu-près nous en faire l'idée dans les écoles modernes. Le premier degré serait le style de l'école romaine ou florentine ; le second se trouve dans la manière de l'école vénitienne ; et le goût de l'école flamande nous retrace le genre du dernier degré.

Ce dernier degré d'imitation est plus facile non à comprendre, mais à démontrer en peinture qu'en sculpture. Probablement la sculpture n'eut point de Pauson chez les Grecs. Bien des raisons expliquent pourquoi il est interdit à cet art de tomber dans le trivial, qu'on a vu de tout tems faire un des genres souvent trop favoris de la peinture. Pour concevoir donc l'idée du trivial ou du bas dans la sculpture, il faut se rappeler quelques-uns de ces ouvrages modernes, où un système rétréci d'imitation, et précisément l'inverse du système idéal, avait porté des artistes assez connus, sans qu'on les nomme en France, à rechercher la vérité par les petitesses de la nature, les plis de la peau, les rides, et tout cet accessoire de petit détail animal, propre à rapetisser

et à dégrader l'image de l'homme ; c'est par-là qu'on se fera l'idée de l'ignoble en sculpture.

L'antique nous donne surabondamment l'idée des deux autres genres de style. Les figures athlétiques, telles que le prétendu Gladiateur, offrent l'exemple du style de Denis, style moyen entre les deux, qui, sans descendre aux trivialités des formes et des détails de la basse nature, ne s'élève pas non plus jusqu'à la conception des formes humaines agrandies, embellies par la méthode de l'idéal. Citer les belles statues des Jupiter, des Apollon, des Minerve, des Bacchus, des Dianes antiques, toutes figures où les Grecs, pour montrer des dieux sous la forme humaine, furent obligés de la rendre digne de la divinité, en l'épurant et en l'anoblissant ; c'est assez faire connaître le style idéal.

Pour en mieux développer la doctrine, pour montrer qu'elle n'est pas d'invention moderne, et qu'elle fut aussi familière chez les anciens, aux écrivains qu'aux artistes, je veux rapporter encore deux passages des deux plus célèbres écrivains de l'antiquité, Platon et Cicéron, qui paraissent avoir senti mieux qu'aucun autre, et expliqué avec une plus grande netteté en quoi consistait l'idéal des arts du dessin.

Le passage de Cicéron est remarquable, et pourrait servir de texte à une théorie complète sur cette matière. L'écrivain romain an-

nonce qu'il veut tracer le modèle d'un orateur tel qu'il n'y en a peut-être jamais eu, *talem informabo qualis fortasse nemo fuit.* Selon lui, il n'y a point d'ouvrage si beau qu'il soit, qu'on ne puisse se figurer encore quelque chose de plus beau ; et ce plus beau, c'est ce type intellectuel de perfection que nous portons au fond de notre âme, et qui est le principe de nos inventions. C'est là le modèle que consulterent les grands hommes dans ces ouvrages que nous admirons. La simple intuition matérielle ou sensible de la nature, ne nous découvrirait pas les beautés de l'ordre relevé qui constitue l'idéal. Il faut joindre à l'étude de ce qui est, la connaissance de ce qui peut être.

C'est là ce que veut faire entendre Cicéron, quand il ajoute : « Phidias ce grand artiste, lorsqu'il faisait la statue de Minerve ou de Jupiter, ne se bornait pas à considérer un modèle pour l'imiter tel qu'il était ; mais au fond de son ame résidait un autre type d'une nature supérieure, dont la beauté fixait ses regards, dirigeait ses inventions, et le conduisait dans leur exécution. » *Neque enim ille artifex* (Phidias) *cum faceret Jovis formam aut Minervæ, contemplabatur aliquem è quo similitudinem duceret, sed ipsius in mente insidebat species pulchritudinis eximiæ quædam quam intuens in eaque defixus ad illius similitudinem artem et manum dirigebat.*

Imaginer par-là, comme quelques-uns se le sont figuré, que Phidias aurait travaillé sans modèle, n'eût point consulté le naturel dans ses ouvrages, et eût tout fait *de tête et de pratique*, comme on le dit aujourd'hui, c'est mal entendre Cicéron. Deux opérations concouraient à former les ouvrages de Phidias, et nous verrons que leur concours est nécessaire dans la formation des ouvrages qui prétendent au mérite de l'idéal. L'une est l'étude et l'imitation du modèle sensible et matériel; l'autre est la contemplation de ce modèle intellectuel que la vue intérieure peut seule saisir, parce que ce modèle ne consiste pas dans un individu perceptible et mesurable, mais dans ce qui échappe à l'œil et au compas, soit qu'on l'appelle idée, soit qu'on le nomme système, principe ou théorie.

Or, quand Cicéron dit que Phidias *non contemplabatur aliquem è quo similitudinem duceret*, il n'entend pas qu'il n'usât point de modèle sans restriction. Ce n'est point le sens de sa phrase. Ce qu'il veut dire s'explique d'abord par le mot *aliquem*. Ce n'était pas, comme nous dirions, *tel ou tel* qu'il imitait : son imitation était plus généralisée, ce qu'achève de prouver *è quo similitudinem duceret*. Ce n'était pas à la ressemblance exacte de son modèle qu'il s'attachait. Il n'avait pas en vue l'imitation bornée à la copie servile de l'individu qu'il avait sous les yeux.

J'en appelle, sur ce point, à la pratique de tous les artistes. Ils savent que le modèle dont ils usent, leur sert tous les jours à former une figure qui ne ressemble presqu'en rien à ce modèle ; et ils s'en éloignent d'autant plus que le sujet qu'ils traitent exige plus de noblesse *ou d'idéal* dans ses formes. Alors le modèle n'est que *le moyen*, au lieu d'être la fin de l'imitation.

Or ce que font journellement les artistes, par une opération d'intelligence et de sentiment assez difficile à analyser, je l'avoue, c'est ce que Phidias faisait au dire de Cicéron, qui me paraît avoir très-bien rendu cette idée ; savoir, que l'artiste ne se bornait pas à répéter la forme exacte d'un modèle, comme lorsque l'on fait un portrait. Mais la seconde opération de l'esprit dans l'imitation idéale n'est pas exprimée avec moins de netteté.

En effet, dès que l'artiste a pour *objet non* de faire le portrait fidèle d'un individu donné, mais de rendre sensible, par les formes du corps, l'idée d'une beauté dont la nature ne saurait lui présenter l'ensemble dans un modèle unique, il faut bien qu'il cesse de s'attacher à la copie de l'individu. Il faut alors que, par un effort de son imagination, il se donne un modèle ; qu'il se forme l'empreinte de l'être dont il doit rendre l'image ; et c'est ce que Phidias faisait. Cette beauté avait son type au fond de son ame ; et ce type ne peut exister que là. Je dirai plus bas

comment il se forme, et par quel jeu de l'imagination s'engendrent ces conceptions idéales qui, pour être en peinture et en sculpture appliquables aux corps, n'en sont pas moins d'une essence aussi métaphysique que celles des autres arts. Ce type du beau, que l'artiste porte au fond de son ame, devient alors, comme le dit Cicéron, le régulateur de son art et de sa main : *artem manumque dirigebat.* Il est le point de confrontation du modèle vivant; il sert à en redresser les irrégularités et les défauts. L'artiste est alors créateur, autant qu'il est donné à l'homme de pouvoir l'être.

L'on voit déja par-là que la notion et la théorie de l'idéal, dans les arts du dessin, ne sont point aussi étrangères aux anciens que le suppose un écrit nouveau dont je vais parler. L'on voit que les anciens croyaient qu'il appartenait à l'art de faire les hommes plus beaux qu'ils ne sont, et que ce secret consistait d'une part à négliger l'imitation individuelle, et de l'autre, à se former par l'imagination, un modèle de beauté, supérieure à celle des individus.

Platon, dans un passage peut-être plus positif encore, va nous confirmer cette doctrine.

Et ici, je dois dire qu'il m'est impossible d'entendre ce passage de la manière dont l'a interprété l'ouvrage récemment publié, ayant pour titre : *Recherches sur l'art statuaire.* Le lecteur en va juger.

Après avoir tracé le modèle de sa république, Platon, l. 5, fait demander à Socrate, par Glaucon, si elle est exécutable. A quoi Socrate répond en substance que d'abord ce qui l'a conduit à construire son modèle de république, c'est la recherche de la nature de la justice et de l'injustice; qu'il n'a été question que de se proposer deux exemples complets, chacun dans leur genre, du juste et de l'injuste, pour juger du bonheur ou du malheur de leur état, et pour que cette espèce d'archétype idéal servît de règle morale; qu'ensuite il a fait de même en bâtissant, en parallèle avec un état désordonné, celui dont la constitution serait parfaite. Et il ajoute: *Estimeriez-vous moins habile l'artiste qui, après avoir fait la figure d'un homme dans la plus grande perfection de dessin possible, ne pourrait vous en trouver un semblable dans la nature?*

Qu'avons-nous donc fait, continue-t-il, *sinon de tracer ici l'idée d'un gouvernement parfait? En aurions-nous moins raison quand nous serions hors d'état de prouver qu'il est possible de le réaliser* (1)?

Dans l'ouvrage que j'ai cité, voici de quelle manière on commente ce passage, p. 280. « Que

(1) *An igitur eo minus nos rectè loqui existimas si ostendere non possumus talem extare posse civitatem qualem ipso sermone de pinximus.* Plat. de Rep. l. 5. (La version latine rend exactement le sens du grec.)

signifie-t-il ? Y voit-on que l'artiste dût prendre un modèle hors de la nature ? Au contraire, il s'agit de l'image d'un homme, du plus bel homme qui pût exister. Platon compare cette peinture à son projet de république. Il se sert de cette comparaison pour prouver que sa république est possible, que ses lois sont fondées sur la nature. Il entend donc raisonner sur un beau réel; il ne parle donc que d'imitation. »

On a raison de dire que nos opinions sont comme des verres de différentes couleurs qui changent l'aparence des objets. Il se pourrait que l'opinion de l'ouvrage cité, étant qu'il n'y a point d'imitation idéale, et que tout repose sur un beau réel sensible et positif, ait empêché de voir le passage de Platon dans son vrai sens.

D'abord comment peut-il jamais être question que l'artiste doive prendre un modèle hors de la nature ? Si par modèle on entend ici au positif un individu servant de modèle, c'est une chimère qu'un modèle hors de la nature. Si par modèle on entend au figuré un type, un *exemplar*, un recueil de règles et d'observations, un système de beauté, tout cela sans être visiblement et palpablement dans la nature, n'en est pas pour cela dehors.

L'ouvrage cité ajoute : au contraire il s'agit de l'*image d'un homme, du plus bel homme qui pût exister.* Il me semble à moi qu'il s'agit

de l'image d'un homme tel qu'il n'en peut pas exister.

L'ouvrage cité. « Platon se sert de cette comparaison pour prouver que sa république est possible, que ses lois sont fondées sur la nature. » On a vu le contraire, et que Platon se sert de cette comparaison pour prouver que sa république est idéale. Cette phrase même est précieuse, car elle est la clef de tout l'ouvrage. Elle seule prouve ce que démontre la lecture attentive de la république de Platon, savoir qu'au lieu d'être un traité de politique, elle est un traité de morale, dans lequel un système imaginaire de gouvernement figure à côté d'un système de justice et de vertu non moins éloigné des forces humaines, ainsi que l'auteur le reconnaît lui-même (voyez *ibid.* l. 5); mais tracé uniquement comme *maximum* de l'idée que l'on peut se faire de la vertu.

L'ouvrage cité. « Il entend donc raisonner sur un beau réel, il ne parle donc que d'imitation. »

Comme Platon n'a pas eu en vue de montrer *que ses lois étaient fondées sur la nature;* comme elles lui sont trop évidemment contraires pour qu'on suppose qu'il ait pu se tromper à un tel point, il faut reconnaître aussi que sa comparaison n'a pas pour objet de prouver leur possibilité. Et cela même nous explique que le beau dont il s'agit dans la figure de son peintre,

n'est pas un *beau réel*, un *beau à imiter* positivement dans le sens que l'ouvrage cité donne à entendre, c'est-à-dire, un beau existant assez correctement dans un modèle pour qu'il dût suffire de copier ce modèle.

Puisque le peintre de Platon n'aurait pu montrer dans la nature un homme vivant aussi beau que sa figure, et puisque cette impossibilité est notée comme le témoignage le plus éclatant de la perfection de cette figure, il suit de là que le beau de cette figure ne peut s'appeler sans abus de langage en ce genre, un *beau réel*, un *beau d'imitation*. Le beau réel serait celui qui existerait tout formé dans un individu, et n'aurait besoin pour être saisi que de l'intuition ordinaire. Tout genre de beau, tel que celui de la comparaison de Platon, ou des belles statues antiques, qui est tel, qu'aucun être vivant n'y peut être assimilé, n'est pas un beau réel. C'est un beau spéculatif, un beau de convention, un beau systématique, un beau produit par la faculté d'*Idéer*, un beau idéal, et l'imitation de ce genre, à le bien prendre, est plus proprement de l'invention que de l'imitation. (J'entends ici ne point chicaner sur les mots, et les employer selon les règles de la poétique.)

Mais l'ouvrage cité paraît vouloir tout réduire au positif, au matériel et au visible. Cela tient peut-être à ce que, comme je l'ai dit au commencement, nous ne sommes plus dans

le siècle de la métaphysique. Le nôtre veut tout matérialiser; et je suis persuadé que le docteur Gall, si on l'en priait bien, nous trouverait une petite protubérance dans l'occiput pour le beau idéal, qui nous dispenserait de chercher en quoi il réside, et comment il se forme.

L'ouvrage cité paraît croire que le beau idéal est de nature à être saisi par l'œil. Il va, pour autoriser cette prétention, jusqu'à se faire une preuve de l'étymologie grecque des mots *idée*, *idéal* en français, qui est εἶδω je vois. *Si par conséquent*, dit-il, *les Grecs eussent associé le mot idéal au mot beau, ce mot idéal venant d'*ΕΙΔΟ *je vois, le nom de beau idéal conforme aux opinions des Grecs sur l'imitation de la nature, aurait signifié le beau que l'on voyait, ou que l'on aurait pu voir, le beau visible.*

Il faut s'entendre sur ce point. Si l'on prétend que le beau idéal de la peinture et de la sculpture est un beau visible, en tant que les ouvrages de ces arts, et les qualités de ces ouvrages s'adressent aux yeux, rien de plus simple, il ne saurait y avoir de contestation là-dessus. Si l'on veut dire encore que l'artiste qui se forme l'idée de ce beau, est obligé d'en puiser les élémens dans les objets visibles, les seuls qui soient de son ressort, c'est également certain, et cela ne mérite pas même la peine

d'être énoncé. Mais si l'on entend par *beau qu'on voit, qu'on peut voir, beau visible*, ce que l'ouvrage cité semble entendre, que ce beau peut se trouver par les yeux seulement, et ne résulte pas encore d'une opération très-déliée de l'entendement, et d'une coopération très-subtile de l'esprit de l'artiste, c'est sur quoi je pense qu'on peut être d'un sentiment fort divers.

Or, le système de l'ouvrage cité tend à ramener tout au sens matériel; il va même jusqu'à changer les idées en formes. Selon lui, *idée* signifie en grec forme, et Plutarque, dit-on, se sert de l'expression l'*idée du corps*, pour dire *la forme du corps*. Le mot *idée*, continue-t-on, *était si bien pris dans ce sens, relativement même à l'art statuaire, que l'on disait également des statues, qu'elles étaient des simulacres, des ressemblances, des idées. Enfin, le nom de beau idéal considéré en lui-même, ne peut désigner que le beau visible, le beau réel, le beau de la nature.*

Tout ceci me semble prouver contre l'opinion même de l'ouvrage. Cela prouve, non que les Grecs appelassent des idées des formes, mais que ce peuple, le plus grand idéaliste qu'il y ait eu, donnait aux formes même le nom d'idée, et le donnait aux corps et jusqu'à des statues.

Dans notre métaphysique actuelle nous distinguons la puissance d'*idéer* de la puissance d'*imaginer*. Nous donnons le nom d'idée aux

images abstraites ou aux rapports intellectuels des choses, et le nom d'images aux empreintes que les choses matérielles laissent dans cette partie de notre ame qu'on appelle, à cause de cela, *imagination*. Les Grecs se servaient, comme nous le faisons encore, même assez indifféremment, du mot idée par rapport aux substances matérielles ou immatérielles. Mais de ce que le mot idée vient du verbe «» je vois, il ne faut pas conclure que ce qui est exprimé par ce mot appartienne nécessairement à la région des choses visibles.

Si quelque chose prouve le contraire, c'est le mot «» lui-même. Il ne faut pas être fort habile en grec pour savoir que cette langue avait plusieurs mots pour dire *voir*. Les verbes «» et «» s'appliquaient à la vue corporelle et extérieure. Le verbe «» signifiait particulièrement voir par l'esprit, et se disait de l'intuition métaphysique et intérieure.

Le mot *idéal* joint au mot *beau*, exprime par conséquent, même en vertu de son étymologie, cette beauté que l'art sans doute rend visible, mais plus particulièrement encore à l'ame, à l'entendement, au sentiment et aux yeux de l'esprit, qu'à l'organe matériel; il exprime cette beauté dont aucun modèle isolé ne peut être le type, dont aucun individu ne peut fournir l'image complète, et à laquelle l'artiste n'arrive que par la puissance d'*idéer*.

Et c'est ce que Sénèque a fort clairement défini, en disant que le modèle du peintre peut être extérieur ou intérieur; que l'extérieur est celui qui est sous ses yeux, et que l'intérieur est dans sa mémoire ou son imagination.

QUATREMÈRE DE QUINCY.

La suite dans le numéro suivant.

DE LA MANIÈRE DONT LES HOMMES JUGENT LES FEMMES, ET DES SATYRES QU'ON A FAITES CONTRE ELLES.

Lettre d'une vieille femme à un jeune homme.

C'EST en grand'mère que je vais répondre à votre dernière lettre; bien que je ne sois qu'une vieille amie, mon amitié pour vous m'en donne le droit, et mon âge la faculté. A soixante ans on peut tout dire, même la vérité aux gens qui ne la demandent pas, et vous vous apercevrez peut-être que j'use de ce privilège.

Vous pensez donc, mon enfant, que c'est à mon amour-propre personnel, beaucoup plutôt qu'à celui que je puis avoir pour vous, qu'il faut attribuer la *sévérité* avec laquelle je vous reprends sur le ton de plaisanterie que vous avez adopté depuis quelque tems. Vous concevez, me dites-vous, aussi poliment *qu'on* puisse dire ces choses-là, que des épigrammes contre les femmes en général, parviennent difficilement à me plaire ; et vous aimez mieux, je le vois bien, croire les vôtres assez bonnes pour me piquer, que de les supposer assez mauvaises pour m'embarrasser. Je vous remercie de me trouver assez jeune encore pour imaginer que je puisse prendre quelque part au mal général que l'on peut dire des femmes. Il est un âge, mon ami, où nous ne tenons plus que par bien peu de choses à cette corporation qu'on appelle *les femmes*. Ce qui nous distinguait des hommes et déterminait la nature de nos rapports avec eux s'efface insensiblement ; nous ne sommes plus pour eux les femmes, mais chacune de nous est une femme, c'est-à-dire, qu'elle n'est pas un homme. A cinquante ans, mon ami, notre existence devient individuelle, nos ridicules, comme nos avantages, deviennent personnels. Est-ce en qualité de femme qu'on me recherchera ou qu'on voudra me paraître aimable ? Et supposez un homme qui se fût mis dans la tête d'avoir peur des femmes,

est-ce moi qu'il s'aviserait de fuir? Qu'on répète tant qu'on voudra devant moi que les femmes sont coquettes, vous voyez bien, mon cher enfant, qu'avec mes lunettes, je ne puis pas en conscience prendre cela pour moi: qu'on m'ajoute quelques propos sur leur dissimulation, eh! mon Dieu, que m'importe? Personne n'a plus assez envie de savoir mes secrets, pour qu'on m'accuse de les dissimuler. Quelque plaisant, un peu plus provincial que les autres, pourra bien, à la vérité, tourner quelque gentillesse sur le babil des vieilles femmes; mais

Nous serons tous diffus et peut-être un peu sourds;
Nous nous pardonnerons de ne pas nous entendre,

a dit St.-Lambert, en parlant de la vieillesse de ses amis et de la sienne. Je pourrai bien aussi entendre dire que les vieilles femmes blâment et critiquent volontiers les jeunes. La vieillesse

Inhabile aux plaisirs dont la jeunesse abuse,
Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refuse.

Hommes ou femmes, mon ami, une fois vieux, nous avons ensemble un rapport qui efface tous les autres; c'est la vieillesse. J'ai été femme; mais je ne suis plus que vieille, et si l'on se moque de moi désormais, ce sera beaucoup plus pour les choses en quoi je diffère des autres femmes, que pour celles en quoi je leur ressemble. Vous voyez donc bien que me voilà tout-à-fait hors des rangs de l'ennemi, et que

vous auriez moins à craindre ma partialité que mon indifférence. Une femme de vingt-cinq ans pourrait se fâcher de nos plaisanteries ; une femme de soixante les juge ; et à votre âge, mon enfant, on a beaucoup plus de ressources contre un mouvement d'humeur, que contre une prévention défavorable. Si vous étiez jamais forcé de vous donner quelque tort auprès d'une femme, croyez-moi, risquez plutôt d'en blesser une jeune que de déplaire à une vieille. Le malheur serait plus grand sans doute, mais bien moins irréparable.

Au reste, si une femme de mon âge ne peut se trouver personnellement blessée des plaisanteries qu'on dirige contre les femmes, il lui est permis de penser, qu'au vôtre, de pareilles plaisanteries ne peuvent être que ridicules. A dix-huit ans il est naturel de s'occuper des femmes, et raisonnable de n'en point parler. On peut, à cet âge-là, les adorer comme un sot, ou les dénigrer comme un fat ; mais les juger, mais les connaître, saisir leur vrai caractère, démêler les penchans qu'elles ignorent, ceux qu'elles dissimulent ! eh ! mon ami, vous ne connaissez pas encore ceux qu'elles avouent. On voit, à la vérité, des défauts qui percent, des qualités qui se laissent apercevoir dans la société, mais est-ce vous qui les apercevrez? Vous avez quelque tems encore à écouter les femmes sans pouvoir juger de leur esprit, et à les re-

garder sans pouvoir juger de leur figure. *Les jeunes gens*, dit Vauvenargues, *connaissent plutôt l'amour que la beauté.* A vingt-cinq ans, l'amour fixé, rassis, n'aveugle que pour un seul objet ; à dix-huit ans, épars sur tous les objets qui peuvent vous l'inspirer, il est toujours là, prêt à vous tromper en faveur de tous ; pour vous plaire, il suffit d'attirer votre imagination : toute femme, dès qu'elle le voudra, peut vous paraître belle, toutes peuvent vous sembler aimables ; et si, comme le dit encore Vauvenargues, *les jeunes gens, non plus que les femmes, ne séparent jamais leur estime de leurs goûts*, je ne sais pas, mon ami, comment vous pouvez faire pour ne les pas croire toutes parfaites.

Convenez donc que, quand même on pourrait trouver quelques plaisanteries neuves à faire sur le compte des femmes, ce ne serait pas du moins à votre âge qu'il serait possible d'en faire de bonnes. Mais dans ce genre, je crois, tout a été dit. C'est dans la peinture des individus qu'on peut trouver des nuances inépuisables ; il faut peu de traits pour caractériser les espèces, et en faisant des femmes une espèce à part, les hommes ont beaucoup rétréci le cadre de leurs portraits. Platon définissait l'homme, *un animal à deux pieds sans plumes.* Voilà qui est bientôt fait, et c'est sans doute la meilleure définition qu'on puisse donner pour distinguer l'homme

d'un chat, d'une poule, d'une carpe ou d'un hanneton. Les nuances morales qui distinguent la femme de l'homme sont un peu moins tranchantes, et l'on pourrait être embarrassé à les déterminer d'une manière aussi claire. Depuis surtout que je ne sais plus quel *concile* nous a accordé une ame, nous nous rendons un peu plus difficiles sur les preuves de la différence de nôtre nature. Les poètes païens n'y cherchaient pas tant de finesse; Simonide divise les femmes en plusieurs espèces. Les unes sont nées du singe, et ce sont celles qu'il traite le plus mal. Il paraît que le bon Simonide pensait comme Fontenelle, qu'une femme est surtout obligée d'être jolie. Les autres sont nées du chien, ce sont les médisantes; d'autres viennent de la jument, celles-là sont coquettes, paresseuses, et ne se donnent pas seulement la peine *de jeter les ordures à la porte.* Il en vient de l'âne, de la belette, du renard, et d'une beaucoup plus vilaine bête: celles qui sont issues de la mer, sont les capricieuses; une autre, sortie de la terre, ne songe qu'à manger, et quand l'hiver est un peu dur, *tremblante de froid, elle approche sa chaise plus près du feu;* ce qui me paraît assurément fort sage. Enfin, il y en a une race sortie des abeilles, et c'est la bonne.

Une pareille nomenclature, quelque commode qu'elle soit, ne serait pas tout-à-fait dans nos mœurs et dans nos usages. Aussi au lieu de

classer les femmes par espèces, les modernes s'en sont le plus souvent tenus à des traits un peu moins saillans, mais qu'il leur était fort aisé de généraliser. Les hommes ne jugent guère les femmes que par rapport à eux; ils les considèrent toutes sous le même point-de-vue, et disent ensuite qu'elles se ressemblent: je le crois bien. Les hommes entr'eux s'accostent de mille manières, se rencontrent par tous les points, s'examinent sous toutes les faces, traitent ensemble tous les différens intérêts de la vie; mais ils n'en ont qu'un à démêler avec les femmes, et le même en tous tems, en tous lieux. Un homme est pour un autre homme, son voisin, son ami, son créancier, son débiteur, son inférieur, son supérieur, son serviteur ou son maître. Pour un homme, une femme n'est jamais qu'une femme. C'est à ce titre qu'il la sert ou la protège, lui cède, lui commande, l'adore ou l'injurie. Quand même d'autres rapports viendraient se joindre à celui-là, ils peuvent le modifier, mais ne l'anéantissent point; reine ou servante, elle est toujours une femme, et comme telle rangée dans une espèce que les hommes jugent, non pas sur ce qu'elle est en elle-même, mais seulement sur ses rapports avec eux. De-là vient la différence des jugemens que porteront sur la même femme un homme et une femme, un vieillard et un jeune homme.

« Les hommes et les femmes, dit Labruyère,

conviennent rarement sur le mérite d'une femme; leurs intérêts sont trop différens. Les femmes ne se plaisent point les unes aux autres par les mêmes agrémens qu'elles plaisent aux hommes: mille manières qui allument dans ceux-ci les grandes passions, forment entr'elles l'aversion et l'antipathie. »

Les femmes voient dans une femme ce qu'*elle* est, les hommes ce qu'ils en attendent; elle peut frapper leur imagination, allumer leurs espérances, ou seulement amuser leur esprit par une qualité vraiment répréhensible, et qu'ils jugeraient telle s'ils se trouvaient un moment absolument dénués d'intérêt.

« C'est ainsi, dit Pope, que Calypso savait autre fois émouvoir tous les cœurs; sans vertus, inspirait le respect; sans beauté, charmait...; jamais plus certaine de faire naître en nous la passion, que lorsqu'elle se montrait *plus près des* défauts que nous haïssons. »

Capricieuse, perfide, emportée, elle n'en sera dans le moment que plus charmante pour celui que ce caprice peut favoriser, qu'elle fera triompher par cette perfidie, qui espère se voir l'objet des emportemens de sa passion. Dans le scandale de sa conduite, il ne voit que l'attrait de la facilité; la liberté de ses propos l'encourage ou l'amuse; il n'y cherche pas autre chose. Les réflexions d'un homme sur le caractère d'une femme, ne passent guère la mesure de ses inté-

rêts; et ces réflexions comme ces intérêts, s'étendent, se diversifient, à mesure que les femmes, plus répandues dans la société, y acquièrent une existence plus indépendante, plus semblable à celle des hommes. Mais dans les tems où les femmes, n'étant rien par elles-mêmes, ne sont considérées que comme propriété des hommes, un petit nombre de réflexions sur les avantages et les inconvéniens de ce genre de propriété, composent toutes les notions qu'on se donne la peine de rassembler sur le caractère des femmes. Les poètes grecs sont remplis de déclamations contre les femmes en général; Hyppolite, dans la Phèdre d'Euripide, se plaint beaucoup, surtout de l'argent qu'il en coûte pour les nourrir et les vêtir; c'est là ce qu'il y a dans sa diatribe contre elles de plus fort et de plus caractéristique. Théophraste n'a point fait de caractères de femmes, et ce n'est que dans les tems les plus civilisés qu'on a imaginé de les désigner d'une manière individuelle.

Il est donc clair que les jugemens que, dans les différens siècles, on a portés sur les femmes en général, tiennent beaucoup plus à vos mœurs qu'aux nôtres, et à ce que vous voulez que nous soyons plutôt qu'à ce que nous sommes. Vous remarquez en nous la qualité qui vous frappe davantage par rapport à vos intérêts; il n'est pas sûr pour cela que ce soit la dominante. Vous ne nous connaissez qu'à moitié, et vous n'avez pas

besoin de nous connaître davantage. A quoi servirait aux hommes une connaissance plus exacte du caractère des femmes? à en parler avec plus de justesse? Mais s'ils les connaissaient mieux, peut-être trouveraient-ils qu'ils ont peu de chose à en dire.

On a toujours parlé du caractère *général* des femmes; mais ce caractère quel est-il? le savez-vous? Pour moi, je n'ai encore trouvé personne qui me l'ait dit. *La plupart des femmes*, dit Pope, *n'ont aucun caractère*. Est-ce là ce qui les distingue? Mais, mon ami,

Quel est l'homme en effet? il va du blanc au noir,
Il condamne au matin ses sentimens du soir;
Importun à tout autre, à soi-même incommode.
Il change à tout moment et d'esprit et de mode,
Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre choc,
Aujourd'hui dans un casque et demain dans un froc.

A l'exception du *casque* et du *froc*, que pourrait-on en ce genre dire de mieux sur notre compte? S'il se trouve donc que le caractère général des hommes et des femmes soit, comme le dit Pope et comme le prouve Boileau, *de n'avoir aucun caractère*, où trouverez-vous de quoi dessiner le caractère particulier de la femme, où découvrirez-vous des traits qui lui appartiennent assez en propre pour en composer une satyre contre les femmes qui, à peu de chose près, ne puisse convenir aux hommes? Des traits généraux qu'on a lancés

contr'elles, il n'y en a peut-être pas un qui ne s'explique par leur situation, sans avoir recours à un caractère particulier.

« Un homme, dit Labruyère, est plus fidèle au secret d'autrui qu'au sien propre; une femme au contraire garde mieux son secret que celui d'autrui. » Mais un homme écoute-t-il seulement le secret qui ne l'intéresse pas? une femme écoute tout, parce qu'elle s'intéresse à tout; l'oisiveté, l'activité d'une imagination dont il lui est défendu de faire usage, la force à saisir la première occupation qui se présente; le secret d'autrui devient pour elle une affaire; il lui échappe parce qu'elle s'en occupe; un homme le garde parce qu'il l'oublie. Vous n'avez peut-être jamais vu un homme fortement occupé d'un sentiment quelconque, sans en laisser deviner quelque chose; voilà pourquoi son secret lui échappe si facilement; d'ailleurs il ne s'est point étudié à le cacher. Un homme n'a guère de secret que l'amour-propre lui fasse une loi de dissimuler; il en a mille qu'il découvrira par vanité, ou seulement pour parler de lui. Une femme n'a qu'un secret, et ce secret est celui que sa vanité, son amour-propre, son honneur sont intéressés à ensevelir dans le silence; elle ne pourrait parler d'elle que pour se faire tort; et c'est précisément quand elle a plus de choses à en dire qu'elle est plus obligée de se taire. Faites que son secret

l'honore, et elle deviendra moins prudente. Supposez à un homme un secret qui l'humilie, et celui-là, je réponds qu'il le gardera bien.

Il en est de même de toutes les différences générales qu'on a voulu établir entre l'homme et la femme. Voltaire a dit :

> L'homme est jaloux dès qu'il peut s'enflammer,
> La femme l'est même avant que d'aimer.

Ces deux vers n'expriment pas une idée bien juste. L'homme n'est jaloux d'amour, sans doute, que lorsqu'il est amoureux ; mais sur combien d'autres points n'est il pas susceptible de jalousie? Il est jaloux de son concurrent à la cour, de son confrère à l'académie, de celui qui a une plus belle figure, plus d'esprit, plus de succès auprès des femmes. S'il n'est pas jaloux de tous les hommes, c'est que tous ne vont pas également sur ses brisées, n'ont pas les mêmes prétentions, ne suivent pas la même carrière ; il pourra se trouver au milieu de vingt hommes sans y voir un rival. Les femmes sont toutes rivales les unes des autres; elles n'ont qu'un même but, qu'une ambition, qu'un moyen de la satisfaire ; toutes veulent plaire, et celle qui plaît nuit aux prétentions de toutes les autres. La jalousie entre femmes doit donc porter sur toutes les femmes; tandis qu'à moins d'être amoureux, un homme ne peut être jaloux de tous les hommes; car c'est le seul point

sur lequel tous puissent également entrer en concurrence avec lui. Hommes et femmes également jaloux de ce qui se trouve sur leur chemin, et met obstacle à leurs projets, montrent les mêmes passions, les mêmes faiblesses; ce ne sont pas les mêmes prétentions, c'est la même jalousie. La différence n'est pas dans le caractère, elle est dans la situation.

Plus cette situation est différente, plus le rôle des femmes est déterminé, circonscrit dans des bornes qu'elles ne peuvent franchir, plus les reproches qu'on leur adresse prennent le caractère de maximes générales. Nos anciennes poésies sont remplies de traits de ce genre. On n'a jamais dit tant de mal des femmes que dans ce bon tems renommé par leur influence; c'est bien naturel. Le peuple ne chansonne que les gens en place. Nous sommes aujourd'hui des favoris disgraciés; on nous laisse assez tranquilles. D'ailleurs, par où s'y prendre pour nous décrier? chaque femme a aujourd'hui son caractère, ses défauts, ses forces, son empire à part; et le moyen de médire à-la-fois *d'un peuple de reines!* selon l'expression de Pope (*a people of queen*). Autrefois c'était dans le sexe entier que résidait l'empire. Chaque chevalier était élevé dans *la crainte de Dieu et des dames*. C'était toutes les femmes qu'il était obligé de servir et de défendre; celui qui par calomnie avait entaché l'honneur d'une dame

ou demoiselle, était obligé à réparation, et c'était sur toutes que les médisans aimaient à se venger de la loi qui les obligeait à les respecter toutes également. Aujourd'hui que l'on peut dire autant de mal qu'on veut de chaque femme en particulier, on en dit très-peu du sexe en général. Les fautes sont personnelles; chacune prend sur son compte ce qui lui appartient, et se conduit comme elle l'entend, se fait respecter par elle-même, ou se passe de respect. Autrefois, comprises dans les mêmes hommages, obligées à la même conduite, entraînées par les mœurs générales plutôt que dirigées par leur caractère particulier, elles devaient toutes se montrer aux hommes à-peu-près sous le même aspect dans le petit nombre de rapports qu'elles avaient avec eux, et au-delà desquels les hommes ne voient rien. Aussi, les reproches généraux, adressés aux femmes par nos anciens poètes, se réduisent à un petit nombre de chefs continuellement reproduits. Tous s'accordent à vanter en amour le pouvoir des présens. *Chaque chose a son prix;* et si, comme le dit l'auteur ou continuateur du *Roman de la Rose*, un de nos plus anciens poètes français,

Par don fut prins et Dieu et homme,

il n'y a pas lieu de croire que les femmes fussent exemptées de la commune loi. Aussi dit le même poète, les femmes

.... Sont-ils contes presque toutes

Convoiteuses de prendre, et gloutes
De ravir et de dévourer
Si qu'il n'y peut rien demourer
A ceulx qui pour elles se pasment,
Et qui plus loyaulement les aiment.

. . . . . .

Car jà n'est femme tant ardant,
Ne ses amours si bien gardant,
Que de son chier amy ne veuille
Tous ses deniers et sa despeuille.

Jugez des autres. Voilà donc un tems où toute femme est peinte comme *convoiteuse de prendre*, avide de *la despeuille de son chier amy*; et cela, ce sont les meilleures, celles de la bonne espèce,

Qui s'amour donne et non pas vende.

car le poète ajoute:

On voit que les autres feroyent,
Qui par dons aux hommes s'ottroyent.

Un satyrique, si emporté qu'il pût être, s'aviserait-il aujourd'hui de faire de l'avidité en amour un des traits caractéristiques des femmes? Pas plus, je crois, qu'il n'imaginerait, comme Simonide, de nous présenter une espèce de femmes *uniquement occupées de manger*. Labruyère semble leur attribuer une disposition toute contraire à l'idée qu'en donne le roman de la Rose. «Il y a des femmes, dit-il, qui aiment mieux leur argent que leurs amis, et leurs amans que

leur argent. » Et puis, fiez-vous aux maximes générales.

Il y en a quelques-unes, à la vérité, qui ont été un peu plus répétées.

Celle est chaste sans plus qui n'en est point priée,
(*priée d'amour.*)

a dit le vieux Régnier. L'auteur du roman de la Rose, encore plus ancien, pensa éprouver un peu sévèrement la vengeance des dames de la cour de France pour deux vers, dont l'idée se trouve à-peu-près contenue dans ce vers de Pope, que j'adoucis,

Toute femme est dans le cœur un *mauvais sujet* (a rake).

Jean de Meun, c'est le nom de l'ancien poète, était vieux et boiteux ; nulle n'en eut pitié ; il eut besoin d'adresse pour échapper à la punition. Pope, plus contrefait que Jean de Meun, n'en eut pas même la peur. Et Boileau, sans qu'il lui en arrivât malheur, a répété de plusieurs manières après Juvénal,

Que la bonne foi dans l'amour conjugal
N'alla pas jusqu'au tems du troisième métal.

Je vous l'ai dit, nous sommes devenues beaucoup moins difficiles à vivre. Cette idée s'est répétée sur tous les tons, et se répétera tant qu'il y aura des hommes et des femmes ; le roman de la Rose dit aussi,

Pénéloppe même prendrait
Qui bien à la prendre entendrait.

Hélas ! je n'en sais rien ; mais si, d'après l'opinion de Solon, *nul homme ne doit se dire heureux avant sa mort ;* une honnête femme, même *après sa mort*, n'aura donc pas la consolation de pouvoir se dire honnête. Toujours pourra-t-on lui objecter qu'elle aurait pu ne pas l'être, qu'il ne lui a manqué qu'un amant plus habile, des séductions plus dangereuses ; cela est un peu dur à s'entendre dire à cinquante ans. Une jeune femme a du moins le plaisir du combat ; une vieille n'en a plus que la gloire. Mais à quoi tout cela se réduit-il ? à soutenir qu'il n'est pas de vertu, qui n'ait son côté faible, et dont quelque séduction ne pût triompher ; cela est-il plus vrai des femmes que des hommes ? *Vous m'en direz tant !* disait la reine, femme de Louis XV ; et ce mot-là, je crois, pourrait convenir à beaucoup de gens.

« Catius, dit Pope, est toujours moral, toujours grave ; il croit que celui qui supporte un mal-honnête homme, est bien près d'être un mal-honnête homme lui-même ; excepté seulement à l'heure du dîner ; à cette heure-là, Catius préfère, soyez-en sûr, la compagnie d'un fripon avec du gibier, à celle d'un Saint, avec lequel il faudrait s'en passer. »

Du gibier ! pensez-vous donc que de toutes les séductions, dont on environne les femmes, il n'y en ait une qui ne vaille bien au moins le plaisir de manger un lièvre ou une perdrix ?

Que nous soyons, comme les hommes, un composé de petites passions, dont la plus misérable est souvent celle qui nous perd, qui est-ce qui en doute ? Qu'attaquées de plus de côté, nous succombions plus souvent, à la bonne heure; est-ce là un caractère, un trait général auquel on puisse nous reconnaître ? Eh bien, prenez-nous individuellement, cherchez dans quelques-uns de nos différens caractères de quoi tracer un portrait si particulier, dont toutes les nuances appartiennent si uniquement à la femme, que chez les hommes on ne puisse rien trouver de semblable. D'assez bons peintres s'en sont mêlés; Juvénal et Boileau, sous prétexte de dégoûter un de leurs amis du mariage, ont dit assurément sur notre compte tout ce qu'ils pouvaient savoir.

Juvénal, élevé dans les cris de l'école,

où probablement on était peu délicat et peu galant, et de plus témoin des plus abominables mœurs, les peint tout entières dans sa satyre contre les femmes. Mais est-ce aux femmes seules qu'appartenaient ces mœurs dégoûtantes? Etaient-elles en cela étrangères au ton, à l'esprit de leur siècle ? Etait-ce à des maris bien vertueux, bien rangés, que s'unissaient ces femmes si viles ? Non; mais la débauche plus contraire aux devoirs des femmes, à la pudeur qu'on cherche à leur inspirer, est en elle un vice plus odieux; fait naître plus

de dégoût; présentée sous leurs traits qu'elle défigure davantage. Quel est donc le reproche à faire aux femmes romaines ? de ressembler aux hommes de leur tems. Non pas d'avoir outré les défauts des femmes, mais d'en avoir perdu le caractère. Leurs vices ne tiennent point à leur sexe, mais à leur siècle ; ce ne sont plus des femmes, mais des Romaines du tems de Tibère ; et Romaines et Romains présentent, à cette époque, le plus dégoûtant tableau de la corruption. La débauche, dit Juvénal, est le moindre vice des femmes. « Riches pupilles, dit-il, défiez-vous des tables de vos propres mères ; les mets les plus succulens y furent empoisonnés par elles. » Pontia a préparé elle-même le poison, elle l'avoue. « Détestable vipère ! donner la mort à deux enfans dans un seul repas. A deux, cruelle ! — à sept, si j'eusse été la mère de sept. » Mais est-ce aux femmes seules que de pareils crimes sont familiers ? Juvénal parle à celui qui donne à son fils les germes de l'avarice. « C'en est fait de ta bru, dit-il, si sa dot est capable de le tenter. Epiant son sommeil, comme il l'étranglera d'une main forcenée ! » Et ailleurs : « Pères et rois, avant chaque repas, avalez de l'antidote. »

Est-ce donc à Posthumus seulement qu'il doit dire : Ne prends pas de femme ! Il doit crier à tous ses contemporains, hommes et femmes : Fuyez les liens du mariage, lorsque

le vice est dans toutes les ames, le crime dans toutes les imaginations ; craignez une union qui pourrait vous associer à un être encore plus corrompu, plus dangereux que vous. N'ayez pas d'enfans, vos filles ressembleraient à Messaline, votre fils, je réponds de sa vertu « jusqu'à ce que Servilie ait fait briller l'or à ses yeux : sans amour, il en sera l'amant, et ce ne sera que pour la dépouiller. » Que reste-t-il d'une pareille satyre contre les femmes ? Aucun trait qui les caractérise ; rien que le tableau des mœurs publiques, sur lesquelles les femmes n'influent jamais moins que lorsqu'elles s'y abandonnent.

Boileau n'avait pas la même chose à peindre ; les mœurs douces, nobles, polies du siècle de Louis XIV, ne présentaient pas des tableaux de vices assez saillans à la verve d'un poète satyrique. L'ensemble des mœurs ne lui présentait guère à saisir que des sottises et des ridicules, et des ridicules ne suffisent pas à son dessein de dégoûter Ariste du mariage. Ayant des vices à présenter, il a donc fallu qu'il les cherchât dans les caractères. Ainsi, c'est le caractère des femmes qu'il a voulu faire connaître, et des femmes considérées par rapport à leurs maris, à leur ménage, et par conséquent dans leur véritable destination. Eh bien, qu'a-t-il trouvé ? une femme avare, une dépensière, une jalouse, une joueuse, une grondeuse. Mais

y en a-t-il davantage que de maris grondeurs, avares, dépensiers, joueurs ou jaloux? ou bien sont-elles plus incommodes? et celle qui réserve toute la mauvaise humeur pour l'intérieur du ménage, qui n'est *fière et chagrine* que pour son mari, tandis que

Aux autres elle est douce, agréable et badine,

vous verrez qûe cela n'arrive jamais qu'aux femmes; et celle

Qui sortant d'un repas encor toute enfumée,
Fait même à ses amans trop faibles d'estomac,
Redouter ses baisers, etc.

Je ne sais ce qui en était des femmes du tems de Louis XIV; mais de notre tems, cela conviendrait beaucoup mieux aux maris; et

Celle qui de son chat fait son seul entretien.

Eh bien! s'il ne parle pas de son chat, ce sera de son dîner ou de son cabriolet.

Celle qui toujours parle et jamais ne dit rien.

Eh, mon dieu! on ne rencontre que des hommes comme cela. Les portraits n'en sont pas moins ressemblans; ce sont tous des portraits de femmes; mais ce qui les compose, ce sont des yeux, un nez, une bouche, précisément ce qu'on rencontre de plus saillant dans les portraits d'hommes.

Eh! comment faire autrement? Pope a cherché à éviter cet inconvénient; il n'a pas voulu que ses portraits de femmes ressemblassent trop à des

hommes; aussi le plus souvent ne ressemblent-ils à personne.

« Qu'elle est douce Silia ! Toujours occupée de la crainte de nuire, elle est l'avocat de celui qui se trouve en faute; elle est l'amie du faible. Caliste lui a prouvé que sa conduite était irréprochable, et c'est par son avis qu'agit le bon Simplicius. Tout-à-coup elle tempête, elle extravague; vous me faites signe de l'œil; arrêtez votre censure, Silia ne boit point. Tout le monde peut voir d'où provient ce changement, tout le monde peut voir..... un bouton sur son nez. »

Tempêter, extravaguer, cela est un peu fort. Que Silia eût de l'humeur je le concevrais, mais si elle n'avait que de l'humeur, il ne vaudrait pas la peine de faire un portrait pour le dire. Celui-ci est piquant, précisément parce qu'il ne ressemble pas. C'est une fantaisie du peintre: pourquoi a-t-il mieux aimé en faire une femme qu'un homme? Je n'en sais rien.

« Narcissa est de sa nature passablement bonne. A peine, pour composer un cosmétique, consentirait-elle *à faire étuver un enfant* dans la chaudière. On l'a toujours vu se rendre à la prière d'un amant. Elle paya une fois un marchand pour le frapper de surprise; équipée en chrétienne, elle a fait des aumônes à Pâques et, par un caprice, elle a rendu une pauvre veuve heureuse. Pourquoi déclarer alors qu'elle mé-

prise la bonté, puisque c'est par cela seul qu'elle peut être supportée? » Mais en quoi Narcissa est-elle bonne? Est-ce parce qu'elle *cède toujours à la prière d'un amant*, ou bien parce qu'elle ne se soucierait pas de *faire étuver un enfant pour se composer un cosmétique?* Qui empêcherait de croire Narcissa, quand elle déclare qu'elle méprise la bonté? A quoi tend un pareil portrait? Si elle était vraiment bonne, cette affectation de mépris pour la bonté lui formerait un caractère bisarre, mais vrai, mais commun à quelques femmes et à beaucoup d'hommes. Mais qu'est-ce, au fait, que Narcissa? Rien qu'un portrait extraordinaire où s'est égayé l'imagination de l'auteur.

« Et la grande Atossa qui n'est presque jamais elle-même, mais tour-à-tour présente tout le genre féminin..... qui se délecte à démasquer les fripons, à peindre les sots, et qui cependant est elle-même tout ce qu'elle hait, tout ce qu'elle ridiculise.... Elle a passé d'une jeunesse privée d'amour à une vieillesse dépouillée de respect, sans avoir satisfait aucune de ses passions, excepté sa rage, tant la fureur a toujours en elle surpassé l'esprit. Elle a manqué le plaisir et atteint le déshonneur. Celui qui rompt avec elle, provoque sur lui une vengeance infernale; mais il est encore bien plus hardi celui qui ose être dans ses bonnes grâces.... Si l'amour la force à céder, nécessairement il pro-

duira sa haine. Des supérieurs! c'est la mort! Des égaux ! quelle malédiction ! mais un inférieur qui n'est pas dans sa dépendance ! Pis que tout cela. Offensez - la, elle ne sait ce que c'est que de pardonner ; obligez - la, elle vous haïra toute votre vie; mais mourez, elle va vous adorer. »

Le joli caractère de femme ! où Pope en a-t-il trouvé le modèle ? Et s'il l'a trouvé quelque part, et qu'il ait cru devoir l'appliquer aux femmes, pourquoi ne pas appliquer de même aux hommes le caractère du premier fou furieux qu'il aura pu rencontrer à Bedlam ? De pareilles exceptions ne prouvent rien ; à de pareils portraits, il faut y mettre le nom ; ils ne vont qu'à une figure. Ce n'est pas là une femme, c'est Atossa, ou plutôt celle que Pope a voulu désigner sous ce nom ; de même qu'en peignant Rousseau qui, comme Atossa, se faisait de chaque bienfait un motif de haine, et en convenait, on ne peindra pas l'homme, on ne peindra jamais que Rousseau.

Mon ami, sur tout cela, comme sur le reste, il faut toujours finir par en revenir au vrai et au simple. Pope épuise toutes les couleurs, tous les contrastes, pour faire des femmes le portrait le plus brillant, le plus bisarre, le plus inconcevable ; et quand il arrive à la femme aimable, bonne, raisonnable, que pensez-vous qu'elle soit ? *un homme plus doux* (a softer

man); c'est donc là sa nature, sa destination. Mais elle s'en écarte : eh ! c'est en cela qu'elle imite le mieux son modèle. Si nos vertus ne prennent pas la même forme, c'est que nos situations ne sont pas les mêmes ; si nos défauts paraissent différens, c'est qu'ils ne nous font pas manquer aux mêmes dêvoirs. Mais, croyez-moi, les vertus, les défauts de l'humanité, voilà les propriétés communes que nous exploitons seulement chacun alors selon nos moyens ; et mettez-vous bien dans la tête que, comme l'a dit quelqu'un : *de tous les animaux celui qui ressemble le plus à l'homme, c'est la femme.*

E. H.

NECROLOGIE

DE SCHILLER (1).

On peut dire que la mort de Schiller (2) est une perte irréparable pour la littérature allemande. Il était le plus grand poète tragique de sa patrie, et aucun pays de l'Europe n'a produit

(1) Frédéric de Schiller, né à Marbach, petite ville du Wirtemberg, le 10 novembre 1759 ; mort à Weimar le 9 mai 1805.

(2) Cette notice nous a été envoyée par un littérateur allemand très-distingué, mais qui veut garder l'anonyme. Quoique ses jugemens soient fondés sur des opinions littéraires qui ne sont pas les nôtres,

un aussi heureux imitateur de Shakespear. Il a souvent égalé les beautés, souvent évité les défauts de son modèle. La critique trouvera sans doute beaucoup à reprendre dans ses ouvrages, mais elle y reconnaîtra aussi des beautés originales et sublimes. Ses tragédies, accueillies avec les plus vifs applaudissemens sur la scène allemande, continueront d'en faire l'ornement, aussi longtems que le public saura apprécier des caractères dessinés avec hardiesse, des pensées sublimes, des situations déchirantes, et une langue poétique pleine de noblesse.

Quoique Lessing eût déja écrit, il y a longtems, son *Nathan le Sage* en vers iambiques, cependant on peut dire que Schiller est le premier qui ait naturalisé sur le théâtre allemand, cette versification si propre à la tragédie, et qui en ait fait un devoir aux poètes tragiques de son pays. Avant lui, les Allemands avaient écrit la tragédie en vers alexandrins, et ensuite en prose. C'est encore en prose que sont écrites trois tragédies de Goethe, *Goetz de Berlichingen*, *Egmont et Clavigo*, et les premiers ouvrages de Schiller lui-même.

Le premier de tous, intitulé : *les Brigands* (*die Raeuber*) (1), fit dans le public une sen-

---

nous n'avons pas cru devoir y rien changer. Nous nous permettrons seulement quelques observations en notes. (N. des Réd.)

(1) C'est ce drame qui a joui pendant quelque tems d'un si grand succès à Paris, sous le titre de *Robert, chef de Brigands*. (N. des R.)

sation extraordinaire; malgré de nombreux défauts que le bon goût désapprouvait, on y découvrit les traces d'un génie dramatique, grand et original. *Les Brigands* parurent d'abord sur le théâtre de Manheim, et bientôt sur tous ceux de l'Allemagne; et ils suffirent pour acquérir au poète une réputation qu'il mérita, dans la suite, par des ouvrages beaucoup plus parfaits. Lorsque Schiller écrivit cette pièce, il était encore attaché à l'académie militaire de Stuttgard, dont il était élève; il y avait étudié la médecine, et venait d'être nommé médecin d'un régiment. Le desir bien naturel de se trouver à Manheim, à la première représentation de son ouvrage, l'engagea à s'y rendre sans congé. Il fut flatté, comme on peut croire, du prodigieux succès qu'il obtint; son génie indépendant n'en ressentit que plus vivement les chaînes de la subordination militaire, et les bornes étroites de la sphère où sa profession le plaçait. A son retour de Manheim, il fut puni pour s'être absenté illégalement de son service, et cette punition acheva de le déterminer à quitter sa place et son pays, pour n'appartenir plus désormais qu'à sa nation (1) et au génie tragique qui le subjuguait.

Après *les Brigands*, Schiller donna sa tragédie

(1) On ne comprendra pas d'abord comment on peut quitter son pays pour appartenir à sa nation. Il faut se rappeler que l'Allemagne est *politiquement* divisée en plusieurs pays; mais que les Allemands ne forment qu'une nation sous le rapport littéraire. (N. des Réd.)

de *Fiesque*, et bientôt après son drame, intitulé: *Kabale und Liebe* (*Intrigue et Amour*) (1). Ces trois pièces sont de la première époque de son talent, ou, comme on le dirait d'un peintre, de sa première manière. Il les écrivit en prose, mais elles fourmillent de beautés poétiques. Dans la manière de traiter ses sujets, *il y suit principalement* Shakespear, dont il avait fait une *étude* presque exclusive, et dont le génie était plus que tout autre analogue au sien.

Mais bientôt il aspira à une plus haute perfection. Il reconnut qu'il ne suffisait pas d'arranger poétiquement un sujet tragique, et que les formes extérieures de la poésie étaient indispensables dans un ouvrage poétique qu'on voulait placer au premier rang; il vit même que les idées poétiques ne pouvaient être dignement exprimées que par de beaux vers. Goethe, qui venait alors d'achever son Iphigénie et son Tasse, lui frayait le chemin par son exemple. *Il résolut* donc de tenter un ouvrage qui l'approchât de la perfection.

Il choisit le sujet de Don Carlos, ce fils infortuné de Philippe II, et son génie s'y montra dans un nouvel éclat. Ce n'est pas que le plan de cette tragédie soit sans reproche (2); mais elle abonde

(1) Cette pièce a paru sur la scène française dans une imitation qui fut très-mal accueillie du public. On n'a point encore essayé de nous donner la tragédie de Fiesque, la mieux conduite, selon nous, de toutes celles de Schiller. (N. des Réd.)

(2) Le plus grand défaut de D. Carlos est, à notre avis, de former

en beautés poétiques du premier ordre. On n'avait encore rien mis sur la scène de pareil au caractère du marquis de Posa ; il nous présente l'idéal de l'héroïsme de l'humanité. Cet ouvrage consolida la réputation dont Schiller avait jeté les fondemens par ses premières productions ; il put dès-lors prétendre à une place parmi les tragiques les plus illustres ; prétention que les productions qui suivirent ont justifiée de plus en plus.

Ce fut pendant la composition de D. Carlos, que Schiller vint s'établir à Weimar, où il fut bientôt associé à ce cercle illustre que Goethe, Wieland, Herder avaient formé autour d'un souverain protecteur des arts. Après avoir fini son ouvrage, il en fit lecture au duc ; et ce prince, pour attacher à son pays un poète dont il reconnaissait le mérite, lui donna le titre de conseiller de cour, et une chaire d'histoire et de belles-lettres à l'université de Jena.

A compter de ce moment, Schiller consacra plusieurs années à une étude particulière de l'histoire et de la philosophie. Les ouvrages qu'il publia dans ces deux genres prouvèrent qu'il ne tenait qu'à lui d'égaler sa réputation d'historien et de philosophe, à celle qu'il s'était acquise

---

un vol. in-8. de 438 p. Le caractère du marquis de Posa est vraiment un idéal pour le seizième siècle ; car alors il y avait bien des héros espagnols, français, allemands ; mais point de héros cosmopolite ; titre que notre auteur donne au marquis. (N. des R)

comme poète. Il ne renonça même pas tout-à-fait à la poésie au milieu de ces études plus sérieuses, et il composa pendant cet intervalle un grand nombre de poëmes lyriques, tous fort estimés. Enfin, au bout de sept ans Schiller reparut dans la carrière tragique avec un grand ouvrage, dont le héros principal, le comte de Valstein, (*Wallenstein*) était aussi un de ceux de la guerre de trente ans dont notre poète venait d'écrire l'histoire. C'est proprement un cycle dramatique, composé de trois drames différens qui s'enchaînent l'un à l'autre, et dont chacun cependant est censé faire un tout à part. Mais cela n'est rigoureusement vrai que du premier et du troisième (*le camp de Valstein et sa mort.*) Le second (*les Piccolomini*) n'a point un dénouement véritable (1); et c'est pour cela qu'on ne donne au théâtre que le premier et le troisième, et qu'on supprime à la représentation *les cinq* actes des *Piccolomini*, quoiqu'ils ne le cèdent point aux autres en beautés.

A cette époque, Schiller quitta l'université de Jena, qui recevait plus d'éclat de son nom que d'utilité de son enseignement en chaire, et il revint s'établir à Weimar, où il est resté jusqu'à sa mort. Il se livra désormais tout entier à la poésie dramatique, et composa successivement

(1) Rien de plus juste que cette critique ; mais il s'en faut bien que tous les admirateurs de Schiller aient la bonne foi d'en convenir. (N. des Réd.)

les tragédies de *Marie Stuart*, de *Jeanne d'Arc*, de la *Fiancée de Messine*, et de *Guillaume Tell*. Le dernier ouvrage qu'il ait achevé pour la scène, est l'*Hommage des arts*, intermède lyrique qu'il écrivit pour la réception de la grande-duchesse Marie-Paulowna, princesse héréditaire de Weimar.

Les ouvrages de Schiller se distinguent principalement de ceux des autres poètes dramatiques par la variété de leurs formes. Il n'y a pas deux de ses tragédies qui se ressemblent, ni par le plan, ni dans l'exécution. On pourrait dire que ce sont autant d'expériences qu'il a risquées, et qu'il a voulu faire prendre à son art toutes les formes possibles (1). Il y était invité d'ailleurs par la différence de ses sujets. Ainsi dans *Jeanne d'Arc*, la couleur romanesque du sujet se prêtait à une manière souvent lyrique. Dans *Marie Stuart*, il devait garder davantage la couleur historique. Dans *Guillaume Tell*, le poète a cru pouvoir se permettre plus d'une incursion sur le territoire de l'Epopée. Dans la *Fiancée*

(1) Rien n'est plus vrai; Schiller a essayé de toutes les formes dramatiques, excepté d'une seule; de celle qui est adoptée en France, et qui n'est, à proprement parler, que la forme grecque, mais avec toutes les modifications qui ont été suggérées, non par des raisonnemens *à priori* et par une théorie de l'æsthétique, mais par la différence des tems et des lieux, par l'expérience. Si par hasard cette forme, modifiée encore selon les lieux, était la meilleure pour toutes les nations modernes, que faudrait-il penser de toutes les expériences tentées par Schiller? (N. des Réd.)

de Messine, il a essayé de remettre sur la scène les chœurs des anciens. Dans *Valstein*, enfin, on reconnaît le hardi projet de faire servir la forme cyclique à réunir dans un seul tout trois drames de caractères différens, afin de peindre en plusieurs tableaux une action historique trop étendue pour être renfermée dans un seul drame.

Aucun poète dramatique ne l'égale ni dans la pompe et l'élégance de l'expression, ni dans la poésie du style, ni dans la manière dont il développe les pensées hardies et sublimes que lui fournissait l'heureux accord de ses qualités de poète et de philosophe. Shakespear est souvent plus hardi; mais il n'est ni plus brillant, ni plus pompeux, et il n'est point aussi fécond en idées philosophiques (1).

Nous avons déja remarqué que Schiller écrivit des poésies lyriques; ces productions et les morceaux du même genre qu'il inséra dans ses tragédies, et en particulier dans *Jeanne d'Arc* et dans la *Fiancée de Messine*, sont d'une telle perfection, qu'on a souvent soutenu que

(1) Sans parler de Sophocle et d'Euripide, ceux qui sentent tout le charme des vers de Racine, auront sans doute quelque peine à se persuader que Schiller l'ait si fort surpassé pour la poésie du style, pour la pompe et l'élégance de l'expression. C'est une question que les Français et les Allemands pourront débattre dans un siècle et demi, c'est-à-dire, quand l'admiration de nos voisins pour Schiller sera aussi ancienne que la nôtre l'est déja pour Racine. Quant au talent de Schiller pour développer dans ses tragédies des idées philosophiques, avant de lui chercher un égal dans ce genre, il faudrait en discuter le mérite, et la discussion pourrait durer longtems. (N. des Réd.)

Schiller était plus grand poète lyrique que dramatique. On ne s'étonnera point qu'il ait réuni ces deux talens à un si haut degré, si l'on réfléchit à leur étroite alliance, bien plus frappante encore chez les anciens, où les chœurs faisaient une partie essentielle de la tragédie, que chez les modernes qui ont relégué ces chœurs à l'opéra.

Les *poésies détachées* de Schiller forment deux volumes. Chacun de ces morceaux est un chef-d'œuvre dans un genre où l'Allemagne est très-riche en poètes du premier ordre (1). Mais les poésies de Schiller ont encore un mérite particulier, c'est celui d'être pleines d'idées philosophiques, idées qu'aucun poète ne sut parer aussi bien que lui des charmes de la poésie.

La partie de la philosophie qu'il cultiva le plus, est celle qui s'occupe de la théorie des arts de l'imagination (l'æsthétique), surtout dans ce qui concerne la tragédie. Il a aussi étendu et perfectionné la doctrine de Kant sur l'essence du beau. En général, son esprit pénétrait rapidement et profondément dans toutes les matières dont il s'occupait. Il était aussi propre à embrasser d'un coup-d'œil un grand ensemble, qu'à en sonder minutieusement les détails. C'est ce qu'il a prouvé surtout dans ses

(1) C'est en effet dans le genre lyrique que nous croyons pouvoir accorder aux poètes allemands la supériorité sur tous les modernes. (N. des Réd.)

compositions historiques, dans l'*Histoire de la défection des Pays-Bas*, qu'il n'a point achevée, et dans celle *de la Guerre de trente ans*; ouvrages qui obtinrent le plus grand succès en Allemagne. Ces vues profondes sur la marche des évènemens, cette rare connaissance des derniers replis du cœur humain, ce talent de saisir et de peindre les caractères (1), pouvaient faire de lui un historien, autant qu'un poète dramatique; et l'on se trouve encore ici dans l'embarras de décider s'il fut plus grand dans une de ces carrières que dans l'autre. On peut dire cependant qu'en lui le poète l'emportait sur l'historien et sur le philosophe; mais que la nature ne produit que bien rarement dans la même personne, une réunion aussi heureuse de ces trois génies différens. Le nom de Schiller vivra sans doute éternellement dans les fastes de la littérature allemande, et il sera compté un jour parmi les classiques dont s'énorgueillira son pays.

(1) Voilà les véritables talens, le véritable mérite de Schiller. Dans toutes ses tragédies on reconnaît une grande connaissance du cœur humain; on trouve des caractères parfaitement dessinés, et souvent, comme dans Valstein, tous les caractères ont ce mérite. Cet ouvrage considéré comme un poëme historique en dialogues est un chef-d'œuvre. On y trouve aussi de belles et fortes situations dramatiques; mais, s'il faut le dire, nous croyons que l'art dramatique n'était pas la vocation de l'auteur. S'il eût partagé son génie entre la poésie lyrique et l'histoire, il aurait peut-être aujourd'hui moins de prôneurs dans son pays; mais il aurait plus d'admirateurs dans un siècle, et parmi ses compatriotes, et parmi les étrangers. (N. des Réd.)

Nous passons sous silence un grand nombre de petits écrits ou de dissertations philosophiques qu'il publia dans différens journaux, et dont il a réuni plusieurs dans une collection de quatre volumes. Nous ne citerons plus que son roman du *Visionnaire* (*der Geisterseher*), dont il n'a donné qu'une partie. Cet ouvrage vraiment original, fit bientôt éclore une foule d'imitateurs, mais dont aucun n'a atteint son modèle.

Les qualités personnelles de Schiller n'étaient pas moins dignes d'estime que ses talens d'admiration. On peut même le dire : tandis que l'Allemagne entière, qui le pleure aujourd'hui, lisait ou applaudissait ses ouvrages avec enthousiasme, dans sa société particulière on oubliait en lui le grand poète, pour ne voir que l'homme excellent. Les talens de Schiller ont aussi été connus des étrangers. On a traduit quelques-unes de ses productions, mais comme la plupart de celles de la littérature allemande, de manière qu'il n'est guère possible de l'y reconnaître et de le juger. On lui donna, pendant les premières années de la révolution, les droits de citoyen français. En 1802, il fut anobli par l'empereur d'Allemagne.

Peu de poètes ont perfectionné leur génie par des progrès aussi heureux et aussi rapides que Schiller. Il s'était fait l'idée la plus relevée de la dignité de la poésie, et tendait sans relâche à la perfection. Son imagination audacieuse, qui

n'avait point eu de frein dans ses premiers ouvrages, apprit ainsi peu-à-peu à reconnaître des bornes. Il le dut, en grande partie peut-être, à l'exemple de Goethe, au commerce assidu de ce poète célèbre; commerce qui, dans les dernières années, avait établi entre eux cette parfaite harmonie, si rare entre deux grands maîtres du même art, et qui était fondée sur le respect qu'ils s'inspiraient mutuellement, par leurs qualités personnelles, plus encore que par l'estime qu'ils accordaient réciproquement à leurs talens.

GAZETTE LITTÉRAIRE.

AVRIL, MAI, JUIN.

1805.

GAZETTE LITTÉRAIRE.

AVRIL 1805.

RUSSIE.

Si l'on en croit une lettre de Pétersbourg, du 31 janvier, rapportée dans le journal de Berlin, *le Sincère* (*der Freymüthige*) la capitale de la Russie s'est trouvée affamée de nouveautés littéraires pendant une partie de l'hiver; par un évènement assez singulier. Le vaisseau qui portait à cette grande ville le tribut de toutes les littératures étrangères, s'est trouvé pris par les glaces vis-à-vis le château de Strelna, appartenant au grand-duc. L'amirauté reçut aussitôt des ordres de l'Empereur pour dégager ce vaisseau de sa prison; mais il fallait du tems pour en venir à bout; et les frais que l'opération devait coûter, étaient estimés de 10 à 12 mille roubles. Heureusement pour les consommateurs de denrées littéraires, toute avarie au-delà de trois pour cent doit être à la charge des assureurs, autrement le prix des livres, déja très-haut à Pétersbourg, se serait élevé à des sommes exhorbitantes. Au reste, jusqu'au succès des travaux ordonnés par l'amirauté, le monde lisant de Pétersbourg s'est trouvé réduit, pour toutes nouveautés, à deux tragédies allemandes de Guillaume Tell, et à quelques brochures arrivées par la poste. Aura-t-il beaucoup perdu?

Nous avons annoncé, dans le tems, le succès d'une nouvelle Tragédie russe de M. de Loserow, écrite en vers alexandrins, et intitulée : *Oedipe à Athènes*. Cette pièce a été donnée depuis sur le théâtre de l'Hermitage, par ordre de l'Empereur, qui fit présent de trois bagues de brillans aux acteurs qui s'y étaient le plus distingués. Les admirateurs de M. de Loserow se proposent aujourd'hui de faire frapper une médaille d'or en mémoire de son triomphe.

L'opéra italien a donné, dans le courant de janvier, *les Horaces et les Curiaces*. Madame Maccioletti a eu tous les honneurs de cette représentation.

M. le conseiller Koehler doit entreprendre incessamment un nouveau voyage en Crimée. Il espère en rapporter une riche collection d'antiquités et particulièrement de médailles.

Le docteur Dwigubsky, membre de plusieurs sociétés savantes, est nommé professeur de Géologie à l'université de Moscou. Il a déja voyagé par ordre de cette université en Allemagne et en France, et maintenant il doit visiter les provinces méridionales de la Pologne-Russe.

Le naturaliste Brinkin, et le peintre Kurlandrof, qui faisaient partie de l'expédition commandée par M. de Krusenstern, sont arrivés du Kamschatka à Pétersbourg. Le jour de leur départ du Kamschatka, M. de Krusenstern avait mis à la voile pour le Japon. Ses équipages étaient dans le meilleur état de santé possible.

La nouvelle université de Charkof en Ukraine a été ouverte le 29 janvier en présence de son curateur, le sénateur comte Severin Potocki. Cette cérémonie s'est faite avec beaucoup de solemnité, et à cette occasion, le comte Severin Potocki a prononcé un discours en latin.

M. le professeur Meinera, de Gœttingue, vient d'être gratifié d'une pension de 300 roubles par l'empereur Alexandre.

Les sommes accordées par le trésor impérial pour le soutien des académies, des universités, du corps des cadets, et en général de tous les établissemens d'éducation, se montent, pour l'année 1805, à 2 millions 149 mille roubles; sans compter près de 67 mille roubles, destinés à la fondation de l'université de Charkof.

M. Robertson donne à Pétersbourg, avec beaucoup de succès, des représentations d'un spectacle qui, s'il n'est pas tout-à-fait nouveau, a du moins reçu de lui un nom de nouvelle fabrique. Il l'appelle *la Kinetozographie*. D'après la description qu'on nous en donne, ce n'est autre chose qu'une imitation du théâtre pittoresque et mécanique de M. Pierre.

Le Voyage de l'ambassade russe auprès de la Porte ottomane en 1793, ouvrage de luxe, orné de cartes et de planches, imprimé à Pétersbourg aux frais du gouvernement, est maintenant en vente dans les principales librairies d'Allemagne. Il est composé de trois volumes et écrit sous la forme de *Lettres d'un Estonien à un de ses*

unis à Revel. Les planches et cartes sont de format *in-folio*. Prix : 64 fr. à Hambourg, chez le libraire Perthès, qui en a le principal débit.

M. de Dubroſski, qui était secrétaire de l'ambassade de Russie à Paris, au commencement de la révolution, et qui y a rassemblé un grand nombre d'écrits qu'il a déposés à la bibliothèque impériale, a reçu, en récompense de ce don, le rang de conseiller de collège, la somme de 15,000 roubles comme appointemens arriérés, une pension annuelle de 3,000 roubles, et 1,200 roubles d'appointemens pour l'examen des manuscrits dont ce dépôt est en grande partie composé.

L'ambassade du comte Goloſkin en Chine sera composée, y compris l'escorte qui la protège, de 3,000 personnes. Le choix des savans qui en font partie est achevé. De ce nombre sont M. de Schubert, membre de l'académie et habile astronome, M. Rutoffsky, botaniste et peintre de paysages, M. Jules Klaproth, fils du célèbre chimiste de Berlin, connu par plusieurs essais sur la littérature orientale. On peut nommer encore M. le comte Potocki, célèbre par sa vaste érudition, et le fils de M. de Suchtelen, officier au corps du génie. On se promet les plus grands avantages de cette ambassade, tant par rapport aux sciences que pour le commerce.

SUÈDE.

L'ACADÉMIE royale des inscriptions, belles-lettres, histoire et antiquités de Stockholm, n'ayant reçu aucun mémoire sur trois sujets qu'elle avait mis au concours pour l'année 1804, et n'en ayant reçu qu'un seul sur le quatrième, lequel n'était écrit dans aucune des trois langues dans lesquelles il est permis de concourir, cette société a remis tous ses prix au concours pour l'année courante. En voici les sujets et les conditions :

Histoire. Exposé historique des recettes et dépenses de l'état dans le moyen âge en Suède, et de la manière dont on levait les impôts. Prix : une médaille d'or de 26 ducats.

Inscriptions et Emblèmes. 1°. Epitaphes pour le roi Charles VIII, Knutson, le président de la chancelerie, comte d'Oxenstiern, et le feld-maréchal, comte Magnus de Stenbock. 2°. Projets de médailles sur les évènemens les plus remarquables et les personnages les plus

célèbres de la Suède, sous le règne de Gustave-Adolphe ou de Charles-Gustave X, au choix des concurrens. Prix : une médaille d'or de 12 ducats.

Antiquités. Exposé complet des traditions historiques, écrites en langue islandaise, connues sous le nom de *Sagen.* Prix : une médaille d'or de 12 ducats.

Langue grecque, latine ou française. Parallèle de la tragédie et de la comédie chez les Grecs et les Romains et chez les nations modernes. On doit y développer les avantages et les désavantages des uns et des autres, et montrer de quels progrès l'art dramatique peut être encore susceptible. (La gazette qui nous fournit cet article n'indique pas la valeur de ce dernier prix.)

Les mémoires doivent être envoyés francs de port à l'académie avant le 20 janvier 1806.

DANEMARCK.

La société des sciences de Drontheim possède une bibliothèque de la plus haute importance pour l'histoire et la littérature du Nord. En 1781, elle était déja composée de 12,000 volumes ; depuis cette époque elle a acquis les manuscrits de Schiœning et Dass, et plusieurs particuliers lui ont fait des présens considérables.

A la dernière séance, M. le conseiller et professeur Bugge donna lecture d'une lettre fort intéressante du lieutenant, Ohlsen qui travaille à lever géométriquement et astronomiquement une carte de l'Islande. Sa lettre traite des deux célèbres sources d'eau bouillante de Geiser et Stort ; la dernière n'existe que depuis 1784. La gerbe d'eau qu'elle lance s'élève jusqu'à trois cents pieds.

Les Sociétés réunies des sciences et des belles-lettres de Copenhague s'occupent à rédiger et à fixer l'orthographe de la langue danoise, qui sera suivie, par ordre du gouvernement, dans tous les actes publics, et dans tous les bureaux ministériels.

M. le comte de Schimmelmann, ministre des finances, vient d'être nommé de nouveau à l'unanimité, président de la société royale des sciences.

La Société économique de Copenhague, sur le rapport de la

commission des arts, a donné à l'ingénieur et habile horloger M. Jorgenson, la grande médaille, pour l'invention de son thermomètre en forme de montre.

L'édition de la *Flora Danica*, que rédigeait feu M. le professeur Vahl, vient d'être confiée à M. Hornemann, lecteur au jardin botanique de Copenhague.

L'Académie de peinture a célébré le 30 mars l'anniversaire de son institution. Le prince héréditaire a distribué lui-même les prix remportés dans le dernier concours. La veille, au moment où le célèbre professeur de chirurgie, Galliani, finissait son discours de clôture, un des étudians lui présenta, au nom de tous les élèves, une médaille d'or, où d'un côté l'on voyait le buste du professeur, et de l'autre une couronne de chêne, avec cette légende : *Senescenti doctori discipulorum pietas*. Le vénérable vieillard fut touché jusqu'aux larmes de ce témoignage de reconnaissance.

Le célèbre antiquaire danois Zoega, s'occupe toujours à Rome de terminer son catalogue des manuscrits coptes du Musée Borghèse. Il a le projet de publier ensuite une nouvelle Topographie de l'ancienne Rome. Il est probable que cet ouvrage paraîtra en Allemagne, parce qu'il exige beaucoup de planches dont aucun libraire d'Italie ne veut faire les frais. On ne croit pas cependant que M. Zoega vienne occuper la chaire qui lui a été donnée à l'Université de Kiel. Il est trop accoutumé au beau ciel et à l'heureux climat de l'Italie.

Projet d'un grand Voyage aérien.

Nous demandons pardon à nos lecteurs si nous avons mal classé cet article. Ils pourront juger eux-mêmes de notre embarras. Le nom de M. Robertson est anglais ; mais nous ne croyons pas que l'Angleterre soit sa patrie. C'est en Russie, à ce qu'il paraît, qu'il propose son nouveau projet ; mais combien de temps ce hardi voyageur appartiendra-t-il encore à la Russie ? Comme l'annonce que l'on va lire, a été publiée par lui dans les *Archives du Nord*, et répétée dans la *Gazette de Fionie*, c'est après les nouvelles littéraires du Nord que nous avons cru convenable de la placer. On verra d'ailleurs qu'il appelle à son projet les savans de l'Europe entière.

Le célèbre aéronaute Robertson, dit la feuille que nous copions, propose de construire un ballon aérostatique de cent trente-deux pieds de diamètre, et qui sera en état d'enlever un poids de sept cent quarante quintaux. Cinquante personnes pourront s'y embarquer

à l'aise, y trouveront toutes les commodités de la vie animale et sociale, et des vivres pour plusieurs mois. Le ballon pourra voyager à toutes les hauteurs et par toutes les températures, et servir à faire des expériences physiques et astronomiques dans toutes les parties du monde. La géographie même y gagnera beaucoup, puisque les aéronautes ne seront arrêtés ni par les montagnes, ni par les forêts. Peut-être même qu'avec le secours des vents alisés, il pourra faire le tour du globe entre les tropiques. Cet appareil *aérostatique* sera composé d'un globe de cent trente-deux pieds *de diamètre, fait* d'un tafetas vernis, fabriqué tout exprès à Lyon, et d'un *navire de* sapin, pesant vingt milliers. Ce navire sera pourvu de tous les agrès nécessaires pour tenir la mer en cas de nécessité. Il aura ses cordages en soie, ses vivres et sa cuisine, deux ateliers, une buanderie, un observatoire, une chapelle, une salle académique, un salon de jeu, un autre de concert, (et pourquoi pas, dit la gazette de Fionie, un jeu de quilles et un billard?) enfin il renfermera un ballon aérostatique plus petit, et un parachûte en cas de malheur. L'honneur de construire un pareil ballon, qui ne coûtera pas plus qu'un vaisseau de ligne, doit appartenir, selon M. Robertson, à toutes les Sociétés savantes de l'Europe; il les invite en conséquence à contribuer aux frais, et assure à chaque Académie souscrivante le droit de fournir deux argonautes à cette scientifique expédition.

ALLEMAGNE.

Sociétés savantes.

La Société royale des sciences de Goettingue a reçu au nombre de ses membres M. Bosse, jeune savant, déja connu par plusieurs écrits, et secrétaire intime de la chancellerie de Brunswick.

L'Université de Heidelberg a fait trois acquisitions précieuses dans la personne de trois des meilleurs professeurs de Jena; savoir: M. Thibaut, pour le droit; M. Ackermann, pour l'anatomie et la chirurgie, et M. Fries, pour la philosophie.

Le célèbre Fichte a été balotté, le 21 mars à Berlin, pour la place de membre extraordinaire de l'Académie royale des sciences. Les voix, pour sa réception, ont été moins nombreuses que les voix contraires, et il n'a pu être admis. Il avait essuyé un refus sem-

blable au mois de janvier, lorsqu'il se présenta pour la place de membre ordinaire, vacante par la mort de M. Teller. Il est d'usage, en pareil cas, que la classe de l'Académie où le candidat veut entrer, donne son avis par écrit à l'Académie entière sur son éligibilité; et dès-lors la classe de philosophie donna des raisons contre l'admission de M. Fichte. Ce fut M. Ancillon, déja membre extraordinaire de la classe, qui fut nommé.

L'Académie des beaux-arts de Dusseldorff va être organisée sur un plan meilleur et plus étendu. On augmente le nombre de ses professeurs, et l'on fait venir de Dresde M. Schaffer, jeune architecte, qui s'est déja fait connaître par quelques ouvrages relatifs à son art, et par un projet qu'il vient de publier pour le monument à la gloire de Luther. M. Schaffer sera professeur d'architecture à Dusseldorff. Le directeur de l'Académie est M. Langer, habile artiste, dont les élèves se sont déja distingués par leurs envois aux expositions de Weimar.

On dit généralement, à Wirtzbourg, que le célèbre Schelling, professeur et créateur de *la plus nouvelle philosophie*, aura sa retraite incessamment, avec une pension de 840 florins. Il paraît qu'on est revenu de son système d'*identité* et d'*indifférence*, et que le gouvernement regrette d'avoir voulu en essayer. La juridiction qu'exerçait l'Université, est à-peu-près abolie; on a rendu, à la police, le soin de surveiller la conduite des jeunes étudians, et l'on assure que les mœurs et le bon ordre y ont déja gagné.

Nouvelles.

C'est à Berlin que le docteur Gall annonce à présent sa doctrine nouvelle; il y a commencé, le 3 avril, un cours public de *Théorie du crâne et du cerveau*.. Il fait ses démonstrations sur une collection de crânes remarquables qui voyagent avec lui, et sur une autre collection de cerveaux parfaitement bien imités en cire. Ses crânes même sont revêtus d'un vernis qui doit surmonter le dégoût des personnes les plus susceptibles. On estime qu'il a de quatre à cinq cents auditeurs, parmi lesquels on compte plusieurs femmes; ses découvertes font le sujet de toutes les conversations et sont, en général, fort admirées, quoique d'habiles anatomistes trouvent quelquefois à redire à ses assertions sur l'organisation intérieure du cerveau. Il se propose, en conséquence,

de les établir incessamment dans un cours où les médecins seuls seront admis, et où il fera ses démonstrations sur des cerveaux en nature. Le docteur Gall se fait d'ailleurs estimer par la clarté et la simplicité de son style, ainsi que par sa modestie. On dit qu'on lui a fait des propositions très-avantageuses, s'il voulait se fixer à Berlin ; mais il préfère le séjour de Vienne, depuis qu'on a levé la défense qui lui avait été faite d'imprimer son grand ouvrage de physiologie. On espère qu'il paraîtra dans un an; plusieurs planches sont déjà gravées. Le docteur Gall et son compagnon de voyage le docteur Spurzheim, se proposent d'aller de Berlin à Hall et à Goettingue, pour y visiter les fameux cabinets d'anatomie de Loder, Merkel et Blumenbach.

Un jeune artiste de Berlin, M. Gubitz, ayant porté la gravure en bois à un point de perfection qui n'était connu qu'en Angleterre, a jugé à propos de répondre à un ennemi de son art, qui l'avait attaqué dans la *Gazette du Beau-Monde (Zeitung für die elegante Welt)*, en s'offrant à graver sur bois un tableau de paysage, concurremment avec un graveur en taille-douce, et à réussir aussi bien que celui-ci. Là-dessus un M. Freidhof, indigné de voir ainsi rabaisser l'art du graveur en taille-douce, et trouvant le concours proposé par M. Gubitz trop difficile à établir, en a imaginé un autre. Il a offert à M. Gubitz quatre-vingts écus de récompense, si dans six mois il peut produire une gravure en bois de sa façon, ou de celle d'un artiste anglais, qui puisse soutenir la comparaison avec trois estampes qu'il cite, et qui sont l'ouvrage de médiocres graveurs. M. Gubitz a donné alors son dernier mot. Il trouve fort injuste qu'on veuille le faire travailler six mois pour quatre-vingts écus (environ 320 livres), et il a raison ; il trouve déraisonnable qu'on veuille lui faire copier une estampe, tandis qu'il demande à travailler, ainsi que son antagoniste, d'après un tableau, et il a encore raison. Quant à la valeur de ses prétentions à égaler, dans la gravure du paysage, les estampes en taille-douce, il est difficile d'en juger. Mais il est toujours heureux d'apprendre que l'art de la gravure en bois ait été poussé assez loin pour former des prétentions pareilles. On sait que les gravures de ce genre seraient moins chères que les autres, et qu'on peut en tirer un bien plus grand nombre d'épreuves sans les user.

Le professeur Glee, rédacteur de la gazette de Bamberg, a donné dans cette feuille la description d'un manuscrit du neuvième siècle, que lui-même découvrit il y a dix ans. C'est une *harmonie des évangiles* en vers saxons, et on le connaît sous le titre de *Manuscrit d'or de Bamberg*. L'original a été envoyé à Munich, où l'on espère qu'il sera bientôt publié par le baron d'Arétin. il est composé de soixante-quatorze feuillets in-4°. en parchemin, et chaque page a vingt-quatre lignes. On n'avait connu jusqu'ici qu'une seule copie de cet important ouvrage ; on la conserve à Oxford, sous le nom de *Codex Cottonianus*.

Le magistrat de la ville d'Augsbourg vient de s'acquérir l'honneur d'être le premier gouvernement de l'Allemagne méridionale, qui aura pris une mesure décisive contre la honteuse industrie des contrefacteurs. Il a confisqué l'édition entière, tirée à quinze cents exemplaires par le contrefacteur Krauzfelder, de l'ouvrage de Goenner sur le Droit politique de l'Allemagne. Krauzfelder sera en outre obligé de payer à l'éditeur légitime, le prix des exemplaires qu'il a vendus.

Le duc de Saxe-Gotha a acheté, de la veuve de Huber, la belle collection de gravures qu'il tenait de son père. Le prix donné par le duc, est de huit mille florins.

M. Goethe est rétabli d'une maladie dangereuse dont il a souffert pendant plusieurs jours, et qui est du même genre que celle qui manqua de l'emporter il y a quelques années. Malgré la vigueur de sa constitution, et les soins du célèbre médecin Starke qui le traite, on n'est pas sans inquiétude sur le retour de ce redoutable ennemi.

Hiller, le poète de la nature, que nous annonçâmes il y a un an comme un phénomène littéraire, est allé se montrer à Vienne. Il y a fait quelque sensation ; mais il a rencontré aussi des gens difficiles, qui sur les preuves qu'il a fournies de sa vocation poétique, ont paru douter qu'il la tînt réellement de la nature.

Nouvelles.

M. de Kotzebue a lu le 4 avril, dans une séance de l'Académie des sciences de Berlin, un Mémoire sur les manuscrits du Vatican, qui furent transportés à Naples pendant la dernière guerre. Il en a communiqué des extraits intéressans, relatifs aux

diverses tentatives faites par le Saint-Siège, pour ramener le czar Pierre-le-Grand à sa communion.

La chancellerie hongroise de Vienne a fait traduire, à ses frais en hongrois, l'utile ouvrage de M. Chaptal sur l'agriculture.

Il a paru à Berlin une Description complette du cabinet anatomique de M. Walter, que le roi a acheté; il y a un an à-peu-près, pour la somme de 400,000 fr. Ce catalogue est composé de soixante-douze feuilles d'impression.

L'ouvrage intéressant de M. Degérando, intitulé: *Histoire comparée des systèmes de philosophie, relativement aux principes des connaissances humaines*, doit bientôt paraître traduit en allemand, et accompagné de quelques notes. C'est M. le professeur Tennemann qui s'est chargé de la traduction.

M. Sonne-Schmid, qui a longtems voyagé en Amérique, a publié une Description des principales mines du Mexique et de la Nouvelle-Espagne.

Théâtre.

Les Amis de la maison (*die Hausfreunde*), comédie en cinq actes, ont eu le plus grand succès à Berlin, le 8 mars dernier. L'auteur ne s'est pas nommé; mais le public connaisseur nomme M. Iffland, acteur célèbre, et se réjouit de le voir rentrer dans la carrière de poète comique où il a déja remporté de nombreux succès. Voici en abrégé le sujet de son nouvel ouvrage. Un honnête homme revêtu d'une place de conseiller de cour, a épousé la fille d'un conseiller intime, titre beaucoup plus élevé, à-peu-près contre la volonté de son père. M. Harling, c'est le nom du mari, a cependant réussi par son assiduité et son intelligence à gagner la confiance du ministre. Mais ses occupations devenues par-là plus nombreuses, l'ont un peu éloigné de son épouse, femme d'esprit et d'un caractère élevé. Trois personnages l'ont alors assiégée, quoique par des moyens divers, et avec des vues différentes. Le premier est un président, libertin sentimental comme on en voit beaucoup, mais frère du ministre, et qui poursuit son projet avec passion. Le second est un secrétaire nommé Dingel, homme totalement dépourvu d'honneur, mais souple et ferme dans ses desseins, qui a su s'arroger dans la maison une certaine autorité dont il se sert pour nuire au mari, et servir les vues du président. Le troi-

sième enfin est un jeune savant, nommé Lerberg, ami sincère et ardent du conseiller Harling, mais amant discret et délicat de la conseillère, qui n'a jamais déclaré son amour, et qui par cela même a fait quelque impression sur son cœur, sans que la tendresse qu'elle a pour son époux, en ait souffert. Le président se jette aux pieds de madame Harling, qui repousse avec mépris sa déclaration. Le secrétaire l'accable alors en lui apprenant que son mari est disgracié par le ministre, et en lui reprochant son penchant secret pour Lerfeld. Le père, soi ambitieux, seconde Dingel, demande le poste quitté par son gendre, et conseille à sa fille de divorcer, pour épouser le président. Madame Harling se conduit comme elle doit le faire, et s'attache plus tendrement encore à son époux disgracié: elle est même prête à lui avouer sa faiblesse pour Lerfeld, faiblesse déjà dénoncée par une lettre anonyme du secrétaire, et à demander l'éloignement de son jeune ami.... ; mais tout-à-coup la scène change. On apprend que le ministre lui-même est disgracié, et qu'un ancien protecteur de Harling le remplace. Le président quitte la partie ; Lerfeld prouve que c'était aux manœuvres de Dingel que Harling avait dû son renvoi, et s'éloigne volontairement. Dingel s'éloigne aussi ; mais après avoir emprunté de Harling cinq cents écus pour son voyage ; enfin Harling et sa femme se retirent à la campagne en meilleure intelligence que jamais.

On loue beaucoup la manière dont l'auteur, de cette pièce, en a dessiné les caractères. On trouve seulement que le rôle du conseiller intime, et celui d'un maître d'arithmétique, sont un peu chargés, et l'on blâme entièrement le personnage du secrétaire, comme hors de la nature. L'ouvrage offre d'ailleurs des situations intéressantes ; le dialogue est plein d'esprit, et n'a d'autre défaut que d'être un peu trop sentencieux.

Le journal qui nous fournit cet article (*der Freymüthige*) après avoir loué les talens de M. Iffland pour ce genre de drames, pris dans le monde où nous vivons, ajoute que le genre même n'approche du haut drame poétique, qu'autant que le roman approche de l'épopée ; et nous sommes de son avis ; mais le roman dramatique, lorsqu'il est habilement traité, nous paraîtra toujours préférable au drame poétique, lorsqu'à force de vouloir s'élever à des beautés idéales, et de s'éloigner du monde où nous vivons, les auteurs se perdront dans un monde qui n'existe que dans leur

imagination Et voilà pourquoi les pièces d'Iffland et de Kotzebue, et les *drames nationaux*, tels qu'Otto de Wittelsbach, Agnès de Bernau, Gaspard de Torring et autres, attireront toujours en Allemagne le concours de spectateurs, que les critiques appelleront en vain aux pièces de Schiller et de Gœthe.

La Cure radicale, comédie de madame Weissenthurn, n'a eu que peu de succès à Vienne. C'est un jaloux qu'il s'agit de guérir, et le moyen que l'on choisit, c'est de lui faire voir sa maîtresse fiancée à un autre. Pour l'observer dans ce moment, *le jaloux change d'habits* avec la sentinelle; il quitte ensuite son poste, ce qui amène plusieurs incidens, et la pièce finit par un ferme propos que forme soudainement le jaloux de se corriger.

Deux autres comédies sont tombées à plat, l'une sur le théâtre de la cour, l'autre sur celui de la ville. Un nouvel opéra, le *Distrait*, paroles de Huber, musique de Tayber, n'a point eu un meilleur sort. Le *Distrait* de M. Huber n'est, dit-on, qu'un fou dont la place est aux petites maisons et non à la comédie. La musique est pâle et sans effet; les travestissemens multipliés de deux jolies actrices n'ont pu sauver cet ensemble de paroles et de musique, trop dignes de périr sans se séparer.

Après toutes ces chûtes, le théâtre de la cour nous offre un succès à raconter. M. Weigel, maître de la chapelle de l'empereur, a fait réussir, par son excellente musique, un opéra imité de l'italien de Corzani par Treitschke, et intitulé l'*Uniforme*. Nous croyons inutile d'en développer le plan. Il suffira de dire que, *malgré les invraisemblances* que les critiques y ont trouvées, ce plan, dont l'action est très-vive, offre des situations intéressantes; qu'on en ferait un bon mélodrame, et que même, si nous n'étions pas ridiculement sages en fait de paroles à mettre en musique, on pourrait le transporter avec succès au théâtre Favart. On loue dans la musique la beauté du chant, la richesse des accompagnemens, le travail savant des morceaux d'ensemble qui ne nuit pas à leur netteté. On y a aussi trouvé des défauts; mais pourquoi en parlerions-nous, puisque le public, par ses applaudissemens réitérés, a répondu à toutes les critiques?

Nous finirons l'article de Vienne en annonçant que le célèbre chanteur Elmenreich fait à présent les délices de cette capitale. La plus grande salle de spectacle de Vienne ne suffit pas pour contenir les amateurs qui se présentent pour jouir de ses talens. Il donnera en tout trente représentations, et reçoit mille ducats d'honoraires.

On a célébré sur le théâtre de Leipsick une fête à la mémoire de Weisse. C'est une espèce d'intermède, paroles de M. Mahlmann, musique de M. Bierey. L'idée en est simple et l'exécution touchante. On la répétera plusieurs fois, parce que la salle de Leipsick, très-peu spacieuse, n'a pu recevoir à la première représentation la dixième partie des admirateurs du poète estimable que l'on célébrait.

Ouvrages nouveaux.

Abriss der neuesten Statistik des preussischen Staats (*Esquisse de la plus récente Statistique de la monarchie prussienne*), par Léopold Krug, à Halle, chez Kummel, in-8. 1804.

Ce n'est point ici le coup d'essai de l'auteur; le public connaît et a su apprécier les ouvrages sur la même matière qu'il a déja fait imprimer. Peu d'écrivains avant M. Krug ont prouvé, d'une manière plus évidente, l'importance d'une bonne statistique. Cette esquisse, qui n'est qu'une brochure de 148 pages, peut, par l'importance des matières, l'exactitude et la précision avec laquelle elles sont traitées, être citée comme le plus parfait modèle en ce genre.

Versuch über die deutschen Bewohner der österreichischen Monarchie (*Essai sur les habitans de la partie allemande de la Monarchie autrichienne*). 2 vol. in-8. à Vienne.

M. Rohrer a recueilli sur les lieux même les matériaux de son ouvrage; il a traversé la monarchie autrichienne dans sa plus grande longueur, c'est-à-dire, des frontières de la Suisse jusqu'à celles de la Moldavie. L'essai de M. Rohrer est, à proprement parler, le premier ouvrage complet que nous possédions sur la statistique de ces pays. *Quel est le degré de civilisation, quelles sont, en un mot, les forces physiques et morales des habitans de l'Autriche allemande, au commencement de ce siècle?* Telle était la question qu'il s'était proposée, et à laquelle il a, en général, répondu d'une manière satisfaisante.

Ueber die Familie des Lykomedes, etc. (*Recherches archéologiques sur la Famille de Lycomède dans la collection des Antiques de sa majesté le roi de Prusse*); par Levezow; premier cahier *in-fol.* enrichi de 10 planches.

M. le professeur Levezow a conçu le louable projet de nous faire connaître, par livraisons successives, cette précieuse Collection, sous le titre de *Musée des monumens antiques, appartenant à sa*

majesté le roi de Prusse. Ce premier cahier contient la famille de Lycomède, composée de dix statues. Elles appartenaient originairement au cardinal de Polignac, qui les fit déterrer en 1729, non loin de Frascati, dans les ruines d'une prétendue maison de campagne de Marius; elles étaient très-endommagées. Le statuaire Lambert-Sigisbert Adam fut chargé de les réparer; mais, guidé par de fausses suppositions, cet artiste commit erreur sur erreur dans la restauration des parties tronquées, et fut par-là en partie cause de celle commise, en donnant à ces statues le nom de *Famille de Lycomède*. Winkelmann a le premier élevé ses doutes à cet égard; et Levezow, venant à l'appui de l'opinion de ce célèbre antiquaire, prouve: 1°. que ces dix statues ne peuvent avoir jamais formé un ensemble; 2°. qu'elles sont, quant à la forme, le caractère et l'attitude, tellement différenciées, qu'il est impossible qu'elles aient jamais fait groupe; 3°. que ce n'était absolument que les restaurations du statuaire moderne qui avaient pu induire en erreur; 4°. enfin, que la différence de style et de marbre prouvaient clairement que ces statues n'étaient ni du même tems, ni du même artiste. — M. Levezow promet incessamment une nouvelle livraison. Puisse le public encourager une aussi louable entreprise!

Mahlerische Darstellungen der Sitten, Gebräuche, und Lustbarkeiten, etc. (*Tableaux pittoresques des mœurs, usages, et réjouissances publiques des Russes, Tartares, Mongoles, et autres peuples de l'Empire russe*; par J.-G. Geisler, graveur et dessinateur; premier cahier, enrichi de 10 planches.

Cet estimable artiste qui a accompagné le célèbre Pallas à son dernier voyage dans les gouvernemens méridionaux de l'empire russe, nous donne ici une nouvelle preuve de son talent. Ses dessins prouvent qu'il a observé non-seulement en homme profondement versé dans son art, mais en philosophe, qui saisit jusqu'aux plus petites particularités, qui tiennent au caractère national. Le texte, ou éclaircissemens des planches, qui est de M. Hempel, est écrit avec pureté. Il a suivi l'artiste dans tous ses détails; et sa manière de les indiquer n'ajoute pas peu à l'intérêt de la gravure. Si la suite de cet ouvrage est aussi soignée que cette première livraison, il pourra être considéré comme le meilleur supplément aux voyages de Pallas. La partie typographique est soignée; mais il serait à desirer que le texte allemand eût été séparé de la traduction française, de manière à pouvoir acheter l'un sans l'autre.

Ueber den Geist der pohlnischen Sprache, etc. (*De l'Esprit de la langue polonaise*, pour servir d'introduction à l'histoire littéraire de Pologne), par M. le professeur Kaulfuss; 1 vol. in-8. (*Halle.*)

Cet ouvrage se recommande par plusieurs observations nouvelles à l'attention des philologues et de tous ceux qui veulent acquérir des notions exactes sur le génie de la langue polonaise.

ANGLETERRE.

Notre moisson de nouvelles littéraires pour l'Angleterre est fort pauvre par deux raisons. Premièrement, la saison des nouveautés dramatiques est passée; secondement, comme on va le voir, la querelle des imprimeurs et de leurs ouvriers a, pour ainsi dire, suspendu les presses. Voici donc ce que nous avons recueilli en glanant.

Théâtre.

On a donné, pour la première fois, le 26 février, sur le théâtre de *Covent-Garden*, un nouvel opéra comique (*musical farce*) de M. Reynolds, intitulé: *Le lac de Lausanne* ou *le valet sans place*. La musique est de M. Reeve, à l'exception d'un seul air dont on ne nomme pas l'auteur. Le succès a été complet et les applaudissemens *enthousiastiques*. Nous n'avons pu cependant apercevoir les causes de cet enthousiasme dans l'analyse de la pièce que nous avons lue. Elle a deux intrigues, comme cela doit être; l'une porte sur un valet que son maître renvoie sans vouloir lui donner de certificat, mais qui s'en fabrique un lui-même, et se trouve dans tout le cours de la pièce, dans une situation féconde en *quiproquos* et en méprises, entre son ancien maître et le nouveau. Le second pivot de l'opéra est une intrigue amoureuse entre deux jeunes gens qui se trouvent jetés dans plusieurs situations difficiles par les suites d'une dénonciation. Il paraît que l'ouvrage doit son succès en partie à la musique, en partie à des allusions qui ont été vivement saisies contre le ministère actuel.

Nouvelles.

Les libraires de Londres ont présenté le 19 mars une pétition au Parlement, pour demander une organisation plus favorable de leur commerce. Le prix des vivres augmentant tous les jours, les ouvriers exigent une augmentation de leur salaire, ce qui a mis en stagnation l'impression de beaucoup d'ouvrages, et particulièrement des écrits périodiques et journaux littéraires qui paraissent tous les mois. On lit même dans les gazettes que ces journaux ont manqué le 1 d'avril, et sont suspendus jusqu'à nouvel ordre.

M. Mungo-Park, déjà connu par ses voyages dans l'intérieur de l'Afrique, est de nouveau parti, pour s'y rendre, sur le vaisseau l'*Eugénie*. Le but de son voyage est de chercher à établir des relations de commerce entre l'Angleterre et les principales villes de l'Afrique.

Les grandes Bachanales, du Poussin, tableau qui faisait partie du cabinet de Louis XVI, a été vendu à Londres 1,500 guinées.

Sir John Sinclair Baronet, écossais, connu par ses écrits d'économie politique, s'occupe à présent d'un ouvrage intitulé : *Code de la santé et d'une longue vie*. Il y communiquera les résultats de ses propres expériences et des nombreux renseignemens qu'il a recueillis. Son ouvrage sera divisé en trois parties. 1°. Les circonstances qui indépendamment des soins de l'individu, assurent nécessairement sa santé, et lui procurent une longue vie. 2°. Précautions et soins qui conservent longtems la vie et la santé, lorsqu'on n'est pas favorisé par les circonstances qui viennent d'être citées. 3°. Mesures à prendre pour garantir la santé et la sûreté d'un état des dangers auxquelles elles sont exposées.

M. W. H. Ireland, qui prétendit, il y a quelques années, avoir découvert des manuscrits de Shakespeare, et qui trompa tant de prétendus connaisseurs, en produisant les pièces que lui-même avait contrefaites, vient de faire imprimer toute l'histoire de cette imposture littéraire. Il y raconte comment il s'y prit pour contrefaire l'écriture du célèbre tragique anglais, et cite les différentes personnes qui se distinguèrent alors dans cette discussion, en prenant parti pour ou contre lui.

Nécrologie.

L'Angleterre vient de faire une perte sensible dans la personne du docteur Alexandre Geddes, mort le 26 février dernier. C'était un de ces hommes rares, qui joignent aux connaissances les plus étendues et les plus profondes, une gaîté d'esprit qui n'est presque jamais l'apanage des gens voués à l'étude des sciences abstraites. Elevé en France, il en écrivait la langue avec pureté, et tout en s'occupant de son commentaire de la Bible, qui a, pendant trente années de sa vie, fait l'objet de ses travaux les plus assidus, il jetait de tems en tems dans le public, tantôt en anglais, tantôt en français, des pièces de vers que les meilleurs poètes n'eussent pas désavouées, et dont on était bien loin de deviner l'auteur. Les orthodoxes de l'église anglicane ne l'aimaient pas; ils le craignaient, et ne pouvaient lui pardonner de chercher la vérité avec un cœur simple, un esprit dégagé de préjugés. Lord Petre lui faisait une pension de deux cents livres sterlings, qui le mettait dans le cas de donner tout son tems à son grand ouvrage (sa traduction de la Bible), dont il a déja paru trois volumes. La mort lui enleva son bienfaiteur au moment où malade lui-même, il n'était pas sans inquiétudes sur l'avenir: elles furent de courte durée. Le fils du défunt qui avait hérité du cœur généreux et bienfaisant de son père, comme de sa fortune, vint le voir. — Cher docteur, lui dit-il, je suis persuadé que mon père, s'il eût eu le tems de revoir son testament, n'eût pas manqué d'y faire mention de vous d'une manière plus convenable; permettez-moi donc de suivre les intentions que je lui connaissais, en doublant la pension qu'il vous faisait.

Geddes avait recouvré sa bonne humeur avec la santé; il s'était même fait peindre, tout en plaisantant de cette singulière fantaisie d'un vieillard. — Ses amis le croyaient absolument hors de danger, lorsque la mort vint à l'improviste l'arracher de leurs bras. — Sa bibliothèque, aussi volumineuse que bien choisie, est devenue la propriété de lord Petre, ainsi qu'il l'avait desiré.

Le célèbre antiquaire, sir Charles Townley, mort à Londres le 3 janvier dernier, était un des plus zélés protecteurs des arts et des belles-lettres. Son cabinet d'antiques est cité comme un des premiers de l'Angleterre. Il entretenait une correspondance suivie avec les premiers savans de l'Europe. Sir William Hamilton avait été son plus intime ami; il se proposait de donner une

édition de ses œuvres posthumes. Sa bibliothèque est d'un prix inestimable. Beaucoup de gens de lettres indigens ont perdu en lui un bienfaiteur aussi généreux que délicat.

Librairie.

The present State of Peru, etc. L'état présent du Pérou, où l'on traite de la géographie, de la topographie, de l'histoire naturelle, de la minéralogie, du commerce, des mœurs et usages des habitans, de la littérature et des arts de ce pays. Un supplément donne une idée des derniers voyages des missionnaires, et des détails intéressans sur les tribus encore idolâtres qui habitent les montagnes et les districts les plus reculés du Pérou. Dédié à lord Melville ; 1 v. in-4. orné de 20 gravures coloriées. Prix : 2 guinées en feuilles. (Londres, Philipps.)

The Letters, etc. Lettres de Sir Thomas Fitzosborne sur différens sujets, par W. Malmoth. (Cadell et Davie.)

Flim Flams ! or the Life and Errors, etc. La Vie et les Erreurs de mon Oncle, avec les Amours de ma Tante. Ouvrage composé d'extravagances et de bigarrures, de babioles, facéties et lamentations, familières et sublimes, avec des éclaircissemens et des obscurités. Par MM. Tag, Rag et Rob-Tail ; publié au bénéfice de leurs créanciers, ainsi que des érudits amateurs et connaisseurs de l'Europe et du reste du monde. 3 vol. in-8. avec neuf caricatures. Prix : 18 sch. (Hurry.)

Voilà sans doute un titre qui fait espérer beaucoup d'originalité et de plaisanterie ; mais il n'arrive que trop souvent en pareil cas, que l'auteur a épuisé dans le titre tout ce qu'il avait de l'une et de l'autre.

ITALIE.

Les fouilles de Pompéia ont les plus heureux succès. La reine de Naples s'y est rendue avec la famille royale, et en sa présence on a découvert un ancien édifice, dans lequel on a trouvé des vases de la plus grande beauté, des médailles, des instrumens de musique, et, ce qui a plus de prix que tout le reste, une statue en bronze d'Hercule, tuant la fameuse biche, après l'avoir atteinte à la course. Le dessein et la composition de ce groupe sont parfaits. On a aussi

trouvé, dans le même édifice, quelques peintures extrêmement belles, parmi lesquelles on en distingue une représentant Diane surprise par Actéon. Le coloris de Diane égale tout ce que le Titien a jamais produit dans ce genre. En général, cette peinture le dispute à tout ce qu'on a vu jusqu'ici de plus parfait dans nos musées. On dit que la reine fera réparer cet édifice de Pompéia. Elle a aussi donné ordre au chevalier Venuti de faire exécuter à Rome, sous sa direction, en marbre, albâtre et métal, un ouvrage représentant en petit Pompéia, et tout ce que ce lieu célèbre renferme de remarquable. Le chevalier Venuti a déja exécuté un pareil ouvrage, représentant les temples de Pæstum, et l'a présenté à la reine qui l'a fait exposer dans ses appartemens, et a fait présent à l'auteur d'une bague d'un très-grand prix.

L'Académie des Arcades de Rome a reçu parmi ses membres, madame de Staël-Holstein.

Nécrologie.

Le célèbre chevalier Fontana, directeur du musée royal de Florence, mort dans cette ville le 10 de mars, à l'âge de soixante-seize ans, a été enterré dans la chapelle des frères conventuels de la Sainte-Croix, près de Viviani et de Galilée. Son corps a été mis dans un cercueil de plomb, dans lequel on a placé aussi une courte notice de sa vie et de ses travaux, écrite en lettres majuscules sur du parchemin, et renfermée dans une boîte de métal. On connaît les expériences hardies du chevalier Fontana sur le venin de la vipère, ainsi que les préparations anatomiques en cire, exécutées sous sa direction, qui se trouvent au cabinet d'histoire naturelle de Florence.

M. l'abbé Gaetano Sertor est mort le 4 mars à Cento, où il était professeur de l'analyse des idées. Il était connu par un grand nombre d'ouvrages de poésie, et spécialement par celui qui a pour titre *le Conclave*. Il a laissé, par ses dernières dispositions, sa bibliothèque très-bien composée à la ville de Cento, et le reste de sa succession aux pauvres.

FRANCE.

ociétés S savantes.

La classe de littérature et d'histoire ancienne de l'Institut national, a nommé M. Degérando à la place vacante dans son sein, par la mort de M. Anquetil.

La médaille fondée par M. de Lalande pour *le meilleur* ouvrage d'astronomie, a été adjugée par l'Institut, dans la séance du 25 germinal, à M. Harding, qui a découvert une nouvelle planète le 5 septembre dernier, à Lilienthal, près de Brême. Cet habile astronome vient d'être appelé à Gœttingue pour y diriger l'observatoire, devenu célèbre par les observations de Tobie Mayer.

MM. Salieri, maître de chapelle à Vienne, et Marvuglia, architecte à Palerme, ont été nommés par la classe des beaux-arts de l'Institut, associés étrangers; le premier en remplacement de M. Guglielmi décédé, et le second en remplacement de M. Chalderari, aussi décédé.

La société d'encouragement pour l'industrie nationale, vient de publier le programme des prix qu'elle propose, et qui seront décernés en l'an 14 et en l'an 15; savoir : 1°. pour un métier propre à fabriquer toutes sortes d'étoffes brochées et façonnées, 3,000 francs; 2°. pour la fabrication du fil d'acier et de fer, propre à faire les aiguilles à coudre, et les cardes à coton et à laine, 3,000 francs; 3°. pour la fabrication des peignes de tisserand, 600 francs; 4°. pour une machine à tirer la tourbe sous l'eau, 2,000 francs; 5°. pour la fabrication de l'acier fondu, 3,000 francs; 6°. pour un moyen propre à juger de la qualité du verre à vitre, 600 francs; 7°. pour l'amélioration des laines, 500 francs; 8°. pour l'établissement d'un routtoir, suivant les procédés de M. Bralle, 600 francs; 9°. pour la culture d'une plante oléagineuse, 400 francs; 10°. pour la culture comparée des plantes oléagineuses, 600 francs; 11°. pour la culture des prairies artificielles, deux prix de 300 francs; chacun, 600 francs; 12°. pour une reliûre économique, 300 francs, 13°. pour l'encouragement de la gravure en bois, 2,000 francs : total, 17,200 francs.

Prix remis au concours. 1°. Pour la purification des fers cassans froid et chaud, 6000 francs; 2°. pour la fabrication de l'alun, mis doublé, 2,400 francs; 3°. pour la détermination des produits

de la distillation du bois, 1,000 francs ; 4°. pour la culture du navet de Suède, 600 francs ; 5°. pour la culture de la carotte, 600 francs ; 6°. pour la fabrication du fer-blanc, d'une qualité aussi parfaite que celui des meilleures fabriques étrangères, 3,000 francs ; 7°. pour la fabrication en fonte de fer de divers ouvrages pour lesquels on emploie ordinairement le cuivre et le fer forgé, 1,500 francs, 6°. pour une couleur propre à marquer aux chefs les toiles mixtes de lin et de coton en écru, 1,200 francs ; 9°. pour la fabrication des vases de métal, revêtus d'un émail économique, 1,000 francs : total, 17,300 francs.

Nécrologie.

Jean-Baptiste Gaspard d'Ansse de Villoison, professeur au collège de France, membre de l'Institut et de la légion d'honneur, etc., est mort à Paris le 26 avril. C'est une perte irréparable pour la littérature grecque. Il passait sans contestation pour le plus savant helléniste de l'Europe, et il joignait aux vastes connaissances qu'il avait acquises par ses lectures et ses voyages, un grand zèle pour les communiquer et les répandre. Il était âgé de cinquante et quelques années.

M. Junker, auteur d'une grammaire allemande, traducteur d'une partie de la *Messiade* et du *Théâtre allemand*, ancien professeur à l'école militaire et à l'école centrale de Fontainebleau, est mort dans cette ville, âgé de près de quatre-vingt-dix ans.

Madame de Meynières, veuve en secondes nôces du président de ce nom, est morte à Chaillot. C'est elle qui a donné la traduction de l'histoire des Plantagenets et des Tudor de l'illustre Hume. Elle avait aussi publié quelques autres ouvrages.

Nouvelles.

Le conseil des mines a reçu de M. Dubuisson, conservateur du muséum d'histoire naturelle du département de la Loire-Inférieure, plusieurs minéraux trouvés dans les environs de Nantes. Parmi ces substances, les unes n'avaient point encore été découvertes en France, les autres s'y sont rencontrées très-rarement. L'existence de la topaze (fluate de silice et d'alumine, de MM. Klaproth et Vauquelin), soupçonnée par le même minéralogiste dans la carrière de la Chaterie, est un fait que le conseil des mines publiera lorsque M. Dubuisson

l'aura vérifié, de manière à ne laisser aucun doute sur la vérité de la découverte qu'il a annoncée.

M. Hager, connu par plusieurs ouvrages d'une vaste érudition, et par la belle entreprise qui lui a été confiée de publier, à Paris, un dictionnaire de la langue chinoise, avec les caractères chinois, gravés par les soins de Fourmont, s'est occupé d'abord à faire mettre en ordre les 117,000 caractères chinois existans à l'imprimerie impériale. Cet immense travail est achevé, et rien n'arrête plus l'impression du dictionnaire. Ainsi la France aura de plus en plus justifié l'éloge que lui accordent les Anglais même, d'avoir fait connaître à l'Europe savante la littérature chinoise.

THÉATRES.

Théâtre Français.

Le Tartuffe de mœurs, comédie en cinq actes et en vers, par M. Chéron.

Cette pièce avait été originairement représentée sous le titre de l'*Homme à sentimens* ou le *Tartuffe de mœurs*. Le premier titre présentait une idée trop vague. Le mot *sentiment* au pluriel se prend toujours en bonne part, quand on n'y joint point d'épithète. Quelques auteurs ont risqué le mot de *femme à sentimens*, pour exprimer une femme d'une sensibilité romanesque et exaltée; mais cette expression n'a jamais été du *bon style*. L'Académie ne l'a point adoptée, et elle ne se trouve dans aucun ouvrage classique. M. Chéron a donc sagement fait de s'en tenir au titre de *Tartuffe de mœurs*. Ce caractère manquait à la scène française; et il s'y trouve maintenant établi d'une manière très-distinguée.

Le sujet est simple. Sudmer, de retour du Bengale, veut éprouver ses deux neveux. Valsain affecte le dégoût de la société et des plaisirs, l'amour de la retraite, la pratique de la plus pure morale. Sudmer découvre qu'il n'est en effet qu'un hypocrite qui ruine son frère, séduit la femme et la pupille de son ami, s'enrichit par des gains usuraires. Son oncle se présente à lui sous le nom d'un vieillard malheureux. Il l'éconduit et lui refuse le plus léger secours. Florville, joueur, étourdi, prodigue, livré à tous les plaisirs, est doué d'un excellent cœur. Il est franc, plein d'honneur et de délicatesse; toujours gai,

toujours aimable, il fait le bien sans éclat et sans ostentation. Il se montre en toute occasion plein de reconnaissance et de tendresse pour Sudmer, dont il ne cesse de publier les bienfaits. Enfin, le fourbe est démasqué et puni; l'oncle le déshérite et donne toute sa fortune à celui dont l'excellent cœur fait oublier les défauts.

Le fonds de cet ouvrage se trouve dans le célèbre roman de Tom-Jones que M. Delaplace avait plutôt imité que traduit, et dont M. Chéron a publié, il y a quelques mois, une traduction complette aussi fidèle qu'élégante. Blifil et Jones sont le vrai type du Valsain et du Florville de la pièce française. M. Shéridan, en puisant dans la même source, a placé ces deux caractères au milieu d'une foule d'autres originaux, dont se compose sa comédie de (*the School for Scandal*) l'*Ecole de la médisance*. M. Chéron n'a profité que de deux scènes principales de cette comédie, qu'il a parfaitement adaptées à la scène française, en embellissant beaucoup son modèle. La première est la vente que Florville fait à Sudmer son oncle, qu'il prend pour un juif, de tous ses tableaux de famille, seul reste de sa fortune dissipée, en exceptant le portrait de son oncle, que Sudmer offre de lui payer plus que tous les autres ensemble. La seconde est celle où Florville, découvrant derrière un paravent la femme de Gercour, son tuteur, sauve l'honneur de cette femme inconséquente, en refermant le paravent sur elle, et emmène Gercour pour donner à sa femme le tems de sortir de l'appartement de Valsain. Ce trait de générosité de Florville appartient tout entier à M. Chéron, et cette scène traitée, avec une grande habileté, est d'un effet admirable et parfaitement dans le caractère du jeune étourdi.

Il fallait beaucoup d'art pour développer au théâtre un caractère comme celui de Valsain, sans le rendre trop odieux. Le langage mystique du Tartuffe de dévotion, a servi parfaitement Molière. Cette ressource manquait absolument à l'auteur du Tartuffe de mœurs. Quoiqu'il en soit, il a souvent vaincu les difficultés du rôle de Valsain; et celui de Florville présente un contraste si charmant, qu'il soulage le cœur quelquefois attristé par la noirceur de son frère.

Cette comédie est surtout remarquable sous le rapport du style. Il y a longtems que l'on n'a présenté, sur la scène française, un ouvrage aussi bien écrit. Le dialogue est toujours naturel, piquant, et souvent plein de chaleur. Il y a une foule de

vers qui doivent devenir proverbes. Cet ouvrage fait le plus grand honneur à M. Chéron, et doit être mis au nombre des meilleures comédies modernes du théâtre Français.

Théâtre de l'Opéra.

La Prise de Jéricho.

Autrefois les spectacles étaient fermés pendant la semaine-sainte, et la foule se portait au concert spirituel, assemblée toute aussi profane qu'une autre, mais où l'on n'exécutait que de la musique religieuse.

L'Opéra, plutôt pour varier nos plaisirs que pour se conformer à la circonstance, a commencé il y a deux ans à donner des Oratorio, pour lesquels on choisit un sujet sacré auquel on applique les plus beaux morceaux de la musique italienne et allemande. Cela devient un concert qui prend cependant la forme dramatique, sans laquelle les Français aiment fort peu la musique. Le succès de *Saül* a encouragé les auteurs; mais la *Prise de Jéricho* ne vivra pas aussi longtems.

Les auteurs, pour construire leur drame, ont altéré la Bible et changé diverses circonstances. Ils ont fait de *Raab* une prêtresse de *Baal*; ils ne se sont pas contentés de faire tomber les murs de Jéricho au son de la trompette dont les Lévites devaient sonner, en faisant sept fois le tour de la ville; ils ont fait intervenir les anges, ce qui ôte au prodige une partie de son intérêt. Ils ont fait incendier la ville, ce que l'Ecriture ne dit point du tout; enfin *ils ont mis dans* leur opéra tout le fracas et le spectacle qu'ils ont pu imaginer aux dépens du vrai et du vraisemblable.

La musique n'a pas produit tout l'effet que l'on en attendait.

Théâtre Favart.

Le Vaisseau amiral, opéra en un acte.

Le théâtre représente l'intérieur d'un vaisseau. Des matelots et des mousses y exécutent quelques manœuvres. Forbin, jeune lieutenant, y chante assez gaîment son amour et ses regrets pour une épouse qu'il a quittée le jour même de ses nôces, dont un oncle barbare veut le séparer tout-à-fait, et qui se trouve près de lui sous le costume d'un jeune aspirant de marine et sous le nom de Delville. Forbin est chargé par l'amiral de porter en France des nouvelles; son épouse

ne peut cacher sa douleur, le secret de son sexe est presque découvert; un vieux capitaine se charge de l'éprouver. Il propose au prétendu Delville de fumer une pipe sur un baril de poudre. La jeune femme accepte, mais Forbin s'approche, elle se trahit. Survient un grand bruit, la flotte est attaquée par Barberousse; les Français, comme de raison, sont vainqueurs; Forbin et Delville font des prodiges, et tout se termine à la satisfaction générale. Les situations pouvaient être intéressantes, si elles eussent été mieux ménagées; mais la pièce n'est vraiment qu'esquissée. La musique a paru monotone, et à l'exception de l'ariette chantée par Forbin, et d'un autre morceau qui a été rendu avec beaucoup d'expression, il n'y a dans le reste que peu de mélodie. Les accompagnemens sont riches et bien travaillés; mais on peut dire que M. Berton a souvent fait beaucoup mieux.

Théâtre Louvois.

L'Espoir de la faveur, comédie en cinq actes et en prose, de MM. Etienne et Nanteuil.

La méprise d'un page que son prince a chargé de porter un écrin à une femme galante, et qui le remet à une jeune personne noble et vertueuse, fonde toute l'intrigue de cette pièce; et la méprise elle-même, fondée sur ce qu'Amélie était au bal avec la dame en question, et sur la conformité du nom des propriétaires des maisons qu'habitent la dame et Amélie, est de toute invraisemblance; mais on pardonne aisément des fautes de ce genre à l'entrée de l'action, pourvu que cette action plaise ou intéresse. Par malheur, on ne peut donner cet éloge à la pièce de MM. Etienne et Nanteuil. Leurs cinq actes sont employés à développer, d'une manière assez froide, la bassesse de tous les individus qui composent la famille d'Amélie, un seul excepté, et qui tous conspirent à livrer cette jeune personne à la passion imaginaire du prince, afin de s'élever par le crédit dont elle jouira. La pièce finit, comme on le devine aisément, dès que la méprise du page est éclaircie, par la confusion de ces méprisables parens, par la récompense du seul d'entr'eux qui s'est conduit avec honneur et par le mariage d'Amélie. Un seul rôle aurait pu donner de l'originalité et du comique à ce drame. C'est celui de l'un des parens, philosophe hypocrite, qui affiche les principes démocratiques les plus outrés, et qui, au moindre *espoir de faveur*, quitte son costume de Quaker, pour prendre l'habit brodé et les dentelles;

se charge lui-même de suborner sa nièce, et joue le personnage le plus vil et le plus odieux au milieu de cette famille si odieuse et si vile ; mais l'effet que les auteurs pouvaient en attendre, a été manqué parce qu'ils ont fait de leur Xénocrate une caricature. Nous ne dirons rien du style de cet ouvrage. On travaille aujourd'hui pour ce théâtre avec tant de précipitation, qu'on ne peut y soigner son style. On est content, quand on a semé quelques *traits*, quelques mots plaisans; qu'on a fait quelques tirades en antithèses, et quelques scènes en dialogue *haché*, que l'on nomme *coupé* ; mais nous croyons devoir un avis aux Parisiens qui placent la scène de leurs comédies en Allemagne. C'est d'en défigurer un peu moins les mœurs, d'en étudier un peu le costume et de ne point apprêter à rire à nos voisins par des bévues qui annoncent la plus impardonnable ignorance. Les auteurs de la pièce, dont nous parlons, voulant mettre en jeu un prince d'Allemagne, avaient le choix, par exemple, entre beaucoup de titres divers : ceux de prince, de margrave, de duc, de comte, étaient à leur disposition ; ils ont choisi tout exprès celui de grand-duc, parce qu'il n'y a point de grand-duc en Allemagne. Ils ont donné à ce prince un feld-maréchal, dignité militaire qui ne se trouve que dans les grandes monarchies ; ils ont commis d'autres bévues moins graves qu'il serait trop long de relever. On rira peut-être de l'importance que nous mettons à ce genre de fautes ; mais si l'on savait combien il décrédite la littérature française dans l'étranger, on serait de notre opinion.

Théâtre du Vaudeville.

La belle Marie, comédie en un acte.

L'auteur de la belle Marie est l'un de ceux auxquels notre siècle et la postérité devront la fameuse comédie de Fanchon la Vielleuse. La belle Marie, connue sous le nom de *Marion Delorme*, fut aussi une illustre prostituée, dont l'auteur a voulu réhabiliter la mémoire, comme il a si heureusement réussi à le faire pour la Vielleuse des Boulevards. Dans la belle Marie, comme dans Fanchon, on voit des colonels et des marquis aux genoux d'une courtisanne. L'abbé de Lattaignant et M. de Sainte-Luce, assez mince officier, et un petit colonel Francarville forment la cour de la belle Fanchon. La non moins belle Marie a des favoris d'un bien autre calibre. C'est le marquis d'Effiat, c'est le cardinal de Richelieu, qui pourtant ne

paraît pas sur la scène ; c'est le marquis de Cinq-Marcs, le littérateur Saint-Evremond et le poète Benserade. Mais le plus sérieux de ses amans est un lord Buckingham, auquel, suivant je ne sais quelle chronique adoptée par l'auteur, la belle Marion écrivit de suspendre, pendant trois jours, le siège de la Rochelle ; ce qu'il fit au grand détriment des Anglais, qui furent obligés de lever le siège à cause des secours que ce délai donna le tems au cardinal de Richelieu d'envoyer à la place. Voilà donc la belle Marie qui a sauvé les Français, comme autrefois Jeanne d'Arc, mais avec une qualité de moins que l'illustre Pucelle ; et ce n'est pas la faute de l'auteur ; mais sa faute réelle est de n'avoir ni amusé, ni intéressé le public, qui n'a voulu rien voir, dans cet ouvrage, que des pointes et du bel esprit, et qui n'y a trouvé ni action, ni intérêt, ni rien de ce qui constitue l'art dramatique. *Il faut même en chansons du bons sens et de l'art...* Mais Fanchon la Vielleuse n'en reste pas moins un bel ouvrage, et qui continue d'attirer la foule au théâtre du Vaudeville.

Arlequin, tyran domestique, enfantillage en un acte.

Il faut connaître la famille des Arlequins, des Gilles et des Cassandres, pour sentir tout le sel d'une parodie dont ces personnages grotesques forment ordinairement les principaux élémens. Les Arlequins sont les héros, les rivaux préférés, ou les amans passionnés et furieux. Les Gilles sont toujours bernés, et les Cassandres sont renommés pour leur crédulité, leur aveuglement et leur bêtise. Les plus grands auteurs ont subi le joug des parodistes, et c'est toujours le succès qui fait naître la parodie. M. Duval ne peut donc se fâcher d'être traité comme un grand auteur, et il aurait d'autant plus mauvaise grace de n'en pas rire lui-même, que le sel très-doux de l'arlequinade assaisonne des louanges fort bien senties et fort bien exprimées. Toute la malice des parodistes s'est exercée sur le Bermond, beau-frère de Valmont, tyran domestique, qui parle toujours et n'agit jamais, que l'auteur occupe à faire une reconnaissance pathétique avec sa sœur, et à donner des conseils à un fou furieux et incorrigible, au lieu de le mettre en scène d'une manière vive, animée, énergique. C'était bien le cas de faire un Cassandre de ce M. Bermond si discret, si flegmatique, si faible dans ses moyens, si mal-adroit dans ses ses conseils. Le Gilles était tout trouvé dans le Dupré, mari d'une complaisance qui passe le ridicule. Et toutes les inconséquences de Valmont sont assez finement présentées dans le personnage d'Arlequin, qui se montre toujours un grand enfant

capricieux, mutin, colère et contrariant. C'est peut-être là ce qui a fait donner à ce petit ouvrage le titre modeste d'*enfantillage*; et je soupçonne un peu de malice dans cette dénomination tout-à-fait nouvelle. Il y a beaucoup de finesse d'observation, de goût et de bon esprit dans cette parodie, dont les auteurs sont MM. Tournay et Francis.

Thomas Muller, ou les Effets de la faveur.

Le sujet de cette pièce est le même que celui de l'*Espoir de la faveur*, dont nous avons rendu compte au théâtre Louvois. *Thomas Muller* n'a eu qu'un très-médiocre succès *en trois actes*. Les auteurs, MM. Dieulafoy, Chazet et Gersain, se proposent de réduire cet ouvrage à deux actes, et nous attendrons l'issue de cette nouvelle épreuve pour en porter un jugement.

Librairie.

Synopsis Plantarum, seu Enchiridion botanicum, complectens enumerationem systematicam specierum hucusque cognitarum, curante Doct. C. H. Persoon, diversarum societatum membro. Pars prima.

C'était une des idées les plus heureuses pour l'avancement de la botanique, que celle qui vient d'être exécutée dans cette *Synopsis plantarum*. Il s'agissait de procurer aux botanistes un recueil complet, et en même tems un manuel commode pour les herboristes dans toutes les parties du globe. C'est à M. Cramer que nous devons l'exécution de cette idée, confiée par lui à l'un des botanistes les plus habiles de l'Allemagne, M. Persoon, qui, par son séjour à Paris, où il habite depuis plusieurs années, a pu mettre à profit les immenses richesses, les ressources et les lumières qu'offre à la science cette capitale. L'auteur s'est servi de la langue des savans, et l'on a employé pour l'impression le plus petit et le plus élégant des caractères; de sorte que les dix volumes du recueil de M. Wildenow, le plus complet qui existe, se trouvent ici renfermés en deux petits volumes *in*-16, quoique l'auteur ait enrichi son ouvrage de près de 300 *genres nouveaux*.

Le prix du premier volume est de 9 f. et de 18 fr. pour les deux volumes, à Paris, chez Cramer et Henrichs, et Tubingue, chez Cotta.

Nouveau Dictionnaire abrégé, français-allemand et allemand-français, par Ch. Fr. Cramer.

Le format et les caractères de ce dictionnaire sont les mêmes que ceux de l'ouvrage ci-dessus. Il contient quelques milliers de mots de plus que les dictionnaires les plus volumineux et les plus complets que l'on connaisse, et si M. Cramer mérite des éloges pour la composition de son ouvrage, il n'en mérite pas moins pour son exécution typographique, 2 vol. in-16. prix 15 fr. A Paris, chez Cramer et Henrichs, et à Brunswick chez Vieweg.

Régence du duc d'Orléans, faisant partie des œuvres posthumes de Marmontel, historiographe de France, secrétaire perpétuel de l'académie française; imprimée sur le manuscrit autographe de l'auteur; 2 vol. in-12. Prix, 6 fr., ou 2 vol. in-8.; prix 10 fr., Déterville, Petit et Dentu.

Précis historique de la dernière expédition de Saint-Domingue, depuis le départ de l'armée des côtes de France jusqu'à l'évacuation de la colonie, suivi des moyens de rétablissement de cette colonie; en deux parties; par A. P. M. Laujon, ancien conseiller à Saint-Domingue, et en dernier lieu greffier en chef de la juridiction et de l'amirauté du Port-au-Prince. Chez Delefolie, Lenormant, et chez l'auteur, rue Saint-Honoré, vis-à-vis celle Saint-Florentin. Prix 3 fr.

Cette relation n'est point une histoire; mais c'est une des sources les plus pures où l'histoire pourra puiser; les faits y sont rapportés comme ils ont été vus, et la marche des choses a tracé la marche de l'ouvrage. Les localités, les circonstances, les opérations, les motifs, les calculs, sont présentés avec une simplicité, une clarté qui écartent les doutes et qui préviennent les objections.

Galerie politique, ou Tableau historique, philosophique et critique de la politique étrangère, où se trouvent l'aperçu des évènemens qui ont contribué à l'élévation, à la gloire ou à l'abaissement de chaque état; ses rapports diplomatiques, l'analyse de divers traités, et les portraits des monarques, ministres, généraux, etc., qui ont influé sur le sort et la politique de l'Europe, depuis 1780, par M. Gallet; 2 vol. in-8°. Prix, 9 fr., chez Buisson.

Recherches sur l'Art statuaire, considéré chez les anciens et chez les modernes, ou Mémoire sur cette question proposée par l'Institut national de France : Quelles ont été les causes de la perfection de

la Sculpture antique, et quels seraient les moyens d'y atteindre ? ouvrage couronné par l'Institut national, le 15 vendémiaire an 9, 1 vol. in-8. Chez la veuve Nyon, aîné.

OEuvres de Malfilâtre, seule édition complette, précédée d'une Notice historique et littéraire, par M. Auger; 1 vol. in-12. Prix : 2 fr. 50 cent. Chez Léopold Collin.

L'éditeur a pris pour épigraphe de cette collection, le vers de Gilbert :

La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré,

et il en donne la raison dans sa notice historique. Ce morceau, écrit avec la sagesse et la correction de style qui distinguent M. Auger, offre des détails intéressans sur la vie et le caractère de l'infortuné Malfilâtre.

OEuvres de Stanislas Boufflers, membre de l'Institut de France, 2 gros vol. in-18. ornés de neuf belles vignettes, y compris le portrait de l'auteur, dessiné par Marillier, gravées et dirigées par Gaucher; édition plus complette que les précédentes. Prix : 6 fr. Chez Artaud.

L'Art de prolonger la vie humaine, ou l'Hygiène domestique, traduit de l'anglais du docteur Willich, avec des notes critiques et explicatives, par E.-M. Itard, médecin; 2 vol. in-8. Prix : 8 fr. Chez Artaud.

Le Chansonnier du Vaudeville, ou Recueil de chansons inédites de MM. Piis, Barré, Radet, Desfontaines, Dieu-la-Foi, Laujon, Demautort, Ph.-la-Madeleine, Ségur, Armand-Gouffé, Maurice Ségnier, Bouilly, Le Prévost-d'Iray, Joseph Pain, Dupaty, Moreau, Tournay, Longchamp, Jouy, Vieillard, Raboteau, Dubois, Lombard (de Langres), Ravrio, Sewrin, Thésigny, Bourguignon, Ernest, Fontenille et Saint-Félix, tous convives des *Dîners du Vaudeville*, ou auteurs de ce théâtre. Pour faire suite aux *Dîners du Vaudeville*. Première année. 1 vol. in-18. Prix : 2 fr. Chez Léopold Collin.

Le Vaisseau amiral, ou Forbin et Delville; prix 1 fr. 50 cent. chez Henrichs et Vente.

Notice historique sur la vie d'Eustache Bruix, grand officier de l'Empire, inspecteur des côtes de l'Océan, vice-amiral des armées

navales, grand officier de la légion d'honneur, conseiller-d'état, commandant la flotille impériale, par M. Mazeres, son secrétaire intime. Broch. in-8. prix 75 cent. chez Henrichs.

Note des Rédacteurs.

Nous avons cru devoir relever, dans la *Gazette littéraire* du mois de décembre (pag. xlvij), une erreur qui s'était glissée dans la traduction allemande des *Lettres sur l'état des sciences en Danemarck*, insérée dans la *Minerve*, journal justement estimé. Nous avions désigné un peu légèrement peut-être M. d'Archenholtz, rédacteur de la Minerve, comme auteur de cette traduction; mais nous avions donné à entendre en même tems que l'erreur relevée ne pouvait être qu'une faute d'impression. C'est avec plaisir que nous avons vu cette conjecture confirmée dans une lettre que nous avons reçue de M. d'Archenholtz. Nous déclarons de plus, comme il le desire, que la traduction n'est pas de lui, mais de l'un de ses collaborateurs. Les fautes d'impression et les erreurs ne sont malheureusement que trop communes dans les ouvrages périodiques. Nous pensons que leur rectification ne doit offenser aucun rédacteur de journal; nous recevrons avec reconnaissance toutes celles qu'on voudra bien nous adresser, et nous nous empresserons, comme on va le voir, de nous corriger nous-mêmes, lorsque l'occasion s'en présentera. Quant aux nouvelles conjectures de M. d'Archenholtz, concernant le véritable auteur des Lettres sur l'état des sciences en Danemarck, malgré l'estime que nous faisons des talens du rédacteur de la Minerve, il nous permettra de ne lui répondre que par notre silence. Si l'auteur des *Lettres* ne veut pas être connu, personne n'a le droit de le faire connaître. Nous avons cru seulement devoir dire que cet auteur n'est pas danois, non-seulement pour rendre hommage à la vérité, mais aussi pour qu'on ne cherchât plus parmi les littérateurs de cette nation le juge, quoique impartial, de ses rivaux et de ses compatriotes. Nous venons de promettre la rectification de nos erreurs; en voici déja une très-importante. Trompés par d'autres journaux, nous avons annoncé dans notre dernière feuille la mort du célèbre chimiste de Berlin, M. Klaproth; ce n'est pas lui que les sciences ont perdu, mais M. Klaproth, professeur de droit à Goettingue. Par suite de la même erreur, nous avons confondu, dans notre an-

nonce, des faits qui appartiennent à ces deux savans, et nous les avons tous rapportés au même. On doit donc regarder cette annonce comme supprimée, ou du moins n'en adopter que les justes éloges donnés à l'illustre correspondant de l'Institut.

Il s'est glissé, dans le même cahier, une faute d'impression très-grave. Pag. 293, note, ligne 2; au lieu de *Milton*, lisez *Pithou*; c'est-à-dire, le nom d'un érudit au lieu de celui d'un poète.

Puisque nous sommes entrés en conversation, avec nos lecteurs, sur nos fautes et celles d'autrui, nous ne finirons pas cette note sans dire un mot d'un journal de Berlin, qui nous fait beaucoup de reproches, et qui peut-être en mérite aussi quelques-uns. Ce journal, *le Sincère (der Freymüthige)*, fut d'abord partisan de nos *Archives*; depuis, comme on peut se le rappeler, il a jeté des nuages sur le caractère et les vues des Rédacteurs qu'il appelait encore *éclairés* (Voy. Gazette de janvier, pag. ix.) à présent il trouve que ces Rédacteurs sont fort ignorans, que leurs jugemens sont superficiels et dictés par la prévention, ou même par la haine. Nous avons réfuté la première accusation, parce qu'elle touchait à la probité. Nous ne répondrons rien à la seconde; nous livrerons de bon cœur au Rédacteur du *Sincère*, notre ignorance, notre légèreté, nos préjugés. Nous ne sommes pas assez riches pour nous engager avec lui dans un commerce de ce que Voltaire appelait si plaisamment les *honnêtetés littéraires*. Nous laisserons ce soin à la *Gazette du beau monde (für die elegante Welt)*, si toutefois elle est encore écrite dans l'esprit de son dernier rédacteur, feu M. le conseiller Spatzier. Le *Sincère* a aussi pris la peine d'annoncer à ses abonnés l'enterrement prochain des *Archives*; nous répondrons au *Sincère* par le vers de Cliton au *Menteur*:

Les gens que vous tuez se portent assez bien,

Et pour dernier adieu, nous lui souhaiterons d'apprendre mieux son nouveau métier de prophète.

GAZETTE LITTÉRAIRE.

MAI 1805.

RUSSIE.

Il paraît à Pétersbourg un nouveau journal allemand, intitulé le Mercure de Russie (*Russischer Mercur*). Le premier numéro contient plusieurs morceaux qui ne sont pas sans intérêt, entr'autres, un extrait du voyage de Sarutchew dans les parties les plus reculées de la Sibérie, de 1785 à 1793. Le voyage original, écrit en langue russe, fut imprimé à Pétersbourg en 1802. Le second numéro du Mercure Russe est, dit-on, plus intéressant que le premier. Nous donnerons plus bas quelques nouvelles qui en sont tirées.

Un autre journal allemand de Pétersbourg a changé de titre, d'objet, et de rédacteurs; ce n'était qu'une feuille destinée à l'amusement; elle est devenue un ouvrage périodique, où sans négliger l'amusement, on s'occupe aussi de l'instruction. M. Schroeder, bibliothécaire du grand-duc Constantin, le rédige. De tous les morceaux que l'on en cite, celui qui nous paraît devoir offrir le plus d'intérêt, a été écrit par M. de Krusenstern à bord de son vaisseau la Nadeschda, dans la mer du Sud, en avril 1804. Il contient une discussion sur la réalité de l'existence de la Terre de Davies.

Le théâtre russe doit plusieurs traductions de pièces étrangères à madame de Freitag, née en Moravie, mais qui depuis l'âge de sept ans habite Moscou, où son père fut appelé en qualité de professeur. Cette dame, qui a beaucoup d'esprit et de talent, vient d'achever un drame original en langue russe, intitulé *la Femme généreuse*, qui sera bientôt représenté sur le théâtre national.

Le général Alexandre Palitzyn a traduit en russe, et fait imprimer à Moscou le voyage de lord Markartney à la Chine. On dit que les estampes gravées à Pétersbourg sont fort belles.

Le comte de Rostopsin a fait graver, à ses frais, le portrait d'un soldat russe qui fut pris par les Français auprès de Zurich en 1799,

et qui cependant trouva le moyen de se sauver et de conserver pendant sa prison un drapeau blanc, qu'il remit au général de Sprengporten lorsqu'il vint en France.

C'est à tort qu'on a annoncé dans plusieurs journaux, que M. Hermann, professeur d'histoire naturelle à Dorpat, allait faire un voyage en Sibérie avec quelques-uns de ses élèves, aux frais du gouvernement. Ce savant, qui a parcouru l'été dernier une partie de la Finlande russe, va retourner dans ce pays accompagné d'un dessinateur, et l'on croit qu'à son retour, il publiera le journal de ses deux voyages.

Nos lecteurs ne seront peut-être pas fâchés de trouver ici, au lieu des nouvelles qui nous manquent, quelques détails suivans sur un savant qui voulait nous donner une bonne histoire de Russie, et dont le dévouement extraordinaire, à l'objet de ses études, mérite d'être connu. Ce savant, nommé Sellius, vivait à Pétersbourg, vers le milieu du dernier siècle. L'esprit uniquement occupé du plan qu'il avait conçu, il commença par étudier toutes les langues qui le mettaient à même de puiser dans les premières sources. Infatigable dans ses recherches, il crut enfin avoir découvert qu'un certain couvent de Pétersbourg (Alexandre-Newski) possédait une collection précieuse de manuscrits historiques, et autres documens qui y avaient rapport. Il chercha, en conséquence, à faire la connaissance de l'archiery, et le pria enfin de lui accorder l'entrée des archives et de la bibliothèque de ce couvent. Les étrangers, lui répondit ce prélat, et vous autres Allemands surtout, avez pour principe de tout publier; mais notre histoire est si noire, souvent si tragique, que nous nous faisons un devoir de jeter sur elle un voile impénétrable; quant aux manuscrits dont vous me parlez, je ne les connais pas; au moins puis-je vous certifier qu'ils ne sont pas dans le couvent que vous venez de nommer. Cette réponse, qui aurait découragé tout autre, fut, au contraire, un nouvel aiguillon pour Sellius; après plusieurs autres tentatives également infructueuses, il conçut le projet le plus extraordinaire que l'amour des lettres et la passion des recherches ait jamais enfanté. Ne pouvant pénétrer dans ce couvent qui renfermait l'objet de ses plus douces pensées, il revint trouver l'archiery, et lui déclara qu'il se sentait la vocation la plus décidée d'entrer dans le sein de l'église grecque; qu'il voulait, en conséquence, abjurer sa religion, et prendre l'habit religieux dans

ce même couvent. Le prélat étonné, lui fait les plus sages remontrances, lui détaille tout ce que la discipline de cet ordre, un des plus sévères, doit avoir de décourageant pour lui. Sellius persiste dans sa résolution; il prend l'habit, et l'on peut croire que l'on ne songea pas à lui alléger son noviciat. Il soutint cette dure épreuve, et comme il eut constamment l'air de n'être occupé que de jeûnes et de prières, il parvint enfin à dissiper la suspicion qui pesait sur lui, et à se faire ouvrir la bibliothèque et les archives du couvent. La grandeur du sacrifice qu'il avait fait, peut donner une idée du sentiment qu'il éprouva, en n'y trouvant pas ce qu'il cherchait; mais une autre découverte qu'il fit en même tems, en diminua un peu l'amertume. Il se convainquit que l'on avait naguère tiré de ces mêmes archives, une grande quantité de manuscrits, qui avaient été envoyés dans plusieurs couvens de l'intérieur qui étaient désignés, et dont il eut soin de prendre note. Il alla ensuite trouver l'archiery, et lui demanda la permission de faire un pélerinage, lequel, disait-il, lui avait été ordonné par son patron qui lui était aparu en songe. Une aussi pieuse entreprise ne pouvait trouver d'obstacles; il reçut la bénédiction pontificale, se revêtit de l'habit de pélerin, et se mit en route pour visiter tous les couvens de l'intérieur de l'empire. Constamment fidèle à son plan, toutes les chapelles, toutes les images miraculeuses reçurent son hommage; la réputation de son éminente piété le précédait partout; et lorsqu'il se permettait d'approcher des bibliothèques et archives des couvens où il s'arrêtait, ce n'était jamais sans prendre les plus grandes précautions. Souvent il se trouvait amplement dédommagé de tant de sacrifices; mais souvent aussi son attente était cruellement trompée. Il ne perdait pas un instant; il transcrivait, compilait, et lorsqu'il était dans l'impossibilité de faire des extraits, alors il savait adroitement se faire confier les originaux par les bibliothécaires, la plupart tellement ignares, qu'ils lui laissaient emporter sans difficulté les manuscrits les plus rares. Sellius faisait successivement passer cette précieuse récolte à un ami sûr qu'il avait à Moscou; il l'avait déja prié d'avance de lui faire préparer un endroit caché, fût-ce dans un souterrain où il pût à son arrivée, sans crainte d'être surpris, mettre tranquillement à profit le fruit de tant de pénibles recherches. A la nouvelle que tout était heureusement arrivé, il s'empressa de se rendre à Moscou, et il s'enferma pendant six semaines entières, dans une

espèce de cave, parce qu'il ne se croyait nulle part assez en sûreté. Là, jour et nuit occupé à compulser, transcrire et analyser, il ne se permettait qu'à regret quelques heures de sommeil. Lorsqu'il eut enfin épuisé ses manuscrits, il sortit de son tombeau, et reprit la route de son couvent, où il voulait commencer le grand ouvrage dont il venait de rassembler les matériaux; mais sa santé, minée par l'extrême fatigue et le travail des six dernières semaines surtout, le força malgré lui à une *entière inactivité*; *bientôt* il tomba malade; contraint enfin de garder le lit, et sentant sa fin approcher, il écrivit à un ami qu'il avait conservé à Pétersbourg, et lui fit la donation de tous les papiers que l'on trouverait dans sa cellule après sa mort; mais lorsque celui-ci se présenta pour se mettre en possession de l'héritage que lui laissait le défunt, l'archiery lui répondit: *Ne sais-tu donc pas qu'un religieux n'a pas de propriété, et ne saurait conséquemment rien léguer? Ton ami d'ailleurs n'a laissé aucun papier.*

DANEMARCK.

Une somme de 4500 rixdalers, que le gouvernement avait accordée en 1803 au jardin botanique de Copenhague, a été employée en partie à payer les dettes de cet établissement, et en partie à la construction d'une nouvelle serre. Ce jardin, qui possède *environ 5500* plantes de différentes espèces, est ouvert une *fois par semaine* aux curieux, et tous les jours à ceux qui étudient la botanique. La direction, dans son dernier rapport, ayant fait quelques propositions pour l'agrandissement et l'embellissement du jardin, le gouvernement lui a accordé une nouvelle somme de 4000 rixdalers, un revenu annuel de 200 pour les réparations; et de plus, on a fixé que les appointemens des personnes employées au jardin seraient portés à 720 rixdalers, à commencer de cette année.

M. Giesecke, minéralogiste prussien, est depuis quelque tems à Copenhague. On croit que le gouvernement se propose de l'envoyer au Groenland, où il passera quelques années à examiner ce pays sous les rapports de la minéralogie et de la géologie. *Jusqu'ici* des missionnaires religieux (les Moraves), ont pu seuls se décider à passer des années au Groenland, pour la conversion des peuples qui l'habitent. Ce ne sera pas un médiocre honneur pour les sciences,

si M. Giesecke se porte, pour leur seul amour, à faire un pareil sacrifice.

M. Steven, de Friedrichshamm, qui parcourt en ce moment la Géorgie, a rassemblé dans ces contrées et sur les bords de la mer Caspienne, une riche collection d'oiseaux, de plantes, et surtout d'insectes encore inconnus qu'il vient d'envoyer dans sa patrie.

ALLEMAGNE.

Sociétés savantes.

L'UNIVERSITÉ de Landshut a proposé le grade de docteur en philosophie, à celui de ses élèves qui retrouvera le plus complettement, dans les fragmens qui nous restent sur les sectes mystiques de l'antiquité, telles que les nouveaux platoniciens, les pythagoriciens, les gnostiques, les origénistes, et dans les écrits plus modernes des scholastiques, des théosophes, des cabalistes et de l'école de Jacob Boëhm, les matériaux dont M. le professeur Schelling a composé sa philosophie.

M. Harding, inspecteur de l'observatoire de Lilienthal près de Brême, et à qui vient d'être décerné le prix d'astronomie fondé par M. de Lalande, est appelé comme professeur à Goettingue.

M. le professeur Harl, de Berlin, connu par différens écrits, vient d'accepter la place de professeur de philosophie à l'université d'Erlangen. M. le professeur Fichte ira, dit-on, aussi occuper une chaire dans la même université; mais avec l'autorisation de revenir passer les hivers à Berlin.

L'académie royale des sciences de Berlin vient de publier un volume, qui comprend les écrits en langue allemande, et les mémoires en langue française qui ont été lus dans ses séances pendant les années 1801 et 1802.

L'académie royale des beaux-arts et des arts mécaniques de la même ville, a reçu parmi ses membres M. F. H. Wegener, qui a découvert un nouveau procédé pour l'impression des cartes géographiques avec des types mobiles, sans poinçon, à beaucoup meilleur marché qu'on n'a pu le faire jusqu'à présent.

Nouvelles.

M. Goethe a fait dernièrement une nouvelle maladie aussi dangereuse que la première; mais il en est heureusement guéri.

Parmi les artistes qui se réunissent à Dresde, de toutes les parties de l'Allemagne, M. Hartmann, peintre de Stuttgard, *mérite d'être* remarqué. Il établit sa réputation à Rome même par un tableau qui représente Ænée se sauvant de l'incendie de Troye, et qui est aujourd'hui à Pétersbourg. Son allégorie des deux amours (*Eros* et Anteros), aussi ingénieuse que bien exécutée, a été achetée par le prince de Dessau, et l'artiste en a déja achevé une répétition qui, sans doute, ne restera pas longtems dans son attelier. Il vient de peindre un tableau d'autel dont le sujet est J. C. bénissant le calice, et où l'on admire, *dit-on*, la réunion merveilleuse de la force du Carrache et de la douceur de Carlo Dolce. On vante aussi beaucoup un autre tableau de ce peintre, où l'on voit Hébé présentant l'ambrosie à l'aigle de Jupiter.

M. le docteur Richter, de Berlin, a découvert dans le minérai de kobalt des mines saxonnes, un nouveau métal qui a des propriétés communes avec le kobalt et le nickel, mais qui diffère de tous les deux. Il lui donne le nom de niccolan. On trouve les détails de cette découverte dans le journal de chimie de Gehle, (Tome 4, cahier 4.)

Le docteur Gall a été obligé de donner, à Berlin, trois *cours de* sa nouvelle doctrine, pour satisfaire la *curiosité des amateurs*. A Potsdam, la famille royale n'a pas été contente d'un seul cours, et le docteur en a commencé un second. Le *Sincère* nous donne un extrait du discours d'ouverture qu'il prononça à Berlin pour le premier cours, et dans lequel il justifie son système des deux principaux reproches qui lui ont été faits, de conduire au matérialisme, et de détruire la légitimité des châtimens infligés aux crimes par les lois de tous les pays. Sa réponse au premier reproche, nous paraît fondée; mais la seconde nous semble rouler sur un point si délicat, qu'il vaudrait mieux ne jamais le discuter. L'apologie du docteur Gall disculpe les lois que son système paraît accuser, mais elle acquitte la conscience du coupable. Quant au système du docteur, considéré en lui-même, les rapports qu'en font les papiers publics, ne nous mettent point encore en état (je ne dis pas d'en juger, puisque nous ne sommes point compétens sur cette matière),

mais de savoir ce qu'on en juge dans la capitale des états prussiens. Le *Sincère*, dans sa feuille du 16 avril, nous dit, que le célèbre anatomiste Walter, ayant assisté aux démonstrations faites par le docteur Gall, de sa théorie du cerveau, épuisa toutes les objections que son savoir put lui fournir contre cette théorie, et finit par s'avouer convaincu. D'un autre côté, une gazette de Berlin, d'une date plus fraîche, annonce une brochure de ce même anatomiste, dans laquelle il déclare que tout le système du docteur Gall n'est qu'une fable amusante. Quoiqu'il en soit, le docteur, en quittant Potzdam, doit visiter Leipsick, Halle, Dresde, Jena, Weimar, Goettingue, Hambourg, Breslau et Prague, et revenir ensuite à Vienne, où il publiera sa doctrine dans un grand ouvrage enrichi des gravures nécessaires pour l'éclaircir.

Nécrologie.

Le célèbre Schiller est mort à Weimar le 9 mai, d'une fluxion de poitrine, dans la quarante-sixième année de son âge. Il était né dans le Wirtemberg. Sa première profession fut la médecine; mais un penchant décidé l'entraîna bientôt vers la poésie. L'empereur l'anoblit en 1802. Il était conseiller aulique à Weimar, et professeur à l'université de Jena. Nous donnerons plus tard une notice sur cet écrivain, tout à-la-fois poète, historien et philosophe, dont plusieurs ouvrages ont été traduits en français, et dont nous avons donné deux morceaux dans les *Archives*.

Madame d'Hofman, morte à Lochau près de Halle, le 11 février, a légué par son testament, à l'université de cette ville, tous les livres qui lui manquent, et qui se trouveront dans la bibliothèque de feu son mari. Elle lègue, à l'église de Lochau, un capital de 1250 écus, dont les intérêts doivent être accumulés, jusqu'à ce que la somme soit assez forte pour produire un revenu de 150 écus, dont cent seront affectés au pasteur de Lochau, et cinquante au maître d'école. Les intérêts d'un autre capital de 400 écus, doivent être employés à payer les frais d'école des pauvres enfans du village. Enfin la testatrice a disposé d'un autre capital de 1000 écus, dont les intérêts serviront à fournir les secours de la médecine aux pauvres malades de la paroisse.

Théâtre.

Balboa, tragédie nouvelle de M. Kollin, a été représentée pour la première fois à Vienne, le 16 mars, sur le théâtre de la Cour, et a obtenu un succès complet. La scène se passe dans *l'isthme* de Panama; les acteurs sont Espagnols. Le gouverneur Pedrarias, *jaloux* des exploits du brave Balboa, l'a rappelé auprès de *lui*, au moment où il venait de découvrir la mer du Sud. Il a été depuis obligé, par des ordres de la cour d'Espagne, de marier *sa fille à ce même* Balboa qu'elle adore; mais il n'en devient que plus ferme dans le projet de perdre un héros, qui, après avoir éclipsé sa gloire, est devenu son gendre malgré lui. Le moyen lui en est offert par un officier qui trahit Balboa, et remet au gouverneur la copie d'un écrit que ce général doit faire distribuer parmi ses soldats, et parmi les habitans des pays nouvellement subjugués, et dans lequel il annonce qu'il prendra des mesures tout-à-fait opposées à celles que prescrit le gouvernement espagnol. Pedrarias fait arrêter l'officier; Balboa vient demander avec hauteur qu'on le lui rende. Le gouverneur lui apprend qu'il est accusé lui-même de haute trahison; et Balboa demande à être jugé publiquement, pour démontrer son innocence. Le jugement a lieu dans le troisième acte. Balboa, dont les intentions étaient pures, mais qui a violé les lois, est condamné à mort à l'unanimité. Dans les actes suivans, le grand-juge Gerônimo vient consoler Balboa et le préparer à mourir. Les officiers du général forment une conjuration pour le délivrer; mais il rejette leur proposition, et marche à l'échafaud. Son épouse meurt dans sa prison; et *Pedrarias*, désespéré d'avoir perdu sa fille, se maudit lui-même en pleurant sur son corps. On reproche à cette pièce plusieurs invraisemblances; le manque d'action dans les deux derniers actes; un caractère mal développé (celui de Pedrarias), et le peu d'utilité du rôle du grand-juge, l'un des plus beaux d'ailleurs par les sentimens. Mais on accorde à l'auteur un style pur, énergique, et souvent sublime; un esprit juste et élevé; on loue la manière dont il a soutenu le caractère de Gerônimo et de l'épouse de Balboa; on trouve plusieurs situations intéressantes et bien présentées dans sa tragédie; c'en était assez, sans doute, pour la faire réussir.

Une comédie de Schikaneder, jouée sur le théâtre de *la ville*, a été, au contraire, fort maltraitée par les Viennois. Le fond du sujet n'était pas neuf; il s'agissait de l'échange de deux enfans, et, par conséquent, le dénouement consistait dans une double recon-

naissance. Le public l'a sifflé de si bon cœur, que le pauvre auteur a cru devoir s'excuser, sur ce qu'il avait composé cette pièce étant malade. Que ne la jouait-il aussi en bonnet de nuit?

Encore un mélodrame de nos boulevards, transporté sur le théâtre de Vienne, avec la musique du célèbre M. Quaisin! Pour celui-ci du moins, il n'a eu qu'un succès très-médiocre, malgré les talens de la principale actrice, Mlle. Eigensatz. On a trouvé à Vienne la musique de M. Quaisin insignifiante; il faut avouer qu'il y a bien de l'indulgence dans ce jugement.

» Depuis quinze jours, dit le *Sincère*, à l'article Berlin, les *douze Vierges dormantes* reviennent sur notre théâtre. Des trois parties du vieux conte qui porte ce titre, on n'en a fait qu'une, mais de manière que des débris on pourrait en composer une seconde, si la première réussit. Ces contes de vieilles, à la Schikaneder, ont cela de commun avec les polypes, qu'on peut les couper en morceaux sans les détruire; ils semblent être tout cœur et tout tête, parce qu'ils n'ont de tête ni de cœur nulle part. La musique, qui est fort agréable, a soutenu cette mauvaise pièce, dont le succès est dû principalement à la réunion de nos plus jolies actrices qui s'y présentent au public. »

Le 31 mars, il y eut à l'opéra de Berlin, un concert au bénéfice de madame Marchetti Fantozzi, première chanteuse de ce théâtre. M. Filistri, poète de la cour, avait composé pour elle un monodrame, qu'il qualifie de tragédie à la Thespis, parce qu'outre le principal personnage de Callirhoé, il y a introduit un chœur et des danses. Le sujet, pris de la fable, est généralement connu. Callirhoé fuit la maison paternelle pour échapper à ses amans, et chercher un asyle dans le temple de Diane. Mais elle arrive d'abord à un temple de Bacchus, où l'on célèbre une fête pour demander la fin d'une peste qui désole le pays. Le dieu demande que Callirhoé lui soit sacrifiée. Alors le grand-prêtre, qui l'aime, et dont les prières avaient attiré la peste sur ses concitoyens, se tue lui-même, parce qu'il ne peut prendre sur lui d'immoler Callirhoé; et la belle fugitive, touchée de sa passion, se tue après lui. Il paraît que ce monodrame, quoique soutenu d'une assez bonne musique, et de ballets bien exécutés, a fort ennuyé le public de Berlin. Le *Sincère* remarque, à ce sujet, que les personnages très-passionnés, tels que ceux de Médée et d'Ariane, conviennent seuls aux monodrames. Or, dans la fable de Callirhoé, c'est le grand-prêtre et non pas elle, qui est dévoré d'une

violente passion. La pauvre fille, pendant la plus grande partie de la pièce, n'a dans la bouche que des récits, des réflexions et des prières; elle a beau se tuer à la fin, le public ne lui pardonne pas l'ennui qu'elle lui a donné.

Plusieurs auteurs s'occupent à-la-fois à mettre sur la scène l'histoire du siége de Dantzick et du roi Stanislas-Laczinki. Une de ces pièces est déja prête, et sera jouée incessamment à Dantzick. Elle est écrite en vers iambiques. L'auteur n'est point encore connu. On a joué sur le théâtre de la même ville, avec beaucoup de succès, une comédie nouvelle de M. Arnoldi : *Le Voyage après le mariage.*

Un nouvel opéra, *Samaro*, dont la musique a été composée par M. Hutzler, célèbre par son talent pour le cor, et attaché au théâtre de Nuremberg, a eu beaucoup de succès dans cette ville. Les camarades de l'auteur n'avaient rien oublié pour assurer son triomphe, et cette représentation leur a fait beaucoup d'honneur.

Le drame de l'*Abbé de l'Epée* a été dernièrement joué à Lindau d'une manière toute particulière. Le rôle de Théodore y fut rempli par un jeune homme de treize à quatorze ans, qui était effectivement sourd-muet; son instituteur, M. Kauderer, qui avait soigné son éducation, et était même parvenu à lui faire prononcer une certaine quantité de mots, jouait celui de l'Abbé de l'Epée.

Fanchon la vielleuse a fait une si grande fortune en Allemagne, que non-seulement toutes les modes des femmes sont *à la Fanchon*, mais qu'un fabricant de tabac, de Berlin, a conçu le projet de s'enrichir, en offrant, aux pipes de ses compatriotes, un nouveau tabac à la Fanchon.

Annonces.

Le directeur du théâtre de Breslaw, M. Rhode, annonce qu'à compter du mois de juillet, il fera paraître deux fois par semaine, sous le titre de *Didascalies de la scène allemande*, une feuille qui rendra compte de tout ce qui concerne le théâtre allemand; rien n'y sera oublié, depuis la critique des pièces nouvelles jusqu'aux moindres détails d'administration intérieure; ce sera, pour nous servir des expressions consacrées en Allemagne, une statistique et une esthétique complette des théâtres de ce pays. M. Rhode somme, en conséquence, tous les directeurs et directions de spectacles de sa patrie, pour l'avantage desquels il écrit,

de lui envoyer régulièrement les renseignemens nécessaires, et de favoriser le débit de son journal. (Le prix est de six écus ou 24 fr. pour l'année.)

M. Eichhorn, professeur à l'université de Gœttingue, vient de faire paraître les deux premières parties de son *Histoire de la littérature, depuis son origine jusqu'à nos jours*. C'est la refonte entière d'un ouvrage qui avait déja paru, en 1799, sous le titre d'*Histoire littéraire*, et dont la première esquisse avait été publiée, en 1788, par M. Dahler, élève de M. Eichhorn. Ces détails ne sont pas sans intérêt, quand il s'agit d'une aussi vaste entreprise que celle de présenter le tableau des vicissitudes de l'esprit humain dans les arts et les sciences chez toutes les nations civilisées, tant anciennes que modernes. Quel que soit le talent, l'érudition et la célébrité de l'auteur, la tâche est si énorme, elle paraît tellement surpasser les forces d'un seul homme, qu'on a besoin, pour que son exécution inspire la confiance, d'apprendre qu'un savant du premier ordre, qui a déja fait ses preuves dans plus d'un genre, lui a consacré une grande partie de sa vie, d'après un plan approuvé de bonne heure par des juges compétens.

Il est vrai que les Lambecius, les Morhof, les Heumann, les Fabricius, les Denis, les Tiraboschi, les Saxius, les Struvius, les Hamberger, etc. offraient à M. Eichhorn des matériaux précieux; mais il fallait les fondre dans un corps d'histoire, adapté à l'état actuel des connaissances humaines; il fallait ne pas laisser de lacune; et sans traiter une seule partie avec prédilection ou négligence, empêcher que l'ouvrage ne dégénérât en une encyclopédie d'histoires particulières des sciences et arts; ne pas s'appesantir sur les détails, et toutefois ne pas se contenter d'aperçus vagues, ou de raisonnemens non appuyés de faits. M. Eichhorn a parfaitement su éviter ces écueils. Son ouvrage n'est ni une nomenclature sèche d'auteurs et de livres, ni une série de biographies isolées, ni un tissu de raisonnemens trop généraux et sans substance; mais bien véritablement l'histoire de la naissance, des progrès, et de la décadence ou du perfectionnement des sciences et des lettres chez tous les peuples qui les ont cultivées, accompagnée de notices biographiques et bibliographiques aussi riches et instructives, que bien choisies et précises; comme aussi d'observations intéressantes sur l'influence que les nations et les siècles ont mutuellement exercée les uns sur les autres. Pas un homme distingué dans la carrière des inventions ou des lettres, n'est oublié; pas une production littéraire, qui ait marqué en bien ou en mal, n'est omise.

Sans être une histoire proprement dite des progrès de l'esprit humain ou de la civilisation, l'ouvrage de M. Eichhorn en offre tous les traits piquans ou importans dans un ordre lumineux et facile à saisir. La clarté qui y règne est telle, qu'il sera lu avec intérêt, et compris sans peine, par les personnes même qui sont restées étrangères à la plupart des sciences dont les progrès y sont retracés; et sous ce rapport il mérite la préférence sur les essais, d'ailleurs infiniment estimables, qu'ont fait dans le même genre les savans compatriotes de M. Eichhorn, tels que MM. Wald, Wahl, Gaab, Wachler, Meusel, Eschenbourg et Bruns, dont les ouvrages pèchent par des *omissions essentielles*, ou ne sont que de maigres squelettes, suffisans à la vérité pour servir de fil aux professeurs dans leurs leçons, mais trop arides ou trop concis pour être lus avec plaisir et avec fruit par des lecteurs de toutes les classes. Comme la nation française, d'ailleurs si riche en bons livres élémentaires, ne possède pas de manuel littéraire dans le genre de celui-ci, et qu'il paraît devoir être accueilli par les bons esprits, comme remplissant une lacune évidente en littérature, M. Henrichs a pris des arrangemens pour que l'ouvrage de M. Eichhorn puisse paraître très-prochainement en français. L'homme de lettres qui s'est chargé de la traduction, y ajoutera les notes qu'il croira propres à en augmenter l'utilité pour les Français, ou à leur en faciliter l'intelligence; il rectifiera les omissions ou erreurs qui pourraient être échappées à l'auteur, et que sa position, et les ressources qu'elle lui offre, le mettront à même de reconnaître, surtout dans les parties qui concernent l'histoire littéraire de la France et de l'Angleterre.

Les Rédacteurs ajouteront encore, que l'homme de lettres *désigné* ci-dessus est M. Stapfer, coopérateur à ce journal, ci-devant *ministre* plénipotentiaire helvétique près du gouvernement français, et qui avait rempli auparavant en Suisse, d'une manière si honorable et si utile à son pays, les fonctions de ministre des sciences et des arts, auxquelles était joint aussi le ministère des cultes. Avant la révolution, M. Stapfer, alors fort jeune, était déja professeur de philosophie et de théologie protestante à l'université de Berne, et avait fait précédemment plusieurs cours à Gœttingue, entr'autres sous M. Eichhorn lui-même. M. Stapfer s'est particulièrement appliqué à la philosophie, à l'histoire et aux langues. Il s'est acquis beaucoup d'estime par plusieurs écrits, tant en français qu'en latin et en allemand, sur divers sujets de religion, de morale, d'instruction publique, etc.... qui tous déposent de ses lumières, aussi étendues que variées, de la profondeur, de la justesse de ses vues, et de talens qui le placent bien au-dessus de l'emploi d'un simple traducteur.

ANGLETERRE.

Théâtre.

Une nouvelle comédie de M. Colman, intitulée : *Who wants a Guinea ?* ou *The Yorkshire Irishman (Qui veut une guinée ?* ou l'*Irlandais du comté d'Yorck)*, avait attiré la foule au théâtre de *Covent-Garden*, le 18 avril ; mais le nom de l'auteur qu'on met à la tête de ceux qui font leur profession d'écrire pour le théâtre, et le talent qu'il a mis à disposer les matériaux de cette nouvelle comédie, n'ont pu la soutenir que pendant les trois premiers actes ; le mécontentement s'est manifesté au quatrième et au cinquième, et M. Kemble a eu quelque peine à faire écouter l'annonce de la seconde représentation. On attribue ce mauvais succès à la mauvaise qualité de ces matériaux, d'ailleurs si bien arrangés, et que l'auteur a ramassés, dit-on, dans les ruines de vieux édifices, et dans les balayures des rues. Voici une légère esquisse de son sujet. Un M. Delamère, officier dans un régiment employé aux Isles, s'y est marié. Mais au bout de quelques années de bonheur, sa femme l'a abandonné, emmenant avec elle leur fille unique. Delamère au désespoir a quitté son régiment, et est venu habiter le comté d'Yorck, sous le faux nom de Barford. Sa femme, restée en Amérique, se repent, et consacre tous ses soins à l'éducation de sa fille. Celle-ci est parvenue à l'âge de dix-sept ans, lorsque sa mère, sentant sa fin prochaine, la confie à un jeune médecin nommé Henry, qui en est amoureux, pour la ramener en Europe, et tâcher de retrouver son père. A peine arrivés en Angleterre, Henry disparaît. Fanny, la belle orpheline, rencontre fort heureusement un vieux courtier nommé Oldskirt, qui veut bien lui servir de père, et lui procure l'emploi de gouvernante dans la maison d'un M. Torrent, qui habite le comté d'Yorck. C'est ici que l'action commence. M. Torrent loge fort près du village où demeure le père de Fanny : celui-ci entend bientôt parler d'elle ; et le seul obstacle, imaginé par l'auteur pour retarder le dénouement, c'est d'envoyer Fanny par une méprise, non pas dans la maison de M. Torrent, mais dans celle d'un *Lord à la mode*, où elle se trouve exposée aux entreprises un peu brutales d'un seigneur irlandais ruiné. A la fin, cependant le père et la fille se rencontrent ; Henry, qu'on avait *pressé* pour le service de la marine, et qui avait été pris par les Français, reparaît sauvé

de ce double esclavage, et l'on sent bien qu'il épouse Fanny. Le dialogue de cette comédie est vif et spirituel. Le caractère du vieux courtier est original et fort amusant ; et quoiqu'on reproche à l'auteur des pointes et des calembourgs de mauvais goût, il paraît que ce qui a fait le plus de tort à son ouvrage, c'est la ressemblance trop frappante du caractère et de l'histoire de *Delamère*, avec le caractère et l'histoire du baron de Meinau dans *Misantropie et repentir*. C'est surtout cette imitation qui a déplu. Apparemment le public anglais trouve que c'est assez sur son théâtre d'un *misantrope* de cette espèce.

Le 15 avril, une pantomime-tragique avait eu le plus grand succès sur ce même théâtre de *Covent-Garden*. Elle est intitulée : l'*Aggression* ou l'*Héroïne d'Yucatan*. « Ce serait se jouer du bon sens de nos lecteurs, dit un critique anglais, que de vouloir les initier dans le chaos d'absurdités, d'invraisemblances et d'inconvenances qui entrent dans la composition de ce conte mis en action. On s'y est servi des Fables d'Esope et de l'Histoire romaine. On y voit un enfant qui rappelle l'un après l'autre l'esclave Androclès et le rat de la fable. D'abord, il retire une épée de la griffe d'un tigre, et ensuite il le dégage des filets où il est pris en les coupant ou les rongeant ; d'où il résulte que le tigre reconnaissant lui rend à son tour un bon office. » Malgré toutes ces absurdités, la beauté et la variété des décorations ont porté cette pantomime aux nues, et le critique lui *prédit même* un succès durable auprès de la nombreuse classe *d'honnêtes gens*, qui ne vont au spectacle que les jours de fêtes.

Le théâtre de *Drury-Lane* nous fournit aussi deux nouveautés. On y a joué, pour la première fois, avec beaucoup de succès, le 23 avril, un opéra-comique, intitulé : *Le Retour du soldat* ou *Que peut faire la beauté ?* La pièce roule sur trois amours qui finissent, comme de raison, par trois mariages. Deux personnages ont beaucoup amusé le public ; l'un, par la manie des digressions et par celle de recueillir les détails les plus minutieux relatifs aux hommes célèbres ; l'autre, par la gaîté originale que l'on donne sur la scène anglaise à tous les rôles d'irlandais. Quoique cette pièce soit mieux écrite que la plupart de celles du même genre, l'auteur ne s'est pas nommé. La musique est de M. Hook, et a si bien réussi, qu'on a crié *bis* à presque toutes les ariettes ;

mais ce n'est pas une raison d'en conclure qu'elle mérite tous les éloges que les journalistes anglais se plaisent à lui donner.

L'autre nouveauté de Drury-Lane est le *Proscrit vénitien* (*Venetian Outlaw*), drame en trois actes. C'est cet *Abélino* , allemand d'origine , que M. Lewis avait déja produit en Angleterre , dans un roman intitulé : *The Bravo of Venice*, et qui a paru en France sur deux théâtres, l'un desquels, l'*Ambigu-Comique*, le présente encore souvent à l'admiration des boulevards , sous le titre de l'*Homme à trois visages*. Nous y renverrons nos lecteurs. Le drame anglais a été fort applaudi , et l'on ne peut nier que ce sujet n'offre des situations très-fortes et très-variées. L'auteur , pour l'Angleterre , est M. Elliston , comédien de *Drury-Lane* , et c'est à son bénéfice qu'a été donnée la seconde représentation.

Nouvelles.

La *Flora græca* , dont nous avons déja parlé dans notre numéro XV , sera le fruit des recherches du feu docteur Sibthorpe , professeur de botanique à Oxford , lequel avait fait deux voyages en Grèce et dans les pays voisins pour en examiner les plantes, et les comparer aux descriptions que les anciens nous ont laissées. Les fatigues de ces voyages ont abrégé sa vie ; mais pour que sa riche collection de plantes et d'observations ne fût pas perdue , il ordonna dans son testament , qu'on en composât une Flore grecque. Ce travail est confié au célèbre botaniste Ed. Smith , président de la société linnéenne. L'ouvrage aura dix vol. *in-fol.* divisés chacun en deux parties , dont chacune sera ornée de cinquante estampes , ce qui fera mille estampes pour l'ouvrage entier. Les dessins ont été faits sous les yeux mêmes du docteur Sibthorpe , par Ferdinand Bauer , allemand , habile peintre de fleurs. On souscrit chez le libraire White. La première partie du premier volume coûtera dix guinées ; mais à mesure que le nombre des souscripteurs augmentera , on diminuera le prix des livraisons suivantes , d'autant que le docteur Sibthorpe a légué une somme qui subviendra en partie aux frais d'impression. Il a aussi ordonné à ses exécuteurs testamentaires, de publier un *prodome* de ce grand ouvrage en deux vol. in-8. et sans gravures.

M. Rafinesque a rassemblé les matériaux d'une *Flore de Philadelphie*. Il a déja parcouru le Maryland , l'état de la Delaware

et le nord de la Virginie ; il voyage à présent dans la Pensylvanie et le New-Jersey, et il veut visiter également les parties méridionales de l'état de New-Yorck, et Long-Island, de sorte que sa Flore comprendra les plantes d'un pays de plus de deux cents lieues d'étendue.

La société écossaise *(Highland-Society)* fait imprimer les manuscrits des poésies d'Ossian, en langue gallique, qui ont été le sujet de tant de contestations. On sait que feu Macfarlane en a laissé une traduction latine. On l'imprime également en deux vol. in-8.

Il paraît deux nouveaux journaux littéraires, intitulés *Medley* et *Censura literaria*. On dit peu de bien du premier, mais on espère beaucoup de l'autre.

Le nouveau roman de Godwin (*Fleetwood*) trouve toujours beaucoup de lecteurs ; mais on ne croit pas qu'il soit jamais placé parmi les romans classiques. L'auteur ne sait pas se plier au ton aisé du grand monde ; on trouve qu'il philosophe trop souvent, et trop sur le ton de l'école ; aussi la plupart des femmes qualifient-elles son ouvrage de *sot fatras (stupid stuff)*. Il a cependant des beautés, et ce qui le prouve, c'est qu'il se fait lire.

On imprime une histoire complette de la ville de Dublin, par J. Warburton.

M. Benet, riche particulier, a découvert parmi ses papiers de famille, une collection de lettres très-considérable et très-importante. On y distingue, surtout, la correspondance de Charles I, avec le prince Rupert et d'autres personnages importans de cette époque, pendant la guerre civile, et lorsque le prince Rupert commandait. Un des ancêtres de M. Benet était secrétaire de ce prince. Ces documens, si intéressans pour l'histoire, ne tarderont pas à être imprimés.

Librairie.

The Life and Pontificate, etc. Vie et Pontificat de Léon X, par Will. Roscoe ; 4 vol in-4°. avec des gravures (Cadell).

Nous ne connaissons encore que le titre de cet ouvrage; mais le nom de l'auteur, déja connu d'une manière si avantageuse par la

Vie de Laurent de Médicis, doit nous en donner la meilleure opinion.

The History of Great-Britain, etc. Histoire de la Grande-Bretagne, depuis la révolution de 1688, jusqu'à la paix d'Amiens en 1802, par Will. Belsham. Tomes XI et XII, qui complètent l'ouvrage. Prix des 12 vol. 5 guinées (R. Philipps).

La Correspondance de la comtesse de Pomfret, avec la comtesse d'Hertford, depuis duchesse de Somerset, que nous avions annoncée dans le n°. XI, vient de paraître en 3 volumes in-8. Prix, une guinée (R. Philipps). En recourant à notre première annonce, on verra combien cette correspondance doit avoir d'intérêt.

Archives of philosophical Knowledge, etc. Dépôt de connaissances philosophiques, ou Manuel des découvertes et des perfectionnemens des étrangers dans les sciences physiques, mécaniques et expérimentales, par M. Lambert.

Tel est le titre d'un nouveau journal, destiné exclusivement à recevoir la traduction des mémoires étrangers sur les sciences qui viennent d'être désignées. Le premier numéro, qui vient de paraître, a été fort bien reçu du public.

Le libraire White vient de mettre en vente, au prix d'une guinée, un vol. in-4°. composé de divers poëmes tirés du journal du feu docteur Carlyle, et qu'il avait écrits pendant son voyage dans l'Asie mineure, la Syrie et la Grèce, lorsqu'il se sentait inspiré par les souvenirs et les beaux sites dont ces contrées sont remplies. On a orné ce volume de deux vues, l'une de la source du Scamandre, et l'autre de l'aqueduc du Simois.

A Northern Summer, etc. Un été du Nord, ou Voyage autour de la Baltique, en Danemark, Suède, Russie, et dans une partie de la Pologne et de la Prusse, pendant l'année 1804, par J. Carr. 1 vol. in-4°. orné de gravures (R. Philipps).

The Bettyana, etc. La Bettyade, poëme, où l'on montre la marche et les progrès du jeune Roscius, par G. M. Woodward. Prix, 2 sch. 6 d. (3 fr.)

Isabel, traduit de l'espagnol de Garcilasso de la Vega, avec d'autres poésies traduites du grec, de l'italien, etc. par R. Walpole. 1. vol. in-8°. (Cadell et Davies.)

The Rival Chiefs, etc. Les Chefs rivaux, ou la Bataille de Meve,

par Anne Millikin, auteur de plusieurs autres romans, 1 vol. in-12. Prix, 3 sch. 6 d. (4 fr. 20 c.)

Villanova, ou le Château ruiné, par Catherine Selden, 2 vol. in-12. Prix, 7 sch. (8 fr. 40 c.)

The Secret of the Cavern, Le Secret de la caverne, par madame Burke, 2 vol. in-12. Prix, 8 sch. (9 fr. 60 c.)

The Nun and her Daughters, etc. La Religieuse et ses filles, ou Mémoires de la famille de Courville, 4 v. in-12. Prix, 18 sch. (21 fr. 60 cent.)

(Ces quatre romans sont publiés par les libraires Lane, Newman et Compagnie.)

ESPAGNE.

Il a paru nouvellement, à Madrid, un poëme, dont le sujet avait déjà été traité plusieurs fois en épisodes, mais n'avait point encore eu l'honneur d'être chanté seul et pour son propre intérêt. Voici le titre de cette nouvelle production : *La peste, poema en un canto, por el Dr. D. Manuel Isidoro Asez Y Villagrafa.* Au reste, si Jérôme Fracastor, de Vérone, a bien pu consacrer trois chants à un fléau si peu poétique, qu'il fut obligé de lui créer un nouveau nom, pourquoi D. Manuel Isidore Asez Y Villagrafa ne serait-il pas libre de donner un chant à la peste, fléau très-poétique au contraire, et que personne ne craint de nommer?

ITALIE.

Le célèbre sculpteur Locatelli, de Vérone, est mort à Milan dans sa soixante-dixième année. Il cultivait aussi les lettres, et possédait presque toutes les langues vivantes; on trouve des ouvrages de son ciseau à Vérone sa patrie, à Venise, à Londres, et jusques dans les Indes.

SUISSE.

Le projet de la nouvelle organisation de l'académie des écoles de Berne, dont M. le doyen Ith et M. le conseiller Muttach ont été les principaux rédacteurs, a été définitivement adopté. Plusieurs professeurs sont déjà nommés; de ce nombre est M. Haller, petit-fils du grand Haller. A l'exemple de son aïeul, il préférera, sans doute, aux postes avantageux qui lui avaient été offerts chez l'étranger, le bonheur plus doux de vouer tous ses talens au service de sa patrie.

HOLLANDE.

Les amateurs de musique d'Amsterdam desiraient depuis longtems d'entendre le fameux oratorio de Handel, le *Messie*, tel qu'il a été arrangé par Mozart. Ils ont eu ce plaisir le 29 mars dernier. La société de musique, connue depuis 1796 sous le nom d'*Eruditio musica*, a fait exécuter ce chef-d'œuvre dans la nouvelle église réformée, par plus de 300 musiciens, sous la direction du célèbre Fodor. L'effet a été aussi grand qu'on devait l'attendre. Les paroles ont été chantées en allemand, et avec beaucoup d'expression; les auditeurs de cette nation se sont plaints seulement d'un chanteur, qui a estropié quelques mots de leur langue.

FRANCE.

Sociétés savantes.

La classe de la langue et de la littérature françaises de l'Institut national, a tenu le 11 floréal sa séance publique pour la réception de M. Dureau de la Malle, élu à la place vacante par la mort de M. le cardinal de Boisgelin. Une traduction de Tacite, la meilleure que nous possédions, est le principal titre qui a ouvert à M. Dureau les portes de l'académie française. Son discours écrit avec élégance, plein de chaleur et orné de figures brillantes et hardies, a été applaudi à plusieurs reprises, et a obtenu un succès universel. L'auteur y a développé des vues ingénieuses sur les difficultés de l'art

de traduire, sur la différence des langues anciennes et de la nôtre, sur les devoirs du véritable critique, sur l'utilité d'une société établie pour fixer la langue ; il a terminé son discours par un éloge très-animé de son prédécesseur, éloge où l'on a surtout applaudi le tableau d'une sédition élevée dans la ville d'Aix, et calmée par M. de Boisgelin qui en était alors archevêque. Il est fâcheux que M. Dureau, qui traite si bien des choses qu'il sait, ait voulu, on ne sait pourquoi, parler de celles qu'il ignore. En voulant caractériser les langues du Nord, il les a toutes confondues dans le portrait, peut-être un peu chargé de la langue anglaise. A quoi bon apprendre aux gens versés dans les langues étrangères, qu'il ne connaît lui-même ni l'allemande, ni la danoise, ni la suédoise, ni la russe, qu'il n'est nullement obligé de savoir ? S'il a voulu faire un compliment à notre idiôme, aux dépens de ceux qu'on parle depuis le Rhin jusqu'à la Néva, il aurait pu songer qu'il avait parmi ses auditeurs des habitans de cette vaste partie de l'Europe, et qu'ils auront dû rire de ces coups d'encensoir dont notre bonne nation française n'est que trop portée à se gratifier elle-même aux dépens de qui il appartiendra. C'est à regret que nous mêlons cette censure aux justes éloges que nous avons donnés au discours de M. Dureau. Mais la justice et l'impartialité doivent appartenir à notre journal plus qu'à tout autre, d'après le titre qu'il a adopté.

M. François (de Neuf-Château), dans la réponse qu'il a faite en qualité de président, au récipiendaire, a versé des larmes et répandu des fleurs sur la tombe du bon roi Stanislas, duc de Lorraine, mort en 1765.

Le défaut de tems n'a pas permis à M. Morellet de lire un *éloge de Marmontel*, annoncé dans le programme, et que tous les assistans ont regretté.

La séance a été terminée par la lecture de quelques fragmens d'un poëme en vers libres sur *la Conversation*, par M. Delille. On a applaudi beaucoup de vers spirituels et piquans ; mais on attendait du Virgile français quelque morceau plus digne de son talent et de la solemnité de la séance. Quoiqu'il en soit, on peut dire qu'il en a eu les principaux honneurs, et par les applaudissemens qui l'ont accueilli à son entrée dans la salle, et par ceux qu'on a prodigués aux éloges que les deux orateurs lui ont adressés dans leurs discours.

La classe d'histoire et de littérature ancienne, a nommé à la

place vacante par la mort de M. Dansse de Villoison, M. Brial, ex-bénédictin, savant très-versé dans l'histoire de France. Il avait pour concurrent M. Lanjuinais.

La Société d'agriculture du département de la Seine a tenu, le 8 floréal, une séance publique très-intéressante. On a surtout remarqué un rapport de M. François (de Neuf-Château) sur le concours relatif au perfectionnement de la charrue. Le prix proposé pour cet objet était considérable. Mais parmi un grand nombre de pièces qui ont concouru, et dont plusieurs ont mérité d'être distinguées, aucune n'a remporté le prix. La société a seulement distribué cinq médailles à cinq des concurrens. La seconde a été décernée à M. Jefferson, président des Etats-Unis. « On ne peut voir sans intérêt, a dit l'auteur du rapport, le premier magistrat d'une si grande république, attacher son nom et sa gloire à la perfection du labourage ; c'est un trait remarquable dans l'histoire de notre siècle, et dans celle du nouveau monde. L'Amérique a reçu sa charrue de l'Europe ; il serait beau que l'Amérique renvoyât à l'Europe son présent perfectionné. »

L'Académie, établie à Draguignan, vient d'annoncer pour sujet du prix qu'elle distribuera dans sa séance publique de floréal an 14, consistant en une médaille d'or de cent quatre-vingt-douze grammes, l'éloge du célèbre Massillon, évêque de Clermont, né auprès de Fréjus. A la même époque, elle accordera une somme de 300 fr. au meilleur éloge en vers du Bailli de Suffren, vice-amiral, également né dans cette contrée.

Le collège de France présente au gouvernement, pour remplacer M. de Villoison dans la place de professeur de langue grecque, M. Corraï, médecin très-versé dans cette langue. M. Corraï est né dans une des isles de la Grèce.

Nécrologie.

Les arts ont à regretter la perte de M. Bridan, célèbre statuaire, professeur de l'ancienne académie de peinture et de sculpture, et ensuite des écoles spéciales des mêmes arts. Il a succombé le 8 floréal à de longues infirmités causées par un travail trop assidu. Ses principales compositions sont un groupe de l'Assomption, en marbre, placé dans la cathédrale de Chartres ; trois statues de six pieds de proportion, Vauban, Bayard, qui ornent la galerie du palais des

Tuileries, et Vulcain, qu'on voit au jardin du Luxembourg. Son dernier ouvrage est le buste de M. Cochin, fondateur de l'hospice qui porte son nom, et dont l'exécution lui avait été confiée par le gouvernement.

Nouvelles.

La fête annuelle à la mémoire de la Pucelle, libératrice d'Orléans, a été célébrée en cette ville le 18 floréal. Parmi les circonstances qui ont donné de l'intérêt à cette solemnité, on parle avec éloge de la représentation d'une tragédie en trois actes, intitulée *la Mort de Jeanne d'Arc*. Cette pièce sera, dit-on, jouée à Paris. Le maire d'Orléans a décerné à l'auteur, au nom de la ville, une des médailles qui ont été frappées lors de l'inauguration de la statue de Jeanne d'Arc.

On vient de découvrir à Rouen, en creusant dans le jardin du monastère des Filles du Saint-Sacrement, la partie basse de la tour où fut enfermée Jeanne d'Arc. Sous le plancher de cette salle basse, se trouve un puits, ou cul de basse-fosse, dans lequel on voit plusieurs anneaux de chaîne presqu'entièrement rongés par la rouille. On doit continuer les fouilles.

THÉATRES.

Théâtre Français.

Les Templiers, tragédie en cinq actes, par M. Raynouard.

Le succès de cette pièce n'a point été contesté; et quoiqu'on dispute sur son mérite, on ne dispute point sur le talent de l'auteur. En revanche, le fonds même du sujet, l'innocence des Templiers est devenu l'objet de beaucoup de discussions publiques et particulières. Nous pouvons même assurer que leur procès va être revu, presque juridiquement. Nous attendrons que la tragédie de M. Raynouard soit imprimée, pour en parler avec étendue; car elle le mérite. Nous pouvons le féliciter, dès à présent, d'avoir vaincu la plupart des difficultés que présentait un pareil sujet; d'avoir soutenu l'attention et obtenu les applaudissemens du public pendant cinq actes, par le seul mobile de l'héroïsme, de la magnanimité, du mépris de la mort. *Les Templiers* sont, en quelque sorte, le commentaire de l'essai de Schiller *sur le Sublime*, que nous avons donné dans notre numéro XV. Nous ne dirons pas comme certains

critiques, que faire naître l'intérêt de ce sentiment, est une nouveauté sur la scène française, car il domine dans les belles tragédies de Corneille; mais en disant que M. Raynouard nous rappelle Corneille, nous croirons l'avoir suffisamment loué. Son style est noble, correct, et généralement exempt d'affectation. On peut relever plus d'un défaut dans le plan et la conduite de sa pièce; mais plusieurs étaient inséparables de son sujet. Au reste, les Templiers attirent toujours au théâtre français la même affluence. Ce n'est peut-être pas encore une réponse suffisante aux critiques; mais c'est une raison de plus pour nous, d'attendre, avant de hasarder notre jugement, que tout le monde, s'il est possible, soit de sang-froid.

Théâtre de l'Opéra.

Acis et Galathée.

Ce ballet a donné lieu à des discussions très-vives, que la plupart des journaux ont rendues publiques, et qui ont retenti jusqu'au fond des boudoirs de nos petites maîtresses. Tout le monde savait qu'il était de *Duport*. On prétendait que le maître de ballets de l'Opéra, usant d'un droit fondé sur l'usage, ne le laisserait pas représenter; mais on a renversé des lois plus importantes que celles de l'Opéra, et dans ce pays-là, les innovations, loin d'être dangereuses, doivent contribuer à nos plaisirs, par la variété qu'elles y mettront. Duport a donc eu la permission de faire représenter son ballet, et l'honneur d'un succès complet. Il a été doublement couronné comme auteur et comme acteur.

Son sujet, à cela près de deux ou trois fautes de mythologie, est bien traité; mais on n'est pas aussi difficile dans un ballet que dans un poëme. Les amours d'Acis et de Galathée sont intéressans; le cyclope Polyphème vient troubler leur union; son rustique amour et ses manières peu délicates forment un contraste frappant avec leur amabilité. Comme dans toutes les compositions de ce genre, le tyran succombe, et les amans goûtent un bonheur que tous les dieux du ciel et de la terre viennent assurer et partager.

Une composition variée, des groupes frais et gracieux, des pas légers, une exécution brillante et un grand ensemble, en fallait-il davantage avec le nom de Duport, pour faire courir tout Paris?

Théâtre Louvois.

Le faux Valet-de-chambre, comédie en un acte.

Cette pièce, dit-on, avait été jouée autrefois en trois actes à la comédie italienne. Elle était morte, à ce qu'il paraît, de sa belle mort; l'auteur qui a voulu la ressusciter, n'a réussi qu'à lui procurer une seconde mort, mais violente. Les sifflets en ont fait justice, et nous ne reviendrons pas sur leur arrêt.

Le Portrait du Duc, comédie en trois actes, en prose, de MM. Joseph Pain et Metz.

La scène se passe en Allemagne, comme dans *l'Espoir de la faveur*; mais ici, l'un des auteurs est allemand, aussi les mœurs et les convenances de son pays y sont-elles plus fidèlement gardées. Dans un château, voisin de la capitale d'un petit état d'Allemagne, vit un vieux baron de Waldembourg, grand chasseur, mais homme d'ailleurs assez nul. Il a près de lui sa fille, jeune personne fort aimable, et sa sœur, dont le goût dominant est pour les médailles et la science physionomique. Le nouveau souverain du pays est attendu d'Italie où il a voyagé; Mlle. de Waldembourg, la tante, a fait copier son portrait en miniature pour le porter en médaillon. Caroline, sa nièce, a connu, pendant son séjour au couvent, le frère d'une de ses amies, nommé Charles Lindorf, officier des gardes; et cette amie, lorsqu'elles se sont séparées, lui a fait présent du portrait de Charles Lindorf. Pendant que Caroline, *seule sur la scène*, le contemple et reproche à l'original son oubli, *arrive un domestique* qui apporte à Mlle. de Waldembourg le portrait du prince; Caroline le reçoit, et continue à s'occuper du portrait de son amant. Surprise par sa tante, qui, heureusement prend le portrait de l'amant pour celui du duc, n'ayant jamais vu ni l'un ni l'autre, Caroline est forcée de la laisser dans son erreur. On fait paraître ensuite un chevalier de Guntersblum, qui a voyagé en France, et n'en a rapporté que des ridicules, mais qui doit épouser Caroline le lendemain. Il fait ses arrangemens avec le père, lorsque Lindorf arrive à son tour. Mlle. de Waldembourg le prend pour le duc; il le nie et s'en rapporte à Caroline qui entre, pour certifier qu'il est bien Lindorf. Mais quelle est sa surprise, lorsqu'il l'entend l'appeler, *comme les autres*, *votre Altesse* et *Monseigneur!* Il en apprend bientôt la raison, et se voit forcé comme elle à laisser subsister l'erreur générale. Nous n'entrerons point dans les détails de toutes les scènes plaisantes que

cette méprise fait naître. On sent bien que la vérité doit enfin se découvrir, que Guntersblum est renvoyé, et que Lindorf épouse Caroline. Il y a dans cette pièce deux autres personnages assez plaisans, et qui sont essentiels à l'intrigue, un oncle de Lindorf et son valet. Le dialogue est gai et naturel; et nous savons très-bon gré aux auteurs d'y avoir épargné les pointes, les antithèses, et ce qu'on appelle aujourd'hui le *trait*, sans trop pouvoir définir ce que c'est. Mais cette pièce, malgré le succès qu'elle a obtenu et qu'elle mérite, n'est pas assez importante pour que nous en donnions une analyse suivie. Si nous en avons détaillé l'exposition, c'est qu'elle offre un exemple peut-être unique d'une fourberie, commencée et soutenue sans qu'on puisse rien reprocher à la délicatesse des acteurs. Il était en effet bien difficile que Caroline, devant épouser le lendemain Guntersblum, avouât à sa tante qu'elle avait le portrait de Lindorf; et quant à Lindorf, il était de sa délicatesse et de son honneur de ne pas démentir Caroline.

Théâtre Favart.

Délia et Verdikan, paroles de M. Elleviou, musique de M. Berton.

Le public a traité cet ouvrage un peu sévèrement; les journalistes ont été plus sévères encore: heureusement que le jugement de ceux-ci n'est pas sans appel, et que le public rapporte souvent le sien.

Délia et Verdikan, ouvrage d'un acteur justement aimé, n'est pas sans défauts; du côté du style surtout, il pêche par la *prolixité*; mais on y trouve beaucoup de connaissance de la scène, et avec quelques corrections, l'ouvrage aurait pu être fort agréable. C'est encore une méprise occasionnée par un portrait qui sert de base à celui-ci. Il est, comme le *Portrait du Duc* joué à Louvois, une imitation de la *Petite ville allemande* de Kotzebue. L'auteur a transporté la scène en Perse, afin de mettre, dans sa pièce, tout le charme que la beauté des costumes et les mœurs orientales pouvaient fournir. Nous n'entrerons pas dans les détails de l'intrigue. Les coupures faites depuis la première représentation, sont vraiment heureuses, et le jeu des meilleurs acteurs de l'Opéra-Comique, la musique de *Berton*, et l'indulgence que l'on a naturellement pour un homme dont le talent a souvent contribué à nos plaisirs, feront rester la pièce au répertoire, où l'on en suppose qui lui sont inférieures.

Thomas Muller, ou *les Effets de la faveur*, comédie en deux actes.

Ce sont à-peu-près les mêmes ressorts que MM. Etienne *et* Nanteuil ont fait mouvoir dans leur comédie en cinq actes, intitulée; *l'Espoir de la faveur*, dont nous avons donné l'extrait dans le numéro du mois dernier. *Thomas Muller*, réduit en deux actes, a eu plus de succès qu'en trois actes; mais au total, ce *sujet est trop* grave, ou du moins, il n'est pas traité assez gaîment *pour le* Vaudeville. On y trouve cependant de très-jolis couplets, des mots très-heureux, quelques aperçus comiques, et c'est à-peu-près tout ce qu'on peut raisonnablement exiger dans ce genre léger. Si par hasard on rencontrait au Vaudeville un plan bien conçu, des caractères bien tracés, et des scènes filées avec art, ce serait une bonne fortune à laquelle il ne faudrait pas s'accoutumer.

L'Athénée des Femmes, comédie en un acte.

On ignore le nom de l'auteur de cet ouvrage, qui n'a eu qu'un jour d'existence. On est toujours mal reçu à Paris quand on veut aiguiser la satyre contre les femmes. Que ce sexe aimable étudie la chimie, l'anatomie, qu'il se plaise à dessiner le nu et l'écorché, qu'il préside des athénées, cela est assurément fort ridicule. Mais c'est une mode qui passera comme bien d'autres, et ce sera le caprice du jour qui chassera le caprice de la veille. Mais qu'un auteur de petits couplets veuille trancher du Molière, et prétende faire une révolution dans l'empire de la mode, c'est assurément ce que les femmes ne lui permettront point. Ce qui aurait pu cependant solliciter quelque indulgence pour l'auteur de l'*Athénée des femmes*, c'est que son ouvrage n'est rien moins que ce qu'il devrait être pour opérer cette révolution. Ses épigrammes sont fades, ses pointes mal aiguisées, son style de mauvais goût et de mauvais ton; enfin, la pièce entière est sans finesse, sans esprit, sans délicatesse. Il n'y avait donc pas de quoi se fâcher. Rien de plus innocent qu'un pareil ouvrage. Il a été jugé et condamné avec rigueur sur l'*intention*. Il aurait dû être acquitté sur *le fait*.

La Parisienne à Madrid, comédie en un acte.

Un Espagnol épouse une Parisienne. Jaloux à double titre, il veut éprouver la fidélité de sa femme; il feint de voyager, et reste à Madrid. Il écrit des lettres datées d'une province éloignée; il fait

plus; il se déguise, il vient soupirer sous les fenêtres de sa femme, et fait sa déclaration à l'espagnole aux accords de la mandoline. Son valet Pedro le sert dans toutes ces épreuves. Cependant sa femme ne s'occupe que de son mari absent; il est toujours présent à sa pensée, et tellement présent, qu'elle fait son portrait de mémoire, qu'elle cache soigneusement à la curiosité de Pedro. Un jardinier qu'elle a mis dans ses intérêts, parvient à découvrir que le soupirant n'est autre que le mari. Il en instruit sa femme, qui se propose alors une petite correction à la parisienne. Elle fait la coquette, répond à la déclaration, et donne un rendez-vous de nuit. Alors le mari revient subitement chez lui, croit trouver sa femme fort embarrassée. Mais elle le reçoit avec toutes les démonstrations d'amour accoutumées, et l'air et le maintien de l'innocence. Le mari est indigné, mais il se contient. A l'heure du rendez-vous donné, il feint de sortir pour des affaires de haute importance, et retourne à son poste de soupirant. Fidèle au rendez-vous, la Parisienne jette l'échelle de corde et se retire. Le faux amant est bientôt monté avec son valet Pedro; il ne trouve personne; mais au travers de la porte d'une chambre voisine, il voit un portrait d'homme; il ne doute pas que ce ne soit celui d'un rival. Il éclate; il n'hésite plus à se faire connaître. La porte s'ouvre; il voit son portrait; sa femme paraît; le jaloux est confondu et *corrigé*.

Ce court énoncé laisse voir assez d'invraisemblances, pour que nous nous dispensions de les détailler. Il n'est pas nécessaire non plus de dire que le fonds de cet ouvrage se trouve dans une foule de comédies connues: *la Gageure imprévue*, *Pauline*, *le Jaloux*, etc. etc. ont fourni à l'auteur toutes ses situations. Cependant l'ouvrage a eu beaucoup de succès. A quoi tient donc le succès au Vaudeville? c'est ce qu'il faut apprendre surtout aux étrangers. La réussite d'un ouvrage à ce théâtre tient beaucoup à un choix d'airs heureux, de refreins bien placés, de jolis morceaux d'ensemble. Ce choix demande un certain tact qui n'est pas donné à tout le monde. Une grande comédie est la peinture des mœurs; elle doit vivre dans la postérité: le public est plus sévère à son égard, et il exige, avec raison, un plan, des caractères, du style, des situations vraisemblables et bien amenées. Mais un vaudeville n'a rien à faire avec la postérité; il est toujours très-bien quand il amuse et rappelle de jolis airs; quand il offre un dialogue naturel, de l'esprit sans calembourgs et sans prétention, et le ton de la bonne compagnie. C'est-là ce qui distingue tous les ouvrages légers de M. Maurice, auteur de la *Parisienne à Madrid*.

Annonces.

M. Scip. Bexon, vice-président du Tribunal civil, auteur du *Parallèle des lois pénales d'Angleterre et de France*, et du *Développement de la théorie des lois criminelles*, publie aujourd'hui le prospectus d'un nouvel ouvrage qui doit paraître dans le cours de vendémiaire prochain, et qu'il dédie à l'électeur de Bavière. Le titre est, *Application de la théorie des lois à l'homme considéré dans ses penchans et dans ses passions; au droit primitif des sociétés et à leur droit particulier*, ou *Code criminel fondé sur les règles de la morale universelle, sur le droit des gens ou primitif des sociétés, et sur leur droit particulier dans l'état actuel de la civilisation.* Les lois criminelles peuvent être regardées comme des remèdes malheureusement trop nécessaires aux maladies des hommes en société. Aussi l'auteur, en habile médecin, a-t-il d'abord songé aux remèdes préservatifs; et avant d'ordonner d'appliquer les uns et les autres, il a aussi étudié la constitution et le tempérament de son malade. A la tête de son ouvrage, il a placé une analyse des principales législations criminelles anciennes et modernes, depuis les tems les plus reculés jusqu'à nos jours. Il a ensuite employé son premier livre à traiter des moyens indirects, politiques et moraux pris dans l'homme même, pour prévenir les actions dangereuses à la société, et assurer son repos indépendamment des lois et des peines; et dans le livre II, il a donné l'application de ces moyens dans un *Code de police administrative*. Le livre III contient les principes et les dispositions fondamentales d'un code criminel. C'est cette première partie de l'ouvrage de M. Bexon, qui, déja communiquée à l'électeur de Bavière, lui a valu des encouragemens si honorables de la part de ce prince, et la permission de publier l'ouvrage entier sous ses auspices. Les trois livres suivans contiendront : l'un, *le Code de police pénale*; l'autre, *le Code des délits*; et le sixième, *le Code des crimes*. Dans le livre septième et dernier, l'auteur exposera les motifs des principales dispositions contenues dans ces différens codes, et discutera celles des codes qui leur paraissent opposés. Le succès des premiers ouvrages de M. Bexon, les témoignages qu'il a reçus de l'approbation de plusieurs souverains et de plusieurs habiles jurisconsultes, sont de sûrs garans du mérite de ce nouveau travail, dont le but est si important au bonheur des nations et au repos de la société. On peut déja juger, par le plan que nous venons d'exposer en l'abrégeant, de l'étendue et de la justesse des vues de l'auteur, ainsi que de son habi-

leté à classer les matériaux que lui fournit sa vaste érudition en matière de jurisprudence. L'ouvrage formera deux volumes in-4. de six cents pages au moins chacun; ils paraîtront tous deux dans le courant de vendémiaire ou d'octobre. Le prix de la souscription, qui restera ouverte jusqu'au premier messidor, est de 24 fr. Le prix de l'ouvrage sera ensuite porté à 30 fr. (On souscrit chez l'Auteur, rue de Braque, n°. 15.)

Monumens celtiques, ou Recherches sur le culte des pierres, précédées d'une notice sur les Celtes et sur les Druides, et suivies d'étymologies celtiques, par M. de Cambry, membre de l'académie celtique, etc. etc. in-8. avec figures.

M. de Cambry, auteur de plusieurs ouvrages intéressans, parmi lesquels on distingue la statistique du département de l'Oise, a profité de quelques momens de loisir pour développer les idées qu'il avait annoncées dans son voyage au Finistère.

Ses recherches, sur le culte des pierres, ne se bornent point à la simple description de ces blocs de granit isolés, qui portent l'empreinte de la main de l'homme, et que le tems n'a pu renverser : les antiquités celtiques réclament, dans cet ouvrage, tout l'intérêt qu'inspire l'érudition et le charme des souvenirs attachés au sol que nous habitons. Démontrer que les Celtes, les Gaulois et les Francs étaient le même peuple : que la langue des anciens habitans de la Celtique s'est conservé dans l'idiôme de la Bretagne, province qui n'a jamais été conquise ; et par l'identité du vieux celte, du breton armoricain et du gallois, chercher à prouver que ce ne peut être un peuple obscur que celui dont le langage avait envahi une grande portion du continent : tel est le but et le résultat de l'ouvrage de M. de Cambry.

Ce livre est propre à faire naître le goût des antiquités nationales. Quelque opinion que l'on ait de l'état ancien de la Gaule, ce peuple offre un champ immense aux recherches des historiens.

Librairie.

Histoire de la révolution de Danemarck en 1660, par laquelle l'autorité monarchique devint illimitée en ce pays, et la couronne héréditaire, d'élective qu'elle était auparavant; traduite de l'allemand de Spittler, par Soulange Artaud, assesseur de la société royale de Gœttingue, et correspondant de la société philotechnique

de Paris; 1 vol. in-12. Prix : 1 fr. 80 cent. A Metz, chez Collignon, et à Paris, chez la veuve Richard, Levrault et Henrichs.

Essai historique sur le commerce et la navigation de la mer Noire, ou Voyage et entreprises pour établir des rapports commerciaux et maritimes entre les ports de la mer Noire et ceux de la Méditerranée; ouvrage enrichi d'une carte où se trouvent tracés : 1°. la navigation intérieure d'une grande partie de la Russie européenne et celle de l'ancienne *Pologne*; 2°. le tableau de l'Europe, servant à indiquer les routes que fait le commerce de Russie, par la mer Baltique et la mer Noire; 3°. le plan des cataractes du Nieper; 1 vol. in-8. Prix : 5 fr., chez H. Agasse.

Quatrième livraison du *Cornélius-Népos français*, ou Notices historiques sur les généraux, les marins, les officiers et les soldats qui se sont illustrés dans la guerre de la révolution, par Châteauneuf. Prix des quatre volumes qui ont paru jusqu'à présent, 6 fr. Chez l'auteur, rue Neuve-des-Bons-Enfans, n°. 16, et chez les directeurs des postes. Ce nouveau volume contient des notices sur les généraux Kellermann, Delaborde et Dufour, et M. le capitaine Sannier, de la marine.

Voyage à Cayenne; par Louis-Ange Pitou, dit *le Chanteur*, déporté à Cayenne. 2 vol. in-8°. Prix, 6 fr. A Paris, chez l'auteur, rue des Vieux-Augustins, n°. 57.

Nouvelle Bibliothèque des Romans, dans laquelle on donne l'analyse raisonnée des romans anciens et modernes, français et traduits dans notre langue, avec des anecdotes, des notices historiques et critiques, concernant leurs auteurs et leurs ouvrages, etc. etc. Par une société de gens de lettres. Septième Année, tome 6. Le prix de l'abonnement est de 25 fr. pour Paris, et de 35 fr. franc de port. Chez Demonville, Dentu et Henrichs.

Tendimer, ou la Monarchie espagnole, suivi de *Guillaume-le-Conquérant*, d'*Agénor et Zélie*, drame; d'un *Essai* en trois chants *sur la Fronde*, et de plusieurs pièces tant en vers qu'en prose. Par de Grozan. 1 vol. in-12. Prix, 2 fr. Chez Arthur Bertrand.

Le Comte de Corke, surnommé le *Grand*, ou la Séduction sans artifice, suivi de six nouvelles, par madame de Genlis; seconde édition; 2 vol. in-12. Prix, 3 fr. 60 cent. Chez Maradan.

Cinq Nouvelles helvétiennes, par M. M***; 1 vol. in-12. De l'imprimerie de Didot l'aîné. Chez Ant. Aug. Renouard.

Le Fond du Sac renouvelé, ou Bigarrures et Passe-tems critiques de l'Aristenete français, de la ci-devant académie des sciences et arts de Marseille, seconde édition, considérablement augmentée; 3 vol. in-8. Prix, 3 fr. Chez Capelle et Renand.

Poésies de J. Ch. G. Duault, vol. in-18. Prix, 2 fr. 25 c. Chez Debray.

Ce joli recueil, publié déja depuis quelque tems, mérite néanmoins d'être de nouveau recommandé aux amateurs de la poésie légère.

Péters, ou *le Petit Chevrier*, par Lombard (de Langres). Un vol. in-12. Prix, 2 fr.; chez Léopold Collin.

Les presses de Didot viennent d'enrichir la librairie d'une belle édition de Gresset, ornée de six figures en taille-douce, d'après les dessins de Moreau le jeune. Prix, 7 fr. 50 cent. Chez Bleuet jeune.

SUPPLÉMENT

ÉTATS-UNIS.

Parmi les institutions nombreuses qui ont été formées pendant le cours de l'année 1804, le public en a distingué trois, aux succès desquelles il prend un grand intérêt. La première est une société d'agriculture, établie à Washington, sous la protection spéciale du gouvernement. Le président des Etats-Unis, agronome très-éclairé, les chefs de l'administration, les sénateurs et les députés au congrès en sont membres nés: riche de la dot que cette société-mère a reçue du gouvernement, et des nombreuses souscriptions de ses associés et correspondans, elle vient d'acquérir une maison décente, un champ de trente arpens, un commencement de bibliothèque, la belle collection de charrues et autres instrumens aratoires, qui

jadis appartenait au général Washington. La forme de son administration, le nombre et la succession de ses membres, le capital qu'elle peut posséder (spécifié en boisseaux de bled), toute son organisation a été fixée par sa charte d'incorporation, qui constitue cette association en corps politique, et en assure l'existence à perpétuité : les réponses aux nombreuses questions qu'elle envoya peu de tems après sa création aux sociétés des différens états, doivent, dit-on, former un ouvrage très-intéressant, qui va être publié.

La seconde institution est l'établissement d'un jardin botanique dans les environs de New-Yorck : on n'y voit encore qu'une bien faible partie des trésors du règne végétal. Mais les amateurs de botanique s'empressent d'envoyer tout ce qu'ils connaissent d'intéressant dans leurs cantons. La charte d'incorporation que les souscripteurs ont obtenue, est entièrement conforme aux vues des fondateurs de ce jardin des plantes, et suivant l'usage, consolide la permanence de cet utile établissement. Aussitôt que la grande serre sera terminée, les états méridionaux s'empresseront d'envoyer tout ce que leur climat produit de plus rare et de plus intéressant.

La troisième institution est celle d'une académie des beaux-arts (Voy. la gazette du mois d'août 1804). C'est à M. Livingston qu'est due la première idée de cet établissement. Le public en a si vivement senti l'importance, que, longtems avant l'arrivée des plâtres dont il a fait présent à cette académie naissante, le nombre des souscripteurs de 25 piastres était déja de 180. M. Vandeline, notre compatriote, qui réside à Paris depuis plusieurs années, où il est devenu un peintre habile, nous a aussi donné quelques beaux tableaux.

GAZETTE LITTÉRAIRE.

JUIN 1805.

TURQUIE.

L'IMPRIMERIE turque, établie à Scutari, est toujours en activité. Les ouvrages qu'elle vient d'achever ont été récemment annoncés dans la *Gazette générale de littérature* de Hall ; l'un traite de la grammaire, l'autre du dogme. Le premier est intitulé : *Izharal Moarrib* ; le second, *Sevherh Bergwi*. Les négocians de la Bukarie, qui sont à Constantinople, y achètent tous les livres persans qu'ils peuvent trouver, ce qui les rend rares et chers. Il paraît que la littérature persane commence à fleurir dans la Bukarie, en même tems qu'elle cesse d'être cultivée parmi les Turcs.

Le chevalier Italinsky, envoyé de Russie, a fait succéder à son goût pour les antiquités l'étude des langues arabe et persane, et rassemble une bibliothèque orientale qui sera très-précieuse. Il possède un manuscrit complet des *Mille et une nuits*. On connaît ses commentaires sur les vases publiés par Tischbein, dont il a donné les trois premières parties ; la quatrième est également finie, quoiqu'elle n'ait point encore paru.

RUSSIE.

L'ACADÉMIE des sciences de Pétersbourg a donné des places d'adjoints à plusieurs savans ; on nomme parmi eux M. le professeur Scherer, M. Hermann, ci-devant inspecteur du collège académique, et M. Kreutz, ci-devant instituteur à Moscou. M. Kreutz a été aussi nommé substitut de M. Koehler à l'Hermitage ; on sait que celui-ci va faire en Crimée un nouveau voyage d'antiquaire.

Tout fait espérer que l'université de Moscou sera bientôt dans l'état le plus florissant. Les savans étrangers qui y occupent des

chaires, MM. Fischer, Hoffmann, Buhle, Goldbach et autres, reçoivent du public des preuves multipliées de bienveillance, qu'ils méritent par leur zèle et leur activité. Les leçons des professeurs de médecine sont aussi très-fréquentées. Parmi les professeurs russes, on distingue M. Sochatzkoy, pour l'æsthétique, et M. Strachow, pour la physique. Des personnes du plus haut rang, et même des dames, assistent au cours de ce dernier. Les professeurs étrangers enseignent en langues latine et française.

M. le professeur Fischer a disposé, *dans le meilleur ordre*, le musée de l'université. Il y a placé sa propre collection; mais l'établissement s'est principalement enrichi de celles qui lui ont été données par le prince Urussow et par le chevalier Paul-Gregorewitz Demidoff, de qui l'université a reçu, entr'autres présens, un cabinet de dix mille monnaies ou médailles, et une fort belle bibliothèque. On établit un nouveau laboratoire pour le professeur de chimie; on s'occupe d'agrandir le jardin botanique, et l'on se propose d'y bâtir un observatoire sur le plan de M. Goldbach. On attend cet été M. Voss de Hall et M. Koek de Mayence. La chaire de statistique, vacante par la mort de M. Grellmann, a été donnée à M. Heym, qui donne aussi des leçons de commerce en langue russe.

Il s'est formé, auprès de l'université de Moscou, une société médico-physique, qui aura des honoraires, des membres ordinaires et extraordinaires, et des correspondans.

Il paraît, depuis le commencement de l'année, à *Moscou*, une *gazette littéraire* en langue russe, rédigée par M. le professeur Buhle. Quelques-uns des littérateurs russes, les plus distingués, se sont joints à lui et aux autres littérateurs allemands, pour revoir les traductions faites en russe des analyses d'ouvrages étrangers.

Les représentations pressantes des libraires de Péterabourg ont sauvé des glaces la cargaison littéraire de ce vaisseau qui y fut pris l'année dernière. La perte a été cependant très-considérable. Ce qu'on a le plus admiré dans les livres sauvés, ce sont les magnifiques éditions des poètes français, où la typographie et l'art de la gravure semblent avoir voulu se surpasser. Quelques-uns de ces ouvrages coûtent plusieurs milliers de roubles. On croit qu'ils ne manqueront pas d'acheteurs.

Un particulier du gouvernement d'Astracan a envoyé à Péters-

bourg, au ministre de l'intérieur, des racines et des feuilles d'une plante très-commune dans son pays, et en même tems de la farine et du pain faits de ces racines. Il s'est trouvé que cette plante n'est autre que le lys d'étang (*Butomus umbellatus*, *Linn.*), connu dans toute l'Europe et même en Sibérie. La farine a toutes les qualités de la farine ordinaire. Le pain est bon et n'a qu'un peu d'amertume. On fait maintenant des expériences sur sa qualité nutritive. Il y a déja longtems que les Ostiaques et les Kalmyckes mangent de ces racines. L'empereur a fait un présent considérable au particulier qui a imaginé le premier d'en faire de la farine et du pain.

L'ambassade destinée pour la Chine, consiste en 239 personnes. Dans ce nombre, on compte entr'autres le colonel Auvray, appartenant à la suite de l'empereur, et cinq officiers du même corps, parmi lesquels se trouve le fils de l'académicien Schubert. Le conseiller d'état et académicien Schubert part en qualité d'astronome; MM. Rudolfsky et Adam, adjoints de l'académie des sciences, s'occuperont de tout ce qui concerne l'histoire naturelle; M. van Suchtelen, frère du maréchal-général des logis de ce nom, fait le voyage comme historiographe, etc. L'ambassade part en trois divisions, qui trouveront à chaque poste cinq cents chevaux de relais. Leur rendez-vous est à Irkuzk. La dernière division partira de Pétersbourg à la fin de juin. De Kjachta, qui fait la frontière, jusqu'à Pékin, il y a encore 1100 verstes.

SUÈDE.

La Société militaire de Stockholm a reçu du roi le titre d'Académie des sciences militaires. Le baron de Rayalin, vice-amiral, en a fait des remercimens au roi, de la part de cette société, dont il est président.

Description des Cataractes et du Canal de Trollhaetta en Suède; avec un précis historique, par A. F. Skjoeldebrand; 1 vol. in-4. (Stockholm.)

Le plan de ce canal, qui avait déja été tracé il y a près de trois cents ans, avait éprouvé de si grandes difficultés dans l'exécution, que, nonobstant sa grande importance (il joint la mer Baltique à celle du Nord), on ne s'en occupait plus que faiblement, lorsque le zèle et l'activité infatigable de quelques particuliers, en surmontant

à peu de frais, et en peu d'années, tous les obstacles que la nature opposait, depuis deux siècles, à ce louable projet, montrèrent ce que peut le génie de la mécanique et de l'art, lorsqu'un gouvernement éclairé le seconde. L'auteur de cet ouvrage, déja connu par un voyage pittoresque très-intéressant, nous donne sur ces hardis et pénibles travaux, tous les détails qui peuvent intéresser non-seulement les gens de l'art, mais encore toutes les classes de lecteurs en général.

DANEMARCK.

La Société des sciences de Copenhague, a décerné, à M. le professeur Muller, le prix d'une médaille d'or qu'elle avait proposé pour la meilleure dissertation sur deux cornets d'or très-extraordinaires, qui sont conservés au cabinet du roi, et qui furent trouvés près de Gallahuus, l'un en 1639, l'autre en 1734.

Il vient de s'établir un théâtre à Drontheim, en Norwège. Nous croyons que ce sera le troisième ou peut-être le quatrième où l'on représentera des ouvrages dramatiques en langue danoise. Les autres sont à Copenhague, à Christiania et à Odensee.

ALLEMAGNE.

Nouvelles.

On a publié dans le *Sincère (der Freymüthige)* un rapport sur les visites faites, par le docteur Gall, dans les prisons de Berlin et de Spandau, qui contient les faits les plus curieux et les plus extraordinaires. L'auteur du rapport ne veut pas être connu; mais le rédacteur du journal s'est rendu garant de son authenticité. Les personnes qui accompagnaient le docteur Gall dans ces visites, sont nommées. C'étaient, à Berlin, tous les préposés de la prison de la ville (*Stadt-Vogtey*), des juges, des médecins, et le professeur Wildenow; à Spandau, il était accompagné de la même manière, et entr'autres par M. le conseiller Hufeland. Il est difficile de choisir des témoins plus respectables. Au reste, le rapport dont nous parlons et dont l'auteur est, dit-on, l'un des membres les plus éclairés des tribunaux de Berlin, n'est signé ni de lui, ni d'aucun des témoins que l'on cite.

Le but du docteur, dans ces visites, était d'ajouter de nouvelles expériences à celles qui fondent son système; le but de ceux qui l'accompagnaient, était de mettre à l'épreuve et le système et la sagacité de l'auteur. Les résultats exposés dans le rapport, ne pouvaient être plus favorables à sa gloire. Le docteur, en appliquant ses principes, non-seulement distinguait le voleur de l'assassin, mais parmi les voleurs, au nombre de cinq cents, de tout sexe et de tout âge qui lui furent présentés, il discerna très-bien ceux qui, malgré ce vice, avaient de la bonté dans le caractère, ceux qui avaient des talens, et quels talens. On a déja parlé, dans les journaux français, de ce tailleur à qui le docteur Gall reconnut l'organe des arts, et qui se trouva être en effet un faux-monnoyeur très-habile. Notre observateur découvrit aussi cet organe dans un cordonnier nommé Tropp, et on lui dit ensuite que Tropp avait appris, sans maître, l'art de l'horlogerie. Bien plus, en examinant sa tête de plus près, le docteur lui reconnut l'organe propre aux comédiens; or, le crime de Tropp est précisément d'avoir joué le rôle d'officier de police, pour escroquer une somme d'argent. Si le système se perfectionne, on connaîtra bientôt les organes de toutes nos capacités jusques dans les moindres nuances.

Le docteur ayant reconnu dans plusieurs prisonniers ceux des langues, des couleurs et des nombres; on vérifia que ceux à qui ils appartenaient, dans le premier cas, parlaient plusieurs langues; dans le second, aimaient les fleurs, les tableaux et les habits bigarrés; dans le troisième, faisaient facilement des calculs de mémoire.

Parmi les nombreux exemples que nous fournit ce rapport, nous n'en citerons que deux. Le docteur Gall reconnut à un voleur de la prison de Berlin, outre l'organe du vol, celui de la bonté et celui de la théosophie; mais de ces deux-ci, le dernier était dominant. Le sujet interrogé, témoigna dans ses répenses beaucoup de répugnance à joindre la violence aux larcins, et un penchant très-décidé pour les sentimens religieux. On lui demanda ce qu'il regardait comme plus criminel, de ruiner un pauvre ouvrier, ou de voler une église, vol dont aucun individu ne souffrirait? Il répondit que ce qu'il y avait de plus affreux, était de voler une église, et que jamais il n'irait jusques-là. A Spandau, on présenta au docteur une femme condamnée à une prison perpétuelle pour cause d'infanticide, et qui n'a jamais témoigné aucun remords.

Notre observateur lui reconnut d'abord l'organe du meurtre ; puis il découvrit que celui de l'amour maternel lui manquait entièrement.

Après de pareilles découvertes, on ne sera plus étonné d'entendre dire que le docteur Gall en fit beaucoup d'autres dans ces visites, et qu'il vérifia l'organe de la vanité, de la coquetterie, de l'insubordination, de la musique, et celui d'un vice qu'on ne nomme guère, quoiqu'il fût moins honteux parmi les Grecs que parmi nous. On est quelquefois tenté *de plaisanter sur les conséquences d'un pareil système.* Il semble qu'un *monarque* n'ait plus besoin d'en étudier un autre. Si, comme on l'a dit souvent, le premier talent d'un souverain est de connaître les hommes, il n'aura plus qu'à palper le crâne de ceux dont il voudra se servir. Avec la théorie du docteur Gall, il choisira d'une manière infaillible, et ses ministres et ses généraux, et même les savans et les artistes qu'il voudra pensionner. Un père fera choix d'un gendre aussi facilement et aussi sûrement, et pour peu que l'utilité fasse oublier la bienséance, les époux seront de même en état de se choisir à coup sûr. Mais l'envie de rire passe bien vîte, lorsqu'on voit le docteur Gall découvrir également l'organe du vol dans un grand nombre d'enfans de douze à quinze ans, qui, rangés de front, avaient tous un air de famille ; lorsqu'on le voit *conseiller d'enfermer un de ces enfans pour la vie*, parce qu'il ne sera jamais qu'un fripon. Faut-il donc croire qu'il existe réellement des individus irrévocablement destinés au crime ? Nous l'avons déja dit dans le dernier numéro de cette feuille, *le docteur Gall* peut justifier son système du reproche qu'on *lui fait d'ôter* aux châtimens que les lois infligent, leur légitimité ; quelle que soit la cause qui rende un homme dangereux, la société a le droit de se mettre à l'abri de ses entreprises ; mais la conscience du coupable n'est-elle pas tranquillisée par le système du docteur Gall ? A tous les reproches qu'on lui fera, il n'aura qu'à faire tâter au médecin du tribunal, telle éminence ou telle cavité de son crâne. Il serait au moins utile que le docteur examinât, si, dans tel fripon devenu homme de bien (et il en existe), l'organe du vol ne s'est pas oblitéré, et si, par conséquent, le moral ne peut pas reprendre sur le physique la supériorité vicieuse que celui-ci avait usurpée d'abord.

Nous ne donnerons point ici de détails sur la discussion qui s'est établie entre M. Walther, célèbre anatomiste de Berlin, et le

docteur Gall, ou ses ayant cause. Les observations physiologiques de celui-ci, insérées dans le *Freymüthige*, ne sont point de notre ressort. Nous répéterons seulement, d'après les journaux, que le docteur Gall, quelle que soit la vérité et l'utilité de son système, est parti de Berlin comblé des faveurs de la cour, et plus riche d'environ trente mille francs qu'à son arrivée. On trouve à Paris, chez Henrichs, l'*Exposition de la doctrine physionomique du docteur Gall, ou nouvelle théorie du cerveau, considéré comme le siège des facultés intellectuelles et morales.* Un vol. in-8. Prix, 3 fr.

Le roi de Prusse a proposé deux prix, le premier de deux cents ducats, et le second de cent, sur la question suivante : « Peut-on prouver, par des faits positifs, que les miasmes pestilentiels de la fièvre jaune s'attachent à une substance inanimée, sans perdre de leur malignité ; que les substances qui en sont infectées peuvent agir sur des personnes bien portantes, et propager ainsi l'épidémie ? »

Les deux plus habiles graveurs de médailles de Berlin, en ont exécuté chacun une à l'honneur du docteur Gall. La meilleure est, dit on, celle de M. Loos, qui représente l'effigie du docteur avec cette inscription allemande : *Im forschen kühn, bescheiden im behaupten*, (*hardi dans la recherche, modeste dans l'affirmation.*) Le revers offre une tête de mort que l'on dévoile.

La société militaire de Berlin a fait imprimer le quatrième volume de ses *Mémoires*; mais on n'en a tiré qu'un nombre d'exemplaires égal à celui des membres de la société. On sait qu'elle est composée de deux cents officiers de tout grade, et sous la protection immédiate du roi.

Le docteur Nosselt professeur de théologie, et MM. Eberhardt et Wolff, professeurs de philosophie, viennent d'être élevés, par le roi de Prusse, au rang de conseillers-privés.

Il paraît certain que le célèbre Voss, traducteur d'Homère et de Virgile, auteur de *Louise*, poète également distingué dans le genre lyrique et dans le pastoral, et le plus habile versificateur d'Allemagne, va quitter le séjour de Jena pour se rendre à Heidelberg, où il recevra une pension de mille florins de l'électeur de Bade sans être tenu à autre choses qu'à donner ses conseils quand ils lui seront demandés. M. Voss conserve en même tems la pension qu'il reçoit du duc d'Oldembourg.

En creusant devant une des portes de Stuttgard une cave d'environ quinze pieds de profondeur, on y a trouvé des ossemens et des dents d'éléphant. La plus grande a six pieds de long. Il y a environ cent ans qu'on découvrit à Kannstadt, à une petite lieue de Stuttgard, des squelettes de quatorze éléphans, qui paraissaient d'une espèce différente de celles qui existent aujourd'hui. Auprès de ces os d'éléphant, on en trouva aussi de rhinocéros. On espère que les fouilles, qui ont été ordonnées par l'électeur, produiront de nouvelles découvertes.

M. Horstig, auteur d'un Voyage au Harz, qu'il a embelli de paysages parfaitement dessinés par lui-même, a reçu du duc de Brunswick un déjeûner de porcelaine, où ce prince a fait peindre ces mêmes paysages. M. Horstig quitte en ce moment Buckebourg, avec une pension de mille florins, et se rend à Heidelberg. (Les éditeurs des Archives se proposent de publier incessamment une traduction française du *Voyage au Harz.*)

M. Guill. Benecke, de Hambourg, a fait imprimer à ses frais, et présenté à l'*amirauté* ainsi qu'au *commerce* de cette ville, un ouvrage très-important sur le *système des assurances et du prêt à la grosse aventure.* Chacun de ces corps lui en a témoigné sa reconnaissance de la manière la plus honorable, par une lettre très-flatteuse, et par le don d'une médaille d'or.

Le docteur Faust publiera incessamment, de concert avec le docteur Hunold, de Cassel, un ouvrage où il sera prouvé, qu'excepté la lancette employée à la vaccination, tous *les instumens* de chirurgie doivent être humectées d'huile au moment de s'en servir. La douleur du sujet opéré en sera toujours diminuée. On recommande dans le même ouvrage de mettre tous les instrumens à la chaleur du sang, un peu avant l'opération. Ces deux précautions ont déja été mises en usage en certains cas, et pour certains instrumens.

Le professeur Voss, de Halle, a refusé la chaire d'histoire qui lui était offerte à Moscou. Le roi de Prusse vient d'augmenter ses honoraires; et d'ailleurs M. Voss, va commencer ses *Archives de l'histoire et de la politique*, intitulées *die Zeiten* (*les Tems*), entreprise qu'il n'aurait pu continuer que difficilement à une aussi grande distance de l'Allemagne.

M. Schepler, d'Aschaffenbourg, a fait imprimer sur l'abolition

de la taxe personnelle des juifs, un ouvrage qui a mérité l'approbation des hommes éclairés et bienveillans de toutes les croyances. L'électeur archi-chancelier lui en a témoigné sa satisfaction dans une lettre très-flatteuse, où S. A. E. dit entr'autres choses à l'auteur : « Le traité que vous m'avez envoyé ne prouve pas seulement l'intérêt cosmopolite que vous prenez au sort d'un peuple malheureux ; il contient encore les preuves les plus frappantes de l'étendue et de la profondeur de vos vues. »

Le catalogue de la foire de Leipsick a été cette année de deux feuilles plus volumineux que l'année dernière ; on y compte, y compris la musique 3,647 articles fournis par 380 libraires. Le nombre des romans est de 271, et celui des pièces de théâtre de 81. La musique forme 247 articles.

Nécrologie.

M. de Rochow, chanoine d'Halberstadt, est mort le 16 de mai, dans sa soixante-onzième année. Il avait d'abord été militaire, et s'était trouvé à plusieurs batailles ; blessé dangereusement à celle de Lowositz, il chercha à se rendre utile à sa patrie dans une autre carrière. Tout le monde sait en Allemagne ce que lui doivent les sciences, et surtout celle de l'éducation. Ses écrits sont généralement connus ; et l'école qu'il avait établie à Reckan, pour les paysans de sa terre, est regardée comme un modèle.

Rien n'est plus honorable à la mémoire de Schiller, et en même tems à ses compatriotes, que le deuil universel où sa mort les a plongés. Le lendemain, 10 mai, le théâtre fut fermé à Weimar ; le 12, son corps fut porté à son dernier asyle, par seize jeunes gens ou artistes qui enlevèrent le cercueil aux porteurs. Le 13, on exécuta, dans l'église, les plus beaux morceaux du *Requiem* de Mozart, et le surintendant prononça un discours funèbre. Le théâtre de Weimar fut rouvert par une représentation de la *Jeanne d'Arc* de Schiller, qui se termina par une fête funèbre. On sait que la grande-duchesse, princesse héréditaire de Weimar, s'est chargée du sort de ses deux fils. La plupart des théâtres de l'Allemagne célèbrent aussi des fêtes funèbres en l'honneur de leur premier tragique. Celle qui a eu lieu à Francfort, le 9 juin, a eu cela de remarquable que l'entrée était gratuite, mais qu'il fallait s'y présenter en habit noir.

Schiller venait de terminer un nouvel ouvrage dramatique très-

important, intitulé : *der Siegeszug des Bacchus nach Indien (la Marche triomphale de Bacchus aux Indes)*. Son Attila n'est malheureusement pas achevé. (Voyez sa nécrologie dans ce numéro des mélanges.)

Théâtre.

Une nouvelle tragédie de M. de Kotzebue a été représentée, pour la première fois, à Berlin le 10 mai. Le sujet en est tiré de l'histoire de l'ordre teutonique. Henri Reuss, de *Plauen, grand-maître* de cet ordre, en est le héros, et son nom en forme le titre, auquel est joint celui de *Siège de Marienbourg*. L'auteur ne s'est point astreint, dans cette pièce, à la vérité historique; il a rectifié le caractère de Henri Reuss, il a rajeuni ou vieilli ses personnages à son gré, il a pris d'autres libertés avec la chronologie; mais ce ne sont pas là des fautes pour un auteur dramatique. On l'a blâmé avec plus de fondement d'avoir fait trop d'usage des sentimens religieux : l'héroïne de la pièce baptise son amant sur le théâtre, et nous croyons que cette action aurait pu se passer tout aussi bien derrière le rideau. Nous ne rendrons point compte à nos lecteurs de la fable de cette tragédie; elle est très-romanesque. Ce qu'elle offre de plus intéressant, c'est la peinture des mœurs de ce tems, et le contraste des chevaliers religieux de l'ordre teutonique avec les guerriers polonais encore païens. Sous ce point de vue, on pourrait la recommander à ceux de nos auteurs tragiques qui cherchent par-tout de nouvelles mœurs et de nouveaux sujets; mais quant au plan et à la conduite, elle ne peut intéresser que les romanciers *mélodramatiques des boulevarts*. La pièce n'a que faiblement réussi. Nous trouvons cependant dans une feuille allemande, que les caractères en sont conçus et soutenus avec une grande vérité psychologique, que plusieurs scènes sont intéressantes, déchirantes, et que le style en est très-fleuri; mais la feuille dont nous tirons cet éloge, ayant deux rédacteurs dont l'un est M. Kotzebue lui-même, nous pensons qu'il vaut mieux nous en rapporter à l'accueil un peu froid du public.

Die jaehzornige Frau, ou *la Femme emportée*, imitation de la *Jeune Femme colère*, qu'on a vue avec tant de plaisir sur le théâtre de Picard, n'a point eu de succès sur celui de Berlin. *On y a* trouvé une fadeur sentimentale, propre à figurer tout au *plus* sur un *Théâtre d'éducation*. Ce jugement pourra sembler sévère; pour l'adoucir, nous ajouterons que l'actrice chargée du rôle de la jeune

femme, n'avait ni la taille ni le maintien convenables. Le journaliste allemand n'en dit pas davantage ; mais si cette actrice avait en effet la taille et le maintien d'une femme de trente ans, il est sûr que les naïvetés et l'enfantillage de son rôle, qui ne conviennent qu'à une actrice très-jeune et très-svelte, ont dû dégoûter les spectateurs.

C'est seulement pour ne rien omettre, que nous annonçons ici la représentation, à Berlin, d'une *troisième partie de la Nymphe du Danube*. Le public paraît enfin se lasser de ces contes de ma Mère-l'Oie *mis en action ;* car malgré la musique facile et chantante dont on avait orné celui-ci, le public, dit-on, ne s'est abstenu de siffler que parce qu'il bâillait, et bâillait si bien qu'il était incapable de faire autre chose.

Le 29 avril on a donné, sur ce même théâtre, une représentation de *Fanchon la vielleuse*, au bénéfice de M. Himmel, qui en a fait la musique. Avant le lever de la toile, ce compositeur a reçu du roi une boîte d'or, accompagnée d'une lettre très-flatteuse.

Le Mari ambitieux de Picard n'a pas mieux réussi à Vienne que la *Jeune Femme colère* à Berlin. On en avait pourtant fort bonne idée ; car c'est par une imitation de cette pièce, qu'après les vacances on a ouvert le théâtre de la cour. La critique qu'on en a faite dans les journaux nous paraît trop rigoureuse, quoique cet ouvrage ait bien des défauts. On trouve, par exemple, qu'il n'y a point de caractères. Celui de l'intrigant Montbrun a cependant paru, dans ce pays-ci, neuf, comique et bien soutenu ; mais il est possible que l'imitateur l'ait affaibli. Il s'en faut de beaucoup, au reste, que le *Mari ambitieux* soit un des bons ouvrages de son auteur.

Une petite pièce en un acte, *le Billet de logement (die Einquartierung)*, jouée après le *Mari ambitieux*, fut fort applaudie ; on l'attribue moins à son mérite qu'au bonheur d'avoir égayé le public que la grande pièce avait ennuyé. Il faudrait connaître mieux que nous le répertoire de nos nombreux théâtres, pour dire si cette comédie, dont le titre ne nous est pas nouveau, ne serait pas encore une imitation de quelque pièce française.

On a donné, sur le théâtre de la ville, la seconde partie des *Mœurs à la mode*. La première partie avait fort bien réussi, parce que les Viennois avaient pardonné à l'auteur l'ennui et la fade morale de plusieurs scènes, en faveur du plaisir qu'il leur procurait de voir sur

la scène un fidèle tableau de leurs ridicules particuliers ; mais ce mérite n'a point suffi pour soutenir la seconde partie. Il y a en effet beaucoup de villes dont les habitans auraient assez d'un seul tableau de ce genre là.

Ouvrages nouveaux.

L'Anabasis de Xénophon, ou *la Retraite des Dix-Mille*, traduite et enrichie de remarques, par M. *Halbkart*. A Jena, chez Fromann.

De toutes les traductions allemandes de cet intéressant ouvrage, celle-ci mérite, sans contredit, la préférence. On ne saurait même excepter celle de Becker, dont le mérite a été généralement reconnu. M. Halbkart joint à la pureté de la diction une connaissance intime des beautés de son original ; il a su non-seulement les apprécier, mais les rendre dans toute leur fraîcheur. Ses remarques, toujours justes, souvent fines et profondes, ont outre cela le mérite d'être présentées avec cette modestie, le plus bel apanage du véritable talent. Tout en surmontant de grandes difficultés, il avoue avec franchise, qu'il lui en est resté encore un grand nombre à vaincre. En appréciant cet ouvrage à sa juste valeur, on est forcé en même tems d'accorder son estime à l'auteur.

T. Calpurnii siculi Eclogæ XI ; recognovit, ad notationes et glossario instruxit Ch. D. Beck. Leipsick, chez Weigel.

Quoique les écrits de Calpurnius qui, comme l'on sait, vivait au troisième siècle, portent déjà les traces de la *décadence du bon goût*, ce serait cependant être injuste à son égard, que de les condamner à l'oubli. Comme poète, Calpurnius est rarement sublime, presque toujours médiocre, parfois trivial et rampant ; mais on rencontre aussi quelquefois, dans ses Eglogues, des tableaux charmans, des tournures heureuses, des pensées délicates, versifiées avec grace. Ce sont ces considérations, sans doute, qui ont pu porter un des plus célèbres philologues de l'Allemagne à prendre soin de cette nouvelle édition, qui ne laisse, sous tous les rapports, rien à desirer.

Lettere familiari di Torquato-Tasso ; con annotazioni storiche e critiche di C. G. Jagemann, academico Fiorentino. Leipsick, chez Schumann.

Personne ne saurait disputer à feu M. Jagemann, le mérite pré-

cieux d'avoir fait connaître plus particulièrement à sa nation la littérature italienne. Les remarques historiques et critiques qu'il a jointes à ces lettres familières du Tasse, leur donnent un nouveau prix. Le lecteur sera sans doute charmé de trouver, à la suite de ces lettres, les principaux évènemens de la vie de ce poète célèbre, par ordre chronologique ; mais il est fâcheux que Jagemann, au lieu de se servir, à cet effet, de la vie du Tasse par le marquis de Monso, n'eût pas plutôt consulté celle de l'abbé Serassi ; il n'eût point alors commis plusieurs erreurs de dates, que l'on n'aime pas à rencontrer dans un ouvrage à tous égards aussi parfait.

Handbuch der Geschichte der hebræischen Nation, von ihrer Entstehung, bis zur Zerstörung ihres Staats, etc.

Manuel historique des Hébreux, depuis leur origine jusqu'à leur dispersion ; par G. L. Bauer, professeur des langues orientales à Altdorf. 2 vol. Nuremberg et Altdorf, chez Monath et Kussler.

L'histoire civile des Israélites, depuis la mort de Moïse jusqu'à la destruction des royaumes d'Israël et de Juda, est achevée dans ce second volume ; le troisième traitera une matière bien importante, celle de leur culture morale et de leur religion. L'auteur a suivi, dans l'histoire politique de cette nation, l'ordre que lui prescrivaient tout naturellement les divers changemens que sa constitution civile a successivement éprouvés ; il en a épuisé toutes les sources qui ne sont rien moins qu'abondantes. Son Manuel peut être, en quelque sorte, considéré comme un commentaire complet des livres hébraïques, quant à la partie de l'histoire.

Essai sur l'origine des Pyramides d'Egypte et des Ruines de Palmyre ; par M. Witte. Leipsick, chez Muller. — *Défense de l'Essai sur l'origine*, etc. ; par le même auteur.

Une des plus folles, des plus inconcevables hypothèses que l'esprit humain, dans le délire d'une imagination égarée, ait jamais pu concevoir. Les Pyramides, selon M. Witte, ne sont autre chose que les effets de certaines éruptions volcaniques, et les restes de révolutions ignorées de notre globe. Il prouve tout cela par une double analogie ; savoir, par les rapports que tels ou tels monumens de Persépolis, Palmyre, etc. ont entre eux ; et leur ressemblance avec les productions volcaniques, tant en général qu'en particulier. Il cite *Desmarest* et *Faujas-de-St.-Fond* ; il cherche à appuyer ses assertions sur la colonne de basalte de Rochemaure, le roc rouge de

Landriat dans le Velay, le mur de basalte du mont Janjeac dans le Vivarais, etc. etc. Il entre, quant à la construction et la forme extérieure et intérieure des pyramides, jusques dans les plus petits détails, et explique tout d'après son hypothèse. Il n'y a pas, jusqu'au labyrinthe, jusqu'aux catacombes, jusqu'aux inscriptions, jusqu'aux ruines entières de Palmyre et de Balbeck, qui ne soient les résultats de quelques explosions volcaniques ou d'une révolution du globe. Le lac Moeris n'est, suivant lui, autre chose, que la bouche par laquelle les volcans vomissaient jadis *feu et flammes*.

Quant à son second ouvrage, à la défense de son hypothèse, M. Witte prouve, qu'avec beaucoup de connaissance et d'esprit de recherches, on peut très-ingénieusement défendre une grande absurdité. Il va jusqu'à soutenir que, si même les Pyramides n'étaient pas de basalte, et qu'il fût possible de lui prouver qu'elles ne sont point non plus une production volcanique, son hypothèse ne serait point encore renversée; que, pour la détruire, il faudrait démontrer que ces pyramides ne sont effectivement pas une *production de la nature*. Il ajoute, qu'il ne faut point oublier qu'il n'a jugé ici que par analogie; c'est-à-dire, de la ressemblance des mêmes causes à celle des mêmes effets, sans chercher à s'attacher à des preuves géologiques ou minéralogiques. Nous n'avons cité ces deux ouvrages que pour montrer jusqu'où la fureur des hypothèses peut égarer.

Tableau historique-statistique de l'Empire de Russie sur la fin du dix-huitième siècle; par M. Storch. 8 vol. avec un tome de supplément sur le Commerce de la Russie, enrichi d'une carte hydrographique et de 7 plans. Leipsick, chez *Hartknoch*.

Cet ouvrage, dont le premier volume a paru en 1797, et le dernier en 1803, n'a pas entièrement répondu à la juste attente que l'on devait en avoir. « Qu'était la Russie au commencement du dix-huitième siècle, et qu'est-elle actuellement? Les successeurs de Pierre Ier. ont-ils continué à bâtir sur les fondemens que ce grand homme avait jetés; et comment? Quels sont les progrès que la culture de l'esprit humain a faits en Russie? Quel effet a produit sur la nation l'introduction rapide et presque forcée de mœurs et d'habitudes étrangères? » Tel était le plan que l'auteur s'était proposé; c'est à toutes ces questions qu'il avait promis de répondre. Mais ce plan, il n'y est resté fidèle que dans les trois premiers volumes, il l'a ensuite changé, modifié, restreint et étendu à diverses reprises. On peut encore lui reprocher ces longues et prolixes citations de ce que tout le monde a

déjà lu ailleurs, des répétitions, des excursions inutiles. Par exemple, la description de la mer Caspienne était absolument étrangère à son sujet; de même que les incursions des Mogols, sous Gengis-Chan et ses successeurs. On pourrait encore citer plus d'un exemple de ce genre.

Anthologie lyrique, par Mathisson. Zurich, chez Orell, Fuesli et Compagnie. 8 vol.

M. Mathisson, un des poètes dont le parnasse allemand peut se glorifier, a soigné, d'une manière toute particulière, cet intéressant recueil. Ce monument, érigé à la poésie nationale, a acquis à jamais à son auteur la reconnaissance de ses concitoyens.

Histoire de la Suède, par F. Ruhs. Premier et second vol. Halle, chez Gebauer.

Cet ouvrage place son auteur parmi les historiens modernes, qui méritent d'être cités. Il est divisé en livres; le premier volume en contient cinq, dont le premier embrasse tous les évènemens connus de l'histoire de Suède, jusqu'à l'introduction du christianisme; c'est-à-dire, jusqu'au règne d'Olof, vers la fin du dixième siècle. Les *quatre* autres livres de ce volume, vont jusqu'à l'union de Calmar, en 1397, sous la fameuse Marguerite. Le second volume est composé de quatre livres, et finit au départ de Christierne II, en 1520.

ANGLETERRE.

Théâtre.

On a donné le 25 mai sur le théâtre de *Drury-Lane*, au bénéfice de M. Kelly, un nouvel opéra-comique intitulé: *Youth, Love and Folly (Jeunesse, Amour et Folie)*. Le sujet en est pris d'une pièce française que l'on ne nomme pas, et comme on ne nous donne pas non plus l'intrigue de la pièce anglaise, nous ne pouvons en reconnaître l'original. On en fait d'ailleurs un très-grand éloge, et cette seule critique, que le premier acte est deux fois plus long que le second. M. Dimond est l'auteur des paroles, et M. Kelly de la musique, qu'il a choisie ou composée lui-même, et qui fait, dit-on, beaucoup d'honneur à son goût et à ses talens.

Nécrologie.

Le docteur Paley, théologien célèbre, est mort à Sunderland le 25 mai. Il était né à Pétersbourg en 1743. Ses ouvrages ont de la réputation en Angleterre, et sont connus en Allemagne ; le premier de tous que Garve a traduit en allemand, lui fut payé 2000 liv. sterl. par le libraire Faulder. C'est beaucoup pour un début et pour un ouvrage théologique.

Nouvelles.

On va former à Londres un grand établissement pour l'instruction de la jeunesse dans toutes les sciences. Différens négocians de Londres ont déja souscrit pour 60,000 liv. sterl. en faveur de cet institut, qui sera bientôt le plus considérable de ce genre.

L'exposition annuelle de l'académie royale de peinture a commencé le 29 avril à *Somerset-House*. On avait coutume de placer des tableaux jusques dans la bibliothèque de ce palais ; mais on ne l'a point fait cette année, sous prétexte que cette longue enfilade de salles remplies de peintures fatiguait les yeux. On a voulu que la bibliothèque leur servît de point de repos. Il en a résulté qu'un grand nombre de tableaux n'ont pu être admis à l'exposition. Au reste, comme celle des années précédentes, elle abonde surtout en portraits. Le plus remarquable est celui du jeune Roscius, par Opie.

Nous avons parlé avec quelque détail, dans notre n° XV, d'une solemnité académique qui eut lieu au collège de Calcutta, à la fin de mars 1804. Ce collège, fondé par le célèbre sir William Jones, pour instruire dans les langues orientales les agens de la Compagnie des Indes anglaise qui doivent se trouver en relation immédiate avec les naturels du pays, donnait les meilleures espérances. On peut voir dans le numéro cité, une esquisse de ses progrès et de ses premiers travaux. Nous apprenons avec peine, qu'il faudra probablement renoncer aux fruits que l'on pouvait se promettre de cette institution pour la connaissance de la littérature orientale. Les frais que faisait la compagnie pour l'entretien du collège de Calcutta, étaient de 70,000 livres sterling ; cette somme peu importante pour une corporation si puissante et si riche, a paru trop considérable à ses directeurs. Ils vont supprimer le collège de Calcutta, et former, dans les environs de Londres une école de cadets qui ne coûtera que 6000 livres sterling, et qui aura le même but ; mais ceux qui savent

ce que c'est que l'étude des langues et des langues orientales, surtout quand on veut les parler, pourront juger si l'école de Londres remplacera véritablement l'institution qu'elle supplante.

Il y a déja quelques années que les rédacteurs du Magasin asiatique, qui s'imprime à Londres, annoncèrent que l'on venait de faire, non loin d'Aurangabad, dans les montagnes d'Ellora, la découverte de plusieurs cavernes souterraines très-remarquables. Cette annonce décida un Anglais, nommé Jones, à se rendre lui-même sur les lieux. De retour de ce voyage, il vient de publier le résultat de ses observations, dans une brochure qui a pour titre : *Hindoos excavations in the moutain of Ellora near Aurangabad in the Decan; in 24 Views*, etc. Les vingt-quatre planches qui enrichissent cet ouvrage sont gravées avec soin. D'après la description que donne M. Jones, les souterrains se prolongent dans l'intérieur du mont Ellora, à travers des masses de granit, à plusieurs lieues en ligne directe. Entr'autres choses remarquables, il cite une caverne de trois à quatre étages, qui contient des salons, des colonnades, des vestibules, dont l'architecture et la décoration sont du style le plus noble et du meilleur goût. Toutes ces décorations paraissent faites au ciseau. Il a été frappé de la beauté et de la perfection des bas reliefs. Toutes les statues qu'il y a trouvées sont de grandeur colossale, les éléphans de grandeur naturelle. Il est bien étonnant qu'on n'ait découvert dans l'Inde aucune trace de la nation à qui l'on doit ces monumens gigantesques, qu'il n'y reste aucune tradition de son existence.

Librairie.

A Voyage round the World, etc. Voyage autour du monde, pendant les années 1800—1804; dans lequel l'auteur a visité les principales isles de l'Océan pacifique, les établissemens anglais du *Port-Jackson* et de *Norfolk-Island*, et a résidé huit mois à *Tahiti*; où l'on rend compte de l'état actuel de la société dans ces isles, et des progrès de la civilisation depuis les voyages de Cook, ainsi que de la conduite des missionnaires dans les *isles de la Société* jusqu'à la fin de 1803. On y trouve aussi beaucoup de nouveaux détails sur les établissemens anglais de la *Nouvelle-Galles méridionale*, recueillis sur les lieux, en 1804, par J. Turnbull. (3 vol. in-8. *sous presse*, chez Philipps.)

Engravings with a descriptive account, etc. Nous ne traduirons pas le titre entier de cette *collection de gravures, accompagnées*

d'explications en anglais et en français, des monumens égyptiens rassemblés au muséum britannique, depuis l'évacuation de l'Egypte par les Français. On distingue surtout, dans leur nombre, la fameuse pierre de Rosette, avec ses trois inscriptions, égyptienne, hiéroglyphique et grecque; et le superbe sarcophage d'Alexandrie qui, s'il faut en croire le docteur Clarke, est véritablement le cercueil où fut déposé le corps d'Alexandre. Les dessins ont été faits par M. Alexander, et les gravures exécutées par Medland. La première livraison de cet ouvrage vient de paraître, et coûte une guinée; il aura en tout douze livraisons. (Londres, chez Longman, Hurst, Rees et Orme, Medland et Miller.)

A short Account, etc. Exposé de l'établissement, des productions et du commerce de l'*isle du Prince de Galles*, dans le détroit de Malacca, par sir George Leith. Prix, 2 sch. 6 d. ou 3 fr. (Londres, Booth.)

Observations on Water, etc. Observations sur l'eau, où l'on fait voir que l'eau est le meilleur remède, et l'antidote le plus puissant contre les vapeurs pestilentielles, par Ralph Dodd. Prix, 2 sch. 6 d. ou 3 fr. (Richardson.)

Celtic Researches, etc. Recherches celtiques sur l'origine, la tradition et la langue des anciens Bretons, précédées de quelques essais sur la société primitive, par C. Davies. 1 vol. in-8. Prix, 12 sch. 6 d. ou 15 fr. (Booth.)

An analytical inquiry into the principles of Taste. Examen analytique des principes du goût, par R. Payne. Prix, 8 sch. 6 d. ou 9 fr. 80 c. (Payne.)

The Works of Edmund Spenser, etc. Œuvres de Spenser, avec les notes de divers commentateurs, des éclaircissemens, une vie de l'auteur et un glossaire, par R. J. Todd. 8 vol. in-8. (Rivington.)

The song of the Sun, etc. La Chanson du Soleil, poëme du onzième siècle, tirée de l'Edda, et imitée par J. Beresford. (Johnson,)

The mysterious Visitor, etc. Le Visiteur mystérieux, ou Marie, la Rose de Cumberland, par Montague Cecil. 2 vol. in-12. 9 sch. ou 10 fr. 80 c. (Longman.)

HOLLANDE.

La littérature et le théâtre hollandais se sont nouvellement enrichis d'une tragédie en cinq actes, intitulée: *Almanzor et Zehra*, par le poète Kinker. Almanzor est un calife de Cordoue, et par conséquent l'auteur pouvait mettre beaucoup de romanesque dans son ouvrage; mais nous trouvons qu'il a usé trop librement de la permission. Le caractère de Zehra, amante du calife, est calqué sur celui de l'honnête friponne dans le Dissipateur. Elle paraît s'unir aux ennemis d'Almanzor, et entre dans la conjuration qu'ils ont formée pour le détrôner, parce qu'elle ne voit pas d'autre moyen de lui sauver la vie. Elle aide en effet le rebelle Raschild dans son projet, qui réussit dès le troisième acte. Raschild est reconnu calife, et Zehra le reconnaît comme les autres, à la seule condition qu'Almanzor sera mis en liberté. Cet Almanzor est bien le meilleur homme du monde; il est amant si tendre et si passionné, qu'il aime toujours Zehra malgré sa trahison; et de plus, il est si bon citoyen, qu'il jure volontiers obéissance à Raschild, lui assure la fidélité de ses propres partisans, et va même jusqu'à lui dire qu'il a désiré de le voir régner, parce qu'il est persuadé que Raschild ne l'a détrôné que par amour pour la patrie. A la vérité, il ne tarde pas à s'apercevoir qu'il s'est trompé sur les intentions du nouveau calife; alors son civisme acquiert plus d'énergie, il fait un sermon très-éloquent à Raschild, et lève même le poignard sur lui; mais Raschild, qui n'est rien moins que bon patriote, fait arrêter une seconde fois le prédicateur assassin. On commence alors assez naturellement à désespérer des jours d'Almanzor. Mais Zehra n'est pas restée oisive; elle reparaît enfin au cinquième acte, avec une troupe d'amis fidèles; Almanzor est délivré, et Raschild chargé de fers. Joignez à tout cela un certain Vidasco, envoyé du roi de Léon et amant de Zehra, qui d'abord prend part avec elle à la conjuration, qui l'aide ensuite à remettre Almanzor sur le trône, et qui est enfin reconnu pour le frère de celle dont il se croyait l'amant, et vous aurez une idée de l'intrigue et de la marche de cette tragédie. Elle a seulement encore une addition à son dénouement. Raschild, prisonnier, feint de se repentir, afin de pouvoir s'approcher d'Almanzor, et d'avoir occasion de lui adresser un coup de poignard; mais il manque son coup, et on le conduit au supplice. On nous dit que cette pièce a d'innombrables beautés de détail, et nous voulons bien le croire; car le critique qui nous en fournit l'analyse, la place au rang des chef-d'œuvres dramatiques; et certes ce n'est ni le plan ni les caractères qui peuvent lui mériter un tel honneur.

ESPAGNE.

L'INSPECTION de toutes les librairies et de toutes les presses espagnoles vient d'être donnée, à l'exclusion du conseil du roi et des autres tribunaux, à D. Juan-Antonio Melon, ministre du collège du commerce général et de la monnaie. Il sera seul juge dans cette partie, en se conformant à une instruction qui lui a été remise, au nom du roi, par le ministre de la justice.

L'étude de la langue grecque fait des progrès en Espagne. On a nouvellement imprimé une traduction d'Isocrate, par Romanillos, et l'on a déjà publié deux volumes d'une traduction de Platon.

L'académie de peinture, sculpture et architecture de Madrid, vient de publier la collection complète des antiquités arabes des royaumes de Grenade et de Cordoue. On trouve, dans cet ouvrage, non-seulement les vues et les plans des monumens et d'autres choses remarquables de ces pays, mais aussi l'explication de toutes les inscriptions, chiffres et hiéroglyphes.

Il a paru, à Madrid, un petit ouvrage, qui fait d'autant plus de sensation, qu'on l'attribue généralement à une dame de très-haute distinction. Il a pour titre : *Défense des femmes, ou Dissertation sur leur capacité ou incapacité naturelle pour les sciences et les arts.* Si ce nouvel avocat du beau sexe est vraiment une femme, comme on le prétend, nous craignons que ses clientes ne soient pas satisfaites de la manière dont il a défendu la cause commune. Selon lui, les femmes ne peuvent avoir ce qu'on appelle *proprement du* génie ; et par conséquent une femme ne *composera jamais ni* un poëme épique, ni la musique d'un grand opéra ; mais il y a beaucoup de jeunes filles qui ne le cèdent à leurs frères, que parce qu'on n'a pas eu autant de soin de leur éducation.

On a joué, le 20 mai, à Barcelone, une pièce nouvelle, intitulée : *Las carceles de Lemberg y heroico Rey de Polonia*, qui, d'après le récit de la gazette de Barcelone, surpasse tout ce qu'on a vu de plus merveilleux sur notre théâtre de la Porte-St.-Martin. On y a vu le roi de Pologne faire son entrée dans Lemberg à cheval, ainsi que toute sa suite, qui était fort nombreuse. La marche fut accompagnée d'une musique solemnelle et d'une salve d'artillerie ; les troupes formèrent une double haie. Toutes les décorations étaient d'une magnificence digne d'un spectacle si nouveau.

PORTUGAL.

Il a paru à Lisbonne un dictionnaire de la langue d'Angola ou de Bunda, avec l'explication de tous les mots en portugais. On n'avait point encore de dictionnaire de cette langue. Celui-ci a été publié pour l'avantage des Portugais qui sont en relation de commerce ou d'affaires avec les établissemens que possède leur pays à la côte d'Angola.

ITALIE.

L'empereur des Français, roi d'Italie, a fait présent à M. Vinc. Monti, auteur du poëme intitulé *Vision sur l'Italie*, d'une superbe tabatière d'or enrichie du chiffre impérial, et d'une somme de 6,000 l. à ce présent était jointe une lettre extrêmement flatteuse: C'est M. Remusat qui a été chargé de remettre ce présent à M. Monti.

Le célèbre sculpteur M. le chevalier Canova est parti de Rome pour Vienne en Autriche, où il va placer le mausolée de l'archiduchesse Christine, immense composition de huit figures en marbre, plus grandes que nature, dont on a admiré longtems à Rome les modèles et l'exécution. Avant son départ, M. le chevalier Canova a exposé au public le modèle d'un groupe colossal représentant Thésée combattant contre un centaure. Ce groupe doit être exécuté en marbre pour Milan. Les artistes et les connaisseurs de Rome paraissent mettre cet ouvrage au-dessus de tous ceux qui sont sortis jusqu'ici de l'atelier de ce fécond et infatigable artiste.

Le Satire di D. G. Giovenale. Les satyres de Juvénal, traduites en vers libres et accompagnées de notes, par M. Théodore Accio, professeur émérite, etc. Turin, 1804. De l'imprimerie de la cour d'appel. Vol. prem. in-12.

Cette traduction n'est pas la première qui ait été faite en langue italienne, et nous ne dirons pas qu'elle soit la meilleure. M. Accio qui, au milieu de ses travaux d'instituteur aux écoles publiques, a trouvé le tems de s'occuper de la version de Juvénal, et de l'accompagner de notes explicatives, a donné par-là à ses élèves une preuve de son zèle pour leur instruction. On regrette seulement que M. Accio n'ait point traduit la troisième satyre, et qu'il se soit contenté de réimprimer, dans son recueil, la traduction qu'en a faite le célèbre Métastase. Il est surtout fâcheux qu'il se soit permis

d'y faire des corrections : les vers de Métastase nous paraissent mériter le respect, et non la censure d'un professeur de rhétorique. C'était déjà beaucoup que M. Accio les eût imprimés à côté des siens.

Nous plaçons l'article suivant, tiré du *Bulletin de l'Europe*, sous le titre *Italie*, quoique le Piémont soit aujourd'hui devenu français, non-seulement parce que le drame, dont il rend compte, est écrit en italien, mais parce que, sous tous *les rapports*, rien n'est moins français que ce Drame :

« On vient de donner, à Turin, une pièce, devant laquelle nos auteurs, et les Anglais eux-mêmes, doivent profondément s'humilier; on n'avait encore rien vu de plus *théâtral*..... On prétend que le sujet est tiré d'un fait réel, arrivé à Gênes, il y a dix ou douze ans. Ce drame est intitulé : *Colpa e Pena (crime et châtiment)*. »

« Un jeune homme, amoureux d'une demoiselle qu'il ne pouvait obtenir de ses parens, lui propose de l'enlever; elle s'y refuse; il lui brûle la cervelle : elle tombe sur le théâtre; son visage, ses mains, ses vêtemens, sont couverts de sang, et son cadavre reste étendu jusqu'à la fin de l'acte pour l'agrément des spectateurs. Dans l'acte suivant, la scène est déserte, la nuit est sombre, on entend une musique lugubre; le cadavre est rapporté à la maison paternelle. La mère, qui était absente, revient; elle voit l'amant de sa fille; elle lui déclare qu'elle ne met plus d'obstacle à son bonheur, et qu'elle veut fixer le jour de son mariage. Le jeune homme la charge d'imprécations, et lui dévoile son crime. Au même instant, on voit paraître une bière; la mère, éplorée, interroge les porteurs, qui ne lui répondent que par ces mots : *Priez pour l'ame de Thérèse!* Alors l'amant, se précipitant à genoux, se tire deux coups de pistolet; le premier manque, le second lui fait sauter la cervelle, et son sang rejaillit sur les spectateurs les plus voisins. »

« Le théâtre Carignan, jusqu'alors peu fréquenté, est devenu trop petit pour la foule qui se portait aux représentations de ce drame. La scène offrait une véritable boucherie. La pièce a paru du dernier *pathétique*; il n'y a pas eu le moindre signe d'improbation, les passages les plus révoltans ont été très-bien reçus; tour-à-tour on fondait en larmes et l'on applaudissait avec transport. »

« Qu'on ne vienne plus, après cela, nous parler de ces pièces froides où tout s'arrange à l'amiable, où tout le monde s'en va content avec une petite leçon de morale. Nos auteurs peuvent partir de là

pour tâter la sensibilité du public : elle peut aller fort loin. Les dames romaines, qui se contentaient d'abord des jeux du cirque, où les gladiateurs ne recevaient que des blessures, demandèrent bientôt les combats à mort ; et les chastes vestales, qui avaient leur place à ce joli spectacle, voulaient que les combattans expirassent gracieusement. Lorsqu'un peuple civilisé montre de pareilles dispositions, il est à souhaiter qu'une bonne police arrête la perfectibilité de l'art, et modère les besoins de la sensibilité. »

FRANCE.

Sociétés savantes.

La classe des sciences mathématiques et physiques de l'Institut national a tenu, le 5 messidor, une séance publique pour la distribution de ses prix.

Elle n'a reçu qu'un mémoire en réponse à la question qu'elle avait proposée *sur la résistance des fluides*. Ce mémoire ne lui a point paru mériter le prix ; la question est retirée.

Le sujet de l'un des prix de physique était : « Déterminer, par des observations et des expériences anatomiques et chimiques, quels sont les phénomènes de l'engourdissement que certains animaux, tels que les marmottes, les loirs, etc. éprouvent pendant l'hiver, sous le rapport de la circulation du sang, de la respiration et de l'irritabilité ; rechercher quelles sont les causes de ce sommeil, et pourquoi il est propre à ces animaux. »

La classe a décerné la moitié du prix à un mémoire dont les auteurs sont MM. Herbold et Rafn, tous deux membres de l'académie royale des sciences de Copenhague.

La classe a cru devoir distinguer honorablement le mémoire n°. 5, ayant pour épigraphe : *Qualis ubi in lucem coluber*, etc.

Le sujet d'un second prix de physique était de « déterminer les différentes sources du carbone des végétaux. »

Les mémoires envoyés au concours n'ayant point rempli les conditions du programme, ce sujet ne sera point proposé de nouveau.

Le prix fondé par M. Delalande « pour l'observation la plus intéressante, ou le mémoire le plus utile aux progrès de l'astronomie, » a été décerné à M. Harding, professeur à l'université de Goettingue,

pour avoir découvert la planète à laquelle les astronomes ont donné le nom de *Junon*.

La classe propose, pour sujet du prix qu'elle adjugera dans l'an 15, la même question qu'elle avait proposée pour le prix de cette année sur l'engourdissement de certains animaux.

La séance a été remplie par la lecture des pièces suivantes :

1°. Rapport sur les mémoires qui ont concouru au prix relatif à l'engourdissement hivernal des animaux, par *M. Chaptal*.

2°. Eloge historique de Pierre-François-André Méchain, par M. Delambre, secrétaire perpétuel.

3°. Mémoire sur le traitement général des aliénés dans un grand hospice, et résultats obtenus à la Salpétrière, en trois années d'expérience, par M. Pinel.

4°. Sur le magnétisme de la terre, par M. Biot.

5°. Eloge historique du docteur Joseph Priestley, par M. Cuvier, secrétaire perpétuel.

L'assemblée était nombreuse et choisie. La séance a été très-intéressante par le choix des écrits qui y ont été lus, et qui tous ont offert différens genres d'intérêt.

L'académie Celtique, dans la séance qu'elle a tenue le 9 prairial, a fait l'épreuve d'un moyen imaginé par un de ses membres. Il donne la faculté de correspondre, de s'entretenir avec des hommes dont on ignore entièrement la langue, à la minute, sans études préliminaires, sans frais, sans le moindre embarras, *sans la moindre tension* d'esprit. L'épreuve faite par vingt-cinq académiciens, et essayée dans cette séance, sur les langues seulement de l'Europe, a démontré qu'on peut, à l'aide de cette découverte, voyager par-tout sans interprète, demander toutes les choses nécessaires, s'entretenir de ce qui peut intéresser toute espèce de voyageurs, exprimer jusqu'à des pensées métaphysiques, etc. etc. Ce procédé sera rendu public, au retour de l'empereur.

La société des inventions et découvertes vient de publier un rapport qui lui a été fait dernièrement, sur une découverte qui peut être de la plus grande utilité pour l'usage habituel du commerce : c'est une romaine à queue oscillante, construite par M. Fourché, balancier, rue de la Ferronnerie, à Paris. L'auteur de cette invention s'est déja fait connaître avantageusement par l'exécution d'une forte balance

d'essai, qu'il a fournie au bureau des poids et mesures du ministre de l'intérieur, et qui trébuche à la cent millième partie de la pesée, même sous un poids de cent kilogrammes (200 livres).

Nouvelles.

M. le maréchal Berthier, ministre de la guerre, sur la proposition du général Marescot, premier inspecteur-général du génie et grand-officier de l'empire, a rétabli les prix d'encouragement qu'on accordait autrefois aux auteurs des meilleurs ouvrages sur la fortification.

Deux prix ont été affectés *aux meilleurs traités de fortification souterraine*. Le premier a été décerné, par le comité des fortifications, à M. le major du génie Mouzé; le second prix, à M. le capitaine du génie Gillot. Le comité a jugé digne de la mention honorable, un troisième traité qui a pour épigraphe : *artem experientia fecit;* l'auteur ne s'est pas fait connaître.

Un autre prix, dont le sujet était un *projet de caserne défensive*, a été décerné à M. le capitaine du génie Laurent. Le comité des fortifications a jugés dignes d'être mentionnés honorablement le projet de M. le capitaine du génie Boischevalier, et celui de M. le lieutenant-colonel du génie Gerbet. Le comité a écarté du concours, comme étranger au programme, un projet de caserne-retranchement, par le capitaine du génie Mallet; mais il a cru devoir en faire une mention particulière, comme d'un travail qui donne une idée avantageuse du talent de cet officier.

Les ouvrages même qui n'ont obtenu ni les prix ni les accessit, renferment, la plupart, des vues ingénieuses et des observations intéressantes. En général, ces deux concours ont pleinement justifié la bonté d'une institution, dont le but est d'exciter l'émulation dans tous les corps de l'armée, d'y propager les connaissances, d'étendre et de perfectionner toutes les branches de l'art militaire. (*Publiciste.*)

Nécrologie.

M. Lagrenée l'aîné, membre de la légion d'honneur, ancien premier peintre d'Elisabeth, impératrice de Russie, ancien directeur de l'académie de France à Rome, professeur et directeur des écoles de peinture et sculpture, ex-conservateur du musée Napoléon, honoraire des académies de Pétersbourg et de Toulouse, non moins distingué par ses talens que par ses titres, est mort dans son domicile, aux galeries du Louvre, le 30 prairial.

THÉATRES.

Théâtre Français.

Madame de Sévigné, comédie en trois actes et en prose, par M. Bouilly.

C'est la veille de la fête de madame de Sévigné. Marie sa filleule, fille de son jardinier, doit épouser Pilois garçon jardinier. Le marquis de Sévigné, amant en titre de la belle *Ninon*, *n'en* a pas moins un caprice pour Marie, et veut la séduire. Homme à la mode, *il lui* faut beaucoup d'argent, et il vend les bois de sa mère, et il emprunte à un jeune receveur de ses amis, qu'il expose au déshonneur de laisser sa caisse vide. Ce jeune receveur vient le trouver à Livry, chez madame de Sévigné. Il est au désespoir. Il lui faut sur-le-champ vingt-deux mille francs. Madame de Sévigné, à laquelle on ne peut cacher cet éclat, n'a point assez de fonds pour réparer la faute de son fils. Elle lui donne un écrin, dont son mari lui avait fait présent le jour de la naissance du marquis. Cela ne suffit point encore; mais Pilois qui est instruit, on ne sait comment, de l'embarras du marquis, vient le forcer d'accepter deux mille écus que madame de Sévigné avait remis le matin à Marie pour sa dot. Cette somme suffit pour compléter les vingt-deux mille francs. Le marquis de Sévigné est d'autant plus humilié de la générosité de Pilois, qu'il se proposait de lui ravir sa fiancée; tout s'arrange, et le mariage de Marie et de Pilois termine la pièce, comme de raison.

On voit combien cet ouvrage est faiblement conçu; et il est difficile d'imaginer comment l'auteur, habitué à des succès, a pu espérer une grande réussite d'une action aussi mesquine.

A-t-il voulu peindre un caractère, celui de madame de Sévigné? Mais il n'en est pas de moins dramatique. Cette femme célèbre n'a vécu que pour ses enfans et ses amis. Ses lettres immortelles, empreintes de la candeur et de la sérénité de son ame, ne présentent rien moins qu'un personnage de théâtre. La grâce et le charme de ces mêmes lettres devaient nécessairement s'évanouir sur la scène de Molière. Il y a des beautés qui ne veulent point être déplacées; l'humble fleur qui pare les champs et les bois, perdrait tout à être transplantée dans un parc majestueux; et tel auteur tragique que nous avons vu s'emporter contre le parterre, parce qu'il sifflait impitoyablement un beau passage

d'Homère, cousu à sa tragédie, ignorait probablement qu'il y avait autant de différence entre les beautés épiques et les beautés tragiques, qu'il y en a entre une bonne comédie et les lettres de madame de Sévigné.

M. Bouilly a-t-il voulu se montrer fidèle aux idées qui lui ont fait faire un héroïne de vertu d'une Vielleuse des Boulevards, et une victime de la persécution du petit aventurier de l'Abbé de l'Epée ? A-t-il voulu rendre un nouvel hommage à la vertu du peuple, en faisant d'un garçon jardinier le héros de son ouvrage ? En ce cas, il aurait dû sentir que la situation humiliante, dans laquelle il place le marquis de Sévigné, était aussi pénible pour la mère que pour le fils, et qu'il manquait ainsi totalement son but, qui était, comme on peut le présumer, d'honorer la mémoire de madame de Sévigné. En général, c'est un moyen d'intérêt bien usé au théâtre que de placer la vertu exclusivement dans la classe inférieure de la société. Cela pouvait réussir à l'époque où tous les écrits tendaient au bouleversement des principes sociaux. Mais nous sommes désabusés pour longtems de toutes ces farces de sensiblité. Quinze années de la plus terrible révolution, nous ont éclairés sur les vertus du peuple. Il est évident pour tous les bons esprits que la délicatesse des procédés, le tact exquis des convenances, la noblesse des sentimens, la droiture des principes, l'inébranlable fermeté d'ame, tout ce qui compose enfin cette nature choisie que doit peindre le poète dramatique, est à plus juste titre l'apanage de la classe supérieure de la société, que celui des journaliers, des laquais et des prolétaires. Il faut donc que les faiseurs de drames s'arrangent pour trouver de nouvelles sources d'intérêt; on doit leur conseiller de changer de route, s'ils veulent désormais mériter des succès durables.

Malgré ces fausses bases, malgré la faiblesse du plan et la pauvreté de l'action, on ne peut disconvenir qu'il n'y ait dans ce nouvel ouvrage de M. Bouilly des scènes très-agréables. Le style en est naturel. Il y a des traits charmans et qui appartiennent en entier à l'auteur. Ceux qu'il a empruntés de madame de Sévigné ne produisent aucun effet, et nous en avons donné les raisons. Le caractère de Marie est d'une naïveté beaucoup trop forcée, et celui de Pilois d'une simplicité qui passe les bornes. Le rôle le mieux fait de la pièce est, à notre avis, celui d'un chevalier de Pomenars, ami de madame de Sévigné. Blasé sur tous les plaisirs, perdu de dettes, poursuivi par des décrets de prise de corps, courtisan

malin et redouté par les grands dont il habille en couplets les vices et les ridicules, le chevalier de Pomenars est resté plein de franchise et d'honneur, et se montre constamment fidèle à l'amitié, et plein de respect pour la vertu. C'est lui qui éclaire madame de Sévigné sur les désordres de son fils, et en même tems il a gagné la confiance du jeune de Sévigné, qui lui croit des principes très-faciles, et il profite de cette confiance pour le ramener dans la voie de l'honneur toutes les fois qu'il tend à s'en écarter. Ce caractère offre un mélange de gaîté et de sagesse, *de légèreté* et de droiture, qui en font un personnage de bonne comédie. Il est fâcheux *que* ce rôle ne soit qu'accessoire et faiblement lié à une action dépourvue d'intérêt et de force comique.

Théâtre Louvois.

Les Descendans du Menteur, comédie en trois actes et en vers par M. Charlemagne.

L'auteur suppose deux frères nommés Ducoudray, descendans du fameux Dorante, mais plutôt héritiers de son goût pour le mensonge que des qualités brillantes qui le lui font pardonner. L'aîné est venu à Paris, avec sa sœur mariée depuis longtems, dans l'espoir d'y faire fortune. Il a loué et meublé un appartement, mais il doit encore cinquante louis au tapissier, qui a obtenu contre lui un décret de prise de corps. Dans son embarras il affiche son appartement à louer et ses meubles à vendre. Un inconnu se présente pour faire ces deux marchés, et cet inconnu n'est autre que Ducoudray le *jeune*, *que* son frère n'a pas vu depuis son enfance. Le cadet veut faire fortune comme son aîné, et commencer ainsi que lui par avoir un appartement et des meubles; mais il est, comme lui, dépourvu d'argent. Il résulte de là des mensonges des deux parts. L'aîné se dit fils de Voltaire, et le cadet de Cagliostro. L'aîné fait espérer au cadet d'épouser sa sœur, et en obtient ainsi les cinquante louis qui lui restent et qui servent à satisfaire le tapissier. Il éconduit ensuite son trop crédule frère; mais celui-ci trouve le moyen de revenir, et, bien instruit par les informations que prend son valet, il se venge de son aîné par une supercherie plus forte encore que celle dont il a été la dupe. Les frères et la sœur se reconnaissent, et tous se décident à retourner ensemble à Poitiers.

Il n'y a pas grand mérite dans cette intrigue. Les caractères, comme on l'a fort bien observé, sont plutôt ceux de deux fripons

que de deux menteurs. Le rôle de la sœur manque un peu à la bienséance. Après avoir blâmé ces défauts, il faut rendre justice au style de cette pièce, au bon goût de l'auteur, à son talent pour la versification. Si sa pièce n'est pas très-comique, elle a du moins des scènes fort plaisantes. Elle ressemble un peu aux *Voyageurs*, autre comédie du même auteur; on raconte beaucoup et fort agréablement dans l'une et dans l'autre : si ce n'est pas là le premier talent d'un poète comique, il suffit du moins pour que la représentation de ses ouvrages ne soit pas sans plaisir pour les spectateurs.

L'un pour l'autre, comédie en un acte et en vers, par M. Delaunay.

Ce coup d'essai d'un débutant dans la carrière dramatique n'annonce encore du talent que pour la versification. Deux jeunes gens, amoureux et criblés de dettes, se voient en même tems tourmentés par leurs créanciers et repoussés par leurs maîtresses. Ils empruntent de Gilblas l'idée assez bisarre de répondre *l'un pour l'autre* à leurs créanciers, d'intercéder *l'un pour l'autre* auprès de leurs maîtresses et des parens dont elles dépendent. La négociation réussit auprès des dames; mais les créanciers sont inexorables, et les parens ne veulent se laisser fléchir que dans le cas où ces mêmes usuriers auront consenti à rabattre la moitié de leurs créances. Le moyen imaginé par l'auteur pour les y amener, est le seul ressort comique de sa pièce. A l'approche des créanciers, les deux amis feignent de vouloir se battre à outrance; ils tirent l'épée, et les créanciers, craignant de tout perdre par leur mort, se résignent à sacrifier la moitié de leur argent pour sauver l'autre. Il est fâcheux que l'auteur n'ait pas tiré autant de parti qu'il le pouvait de cette situation.

Nous avons fait l'éloge de sa versification; elle a véritablement de la facilité, et quelquefois de l'élégance; mais elle n'est pas du genre qu'exige la comédie; on y remarque souvent de l'affectation, et l'on s'aperçoit trop que l'auteur cherche à placer des tirades ou des mots saillans. Malgré ces défauts, tout porte à croire qu'un second essai de M. Delaunay sera plus heureux.

Théâtre Favart.

La Ruse inutile, opéra en un acte.

Cette pièce, comme l'auteur l'a avoué lui-même, n'était qu'un cadre dans lequel il voulait donner à M. *Nicolo* l'occasion de placer

certains morceaux de musique, et de faire valoir son talent. Le sujet, en effet, n'a rien de neuf, et on a vu, sous vingt titres différens, des *ruses inutiles*. Mais l'auteur, exercé au théâtre où il est connu par des succès, n'en a pas moins fait, avec de vieux moyens, une pièce très-agréable, et qu'on reverra avec plaisir. Cet auteur est M. Hoffmann.

La Méprise volontaire, ou *la Double leçon*, opéra en un acte.

Les caractères ont presque tous été mis au théâtre; mais il nous reste encore les ridicules, moisson abondante, et qui ne s'épuisera pas de sitôt. Celui que l'auteur a mis sur la scène, n'est guère celui de nos dames; aussi a-t-il transporté la scène en Angleterre. Il nous fait voir une jeune Miss, que le goût de la chasse fait courir les bois toute la journée, qui, vêtue en amazone, dédaigne les grâces de son sexe, et ne pense qu'à ses chevaux et à ses pistolets. Ce genre de vie l'a nécessairement rendue un peu brusque et sauvage, tandis que son frère, élevé près d'une vieille tante dévote, brode et découpe à merveille, a peur d'une arme à feu et ne sait pas monter à cheval. Valton, qui devait épouser la jeune Miss, sa cousine, et qui l'aime malgré ce défaut, entreprend de l'en corriger. Il feint de la prendre pour son frère, et de prendre son frère pour elle. De là naissent plusieurs scènes vraiment comiques, dans lesquelles la jeune femme s'irrite d'abord au point de vouloir brûler la cervelle à un valet qui soutient l'avoir servie dans un régiment de dragons. Elle sent ensuite qu'elle a pris un mauvais moyen, et, en se calmant, elle cherche à venger son amour-propre piqué. C'est alors qu'elle reparaît sous des habits plus convenables, et que Valton retrouve en elle des grâces et des charmes que les femmes peuvent perdre quelquefois, mais qu'elles retrouvent toujours au besoin. Ce petit ouvrage est de M. Duval, connu par des succès dramatiques. Il est bien écrit, et le rôle du *jeune frère* est vraiment neuf et original. La musique, fort jolie, quoiqu'un peu pâle en général, est d'une jeune demoiselle de 19 ans, nommée Mlle. Seneschal de Kercado.

Théâtre du Vaudeville.

Colombine dans la tour de l'Est, mélodrame en dix-sept scènes.

Ce petit ouvrage est la parodie non de tel ou tel mélodrame, mais du mélodrame en général. L'auteur avait très-sagement pensé

qu'aucune des tragédies de nos boulevards n'était assez intéressante, pour fournir une parodie agréable ; mais il a cru qu'on pouvait en tirer une du genre tout entier. Le public n'en a pas jugé tout-à-fait de même ; et le public pourrait bien avoir eu raison. Le ridicule ne peut tomber, avec succès, que sur des ouvrages célèbres. Que faisaient au parterre du Vaudeville les absurdités de *l'Hermite du mont Pausilippe*, du *Pélerin blanc*, de *l'Homme aux trois visages*, etc. etc. ? On ne se moque point de ce qu'on ne connaît pas. Nous remarquerons encore, à l'appui de notre observation, que ce qui fait sinon le mérite, du moins l'intérêt du mélodrame, les décorations, les costumes, les évolutions, la pantomime, est aussi ce qui a le mieux réussi dans la parodie. *Colombine dans la Tour de l'Est* n'en a pas moins essuyé l'affront des sifflets ; mais que l'auteur s'en console ; ce n'est point la faute de son talent, c'est celle de son sujet.

On a encore donné, dans ce mois au Vaudeville, une autre nouveauté, intitulée : la *Métempsycose* : comme elle n'a pas encore fait grand bruit, nous renvoyons au prochain numéro, ce que nous avons à en dire, et nous espérons que l'article du Vaudeville y sera plus brillant que dans celui-ci.

Librairie.

Histoire de la nation française. Première race ; 1 vol. in-8°., chez Delaunay. Prix : 5 fr.

L'amour maternel, poëme, par Charles Millevoye ; 1 vol. in-12. Prix : 1 fr. 50 cent., chez Lefèvre.

Les Templiers, tragédie en cinq actes, par M. Raynouard, représentée, pour la première fois, sur le Théâtre Français le 24 floréal an XIII ; précédée d'un *précis historique sur les Templiers*, où se trouvent plusieurs pièces justificatives qui établissent l'innocence de cet ordre ; in-8°. fig. Prix : 3 fr. ; et pap. vél. fig. color. 6 fr. (Chez Giguet et Michaud.) Nous rendrons compte de cet ouvrage dans le prochain numéro des Archives.

Lettres de mesdames de Villars, de la Fayette et de Tencin, et de mademoiselle Aissé ; précédées d'une notice et accompagnées de notes explicatives, par M. Auger ; 1 vol. in-12. Prix : 3 francs, chez Léopold Collin.

SUPPLÉMENT

RUSSIE.

La gazette de la cour de St.-Pétersbourg, *du 16 mai*, contient l'acte de confirmation de l'université de Charkow, dont *voici les* articles les plus importans.

L'université est sous la direction générale du ministre de l'instruction publique ; elle a cependant son administration ainsi que sa jurisdiction particulière. Le réglement, auquel ses membres seront soumis, sera dressé par elle-même. Elle a sa censure particulière, soit pour les ouvrages qu'elle fait imprimer, soit pour les livres qu'elle fait venir du dehors. Tous les objets dont elle aura besoin, passeront la frontière sans être sujets au droit d'entrée ou à la visite de la douane. Sa correspondance est exempte de frais, et ses papiers ne sont point soumis au timbre. Les demeures des professeurs sont exemptes d'impositions et de toutes charges. Les professeurs ont le rang de la septième classe, les étudians celui de la douzième classe, ou des officiers subalternes ; ils en reçoivent le brevet et portent l'épée. A la fin de 25 ans de service, ou en cas de maladie incurable, les professeurs continuent de recevoir leurs honoraires pour la vie, et il leur est permis d'en jouir hors du pays. A la mort d'un professeur, sa veuve et ses enfans continuent de jouir *des honoraires du défunt* ; la veuve jusqu'à un nouveau mariage, les enfans jusqu'à l'âge de 21 ans.

L'empereur a fixé les revenus de l'université à 130,000 roubles par an.

L'académie des sciences de Pétersbourg a acheté, pour la somme de 5,000 roubles, la collection de coquillages du feu pasteur Chemnitz de Copenhague.

ALLEMAGNE.

Les professeurs Hegewisch et Schrader, à l'université de Kiel, dont le premier est avantageusement connu par son histoire de Charlemagne, ont été élevés au rang de conseillers d'état.

TABLE
DES MATIÈRES.

MÉLANGES.

Extrait d'un Mémoire sur l'origine du Bosphore de Thrace, par M. *Choiseul-Gouffier.* 3

De la philosophie d'Euripide, par M. *P. Prévost.* 19

Troisième et dernier fragment sur les Kalmouks, par M. *B.* 35

Sur la connaissance que les anciens avaient du verre. 53

Des différens régimes qu'a suivi le genre humain, selon qu'il s'est trouvé dans l'abondance ou dans la disette, et de leur influence sur sa moralité, par M. *D. P. d. N.* 63

Sur la restitution du temple de Jupiter Olympien à Agrigente, par M. *Quatremère de Quincy.* 72

De l'état des sciences dans le moyen âge, par M. *Bernardi.* 88

Haun et Gulpenhé, ou qui prouve trop ne prouve rien. 111

Sur la traduction du Paradis perdu de Milton par M. Delille, par M. *E. H.* 119

De l'expression en musique, par M. *Morellet.* 145

Lavater, par M. *Meister.* 180

Histoire abrégée du théâtre hollandais. 200

De la philosophie d'Euripide, par M. *P. Prévost.* 219

Hesir et Jedida. 240

Sur l'examen critique des historiens d'Alexandre, par M. de Sainte-Croix, par M. *Ch. Vg.* 244

Nouvelles recherches sur la découverte de l'Amérique, par M. *B.* 265

La première satyre d'Horace, avec l'introduction et les notes de Wieland. 275

De la renaissance du droit romain, et de son influence en Europe, et surtout en France, par M. *Bernardi*. 293
Description du Basar de Constantinople, par M. *B*. 315
Annigail et Ayut, nouvelle groenlandaise. 329
Suite des nouvelles recherches sur la découverte de l'Amérique, par M. *B*. 352
Sur l'examen critique des historiens d'Alexandre, par M. de Ste.-C. par M. *Ch. Vg*. 362
Sur l'idéal dans les arts du dessin, par M. *Quatremère de* Quincy. 385
De la manière dont les hommes jugent les femmes, et des satyres qu'on a faites contre elles, par M. *E. H*. 405
Nécrologie de Schiller. 429

GAZETTE LITTÉRAIRE.

Turquie. lxvij
Russie. iij, xxxv, lxvij
Suède. v, lxix
Danemarck. vj, xxxviij, lxx
Allemagne. viij, xxxix, lxx
Angleterre. xvij, xlvij, lxxxj
Hollande. liij, lxxxv
Espagne. lij, lxxxvj
Portugal. lxxxvij
Italie. xx, lij, lxxxvij
Suisse. liij
France. xxij, liij, lxxxix
Supplément. lxv, xcviij

ERRATUM.

Il s'est glissé une faute grave dans le dernier cahier des *Archives*, page 262, ligne 14, au lieu de *réuni*, lisez *ruiné*.

57584229

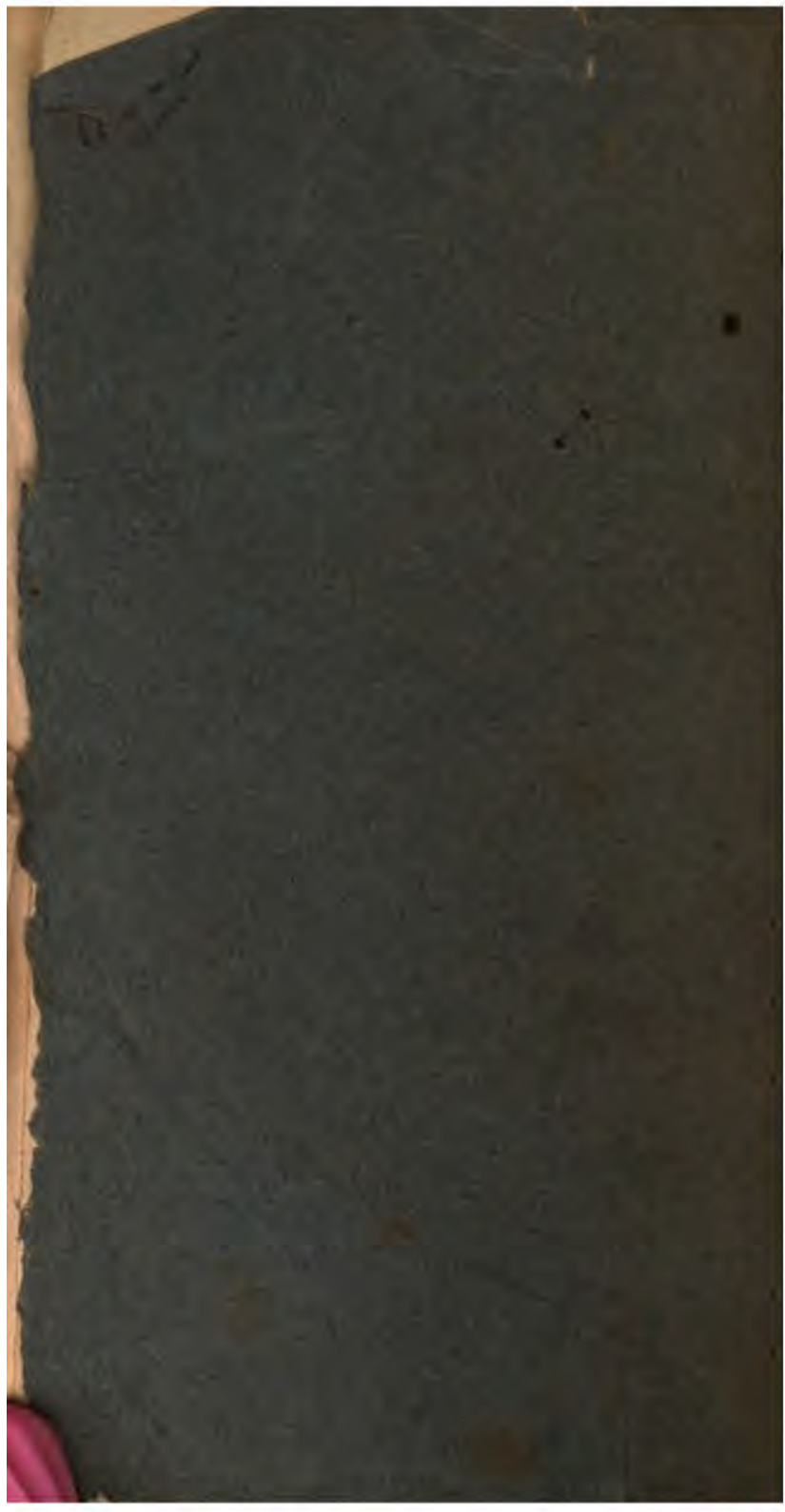
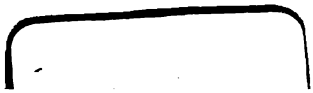
L. DE LA PAUMELIÈRE, aide-de-camp.

LEGRAY, ancien chef de sub-division.

CHARLES DE LA CHEVALLERIE, premier aide-de-camp.

COSSIN DE MAURIVET, ancien chef de subdivision.

OGER DELISLE, ancien chef de division de Champtoceaux, chevalier de Saint-Louis.

DESMELLIERS, ancien chef de subdivision, chevalier de Saint-Louis.

N. B. Les signatures ci-dessus sont celles de MM. les Chefs de divisions et de subdivisions, ainsi que de plusieurs Officiers de l'Etat-major général.